VOYAGE

AU MONT LIBAN.

VOYAGE AU MONT LIBAN,

PAR BINOS,

TOME PREMIER.

PARIS.

DEMANTIN, Libraire, quai des Augustins, n° 25.
PH. LENOIR, Libraire, rue de Richelieu, n° 35.
PÉLICIER, Libraire, Palais du Tribunat.

1809.

VOYAGE
AU
MONT-LIBAN.

LETTRE PREMIERE.

A M. D. S.

Vous me demandez l'hiſtoire de mes Voyages, & pour m'engager à la donner; vous me repréſentez les droits de notre ancienne amitié, & le plaiſir que cette Relation vous fera. Ces motifs ſont bien puiſſans; mais n'ignorant pas que l'amitié peut s'aveugler, & devenir partiale, je crains d'avoir à me reprocher un jour de

m'être rendu trop facile. Combien de fois ne vous ai-je pas dit que mon Journal ne valoit pas la peine d'être lu ? Uniquement occupé du désir de satisfaire ma curiosité, j'écrivois le soir ce que j'avois vu dans la journée ; bien éloigné de penser que l'on dût me savoir gré d'un travail, ou d'un amusement aussi varié que les objets qui s'offroient à ma vue. Ma plume n'étoit qu'un foible crayon destiné à me retracer les impressions passageres que recevoient mes regards jettés çà & là, & je n'employois à cette occupation que de courts intervalles de loisir & de repos. Aussi vous ne trouverez dans mes Lettres ni la profondeur, ni l'élégance qu'on remarque dans les Relations de quelques Voyageurs : naturalisés dans la ville capitale d'où leurs talens ont pris l'essor, ils ont dû rapporter dans son sein l'ample moisson des connoissances qu'ils avoient recueillies chez l'Etranger, & l'offrir au Public comme un tribut de zele & de reconnoissance qu'ils devoient à la patrie. Plusieurs ont acquitté leur dette avec succès, ils se sont sur-tout

appliqués à rechercher la fondation des Villes antiques, à expliquer les hiéroglyphes que les temps ont presque effacés, à commenter les Loix, & à dévoiler leur origine; enfin, à caractériser les siecles & les Nations. Mais est-il aisé de définir l'homme, & de connoître la nature, qui, toute uniforme qu'elle est dans sa marche, est si mystérieuse, & si variée dans ses ouvrages? Pour moi, qui n'avois pas une pareille tâche à remplir, je ne puis que vous donner des notions superficielles : néanmoins j'ai observé dans les parties de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, que j'ai parcourues, que les hommes, les loix & les mœurs avoient un fond commun de ressemblance, & que leur différence étoit l'effet combiné de l'éducation, de la politique & de l'influence des climats. Je me bornerai dans mes Lettres à vous entretenir des lieux que j'ai vus & des particularités qu'ils m'ont offertes : les terres, les villes, les monumens, la Religion, les mœurs & les usages de quelques peuples, seront les maté-

riaux de cette Histoire ; dans laquelle je n'ai suivi d'autre plan que celui que je voyois tracé dans ma marche & dans la succession des objets. J'y mêlerai le récit des événemens particuliers ou politiques dont j'ai été témoin ; persuadé qu'en vous amusant quelques momens, ils vous feront mieux connoître le génie des Peuples, que ne feroient de vaines conjectures dans lesquelles on en laisse souvent échapper les nuances les plus précieuses. Si mon Ouvrage ne vous fait point l'impression que vous en attendez, j'aurai du moins la satisfaction de vous prouver que j'ai cherché à vous plaire aux dépens de mon amour-propre,

Je suis, &c.

LETTRE II.

M.

L'ITALIE ayant été le théâtre des grands événemens, me parut devoir être le premier objet de mes regards; je crus qu'avant d'entrer dans ce beau pays, il m'étoit nécessaire d'en savoir la langue. J'employai quatre mois à l'étudier. Mes progrès devenus sensibles par les principes dont ma mémoire s'étoit nourrie, j'espérai que l'usage feroit le reste; mais j'avois une autre science bien plus difficile à acquérir, celle de rompre les liens qui me tenoient attachés à un pays jaloux de conserver ses citoyens, & qui accusoit d'indifférence & d'ingratitude quiconque prenoit le parti de s'en éloigner. N'ayant *de ressource* que dans la comparaison des exemples, je souffrois des impulsions secretes

VOYAGE

AU MONT LIBAN.

VOYAGE AU MONT LIBAN,

PAR BINOS.

TOME PREMIER.

PARIS.

DEMANTIN, Libraire, quai des Augustins, n° 25.
PH. LENOIR, Libraire, rue de Richelieu, n° 35.
PÉLICIER, Libraire, Palais du Tribunat.

1809.

les fanaux ; ce ſignal diſperſa la ſociété, chacun courut vers ſon gîte s'abandonner nonchalamment au ſommeil ; le mouvement de la mer ſe faiſoit à peine ſentir, il n'y avoit que la garde, les Pilotes & moi, qui fuſſions privés du repos ; le mal de mer venoit ſouvent m'avertir que nous n'étions plus à terre, & je le ſupportai dans l'eſpoir que ce ne ſeroit qu'un tribut paſſager.

Je ſuis, &c.



LETTRE III.

M.

CINQ jours d'une heureuse navigation nous ont conduit entre Minorque & l'île de Sardaigne. Nous avons passé le banc de Cassia, qui a environ trente milles de circonférence.

Nous avons vu sortir des flots un poisson que les Italiens appellent *Léena*; les marins assurent qu'il est l'ennemi de l'homme; il a la longueur & les oreilles du loup de nos montagnes: son dos est armé d'une arête aussi tranchante qu'un rasoir; il est cruel & vorace: les lames d'eau que le vent du nord-ouest jettoit sur lui, le poussèrent loin de nous; celles qui tomboient sur notre pont étoient reçues gaîment par les matelots qui secouoient leur cape en riant.

Nous étions le 13 Novembre à qua-

rante lieues de *Tunis*, & à dix des côtes de la Sardaigne.

Le 14, à deux heures après-midi, des promontoires connus sous les noms du *Taureau* & de la *Vache*, présenterent leur pointe au milieu de la mer qui baigne les côtes de la Sardaigne, & bientôt nous approchâmes de cette île. Plusieurs grandes tours placées de distance en distance pour la défendre des incursions des Barbaresques, frappoient notre vue : tantôt c'étoient des plaines, où de gros bœufs paissoient tranquillement, tantôt des collines où des brebis cherchoient des pâturages ; tantôt des montagnes couronnées de sapins & sillonnées par des torrens. Cagliari, capitale de cette île, nous offrit son port. Il nous étoit aisé d'y aborder, mais nous avons cru devoir profiter du vent favorable qui nous éloigne de ses côtes riantes. Vous savez que cette île est très-fertile, & qu'elle abonde en toutes sortes de fruits. Nous avons doublé le cap *Tavolaro*, & le nord-ouest nous a porté vers les côtes de Sicile.

Le 16, un bâtiment à trois mats

étoit vis-à-vis de nous, à une diſtance d'environ un demi-mille, il paroiſſoit diriger ſa courſe vers *Tunis* : on lui a fait les ſaluts qui ſont d'uſage à la mer; on a arboré le pavillon, qu'on a laiſſé ſuſpendu un quart-d'heure, ſans qu'il ait arboré le ſien; le même vent faiſoit voguer les deux bâtimens en ligne parallele. Le 17, nous voyant plus rapprochés de ce bâtiment, je me plaiſois dans cette perſpective qui m'offroit la mer moins déſerte; mais nos matelots ſe doutant des mauvais deſſeins de ce bâtiment, & réfléchiſſant au refus du ſalut qu'il nous avoit fait la veille, ils l'obſerverent toute la nuit, le regardant comme un ennemi, & ſe mirent en bon état de défenſe. Quatre petits canons & douze gros fuſils chargés de mitrailles furent deſtinés à nous faire raiſon d'un voiſin incommode, qui s'obſtinoit à voyager avec nous : je repoſois tranquillement dans ma chambre : mon domeſtique vint me dire ſecrétement que les préparatifs étoient fondés ſur la crainte d'une attaque de la part

de ce vaiſſeau incivil : nous avons paſſé la journée à l'obſerver ; les gens de ſon équipage paroiſſoient plus nombreux que ceux du nôtre : il ſe tenoit toujours à la même diſtance ; mais dans le moment où le ſoleil s'eſt caché dans les ondes, nous l'avons vu s'approcher à force de voiles, la proue tournée vers le flanc de notre bâtiment. Notre Capitaine qui tenoit depuis quelque temps le gouvernail, a viré de bord d'une maniere ſi adroite, que le vaiſſeau ennemi qui vouloit nous prendre en flanc, n'a trouvé dans ſon choc que le reflux des eaux, qui a rempli le vuide que nous avions laiſſé. Forcé par le vent de ſuivre ſa direction, nous nous ſommes trouvés derriere lui poupe à poupe; mais la nuit a bientôt couvert nos marches oppoſées, & notre bâtiment s'eſt trouvé près des côtes de Sicile. Nous n'avons pu diſtinguer ſi c'étoit un pirate de ces mers, ou un Caravanneur Européen ; mais il eſt peut-être auſſi dangereux de tomber entre les mains de ces derniers, que la miſere opprime,

que d'être au pouvoir des premiers qui ne vivent que de rançons & de brigandages.

Le 18, l'île *Pintelaria*, qui appartient au roi de Naples, s'offrit à notre vue comme un aſyle contre les dangers que nous avions courus. Ses bords montagneux ont environ quatre lieues de longueur, & plus d'une lieue de large; les hommes y ſont grands, robuſtes; on dit qu'ils ſont bons ſoldats. Nous étions entre Malthe & la Sicile; dont la diſtance réciproque eſt d'environ vingt lieues. La partie de la Sicile qui regarde la mer, préſente le coup-d'œil le plus agréable; on voit des terres cultivées juſqu'au bas de la plage, des boſquets, des vignes, des bourgs & de jolis châteaux. *Meſſine*, près de *Silla* & de *Caribde*, eſt une de ſes principales villes. *Palerme* paſſe pour être plus belle; mais ce que nous deſirions le plus, étoit de voir l'ancienne Syracuſe ſituée dans ces parages. On dit que cette ville, ſi fameuſe du temps d'Archimede, conſerve encore certains reſtes d'antiquité qui lui font honneur. Elle doit

ſes malheurs aux ſuites de la guerre qu'elle eut avec les Romains, qui, après avoir ſecouru Meſſine contre les Carthaginois, tournerent leurs armes contre Syracuſe.

La felouque courſiere de Malthe, qui va porter des dépêches en Sicile, vient de paſſer près de nous avec une légéreté extraordinaire. N'ayant rien à envoyer dans ces endroits éloignés de vous, je n'ai de reſſource que dans mon ſouvenir, & dans le déſir de vous en faire part dès qu'il me ſera poſſible.

Je ſuis, &c.

LETTRE IV.

A bord, le 20 Novembre 1776.

M.

NOUS avons essuyé la nuit derniere un orage mêlé de pluie & de grêle : le vent étoit si violent, qu'on a été obligé de baisser les voiles ; les vagues montoient sur le pont ; heureusement la pluie en a tempéré l'agitation, nous faisions deux lieues par heure ; nous avons doublé *Syracuse*, & dans peu nous laisserons en arriere Messine & le mont *Ætna* placé dans la Sicile. De la cime de cette grande montagne sort une fumée épaisse qui paroît atteindre jusqu'au firmament ; le cratere est au milieu de sa croupe, toujours couverte de neige. Cette montagne est très-vaste & très-élevée : les glaces qui la couvrent

servent de rafraîchissement aux habitans, qui seroient excédés des chaleurs du climat qui l'environne.

Notre bâtiment est comme un roseau agité par le vent dont il suit tous les caprices, en nous faisant éprouver d'horribles secousses; je ne suis pas plutôt en un coin de la chambre, que je me trouve au coin opposé, tantôt c'est une malle qui se détache; une table qui roule avec fracas, ou d'autres meubles qui balottés d'une extrêmité de chambre à l'autre vont se briser en se heurtant. Tantôt ce sont des craquemens qui font craindre que le vaisseau ne se désunisse; des coups de mer qui en frappent les flancs avec tant de force, qu'on diroit qu'ils le percent d'outre en outre; à ce bruit semblable aux coups répétés du canon, succédent les gémissemens du gouvernail, qui semble se plaindre de la résistance qu'oppose à son action la violence des flots. Nous tâchons de louger les côtes de la Calabre pour y trouver un abri contre l'impétuosité des vents, mais les Marins assurent qu'il n'y a aucun bon Port dans ces

parages, & qu'il eſt prudent de s'en tenir éloigné ; cependant la fertilité des côtes de cette Province ſemble nous inviter à en approcher. Un oiſeau de haut vol eſt venu ce matin ſe repoſer ſur le pont, il avoit cinq pieds d'envergeure, ſon plumage étoit nuancé de verd, de blanc & de brun, mais la couleur brune étoit la dominante ; le jabot étoit entierement griſâtre, ſon col étoit orné d'une cravate blanche, large de trois pouces, & avoit un pied & demi de long ; le bec étoit bleu & pointu à ſon extrêmité, ſes jambes jaunâtres, & longues comme celles du bernard-pêcheur ; ſon corps grand comme une jeune autruche, & une touffe bleuâtre, qui flotoit ſur ſa tête, me parurent mériter quelque conſidération ; mais on le prit pour un avant-coureur du mauvais temps. On le tua ; des Matelots avides de chair mangerent ſa viande, noire, maigre & huileuſe. Le cap de la côte Deſquilaccio que nous avions en face, eſt pour nous d'un plus ſiniſtre augure : il nous annonce le golfe de Tarente, ſi funeſte à tant de Na-

vigateurs : c'eſt-là que la mer montre ſes plus grands caprices, on ne ſait pourquoi ; il faut cependant le traverſer, car il nous tarde d'être au talon de l'Italie pour entrer dans la mer Adriatique. Ce golfe nous a envoyé à ſept heures du ſoir l'orage le plus affreux. Le vaiſſeau pouſſé par le vent d'Oueſt, faiſoit ſans voiles deux lieues par heure. La mer s'eſt calmée à minuit ; mais ſi le vent a une repriſe auſſi forte que la premiere, on tâchera de diriger les voiles vers *Corfou*, Port célebre appartenant à la République de Veniſe. Les flots ſe ſont déclarés ennemis de nos projets : je m'apperçois que nous dérivons ; la pluie, la neige, une mer groſſe rendent les manœuvres difficiles. Je tiens avec peine ſur mes genoux l'encre & le papier, je ne puis plus écrire, tout m'échappe : adieu . . .

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

Du Val d'Alexandrie, Port de la petite Céphalonie, en Nov. 1776.

M.

VOUS devez être bien ſurpris de m'entendre ſi ſouvent parler de mer agitée, de vagues écumantes, de flots impétueux, des mugiſſemens de cet élément irrité. Il eſt fâcheux pour moi de ne pouvoir vous donner des détails plus intéreſſans. Enfermé dans une cage de ſoixante pieds de long, que la mer tranſporte à ſon gré, je ne puis vous parler des beaux monumens qu'un voyageur de terre ſeroit à portée de voir : environné de montagnes d'eau prêtes à m'engloutir, je n'ai que des ſujets triſtes à raconter. A l'entrée du golfe de Veniſe, des ſifflemens plus perçans que les cris plaintifs du

crocodille, paroissoient être les avant-coureurs d'une nouvelle tempête. Ce golfe violemment agité nous repoussoit avec tant de force, que nous étions entraînés par les courans, & obligés de voguer sans voiles, les vergnes baissées ; nous fumes ainsi à la merci des flots pendant plus de douze heures. Notre bâtiment faisoit eau de toutes parts, les matelots poussoient des cris qui venoient moins de la crainte du danger, que de la défaillance de leurs bras excédés de lassitude : des montagnes d'eau se brisoient sur les mâts, de la proue à la poupe, & frappoient de flanc en flanc les harpes & les hunes ; un vent impétueux nous poussoit avec violence, nous tremblions de heurter contre des rochers ; quatre hommes avoient peine à maîtriser le gouvernail. Telle étoit notre situation ; mais ce qui m'alarmoit le plus, ce fut le désespoir du Capitaine. Il entra dans ma chambre en versant un torrent de larmes, & s'écriant : « Nous » sommes perdus ». Une chute précipitée interrompit son discours ; aussi-

tôt il prit un livre pour réciter quelques prieres, & dans ces tristes momens je n'avois que le courage de l'exhorter à ne pas perdre le sien. Qu'allons-nous devenir, lui disois-je, si vos gens s'apperçoivent de votre désespoir ? Reprenez votre sérénité, elle soutiendra leur confiance, & les encouragera aux pénibles manœuvres. Mes matelots, me répondit-il, ne cessent de pomper l'eau ; elle entre actuellement avec plus d'abondance ; ils sont aux abois ; quatre seulement résistent ; les autres sont comme des noyés, sans force & sans mouvement. J'ai tenu le gouvernail pendant huit heures ; il y a près de trois jours que je suis dans une action continuelle. Depuis vingt-cinq ans que je cours cette mer, je ne la vis jamais plus implacable. Enfin cet Officier se trouvant un peu soulagé par les plaintes ameres qu'il venoit de me faire, il remonta sur le gaillard, & m'invita à l'y suivre ; deux matelots m'aiderent à m'y tenir ; mais ne pouvant soutenir l'aspect de cet élément, je rentrai dans ma chambre : peu de temps

après, un mousse vint me dire qu'on appercevoit la pointe d'une montagne, mais qu'on ne pouvoit encore reconnoître le pays où elle étoit située; nous l'observions comme une lumiere fixe qui faisoit renaître nos espérances. A midi nous en découvrîmes la moitié, & on fut convaincu que c'étoit une montagne de *Céphalonie*, dont nous n'étions éloignés que de vingt lieues. Au même instant on appella à la manœuvre, on leva les vergues, on tendit les voiles, & on dirigea la proue vers les ports de cette île; le vaisseau alloit avec la plus grande rapidité. Nous arrivâmes le soir au val d'Alexandrie, port de la petite Céphalonie. Le plaisir qui succéde à la douleur est toujours plus sensible; chacun s'empressoit de raconter les alarmes qu'il avoit éprouvées, l'*histoire de tous* étoit l'expression de la joie; ces épanchemens mutuels nous faisoient oublier que depuis deux jours nous n'avions point pris de nourriture. Le repas fut servi, & bientôt après nous nous livrâmes aux douceurs du repos; mais tout-à-coup de bruyans

éclats

éclats de tonnerre nous ont rappellé à de nouvelles épreuves ; au point du jour, une pluie mêlée de grêle, & ſuivie d'un vent impétueux ſembloit vouloir enlever le vaiſſeau attaché à l'ancre. Heureuſement la bonté des cables nous a raſſurés ; toute notre crainte étoit qu'ils ne ſe croiſaſſent ; en tout cas, nous voilà dans le port ; & ſi nous venons à échouer, nous aurons du moins la facilité de nous ſauver. J'eſpere aller à terre demain, ſi le temps le permet, & vous entretenir d'objets moins terribles.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

Au Val d'Alexandrie, port de Céphalonie, en Novembre 1776.

M.

CE port formé par la nature a environ deux lieues de circonférence; il est entouré de montagnes : on ne voit dans son étendue que cinq ou six petites maisons qui servent de rtraite aux pêcheurs : celle du Bureau de santé, qui est la plus belle, n'offre rien de remarquable dans sa structure. L'intérieur consiste en une salle ornée de plantes & de fruits du climat, & non de tapisseries artistement travaillées. Un lit & deux petits coffres en composent tout l'ameublement : l'officier municipal vit dans cette demeure content de l'utile simplicité qui y regne. Je l'ai prié de me faire conduire sur le haut d'une montagne où est située une maison de Moines

Grecs. Le plaisir que j'avois de marcher sur terre m'a fait facilement gravir la montagne, qui de loin paroît une forêt d'arbres de haute-futaie. Elle est toute couverte d'oliviers, de lauriers & d'arbustes dont la feuille ressemble à celle du laurier-rose : ces derniers produisent des fruits qu'on appelle fraises, qui ont deux fois la grosseur de celles de nos jardins ; elles sont douces & un peu fades ; les Insulaires en font peu de cas. Les sentiers de la montagne que j'ai suivis en étoient couverts, ainsi que les arbres : je suis parvenu, à l'aide de ces fruits rafraîchissans, au lieu le plus élevé ; où est le monastere appellé *Saint-Sanadin*. Le Supérieur que j'ai trouvé à la porte m'a accueilli avec autant de bonté que de surprise, & m'a conduit dans sa petite chapelle. Le sanctuaire est fermé de haut en bas par une cloison de bois, sur laquelle sont plusieurs tableaux peints à la Grecque, représentant les Patrons & les mysteres de la Religion ; il m'a introduit ensuite dans sa chambre. Un mauvais lit, quelques images, une petite table, une

lampe allumée en remplissoient l'espace, & en faisoient tout l'ornement; les autres cellules étoient dans le même goût; elles sont au nombre de vingt. Cette maison n'a pour tout revenu que le produit de la charité des Fideles. Le Supérieur est le seul qui soit Prêtre, les autres Religieux ne sont que des freres convers. Leur habit est une longue robe bleue ou violette. Ils portent un bonnet de laine noire, semblable à la forme d'un chapeau. Ce Prêtre ne porte pas de tonsure, & garde ses cheveux longs; leur Religion est la schismatique Grecque. Ils jeûnent trois jours avant les fêtes des Apôtres & celles de la Vierge: ils font l'Avent & le Carême avec une rigidité exemplaire; toute leur nourriture, pendant ce temps d'abstinence, est de pain, d'huile & d'un peu de vin; cette frugalité n'affoiblit point les forces de leur corps; ils sont robustes, bien faits, & capables de résister aux plus rudes travaux. Il y a dans l'étendue de l'île un couvent de Bénédictins, & une cathédrale où les rits de l'Eglise Latine sont observés.

Tout le pays est sous la domination de la République de Vénise depuis le quinzieme siecle. A cette époque un Evêque Grec à qui cette île apparte noit, en fut dépouillé par les Vénitiens. Cette République y entretient un Gouverneur ou Provéditeur, & des troupes dont le nombre, quoique peu considérable, est suffisant pour réprimer les fréquentes révoltes des Insulaires. Les Céphaloniens ont l'air sauvage; ils sont presque tous armés d'un fusil, & ils portent un pistolet & un couteau à la ceinture; une cape grossiere de laine blanche ou brune compose leur habillement; leurs larges culottes vont depuis l'estomac jusqu'aux pieds, & sont de toile de lin; ils portent la barbe ou la moustache. Les femmes marchent tête nue, les cheveux flottans sur leurs épaules ou tressés en rond sur leurs têtes; elles ont un air guerrier, & portent des coutelas à leur ceinture; leurs mains exercées dès l'enfance au travail ne dédaignent pas les plus rudes fonctions; on les voit ramer seules dans des barques comme les hommes.

La vue de tant de personnes armées que je prenois pour les gardiens du pays, & qui paroissoient en défendre les approches, m'inspiroit au premier abord quelques mouvemens de frayeur; toutefois aucun d'eux n'a ni commission ni emploi: ces armes que portent les deux sexes sont des signes des fréquentes querelles que la discorde éleve parmi eux. On voit que les intérêts trop voisins se croisent facilement, & font naître des dissentions. La cupidité, cette passion si générale, ne differe chez les peuples que du plus au moins, selon les nuances que l'éducation leur donne; dès-lors, par un préjugé défavorable à l'humanité, on prend pour amis naturels ceux que l'éloignement ne fait point redouter, & on se défie de ceux qui étant voisins seroient à portée de donner des secours. Dans ce moment j'entends le tonnerre gronder sur nos têtes, je me hâte de regagner le bord pour me mettre à l'abri de la pluie dont on est menacé.

LETTRE VII.

Au Val d'Alexandrie, en Novembre 1776.

M.

CETTE île bornée à un petit espace offre peu de choses à l'histoire: comme elle est d'ailleurs le réfuge de mauvais sujets, je ne pourrois m'étendre que sur des faits qui méritent peu d'être rapportés. La République de Venise qui la gouverne, fait bien son possible pour empêcher les abus que font ces Insulaires de leur liberté, mais elle est forcée malgré elle de les tolérer. La sévérité des loix & l'autorité de la force ne peuvent rien sur ces hommes indomptables, qu'on voit s'entre-tuer à la moindre dispute. Ce pays fertile méritoit des citoyens plus doux, & n'étoit pas fait pour être livré à des mains meurtrieres. Les huiles, les vins, les raisins de Co-

rinthe y sont en abondance : des particuliers croyant que notre vaisseau étoit dans le port pour s'en approvisionner nous ont proposé d'en acheter à l'insu du directeur du bureau de la douane. Offensés de notre refus, ils ont été sur-le-champ dire au Gouverneur que les gens de notre équipage cherchoient depuis quelques jours à faire la contrebande : celui-ci a envoyé à notre bord un Officier accompagné de ses soldats, pour savoir de nous ce qui nous attiroit dans ces parages. Ce militaire, muni de la patente de notre bâtiment, nous a quitté pour la porter au Gouverneur : nos inquiétudes sur les suites de cet événement augmentoient par le danger que nous courions d'être pillés par des pirates qui nous auroient trouvé sans passe-port. Nous avons passé la nuit dans la perplexité, mais le jour a été pour nous l'agréable messager du retour de la justice. La patente nous a été rendue. Nous jouissons tranquillement de l'asyle qui nous garantit des naufrages, & nous devons nous féliciter de n'être pas exposés aux

gros temps qui regnent sur la mer.

Un poiſſon de douze pieds de long, fatigué du gros temps, eſt venu auſſi ſe réfugier dans le port : ſon dos & ſa tête étoient de la groſſeur d'un éléphant ; ſa peau nous a paru écaillée ; il rendoit écumantes les eaux qu'il diviſoit. Il ſe montroit le matin, & alors il dévoroit ce qu'il trouvoit dans ſa courſe ; quelquefois ſa tête s'élevoit au-deſſus des eaux, & il ouvroit une énorme gueule garnie de groſſes dents aiguës ; nos matelots en ont été étonnés, & les pêcheurs qui ramoient ſur des barques légeres, pleins d'effroi ſe ſont retirés promptement ſur le rivage. On a donné pluſieurs noms à ce poiſſon, ſans s'arrêter à aucun. Nous avions vu des poiſſons plus petits ſe jouer ſur les eaux des Golfes de Tarente & de Meſſine, lorſque nous étions en calme ou qu'un vent frais agitoit les ondes. Leurs ébats étoient le préſage d'une tempête ; mais que ne devons-nous pas craindre lorſque les plus gros cherchent des lieux pour ſe mettre à l'abri ? Cependant les vagues que la mer nous en-

voie, agitent violemment notre vaisseau; on a jetté une troisieme ancre pour l'empêcher de dériver. Nos matelots s'exercent à jetter des cordes pour attraper certains petits poissons qui ont de longues arêtes sur le dos, & qui sont faits comme une gaîne d'écritoire, que les Italiens appellent *Calamari*. Leur couleur est brune, & leur chair cartilagineuse. Ici chacun a son occupation: les uns empêchent que le mouvement des eaux ne fasse croiser les cables; les autres vont sur le rivage chercher des approvisionnemens: pour moi je préfere à tout le plaisir de m'entretenir avec vous. Nous ne sommes qu'à six lieues de l'ancienne Itaque & à sept de la presqu'île de Morée, possédée autrefois par les Vénitiens, & maintenant par les Turcs. Elle est très-fertile en toutes sortes de fruits & de denrées. Les Grecs qui l'habitent ayant récemment favorisé les Russes, ont subi la peine de leur infidélité; ils ont été massacrés en grande partie; les enfans au berceau n'ont pas même été épargnés. Les exemples de sévérité pro-

duisent de bons effets, lorsque la peine ne surpasse pas le délit ; mais une rigueur excessive peut avoir des inconvéniens. La liberté & l'indépendance, dont les Grecs furent de tout temps jaloux, sont les causes de la légéreté qu'on remarque dans leur caractere. Dispersés comme les Juifs dans les différentes parties du monde, vivant sous les loix des Souverains, n'ayant d'autre ressource que celle d'un commerce subordonné aux variations du gouvernement, ils ont souvent recours, pour maintenir leurs priviléges, à des moyens bas & serviles, & ne mettent de différence dans le choix qu'à raison de l'avantage qu'ils peuvent en retirer. Un examen plus approfondi des mœurs de ces peuples nous meneroit à conclure que la perte de leur liberté a entraîné celle de leurs anciennes vertus.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Vis-à-vis d'Antivari, en Décembre 1776.

M.

Vous seriez étonné des efforts pénibles de nos matelots ; ils ont été plus d'une heure occupés à tourner en ligne circulaire autour du cabestan, ayant chacun une grosse piece de bois qu'ils poussoient de toutes leurs forces pour amener les cables qui tiennent aux ancres. Durant cet exercice ils chantoient des airs d'un ton grave ; c'est ainsi qu'ils dissipoient l'ennui du travail, & qu'ils célébroient le départ prochain du bâtiment. Parvenus à détacher l'ancre, leur chant est devenu plus vif, plus pressé ; il se ressentoit de la joie commune. Ce même sentiment a acquis un nouveau degré d'activité lorsque la voile a été tendue, & que les belles apparences

du temps nous ont engagés à sortir du port ; enfin leurs cris se sont faits entendre lorsque nous sommes partis. Nous avons laissé derriere nous l'île de Sainte-More ; nous avancions vers *Corfou*, l'un des boulevards de la République de Venise, lorsque le vent d'ouest a porté des vagues jusques sur nos mâts. L'on est toujours exposé à ces fâcheux contre-temps aux approches des détroits : c'est-là que l'élément indocile se livre à tous ses caprices, comme pour se venger de la gêne qu'éprouvent ses flots resserrés. Les îles de *Paxos* & d'*Anti-Paxos*, appartenantes à la République de Venise, se sont offertes à notre vue. La premiere, qui est la plus grande, lui paye un tribut de deux cent mille ducats. On y voit des plaines bien cultivées, & dans l'autre une grande forêt d'oliviers. *Corfou* n'étoit pas loin de la proue ; mais les montagnes qui l'entourent nous ont privé de la vue de l'intérieur. Cette île est depuis trois siecles sous la domination Vénitienne ; il y a une citadelle munie de cinq fortifications ; chaque Provéditeur y

ajoute quelque chose. Plusieurs familles nobles Vénitiennes, qu'on appelle *Barnabnutes*, y ont fixé leur domicile.

Nous avons passé le 4 Décembre devant l'île de Fano, que les Historiens Vénitiens prennent pour l'île de Calypso. Il s'en faut bien qu'elle présente aujourd'hui le séjour d'une divinité, & le vaillant fils d'Ulysse la reconnoîtroit à peine. Le terrain dévoré par les flots n'offre ni lieux enchantés, ni vestiges d'habitation agréable. Il est entiérement désert, & ce qui en reste forme une colline qui domine la mer, & que celle-ci dominera bientôt à son tour.

Nous étions le 6 entre la haute & basse Albanie. La premiere se distingue par des hautes forêts, & la seconde par des plaines & des côteaux fertiles. Cette province qui étoit à la République de Venise, releve aujourd'hui du Grand-Seigneur. La République ne possede plus que la longueur de ces côtes. Les montagnes les moins élevées de cette province sont couvertes d'oliviers; les plus hau-

tes le font de neige. Les côtes de la Dalmatie s'offroient à nos yeux ; nous nous flattions que, lorsque nous les aurions jointes, la navigation seroit plus agréable, par la facilité d'y trouver différens ports ; il semble que la nature les ait ainsi multipliés pour la sûreté de la navigation.

L'étendue du golfe Adriatique, le long duquel ils sont placés, est d'environ cent trente lieues de longueur, & de vingt-sept dans sa plus grande largeur ; mais les petits golfes & les courans qui y regnent, en rendent l'accès difficile. Les tempêtes y sont plus dangereuses que par-tout ailleurs, surtout lorsque le vent que les Italiens appellent *labora*, souffle avec son impétuosité ordinaire. Le vaisseau se trouve alors invinciblement poussé vers les côtes d'Italie, où il n'y a que le port d'Ancone ; & si l'on n'a le bonheur de le rencontrer, on est forcé d'aller échouer vers la plage ou sur les rochers ; c'est pourquoi on ne se tient pas loin des côtes de la Dalmatie & des ports qui en sont voisins. Il est très-rare de naviguer,

cinq jours de suite sans être obligé de courir au port. Par-tout où nos regards se portoient, nous voyions les côtes : le ciel dépouillé de nuages nous procuroit cette jouissance ; & le soleil qui commença à darder ses rayons sur l'hémisphere, tempéroit la rigueur du froid. Nous apperçumes la ville de *Durazzo*, & près d'elle une grande tour que l'on prend pour la borne qui sépare l'Albanie Grecque de la Vénitienne. L'Albanie Grecque est sous la domination Ottomane ; elle passe pour la plus abondante des côtes de la Méditerranée. Elle produit de la cire, des laines, des grains, des cuirs ; elle a environ vingt-neuf lieues de côtes jusqu'à Antivari qui la sépare de l'Albanie Vénitienne ; ses montagnes sont très-élevées.

Quoique la Religion dominante soit la Mahométante, on y compte vingt clochers ou cures, desservies par des Prêtres Catholiques. Les quartiers affectés pour la subsistance des Prêtres, prennent le nom d'évêchés. Ces ministres de l'autel vont armés à l'église ; ils portent le fusil & des pistolets à leur

ceinture juſqu'au ſanctuaire : cette précaution malheureuſement néceſſaire en impoſe aux Muſulmans, qu'un eſprit de fanatiſme porteroit à interrompre l'exercice de leurs fonctions. On rapporte qu'un Empereur d'Orient, de la maiſon de Courtenay, traverſant cette province avec ſes troupes, y fut arrêté & conduit avec ſes gens dans une île déſerte, où ils périrent tous de faim & de miſere ; événement qui dut ſa cauſe à la jalouſie des chefs du pays, effrayés de ce nombreux cortége, plutôt qu'à la licence des troupes qui le compoſoient ; ainſi le faſte entraîne à ſa ſuite des inconvéniens dont la ſimplicité ſait ſe garantir.

Je ſuis, &c.

LETTRE IX.

A bord, en Décembre 1776.

M.

Les côtes de l'Albanie Vénitienne sont moins étendues & moins belles que celles de l'Albanie Ottomane ; elles présentent un front couvert de neige, tandis que les autres nous offroient une riante verdure. La ville d'Antivari qui en est assez près, est petite, & n'offre rien de curieux ; nous avons rangé les côtes de la République de Raguse. A mesure que nous approchions de la capitale, le pays sembloit s'ouvrir pour nous laisser entrevoir de belles plaines, dont la culture est portée au plus haut degré de perfection. Les vignes qui tapissent les côteaux, & les arbres fruitiers qui couronnent les hauteurs, forment la perspective la plus agréable.

Un énorme poiſſon s'eſt montré à vingt pas du vaiſſeau, comme pour détourner nos regards fixés ſur la plage, & pour mettre de la variété dans nos plaiſirs. Il faiſoit jaillir des torrens d'eau à ſix pieds de hauteur; il nageoit ſur le dos; ſes pieds & ſa tête paroiſſoient ſur la ſurface des ondes. Sa largeur nous parut être de dix pieds, & ſa longueur de quarante. Sa tête étoit d'une groſſeur prodigieuſe. Sa chair, qui n'eſt pas bonne à manger, ſert à faire de l'huile; la tête en fournit plus abondamment que les autres parties du corps. Sa peau ou ſes écailles étoient d'un gris de ſanglier: on ne prend jamais cette eſpece de poiſſon, que lorſqu'une maladie ruinant ſes propres forces, permet aux vagues de le jetter ſur la plage. Les Italiens l'appellent *Capodolio*.

Bientôt la blancheur des murs de Raguſe attira nos regards. Une groſſe tour placée au milieu, les moles, & la forme de la ville exciterent notre curioſité. Le deſir d'y aborder me fit propo-

ser au chef de notre vaisseau de mouiller à la rade pour pouvoir aller à terre : il le promit ; mais l'intérêt plus fort que les vents lui fit oublier sa parole. Il ne regardoit ces objets que comme des amorces séduisantes, placées à dessein pour rallentir sa course, ou comme des signaux qui lui annonçoient d'assez loin le port d'Ancone, lieu de sa destination. J'eus beau lui vanter la position de Raguse, ses édifices, ses forteresses, & supposer des beautés qu'on n'y trouveroit peut-être pas, rien ne put le toucher ; souvent dans des momens de fureur il murmuroit contre les flots, les tempêtes & les calmes qui retardoient sa navigation : cependant je m'amusois à observer son chien qui, allant de la proue à la poupe, aboyoit & présentoit une gueule irritée aux flots que la mer envoyoit malgré lui sur le pont.

La ville de Raguse est située sur le bord de la mer Adriatique, partie sur une colline, & partie sur la plaine. Elle est murée & fortifiée dans son enceinte. La partie qui borde la plage

eſt défendue par pluſieurs batteries de canon; elle paroît dans ſa moyenne étendue aſſez joliment bâtie. Chaque citoyen a autour de ſa maiſon un terrain où il récolte une proviſion d'olives, de vin & de froment. Les plaines qui ſont aux côtés de la ville ont environ neuf ou dix lieues de longueur. Les côtes qui les bornent ſont dominées par les hautes montagnes de la *Boſnie*, appartenantes au Grand-Seigneur. Cette République eſt ſous la protection de celle de Veniſe & de la Cour Ottomane. Elle ſe nomme un chef, qu'on appelle *Gonfalonier* ou *Gaſpard* en langue Vénitienne. Son palais eſt contigu au lieu où ſe tiennent les aſſemblées des Nobles qui compoſent le conſeil ou le ſénat; ils ſont au nombre de cent quinze. Le chef demeure toujours dans ſon palais pendant le mois que dure ſon regne. Il porte ſur ſa tête un bonnet à trois cornes; il eſt revêtu d'un grand manteau rouge; les nobles portent le manteau noir & le collet blanc. Le Conſul de France a dans la ville une

belle maiſon près du rempart, du côté de la mer; toutes ces particularités m'ont été dites par un citoyen de l'endroit.

Les Raguſiens s'adonnent au commerce; ils ſont laborieux, bien faits, & excellens marins. Leur induſtrie, en multipliant leurs jouiſſances, ſupplée aux bornes reſſerrées de leurs états.

A quelque diſtance nous apperçumes l'île de *Mezzo*, qui eſt ſous leur domination; c'eſt une petite île ſituée au pied de deux promontoires. Son port paroît bon, mais il eſt ouvert au vent d'oueſt; ſa figure eſt celle d'un demi-cercle. Les maiſons de cette île ſont entourées d'oliviers & d'amandiers. Pluſieurs groſſes tours, placées de diſtance en diſtance, paroiſſent défendre les avenues de l'île, & ſervir d'abri à ſes habitans contre les attaques de leurs ennemis.

L'île de *Pouzza*, qui eſt vis-à-vis, appartient auſſi à la République. Son étendue eſt très-bornée. De grands rochers épars çà & là couvroient une

partie de ſon terrain ; les Inſulaires les ont déplacés & entaſſés aux extrêmités de leurs champs, pour y ſervir de bornes. Ainſi, dans ces lieux, l'on ſait forcer la nature à être fertile.

Je ſuis, &c.

LETTRE X.

Du port de Saccaron, dans l'île de Melada, en Décembre 1776.

M.

LE port de *Calamota*, où nous avons mouillé hier, eſt ovale & aſſez vaſte, des ruines bordent ſa circonférence. On a bâti ſur les monceaux de ces vieilles maſures quelques maiſons, mais rien n'annonce ni bourg ni ville. En parcourant une grande partie de cette île, j'y ai vu beaucoup de plantations en vignes, oliviers & autres arbres ordinaires. On trouve de proche en proche des oratoires illuminés; une grande allée couverte de pampres de vignes me conduiſit à la maiſon du Curé & à l'égliſe qui lui eſt contiguë. Une ſimplicité champêtre fait l'ornement de ces deux édifices: le Paſteur étoit abſent, mais

ſon domeſtique m'en ouvrit les portes, j'y vis des magaſins de laine blanche & très-fine ; elle lui venoit des moutons de cette île ; ils ſont une fois plus gros que les nôtres. Ce qui contribue beaucoup à leur donner de l'embonpoint, c'eſt l'air libre qu'ils reſpirent la nuit & le jour dans les lieux où on les fait parquer. Il n'eſt pas de pays où l'on achete les laines & les moutons à meilleur marché : la laine ſe vend ſix ſous la livre, & le mouton deux ſous ; la milrole de vin, peſant cent ſoixante-dix livres (85 pintes), coûte cent ſous. Les Caravanneurs ne ſont jamais plus contens que lorſqu'ils peuvent aborder dans cette île, où ils trouvent des approviſionnemens à un prix ſi modique.

J'ai admiré les travaux pénibles des Inſulaires, qui ont défriché le terrein couvert de cailloux & des rochers qui ferment les eſpaces enſemencés. Ils ont eu l'induſtrie de creuſer dans ces rochers à trois braſſes de profondeur pour découvrir la terre. Les femmes ſe livrent à toute ſorte de travail : celui de la pêche les amuſe beaucoup ;

leur parure est négligée ; elles ne portent rien sur leurs têtes. Le sang est généralement beau, & le climat très-doux. La langue du pays est l'Illirique; la religion Romaine y est la seule connue. On n'a pas de peine à démêler dans les mœurs l'empreinte de la candeur & de l'innocence; on y vit dans la plus grande simplicité. La tranquillité de ces Insulaires n'est jamais troublée que par le souvenir d'un ancien désastre arrivé dans leur pays. Ils m'ont raconté, pendant le séjour que j'ai fait chez eux, la cause de la décadence de leur ville & de sa dépopulation. Charles-Quint faisant la guerre aux Algériens, aborda avec toute sa flotte dans le port de cette île. Frappé d'étonnement à la vue du grand nombre de marins montés sur des felouques & autres bâtimens, il conçut le dessein de les employer à son service : ceux-ci, attirés par l'espoir de la récompense, ou déterminés par des motifs de crainte, céderent aux insinuations du Monarque, & se réunirent à sa flotte ; mais une tempête bien plus redoutable que l'en-

nemi qu'on alloit attaquer, les ayant ſurpris quelques jours après leur départ, les ſubmergea & briſa leurs légers bâtimens. L'île ſe trouva dénuée d'hommes; il y reſta ſeulement quatre cents veuves, gémiſſantes de la perte qu'elles venoient de faire, & de la privation de toute ſorte de commerce. Enſevelies dans l'oubli, trop foibles pour lutter contre l'adverſité, l'ennui & la miſere les accablant, il eſt aiſé de deviner le triſte ſort de ces innocentes victimes. Les murs que vous voyez le long du mole, me dirent-ils, ces anciens débris, ces maiſons détruites nous apprennent à apprécier la gloire des conquêtes. Ces vieux reſtes, entaſſés les uns ſur les autres, ſont pour nous autant de monumens précieux qui nous garantiſſent des projets de l'ambition. Ils alloient continuer de me faire le récit de leur nouvel établiſſement, lorſque j'entendis les cris des matelots qui faiſoient des efforts pour lever l'ancre. Je quittai ces Inſulaires, & me rendis à bord, auſſi touché de la belle naïveté

de leur ame, que de l'expression de leurs sentimens.

A mesure que cette île s'éloignoit de nous, un petit calme m'en laissoit encore la vue, comme pour me faire envisager de nouveau la vicissitude des choses humaines, & me convaincre que le bonheur se rencontre souvent où on ne le soupçonneroit pas, Avez-vous remarqué, dis-je à nos gens, la gaieté peinte sur le visage de ces Insulaires, la confiance qui accompagne toutes leurs actions, l'empressement avec lequel ils nous offroient les fruits de leurs travaux & de leur industrie, l'aménité de leur caractere & leur politesse, malgré le peu de communication qu'ils ont avec les peuples civilisés? Ah! que l'homme est heureux lorsqu'il sait vivre avec peu de besoins! Ces fortunés Insulaires ne connoissent pas les plaisirs recherchés que l'artifice assaisonne. Le luxe corrupteur leur est inconnu; point d'intrigue ni de cabale; la fourberie & la trahison sont des monstres qu'ils détestent: la

droiture & la probité dirigent toutes leurs actions ; chaque ſoir ils s'entretiennent de la culture des terres, de l'accroiſſement des plantes, de la fertilité que les ſaiſons amenent, d'un côteau embelli, d'un pâturage verdoyant, d'un terrain ſuſceptible d'amélioration, du travail du lendemain, d'un naufrage évité, d'une pêche abondante. C'eſt ainſi qu'ils prennent leurs délaſſemens ; mais toujours leur converſation finit par des actes de Religion, & des remercîmens adreſſés au ſouverain Maître qui leur diſpenſe ſes dons. Les chefs, attentifs à l'éducation des enfans, ne leur laiſſent pas ignorer l'obéiſſance due au Paſteur qui les inſtruit de leur devoir. J'aurois bien d'autres choſes à vous dire ſur ce ſujet, mais l'île de *Melida*, qui ſe préſentoit à nous, fit diverſion à nos entretiens. Elle me parut beaucoup plus étendue que celle dont je viens de parler : je ne ſais ſi les habitans y jouiſſent du même bonheur ; elle eſt ſous la domination de la République de Raguſe. Près delà on voit un beau couvent de Bénédictins,

bâti au milieu d'un étang. Ces parages abondent en poissons qu'on appelle *Sardes*, dont les marins font un très-grand commerce.

Je suis, &c.

LETTRE XI.

En pleine mer.

M.

LA marche de notre vaisseau nous a conduit vis-à-vis l'île d'Agousta; puis nous avons découvert celles de Lissa, Cassa & Corsola. Lissa & Corsola appartiennent aux Vénitiens, Cassa aux Ragusiens; toutes sont couvertes de forêts. L'île de Corsola est plus grande que les deux autres; elle est presque couverte de sapins; notre bâtiment y a fait sa provision de chauffage. On ne voit autour du port qu'un rang de cabanes de pêcheurs, bâties de pierres larges, disposées en plan incliné, pour faciliter l'écoulement des eaux. Ses habitans n'ont d'autre ressource, pour se procurer les objets de première nécessité, que le profit de la pêche.. Etant des-

cendu à terre, je me suis promené dans une vaste forêt, qui m'a conduit à une petite plaine couverte d'arbres, dont le fruit qui ressemble à une grosse cérise est bon à manger & très-rafraîchissant. Le gazouillement des oiseaux qui s'y faisoit entendre, me fit augurer qu'elle étoit à l'abri des frimats. Le rapport des pêcheurs que j'interrogeai, fut conforme à ma conjecture; mais une curiosité passagere nous ayant conduit dans cet agréable séjour, nous le quittâmes bientôt pour continuer notre route vers Lezina, ville capitale de l'île qui porte ce nom. Elle dépend de la République de Venise, & peut avoir environ vingt milles d'étendue. Elle est plus grande & plus fertile que celles dont je viens de parler. Tout y est cultivé, & l'on y voit peu de forêts. Le port de la ville, construit en demi-cercle, est entouré de jolies maisons: on voit aux côtés du mole un couvent de Capucins, dont les dehors & les jardins sont fort agréables. L'autre couvent, qui est du côté opposé, s'appelle en Italien *la Ve-*

neranda. A l'entrée de la ville eſt un Bureau de ſanté, diſtingué par ſix arceaux ſoutenus par autant de piliers. Plus avant eſt une tour carrée, qui domine les maiſons de la ville ; la fortereſſe eſt bâtie ſur l'endroit le plus élevé.

Nous ſommes entrés dans le canal de Lezina, laiſſant Eſpalatro à la droite. C'eſt une des villes capitales de la Dalmatie Vénitienne ; elle eſt très-commerçante, ſon port eſt très-beau. Parmi ſes monumens extérieurs, un clocher d'une ſtructure hardie & d'une élévation prodigieuſe tient le premier rang. Nous avons laiſſé à droite Traou, ville de commerce ; ces deux endroits ſont à ſix lieues de diſtance l'un de l'autre. Les côtes de cette partie de la Dalmatie paroiſſent fertiles & bien cultivées. Les hommes ſont robuſtes & d'une taille au-deſſus de la médiocre ; ils ne ſe marient qu'à trente & quarante ans. Les troupes que la République de Veniſe tire de ces divers endroits ſont toutes compoſées d'hommes auſſi beaux que courageux. Bientôt après nous avons eu

de la grêle & de la pluie ; heureusement nous avons touché au port de Saccaron, dont la forme est ovale. Plusieurs maisons bordent une partie de sa circonference. J'espere m'y promener demain, & vous raconter les particularités que j'y aurai remarquées.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Dans le Golfe de Venise, en Décembre 1776.

M.

J'AI été ce matin dans l'intérieur de l'île de Saccaron; de petits sentiers couvert de roches pointues la rendent d'un accès difficile; sa population ne va pas à plus de douze cents personnes. Trois Curés placés en différens endroits leur fournissent les secours qu'exige la Religion Catholique. Les productions de cette île sont le vin, l'huile & la cire. Des biscuits, connus sous le nom de galettes, sont le seul pain qu'on y mange. Les Curés vont journellement à la pêche, & trouvent une honnête subsistance dans le poisson qu'ils prennent, & dans le produit de quelques troupeaux à laine qu'ils nourrissent. Ils ont des

magasins de poisson salé qu'ils vendent aux Caravanneurs. Leur Evêque fait sa résidence à Zara, pays renommé par l'excellent marasquin qu'on y fait avec des cérises sauvages.

Les habitans de cette île professent avec zèle la Religion Catholique. Ils célebrent les fêtes des Apôtres, & jeûnent la veille. Leur liturgie est en langue Illirique; leurs mœurs sont douces & pures. Un de leurs Curés m'a dit que depuis sept ans qu'il exerçoit son ministere, ce peuple ne lui avoit pas encore donné lieu de lui faire le plus léger reproche. J'ai remarqué que ces petites îles paroissoient être consacrées à l'innocence. Ces Insulaires sont vêtus d'une étoffe de laine semblable à celle de l'habit des Capucins. Ils portent la moustache, une veste courte & des larges culottes de lin. La douce paix dont ils jouissent est le lien qui les attache au sol natal; on y voit les femmes ramer comme les hommes. J'ai été ce matin à l'église, où le Curé disoit une messe basse en Illirique; les sexes n'y étoient point confondus; on

ne peut qu'être édifié de la décence qui s'obſerve dans ce temple. Il ſeroit à ſouhaiter que ce bel exemple fût ſuivi dans nos grandes villes.

Le beau temps nous a fait ſortir du port de Saccaron. Nous avons eu pendant trois heures de ſuite le vent en poupe ; un grand calme a ſuccédé. Il nous laiſſe conſidérer à l'aiſe les montagnes de la Croatie, qui ſont entre la Dalmatie & la Hongrie. Leur cime très-élevée eſt couverte de neiges ; mais la nuit vient les dérober à nos regards.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Au port Saint-Pierre de Nimbo, le 24 Décembre 1776.

M.

ON a célébré ici la veille de Noël par plusieurs décharges de canon & de mousqueterie. Chacun suit les rits & les cérémonies de son pays. Nos matelots ont été à terre pour ramasser toutes sortes d'herbes odoriférantes, & en ont fait une gerbe qu'ils ont mise ce soir sur la table à manger, à côté des plats & des mets dont elle étoit couverte. On commence par faire brûler ces herbes, puis on mange. Toutes les fois qu'on boit à l'honneur de la naissance du Redempteur, on tire des fusées & des coups de pistolets. Cet exercice est souvent répeté par nos matelots, dont la dévotion dans ce moment ci est plus fervente que dans tout autre. La même

nappe reste pendant toute l'octave sur la table. Chacun, selon ses facultés, a soin de la parer de ce qu'il peut trouver d'exquis. Dans ce moment nous entendons le chant des Invalides qui gardent la forteresse du port Saint-Pierre ; ils n'ont pas plutôt achevé un cantique, qu'ils tirent un coup de canon, suivi d'un coup à boire en l'honneur du Rédempteur. Jamais ils ne sont plus actifs dans la manœuvre, ni plus attentifs à observer un usage qui à la fin leur fait perdre la raison : c'est ainsi que les abus déshonorent les belles institutions.

Les Schismatiques Grecs ont demeuré dans l'inaction. Ils réservent leur poudre & leurs réjouissances pour la fête de l'Epiphanie ; mais les salves d'artillerie qu'on a faites sur les vaisseaux des Catholiques Romains ont duré jusqu'à l'aube du jour : le feu a été si vif, qu'on auroit cru voir un combat naval ; les rochers du rivage en étoient éclairés.

Je suis, &c.

LETTRE XIV.

Du port Saint-Pierre de Nimbo, en Dalmatie, le 25 Décembre 1776.

M.

EN dépit du feu des canons, le vent du nord a gelé les eaux renfermées dans notre vaiſſeau, & celles que la mer laiſſe en ſe retirant du rivage ; il rend la terre auſſi dure que le biſcuit de Veniſe que nous venons d'acheter. Ce pain cuit depuis un an, quelquefois depuis deux, eſt épais, fort brun, & ſi compacte, qu'on n'en peut diviſer les parties qu'en l'écraſant avec un marteau, ou en le faiſant ramollir dans l'eau tiéde ; la ville de Veniſe en fournit à tous ſes Etats. Elle a des îles qui ne connoiſſent d'autre pain que celui-là. Il eſt ſain quand on le mange ſec. Le Gouverneur du Fort en a bonne proviſion ;

il en vend aux vaiſſeaux qui viennent aborder dans le pays. Ce petit commerce, joint à cent ſequins d'appointemens, l'aident à vivre aſſez honorablement dans ce lieu iſolé.

C'eſt près d'ici que ſe fait le fameux vin de *Bratcha*. On égrappe les raiſins, & on en laiſſe les grains expoſés pendant un mois au ſoleil; puis on les preſſe, & on met la liqueur dans de petits tonneaux.

J'ai été me promener le long de la mer, dont les vagues toujours agitées la couvroient d'une écume auſſi blanche que la neige. Les poiſſons étoient cachés dans leur retraite. Les marins enfermés dans leurs vaiſſeaux s'y arrangent le mieux qu'ils peuvent, & tirent de temps en temps des coups de canon comme pour faire diverſion à l'ennui qui les gagne, & au froid qui les pénetre; mais l'air n'eſt gueres réchauffé par ces feux paſſagers. Je vais endoſſer une groſſe cape; c'eſt ſous cette enveloppe que je vous dis: *Feliciſſima notte*.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

Au même port Saint-Pierre de Nimbo, le 26 Décembre 1776.

M.

J'AI fini ma précédente Lettre par un ſouhait à l'Italienne, tel qu'on me l'a fait hier au ſoir; je vous l'ai répété avec d'autant plus de plaiſir, que je me plais à m'exercer dans cette langue pour n'être pas embarraſſé lorſque je ſerai rendu en Italie. La connoiſſance de la langue du pays où l'on va eſt ſi eſſentielle, que rien ne la peut ſuppléer, ni l'expreſſion des ſignes, ni même le ſecours des interpretes. Sans doute les geſtes muets ſont de quelque reſſource, par la connoiſſance qu'ils donnent des premiers beſoins; mais hors delà ils ſont étrangers & fort inutiles. Leur ſcience, ſi abſtraite en elle-même, a peu de

rapport avec les autres objets utiles & curieux. On s'aide à la vérité des interpretes, & ce secours paroît d'un grand prix; mais les inconvéniens qu'il entraîne sont quelquefois plus dangereux que les signes d'une langue muette; d'ailleurs, c'est vivre d'emprunt, que d'avoir recours à des rapports qui ne rendent jamais fidelement ce qu'on veut dire ou savoir; c'est être mené par la main comme un aveugle qui craint de tomber dans des précipices. A combien de désagrémens n'est-on pas exposé, lorsqu'on dépend d'un tiers souvent intéressé à abuser de la confiance qu'on lui donne?

Je ne demande pas au voyageur qui veut aller chez l'étranger une connoissance profonde de la langue qu'on y parle. C'est assez dans le moment qu'il y porte ses pas, que les premieres notions lui donnent la facilité de pourvoir à ses besoins, & de se conduire dans les lieux où il veut aller; je lui prômets que, pour peu qu'il s'exerce avec les habitans du pays, il en apprèndra plus en six mois par

des discours familiers, qu'en trois ou quatre ans dans son cabinet & par le secours des grammaires. L'expérience que j'en ai faite m'est un sûr garant de cette vérité; mais combien ne lui sera pas utile la connoissance parfaite de la langue, si cherchant à instruire les autres, & à leur faire passer ses découvertes, il veut analyser ce qui a rapport à la société? Alors décomposant ce qu'il voit & ce qu'il entend, il assigne à chaque chose son caractere propre; religion, cérémonies, esprit du gouvernement, usage des lieux, caracteres, rien n'échape à sa pénétration; il en fait un trésor où il est libre à tout le monde de puiser des connoissances proportionnées au goût de chacun. Cet amas de découvertes produira des effets merveilleux dans l'opinion publique; on éprouvera tour à tour les sentimens que causent l'admiration & le respect dus à la beauté des exemples proposés pour modeles. Tout étant réglé dans un Etat bien policé, il paroîtroit superflu d'ambitionner la connoissance des mœurs étrangéres, & on pourroit se passer des

fruits de la ſatyre ou de l'éloge; mais il ne doit pas être indifférent de remettre ſouvent ſous les yeux des hommes l'image de la vertu & du vice, tirée d'un modele étranger : on eſt moins frappé des exemples domeſtiques qu'on a devant ſoi, que de ceux qui viennent de loin : tout étrangers qu'ils ſont, il ſemble qu'on les accueille mieux, & qu'on leur offre de préférence l'hoſpitalité, à cauſe de la difficulté du trajet. Les exemples lointains acquierent même un plus haut degré de conſidération, par la nouveauté du tableau & par le penchant naturel qu'on a à les imiter.

Une choſe qui m'étonne, c'eſt que le François naturellement porté à la nouveauté & aux voyages, eſt poutant celui des peuples qui s'applique le moins à l'étude des langues étrangeres ; cependant, ſans vouloir diſcuter du mérite des langues, chacune a ſa beauté, ſon élégance & ſes attributs particuliers ; on pourroit un moment accorder à la Françoiſe un degré de ſupériorité, en ce qu'elle a formé des hommes qui l'illuſtrent par différens genres d'éru-

dition ; mais elle feroit encore bien plus riche, fi par des inftitutions fages on attiroit dans les divers endroits du royaume des maîtres de langue. C'eft alors que le talent de chaque particulier feroit multiplié par la facilité de l'inftruction, & auroit un plus grand effor. Souvent tel qui fe confacre au travail de la charrue & au plus groffier méchanifme, développeroit un talent fupérieur pour les langues, & excelleroit dans ce genre ; tandis que celui qui va les apprendre dans les grandes villes, n'y acquiert pas même la fcience d'un homme médiocre. Mais, dira-t-on, de quelle utilité fera la fcience des langues étrangeres à des gens qui vivent dans des lieux ifolés, qui par état font obligés de fe fixer dans leur patrie pour y cultiver les terres d'où ils tirent leur fubfiftance eux & leurs compatriotes? Faut-il donc compter pour rien la fatisfaction de ces hommes infortunés, lorfque par le miniftere de ces langues ils liront l'hiftoire des peuples éloignés, foumis à des travaux plus pénibles encore que ceux auxquels ils font affu-

jettis ? Ne sera-ce pas au contraire un grand délassement pour eux, lorsque comparant la diversité des états, ils se verront plus heureux que les autres, sur-tout lorsqu'ils en seront convaincus par des lectures puisées dans l'original, bien plus capable de leur faire impression que le rapport souvent fort infidele des Commentateurs ? Mais si parmi cette classe d'hommes grossiers il s'en trouve un que la connoissance des langues excite à voyager, l'Etat se trouvera dédommagé des frais de cet établissement par l'avantage des connoissances qu'il apportera, & par la haute idée qu'il donnera aux climats étrangers de son utilité. Je vous dirois quelque chose de plus sur cet objet ; mais je crains qu'à force de parler des langues, la mienne n'en ait trop dit.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

Au port Saint-Pierre de Nimbo, le 29 Décembre 1776.

M.

UN vaiſſeau Suédois vient d'entrer dans le port ; il a mis trente-ſix jours à venir du canal de Malthe ici ; ſes voiles déchirées par le gros temps nous avertiſſent de ne pas nous y expoſer. Le Capitaine de ce bâtiment avoit pour mouſſe un jeune homme originaire de Paris, que ſes grandes diſpoſitions ont élevé, dans neuf mois de ſervice, à la premiere place du gouvernail. Il fait toutes les manœuvres du matelot le plus expérimenté. Je l'ai vu ſenſiblement touché du mauvais traitement qu'il éprouvoit de la part des gens de l'équipage, & bien plus encore du danger où il étoit de perdre ſa religion dans un lieu où tous ſuivent la religion proteſtante.

Seul

Seul Catholique, il est en butte à toutes les railleries que la diversité des religions inspire. Les commissions humiliantes & pénibles lui sont toujours réservées, & la moindre négligence est punie avec la plus grande sévérité. Après qu'il m'eut fait toutes ses plaintes, je lui donnai un livre de prieres qu'il saisit avec empressement, en m'assurant qu'il le liroit en secret tous les jours, espérant y trouver un adoucissement aux peines & aux vexations qu'il éprouve parmi sa société. Son bâtiment part demain pour se rendre au port de Fiume, appartenant à la Reine d'Hongrie, où il doit se décharger de ses denrées. J'écris au Consul de France qui réside à Trieste, pour tâcher de faire avoir la liberté à ce jeune homme, & je lui expose le motif le plus capable de l'intéresser en sa faveur; j'écris même à l'Archidiacre de Fiume, qu'on dit être d'un très-grand zele, le priant de concourir à sa délivrance. Je ne sais si ma recommandation aura assez de force; je me flatte pourtant qu'elle sera favorablement accueillie, per-

ſuadé que la plus douce ſatisfaction que l'homme puiſſe goûter, eſt de contribuer au bonheur de ſes ſemblables.

Je ſuis, &c.



LETTRE XVII.

Du port de l'île de Lussin en Dalmatie, le 8 Janvier 1777.

M.

TOUS les ports que j'ai vus dans les îles dépendantes de la Dalmatie, ont une forme ovale, & sont formés par la nature ; je doute que l'industrie en fasse de plus sûrs. Celui où je suis n'a pas une grande étendue, mais il est bon. Je l'ai quitté ce matin pour observer la nature & les propriétés de cette île. Je n'ai trouvé en y entrant qu'un sol hérissé de petites roches, qui conduit à un hameau où est une église servie par trois Prêtres, qui prennent le nom de Chanoines. Plus loin & à la gauche est une petite ville, dans laquelle est une grande église servie par vingt Prêtres, dont la fonction est de chanter l'Office &

d'administrer les sacremens. Leur chef s'appelle *le Provan*. J'ai trouvé beaucoup d'honnêteté dans cet Ecclésiastique. Le terrain de cette île est généralement surmonté de collines, qui laissent entr'elles des espaces, des vallons dans lesquels on seme les grains. Les côteaux sont couverts de vignes & d'oliviers, les pâturages sont excellens, sur-tout pour les troupeaux à laine. Les habitans sont tous marins ou pêcheurs. Les femmes tiennent la charrue & le gouvernail comme les hommes. Le sang y est très-beau; en général ces petites îles se ressemblent assez par les productions, la fertilité & le costume. Le mauvais temps qui s'annonce par des nuages épais, m'a fait prendre la chaloupe pour me rendre à bord. *Obranoch*.

Je suis, &c.

LETTRE XVIII.

Du port de l'Île de Luffin en Dalmatie, le 9 Janvier 1777.

M.

JE vois arriver une polacre Napolitaine, vaiſſeau à trois mâts, qui doit partir au premier beau temps pour Gênes & pour Marſeille, où elle porte une cargaiſon de bled qu'elle a pris à Ancone, d'où elle eſt partie la ſeconde fête de Noël, ſans avoir pu faire d'autre trajet que celui de venir ici; c'eſt-à-dire, qu'elle a mis douze jours pour faire vingt-cinq lieues. Je ſuis perſuadé que le plaiſir qu'elle a d'être ici n'égale pas le déſir qu'elle avoit de s'y rendre.

Nous avons ſur notre bord un Navigateur étranger, qui nous aſſure qu'il s'eſt perdu, depuis le commencement de l'hiver, plus de cent vaiſ-

ſeaux dans la Méditerranée, le golfe Adriatique & la mer d'Hollande. Le vaiſſeau que nous avions trouvé entre la Sicile & la Sardaigne, & qui avoit voyagé avec nous pendant trois ou quatre jours, a eu le malheur d'être ſubmergé par la tempête qui nous ſépara de lui, en nous jettant au Val d'Alexandrie; je n'entends parler ici que de malheurs & de déſaſtres. Les vieux marins diſent qu'ils n'ont jamais vu la mer ſi agitée. Ses bords en certains endroits ſont couverts des débris des vaiſſeaux victimes de ſa fureur. Que ne peut-elle nous apporter auſſi quelques-unes des pierres précieuſes qu'elle recele dans ſon ſein! J'en choiſirois une, dont l'éclat ſeroit l'image de la joie que j'aurois à vous l'offrir; mais comme elle ne nous jette que des coquilles, je vous en envoie une dans laquelle vous trouverez l'apoſtille que je ne mets pas dans cette Lettre.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIX.

Au port d'Anoone, le 14 Janvier 1777.

M.

ENFIN nous avons mouillé dans le lieu après lequel nous soupirions depuis deux mois. Notre joie a éclaté par des remercimens réitérés à la divine Providence qui a daigné combler nos vœux. Tout étoit en mouvement ; les matelots tiroient avec transport les canots de l'entre-pont pour les lancer sur mer ; chacun s'empressoit de prendre ses équipages pour aller à terre. J'ai pris congé du Capitaine Belucci. Mes sentimens de reconnoissance égalent le regret que j'ai eu de me séparer d'un si galant homme. Nos adieux ont été suivis des plus vives expressions.

Le mole qui environne ce port fut com-

mencé par Benoît XIV., & sa perfection s'accélere par les soins de Pie VI. On bâtira à son entrée un Fort, sur lequel on placera le phare. Sur ce mole sont deux arcs de triomphe : le premier, bâti en marbre blanc, est dédié à Trajan. On lit au-dessus une inscription latine qui rappelle le souvenir des bienfaits que cet Empereur répandit sur le pays. Le second, aussi en marbre blanc, a été bâti à l'honneur des souverains Pontifes qui ont fait travailler à la construction du port. Une pierre de marbre, longue de six pieds & large de quatre, contient les noms des Auteurs de l'ouvrage. Le port est vaste & environné d'édifices d'une belle structure. On travaille à rétrécir son entrée, en prolongeant la gauche du mole. Ainsi le volume des eaux qui y entreront, ne sera plus si considérable, & les vaisseaux à l'ancre ne courront plus le danger d'en être incommodés. La ville d'Ancone est bien bâtie, surtout la partie des maisons qui regardent le port. Elle est située entre deux monticules qui la dominent. Une for-

tereſſe eſt placée ſur l'une, & un couvent de Religieux ſur l'autre. L'intérieur de la ville eſt orné de belles égliſes & de belles places; les rues ſont étroites. La cathédrale, dont S. Cyrice eſt le Patron, ſe fait remarquer par un portique gardé par deux lions, ſoutenant chacun ſur leur dos une colonne de marbre de la hauteur de dix-huit pieds, & tenant dans leurs griffes un gros ſerpent. L'égliſe eſt d'architecture gothique. Au milieu de la nef, ſont deux portes par où l'on va aux chapelles ſouterraines, qui renferment les reliques de pluſieurs Saints, notamment celles du Patron. A la gauche de la nef eſt le ſuperbe mauſolée de S. Antoine de Fata, Evêque d'Ancone, dont j'ai vu le corps revêtu des habits pontificaux. Les Jéſuites avoient dans cette ville une aſſez belle égliſe, dont les tableaux & le dôme font le plus bel ornement. La place principale de la ville eſt un grand carré long, à l'extrêmité duquel eſt placée une ſtatue coloſſale de Clément XII, aſſis ſur un piédeſtal de marbre, où on lit une inſcription qui

marque que ce Pontife a été le premier à continuer le port, que les Romains avoient commencé. Près delà s'éleve une tour de marbre carrée, qu'on dit avoir été bâtie par Sixte V, au milieu de laquelle sont deux griffons qui versent abondamment de l'eau. L'hôtel Mancini m'a paru le plus beau de la ville; celui du Consul de la Nation Françoise est situé dans la plus belle rue. On porte le nombre des citoyens à vingt mille, sans y comprendre les étrangers que le commerce maritime y attire. Cette ville est la capitale de la province de la Marche-d'Ancone. Le séjour de ce lieu, très-agréable en lui-même, le devient encore plus par la douceur du gouvernement & par la bonne police qui s'y observe. On y conservera long-temps le souvenir du savant Lambertini, qui fut Evêque de cette ville, & qui parvint ensuite à la papauté sous le nom de Benoît XIV.

Je suis, &c.

LETTRE XX.

A Lorette, le 16 Janvier 1777.

M.

J'AI passé ce matin d'*Ancone* à *Castelangelo* & à *Caberano*, bourgs qu'on trouve sur la route de *Siroles*. On voit presque par-tout des côteaux & des collines fertiles & bien cultivées; le terrain est couvert de froment, de vignes en espaliers, d'orangers, d'oliviers, & d'autres arbres-fruitiers; sur les hauteurs sont des châteaux & de belles maisons de campagne appartenantes à divers Seigneurs. Je suis arrivé à midi à *Siroles*, petite ville bâtie sur le haut de la plage qui domine la mer; sa position est très-agréable; ce qu'elle renferme de plus remarquable est un grand Christ en bois de cédre, d'une taille plus qu'humaine, & d'une grande beauté. J'ai continué ma route vers *Lorette*, où j'ai été rendu à trois heu-

res; je croyois n'y trouver qu'un lieu de dévotion isolé : cependant plusieurs édifices formant ce qu'on peut appeller une jolie ville, m'ont offert divers objets de curiosité; le Palais Apostolique y tient un rang distingué; c'est la demeure du Gouverneur, des Pénitenciers, & de plusieurs Officiers de la Sainte-Maison. Cet édifice, digne de la magnificence des Pontifes, est formé de pierres de taille & de briques; il a cinq étages & deux rangs de portiques l'un sur l'autre, d'ordre dorique & ionique, couronnés par une platte-forme, & gardés par une balustrade, sur laquelle des statues doivent être placées; il est du dessin de Bramante-d'Urbin, un des plus habiles Architectes que l'Italie ait produit. La statue colossale de Sixte V, originaire de la Marche-d'Ancone, est représentée assise sur un piédestal, donnant la bénédiction au peuple. La fontaine Galli, située sur la place de la porte Romaine, est ornée d'un grand nombre de figures, qui jettent l'eau en abondance, & particulierement de cinq coqs de bronze, surmon-

tés d'un basilic ; ce métal n'est pas rare dans ce lieu. Les trois portes de la Cathédrale sont ornées de bas-reliefs estimés des connoisseurs, & sont aussi de bronze ; le Baptistere l'est de même. C'est un superbe vase, porté par des Anges, chargé de bas-reliefs d'un goût exquis, & analogues au Baptême. Il est couronné par deux figures représentant Jesus-Christ baptisé par saint Jean ; le couronnement est environné de quatre statues, emblêmes de la Religion ; leur piédestal porte les attributs de sa vérité, de sa pureté, de sa stabilité. La coupole de l'Eglise, qui couvre la Sainte-Maison, est du dessin de *Bramante* ; les marbres qui l'environnent sont des plus célébres Sculpteurs ; ils sont tellement finis, qu'on les diroit tous faits de la même main. La Chapelle, qu'on nommé *Sancta Caza*, est presqu'au milieu de la nef, sous la coupole de l'église. Elle est revêtue de marbres très-recherchés. La vénération due à ce saint lieu méritoit bien les ornemens dont il est décoré ; mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est ce-

qui est renfermé dans la Sainte-Chapelle. Tout le monde sait le transport miraculeux de la Sainte-Maison à Lorette. Je ne le raconte que parce qu'on ne sauroit trop répéter aux hommes les événemens marqués du sceau de la Divinité.

Une tradition constante dans le pays atteste que la maison de la Sainte Vierge, située à Nazareth, où le Verbe s'est fait chair, a été convertie en Chapelle du temps des Apôtres, & entourée ensuite d'une église par sainte Hélene, mere de l'Empereur Constantin; que cette Chapelle a été visitée avec dévotion par plusieurs grands personnages, tels que S. Jérôme, S. Louis, & autres Princes François; qu'enfin elle a été transportée en Dalmatie, province de l'Illirie, & delà dans la Marche d'Ancone, pays d'Italie, où est située la ville de Lorette; mais on ignoroit jusqu'au douzieme ou treizieme siecle d'où cette Chapelle étoit venue. Il étoit dans les décrets de la divine Providence que cet événement miraculeux fût révélé à un homme simple,

qui le communiquât ensuite à des gens de bien. Ceux-ci voulant savoir la vérité choisirent seize personnes pour aller à Jérusalem & à Nazareth s'informer du vuide qu'elle avoit laissé ; lesquels ayant pris la mesure de la sainte Chapelle, trouverent dans la confrontation des lieux la plus exacte conformité, & rapporterent avoir vu dans l'église de Nazareth une inscription gravée sur le mur, qui enseignoit que la Chapelle qui avoit été autrefois dans cet endroit, avoit disparu. Ces voyageurs, de retour dans leur pays, rendirent compte de leur mission.

Des témoignages si nombreux, si capables de fixer les incertitudes, donna un grand accroissement à la piété des peuples. On vit un concours innombrable de Fideles rendre hommage à la sainteté de ce lieu, qui devint encore plus respectable par les grands miracles qui s'y opéroient. On y accouroit de toutes parts, & chacun étoit jaloux d'y laisser les marques de sa reconnoissance par des dons & des offrandes. Il est impossible de fixer le prix des richesses que contient le

trésor renfermé dans ce saint lieu, En considérant ce que j'ai vu dans l'intérieur, je ne crois pas qu'il en existe de pareil. Ces immenses richesses composent deux trésors placés en deux endroits différens, dont il m'est impossible de donner un détail numérique. Celui qui est dans la Sainte Maison renferme vingt-deux lampes d'or, moins distinguées par la matiere que par la délicatesse du travail, la variété des dessins & la finesse du goût ; la plus considérable est celle de Venise, pesant quatre-vingts marcs d'or. On y voit plusieurs bustes d'or & d'argent, parmi lesquels il en est un d'argent du poids de sept cents marcs. La figure en or que l'on voit entre les mains d'un Ange, pese quarante-huit marcs ; c'est le poids de Louis XIV lors de sa naissance. Il est nud sur un coussin diapré de fleurs de lis, les bras étendus, le visage riant & la bouche un peu entr'ouverte, qui laisse appercevoir les deux dents avec lesquelles il vint au monde ; c'est un présent fait par Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, qui, après

plusieurs années de stérilité, accomplit son vœu en offrant son fils Louis XIV à la Sainte Vierge. La figure en or qui offre les deux couronnes d'or qui sont sur les têtes de la statue de la Vierge & de l'Enfant, est de Louis XIII. La plus grande couronne est enrichie de vingt-quatre gros diamans taillés en brillans, d'un en rose, de vingt-huit en facettes, tous de moyenne grandeur, & de dix-neuf cent trente-neuf petits. La petite couronne pesant neuf onces est enrichie de quatorze cent douze diamants, dont quatre-vingt-quatre d'une moyenne grandeur, & les autres extrêmement petits. Le drap qui couvre la Sainte Vierge, est enrichi de toutes sortes de pierres précieuses. L'autel, la balustrade, les portes d'entrée & les crédences sont d'argent massif. Il n'est pas possible d'exprimer la multitude des choses précieuses renfermées dans cet espace sacré, dont on ne sauroit apprécier la valeur.

Je croyois qu'on ne pouvoit rien ajouter à tant de richesses & de beautés; cependant on m'a conduit dans

une vaste salle d'environ cent pieds de long sur quarante de large, où est le second trésor. Les côtés, dans toute leur longueur, sont remplis de tout ce que les hommes peuvent voir de riche & de curieux en or, pierreries, métaux, ouvrages faits sur le Cassia, &c. De tous ces dons immenses qu'il seroit trop long de détailler, je ne parlerai que de ceux qui m'ont le plus frappé, tels, par exemple, qu'une pyramide de saphir d'environ un pied & demi de hauteur & de deux de base; un livre de prieres tout garni de pierres précieuses; un sabre dont la poignée & le fourreau sont couverts de cent quarante-six pierres précieuses, diamans, émeraudes, rubis, turquoises, &c.; une lampe d'or suspendue par trois chaînes d'or, & portée par une colombe de porcelaine, tenant dans son bec un rameau d'olivier d'or, garni de huit émeraudes. On compte dans cette lampe, qui est un don du prince Pamphili, neveu d'Innocent X, cent quatre-vingt-une perles, deux cent huit rubis, cent trente-huit diamants,

cent cinquante-une émeraudes, dix-sept topazes, quatre saphirs, deux grenats & une jacinthe; une galere d'argent avec ses rames, ses bancs, ses antennes & ses canons; les voiles & le pavillon sont en or, c'est un voeu du Duc de Toscane. Enfin on montre dans cette salle un tableau de Raphaël d'Urbin, le plus excellent peintre qui ait paru depuis la renaissance des beaux-arts. Il représente la Sainte Vierge tenant dans ses mains un voile pour couvrir l'enfant Jesus couché à ses pieds, & S. Joseph se tenant en arriere comme en extase; ce qui est très-remarquable, c'est l'attitude avec laquelle la Sainte Vierge tient le voile pour couvrir l'Enfant, & le naturel simple avec lequel celui-ci veut le prendre, en allongeant ses bras & ses mains. Un amateur, touché de la beauté du tableau, en offrit quatorze mille séquins (1). Je ne finirois pas si je vous faisois le dé-

(1) Le séquin vaut environ onze livres, monnoie de France.

tail des ſtatues d'argent de grandeur naturelle, des roſes d'or, des ſoleils, des croix, des calices, des repréſentations de villes, des pierres gravées, & de tous les objets dignes d'admiration que l'on voit dans cette Sainte-Maiſon.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXI.

A Marcia, 19 Janvier 1777.

M.

LE mauvais temps par lequel je suis parti de Lorette, a augmenté les regrets que j'avois de quitter cet agréable séjour. Les plaines que j'ai trouvées couvertes de neiges jusqu'à Recannati, étoient bien peu capables de me dédommager des beautés que je venois de voir, & je crois qu'il me faudra voyager long-temps avant d'en trouver de pareilles ; cependant, comme ces objets sont hors de ma dépendance, je vais mettre à profit ce que je trouve à portée, & qui s'offre à ma vue. La ville de *Recannati* où j'ai passé, est située sur une hauteur : elle est entourée de petites collines bien cultivées, & parées d'oliviers & de vignes en espaliers. Son

accès eſt très-rude pour les voitures ; la deſcente l'eſt encore plus. Elle eſt plus longue que large, & préſente de beaux édifices, parmi leſquels il en eſt un qui mérite l'attention de l'étranger par la beauté du frontiſpice. Après être deſcendu de cette ville pour joindre la route qui conduit à Macérata, on entre dans une plaine qu'arroſe une riviere nommée *Potenza*. On voit ſur la hauteur qui la domine un bourg appellé *Monte-Novo.* Avant d'arriver à l'extrêmité & au pont bâti ſur cette riviere, eſt un vieux amphithéâtre dans lequel on compte une vingtaine d'arcades d'une élévation majeſtueuſe, ſans y comprendre celles qu'on voit détruites.

Les débris des murs font regretter la pette de l'enſemble. A quelque diſtance delà j'ai joint Macérata ; c'étoit à l'entrée de la nuit, ce qui m'a empêché de voir les particularités de cette ville ; mais les perſonnes qui la connoiſſoient m'en ont parlé d'une maniere très-laconique. J'en ſuis parti le lendemain avant le jour ; j'ai trouvé la route couverte de neige juſqu'à Bel-

ſimare, où je n'ai rien vû de remarquable. J'ai paſſé par la ville de *Tolentin*, qui eſt bien bâtie ; mais ce qui l'honore le plus, c'eſt l'avantage qu'elle a de poſſéder le corps entier de S. Nicolas, illuſtre par la ſainteté de ſa vie & par ſes miracles. L'égliſe où il eſt enfermé eſt belle ; le parvis eſt en quadres dorés, chargés de bas-reliefs & de figures peintes à freſque. On y compte dix autels, ſans y comprendre celui du chœur, fait en demi-cercle, d'un très-beau bois verniſſé. La Chapelle où repoſe le Saint eſt richement ornée, & couverte depuis le haut juſqu'au bas des ſignes brillans de la reconnoiſſance des Fideles.

A quelques milles de cette ville j'ai commencé à traverſer les hautes montagnes d'Ancone, couvertes de neiges & de chênes. Elles ont environ dix-huit milles d'étendue ; j'y ai reſſenti un froid exceſſif. On trouve depuis Tolentin juſqu'à Marcia des murs aux côtés de la route, conſtruits par les ſoins de Benoît XIV & de Clément II, pour empêcher que les voitures ne ſe précipitent dans les bas-

fonds, qui font d'une très-grande profondeur. Cette route a été faite aux dépens de l'église de Lorette, pour en faciliter l'avenue aux étrangers. Les Auberges où se tient la poste sont dépourvues de tout; on n'y sert que du vin de ce froid climat, & on le fait cuire pour en corriger l'acide. Les vignes sont mariées à l'érable, au cérisier & au pommier. L'Apennin, que je traverserai demain, en sortant de Marcia, s'annonce par un froid qui m'empêche de tenir la plume. Je vais voir si le souper auquel on m'appelle, sera meilleur que le dîner de Belsimare.

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

LETTRE XXII.

A Spoleto en Ombrie, le 21 Janvier, 1777.

M.

J'AI achevé de traverſer les montagnes glacées de l'Ombrie, contiguës à celles d'Ancone, graces à la neige tombée la nuit derniere, qui, en adouciſſant le temps, m'a permis de pénétrer ces grandes forêts. On trouve ſur la route qui eſt entre ces montagnes trois villages. Au-deſſus de celui de Belfioré paroiſſent des caſcades, dont la plus élevée a environ deux cents pas de hauteur. Son volume fournit ſuffiſamment d'eau à un moulin placé au bas. Les bâtimens délabrés qu'on voit dans ces lieux eſcarpés, prouvent l'ancien goût qu'on avoit pour la ſolitude. J'ai mis ſix heures à faire le trajet montagneux avant

d'avoir pu joindre la plaine de *Folino*. En y entrant, j'ai vu des forêts d'oliviers dont on n'avoit pas encore cueilli les fruits, qui ne sont gueres plus gros qu'un grain de raisin ; ils sont maintenant près de leur maturité ; l'huile qu'on en tire est excellente. La ville de Folino, située au milieu d'une plaine très-fertile, offre au voyageur une belle route pour y arriver, & de beaux édifices pour les citoyens. Elle contient quinze mille habitans. Ses principales églises sont la Cathédrale, sous le nom de S. Félicien, celles de S. Jacques & des Religieuses de sainte Anne. On voit dans toutes de beaux tableaux & de belles peintures à fresque ; on admire sur-tout celui qui est dans la Sacristie de la Cathédrale.

Ayant pris quelques heures de repos, j'ai dirigé ma route vers Assise, où je suis arrivé à la pointe du jour. Cette ville, bâtie sur le penchant d'une colline, domine la jolie plaine de Folino. Les maisons sont construites en pierres de taille & en briques, de même que le pavé. A gauche,

en entrant dans la ville, eſt l'égliſe où répoſe le corps de ſainte Claire. Au milieu de la rue eſt un portique de l'égliſe principale, ſoutenu par ſix grandes colonnes cannelées. Au fond & ſur la même ligne eſt l'égliſe où repoſe le corps de S. François. Elle eſt conſtruite à la Grecque; le pavé eſt de marbre rouge & blanc. J'ai été enſuite à une autre égliſe qui eſt ſur celle-ci. Sa voûte peinte en azur eſt admirable; les côtés de la nef le ſont à freſque; la boiſerie du chœur eſt fort belle. J'ai deſcendu enſuite dans la plaine pour voir l'égliſe de N. D. des Anges, éloignée d'Aſſiſe d'un mille. Ce temple eſt plus vaſte que ceux dont je viens de parler. On dit que dans ſon centre étoient la chambre de S. François & le lieu des apparitions dont la Divinité l'honoroit. On montre encore la cellule où il étoit quand Satan le tenta, & l'endroit où il ſe jetta pour vaincre la tentation. Près delà eſt un grand cyprès qu'on dit avoir été planté par le Saint, & qui paroît s'élever comme pour indiquer le lieu où la ſcène ſe paſſa.

Près des murs de cette Eglise sont vingt-six griffons placés de distance en distance, & donnant de l'eau sans interruption. Retournant à Folino, pour aller à Spoleto, on trouve la cité de Trevi, dont la plus grande partie des maisons est située sur une colline fort élevée ; l'autre l'est sur le bas. La plaine de Folino à Spoleto a six lieues de longueur, & environ deux de largeur. Son centre est couvert d'arbres qui soutiennent les rameaux des vignes. Ses environs sont bornés par des côteaux couverts d'oliviers. Spoleto est le point qui ferme l'ovale de cette plaine. A l'entrée de la porte de la ville on lit une inscription latine qui invite les étrangers à y fixer leur séjour, en ces termes : *Peregrini, venite, manete.* J'ai cédé à son invitation en y passant la nuit.

Je suis, &c.

LETTRE XXIII.

A Rome, le 14 Janvier 1777.

M.

LA saison trop rude pour les voyageurs fait que je m'arrête peu dans les endroits où je passe, afin de joindre au plutôt celui où je dois me fixer. J'ai pourtant voulu, chemin faisant, visiter la riviere qui forme la fameuse cascade de la Nera, qui est à une heure de chemin de la ville de *Terni*. Son volume grossi considérablement par la fonte des neiges, est d'environ deux brasses de profondeur. Sa chute est de deux cents pieds; les gouttes d'eau jaillissantes de bas en haut, en ont cinquante de hauteur, & forment un nuage qui, frappé des rayons du soleil à une certaine heure du jour, présente le plus beau prisme & ravit

les yeux du ſpectateur. J'avois obſervé autrefois le même phénomene dans un lieu des Pyrénées, où la ſource du Gave ſe précipite de cent pieds de haut. Il ſemble que la Nature ſe plaiſe à s'embellir dans la ſolitude, comme pour montrer aux hommes les effets de ſa puiſſance.

J'ai paſſé à Narni, ville où finit la plaine d'Ombrie. On peut diviſer cette province en cinq cercles ſéparés par des collines; chaque cercle peut avoir cinq ou ſix lieues de diametre, elle eſt très-abondante en vins, grains & huiles; elle pourroit acquérir un plus haut degré d'opulence, s'il y avoit des manufactures. La province de la Sabine, où j'ai paſſé, eſt bien moins étendue. Roubino, premiere ville que j'ai rencontrée, ne paroît avoir d'autre avantage que celui d'être placée ſur un lieu élevé. Delà à *Civita-Caſtellana* on trouve, pendant cinq heures, des chemins gâtés & un pont conſtruit par les ordres d'Urbain VIII, ſous lequel paſſe une riviere qui va ſe joindre à celle de la Nera, dont les eaux fertiliſent une partie de l'Ombrie &

de la Sabine. Dans le bourg de *Regnano*, qu'on trouve en venant de Civita-Castellana, est une place bâtie en rectangle, au milieu de laquelle est une grande statue de marbre qui représente un Préteur Romain. Au sortir de ce lieu on marche dans une grande route pavée de larges pierres, qui conduit à Castel-Moro. La plaine qui l'avoisine est mélangée de côteaux agrestes & cultivés. Le pays paroît très-bon pour le pâturage des bestiaux & des troupeaux à laine. A trois milles de ce bourg on commence à découvrir la fameuse coupole de Saint Pierre de Rome, d'où j'étois éloigné de sept lieues. Je ne puis exprimer le plaisir que m'a causé cette belle perspective. Je courois à ce point de vue avec autant d'empressement, qu'à une borne chérie qu'on est sur le point de toucher. Cette coupole ne laissoit voir qu'elle, comme pour jouir seule du plaisir d'attirer la curiosité. J'ai repris bien vîte la route Flaminienne, qui m'a conduit au pont du Tibre, où je suis arrivé à midi: delà on va l'espace d'un mille par une rue dont les

côtés ſont bordés de murs & d'anciens édifices connus par cette inſcription : *Vinea del Signor N....*

On aboutit à la porte del Popolo, qui annonce par ſa belle ſtructure les grandes beautés de la ville. On voit en entrant une vaſte place ornée de beaux édifices & d'un obéliſque de ſoixante-douze pieds de haut ; qu'Auguſte fit tranſporter d'Egypte, & fit ériger dans le grand cirque. Elle avoit été conſtruite par les ordres d'un Roi d'Egypte, nommé *Sochis*, & dans la ville d'Héliopolis ; autour de la place, trois grandes & belles rues, & deux égliſes de la même forme. Cet enſemble offre le coup-d'œil le plus raviſſant. Je ſuis entré par la rue du Cours, la plus belle de toutes, & la ſeule qui ait des trotoirs, & j'ai été conſacrer au champ de Mars les premiers momens de mon arrivée.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIV.

De Rome, 28 Janvier 1777.

M.

ROME, bâtie ſur douze petites collines, a, ſelon le calcul le moins étendu, treize milles de circuit. Les divers genres de beautés que l'on rencontre à chaque pas dans cette ville, en font un lieu délicieux pour les curieux amateurs. Tout y eſt noble, grand, majeſtueux. Les colonnes, les palais, les fontaines qui coulent dans les lieux publics & dans les maiſons, les ſtatues coloſſales, & les temples des anciennes divinités ſont autant d'objets qui tranſportent l'ame de l'étranger, & forment un enſemble qu'il m'eſt impoſſible de vous détailler. Tous paroiſſent ſe diſputer les regards & l'admiration. Il regne en-

tr'eux une telle rivalité, qu'aucun en ſon genre ne cede à l'autre. Ils ſont comme autant de points fixes placés à deſſein pour partager l'attention du ſpectateur, ſans courir le riſque de perdre le crédit que mérite leur perfection particuliere.

Les Beaux-Arts y ſont portés au plus haut degré de perfection. Qu'on examine les édifices, l'Architecture y a ſon ordre diſtingué; la Sculpture, un ciſeau tout-à-la-fois noble & délicat; la Peinture, un pinceau qui donne la vie aux êtres inanimés, & cet Art eſt ſi répandu, que les maiſons des ſimples Particuliers ſont remplies de deſſins en ce genre. Mais qu'on eſt frappé d'admiration lorſqu'on entre dans les palais des Princes & des Cardinaux! C'eſt-là qu'on voit de vaſtes cours, des portiques ſuperbes, des eſcaliers à large rampe, gardés par des ſtatues de marbre, poſtées de diſtance en diſtance, les unes aſſez près des autres, comme autant de ſentinelles qui indiquent aux curieux les plus ſuperbes appartemens, ornés de ce que l'Architecture & la Peinture ont de plus beau. Si

l'on ouvre le cabinet des Curiosités, on le voit plein de Monumens antiques, Momies, Marbres, Tableaux, Mosaïques, Médailles, Idoles, Dieux du Paganisme, en bronze, en porphyre & en granit; la mémoire qui voudroit s'approprier le tout, & en conserver le modele, ne peut être dans un plus grand travail que dans ce moment de curiosité. Au sortir de ces lieux on diroit que la nature & l'art ont épuisé leurs facultés, si les autres lieux de Rome ne montroient que le trésor en est inépuisable. Je vous parlerois bien du Vatican, où demeure le Souverain Pontife, de la vaste étendue de cet édifice où l'on compte douze mille chambres, du nombre de ses cours qu'on porte à vingt-cinq, de la noblesse des escaliers, de la longueur des corridors, de la grandeur des salles & des galeries ornées des plus belles peintures; de la fameuse Bibliothéque du Muséum, enrichi de ce que l'antiquité a de plus beau; des autres édifices plus anciens répandus dans la ville; du fameux Panthéon bâti en rotonde, Temple où toutes

les divinités païennes étoient rassemblées ; de la multitude & de la grosseur des colonnes de granit qui ornent son portique ; de l'amphithéâtre de Flavius près du Mont-Palatin ; du temple de la Paix & de la Concorde, de l'ancien arc de Titus, sous lequel les Juifs d'aujourd'hui n'osent passer, & où est gravé le chandelier à sept branches dont on se servoit dans les cérémonies de l'ancienne Loi ; des deux grandes colonnes Trajane & Antonine, couronnées de statues de bronze situées au milieu des différentes places, chacune d'elles représentant les victoires des Romains, & les beaux faits qui les ont illustrés sous le regne des Empereurs ; de la fontaine de Trévi, qui venant du haut des rochers artistement placés, se précipite avec impétuosité au bas d'un vaste réservoir, se reproduisant sur les autres parties de cette même montagne en des jets qui annoncent son abondance & sa force ; enfin de tant d'autres superbes monumens : mais je crois plus intéressant de vous parler des nouveaux temples bâtis par les Chrétiens ;

qui sont d'une beauté & d'une richesse sans exemple.

Il étoit bien juste que Rome, le centre de la Religion Catholique, l'emportât sur toutes les villes du monde par la magnificence de ses temples ; & que les Fideles Chrétiens voulant signaler leur reconnoissance, en dressant des autels dans les lieux où la Foi a le plus triomphé, fissent éclater leur zele par tous les moyens que les arts peuvent fournir. Il étoit juste que les sentimens de leur cœur fût manifesté par des édifices consacrés au Dieu qui vouloit y recevoir leurs hommages. J'ai déja visité une partie de ces temples dont la beauté m'étonne. Celui qui fixe le plus mon attention, est l'église de Saint Pierre. Je doute que le temple de Salomon ait pu être plus beau. Il est bâti au fond d'une place des plus vastes, ornée sur les côtés de deux portiques faits en forme circulaire, qui commencent à l'entrée, & qui se prolongent jusqu'à la façade de l'Eglise. Les portiques, dans lesquels on compte trois cent vingt colonnes de deux brasses de circonfé-

rence, sont couronnés d'une balustrade gardée par cent trente-six statues colossales de pierre, qui représentent les différens Apôtres de la Religion. Au milieu de la place est un obélisque de granit d'une seule piece, haut de cent treize palmes, sans y comprendre le piédestal qui en a trente-sept. Il fut transporté de l'Egypte par les ordres de l'Empereur Caligula. Quatre lions de bronze, couchés aux quatre coins du piédestal, portent sur leur dos cette masse énorme. Sur la pointe de l'obélisque est une croix de bronze de dix palmes de hauteur & huit de large, dans lequel est renfermée une partie du bois de la vraie Croix. On rapporte que Sixte V voulant préserver ce précieux fragment de l'insulte des mains profanes, le fit placer dans ce lieu hors d'atteinte, pour le conserver à la vénération publique. Cet obélisque devient encore plus admirable par l'avantage d'être situé au milieu de deux grandes & belles fontaines, jettant des gerbes d'eau à une très-grande élévation, d'où elles se précipitent dans un vaste

réſervoir de granit. Ces eaux naturellement limpides ſont bien plus belles à voir, lorſque, frappées des rayons du ſoleil, elles offrent aux ſpectateurs des couleurs variées à l'infini. Loin delà, & aux côtés de la baluſtrade avant d'arriver à l'Egliſe, ſont les ſtatues de S. Pierre & S. Paul, qui ſemblent garder à droite & à gauche les côtés de l'avenue; delà on monte inſenſiblement par un pavé large & uni au portique de l'Egliſe, dont cent colonnes de deux braſſes de groſſeur ornent la façade. Lorſqu'on eſt dans le portique, on eſt étonné de voir les bas-reliefs & les peintures dont l'intérieur eſt décoré. Les extrêmités ſont ornées par les ſtatues équeſtres de Conſtantin & de Charlemagne. La nobleſſe de leur maintien imprime le reſpect dû à ces lieux, & paroît exprimer la douce ſatisfaction qu'ils ont d'avoir contribué à leur décoration. Tant de beautés y ſont raſſemblées, qu'un étranger étant venu viſiter ce temple s'arrêta dans ce premier édifice, croyant qu'il n'y avoit rien de plus beau à voir. Revenu

chez lui, on lui demanda ce qu'il penſoit de l'égliſe S. Pierre. Il répondit que le ſeul défaut qu'il y avoit remarqué, étoit qu'il n'y avoit point vu de Chapelle. Mais quelle eût été ſa ſurpriſe, s'il eût vu l'intérieur de l'Egliſe, où il y en a trente, ayant chacune ſa coupole & ſa nef? Cinq grandes portes de bronze ouvrent l'entrée de cette premiere Baſilique du monde, où ſe trouve réuni tout ce que les arts & la nature peuvent produire de précieux. Ce ſuperbe vaiſſeau, diviſé en trois grandes nefs, préſente un tout le plus régulier & le plus magnifique qu'on puiſſe voir. Il a 840 palmes de longueur, 648 de largeur, & 225 de hauteur. Les pilaſtres rangés aux côtés de la nef du milieu, ſont chargées de figures, de médaillons en marbre & de buſtes juſques au haut de la voûte, qui eſt de ſtuc doré. Les grands arcs qui les tiennent & les ſéparent en même-temps, rempliſſent la vûe d'étonnement. Dans les premiers pilaſtres qu'on voit en entrant par la porte du milieu, ſont deux médaillons dans leſquels eſt une Colombe

tenant dans son bec un rameau. Ces médaillons semblent de loin toucher le pavé ; mais lorsqu'on les approche, on les voit élevés de dix pieds. Il en est de même de deux Anges qui tiennent un vase de marbre blanc rempli d'eau bénite, qu'ils offrent avec grace ; on les prendroit d'abord pour des enfans de deux ans, mais lorsqu'on les examine de près, ils sont d'une hauteur & d'une grosseur plus qu'humaines. Au premier pas, tout paroît d'une moyenne étendue : à mesure qu'on avance, tout s'enfle, tout grossit, tout est colossal, & rien n'en a l'air. L'autel où reposent les corps de S. Pierre & de S. Paul, est aux deux tiers de la grande nef ; il est couvert d'un grand baldaquin de métal de Corinthe, soutenu par quatre colonnes torses de bronze doré. Les Anges qui paroissent se jouer dans les feuillages de ces colonnes, & ceux qui sont sur le baldaquin, tenant la thiare, sont de métal de Corinthe & d'une grosseur prodigieuse, quoiqu'ils ne le paroissent pas. Cent lampes d'argent au milieu des cornes d'abondance en feuilles dorées,

couvrent la baluſtrade preſqu'ovale de l'autel, ſous lequel ſont ces deux grands Apôtres. Ces lampes brûlant toujours devant ce précieux dépôt, éclairent la beauté des marbres, des pierres précieuſes & des colonnes d'albâtre dont il eſt revêtu; tout eſt d'une magnificence incroyable. Si on leve les yeux ſur le haut de la voûte, c'eſt-là que l'architecture offre ſon chef-d'œuvre plus éclatant. Vous voyez une grande coupole de cent palmes de diametre, haute de cinq cents juſqu'à la lanterne, & de cent juſqu'à la boule qui en a douze de diametre, appuyer ſa maſſe énorme ſur quatre piliers de pierre. Plus avant, & au fond de l'Egliſe, eſt la Chaire de ſaint Pierre; revêtue de bronze doré, que les quatre Docteurs de l'Egliſe en figure coloſſale de métal de Corinthe ſoutiennent avec les doigts. A ſes côtés ſont les ſtatues de deux Papes célebres, de même métal, en ayant chacune à leur piédeſtal une de marbre blanc extrêmement poli, & ſi bien ſculpté qu'on les prendroit pour des figures vivantes. Derriere la Chaire on remar-

que un grand rayon de gloire, autour duquel est une multitude d'Anges dorés, qui expriment divers sentimens d'admiration & d'extase. Chaque Chapelle a un grand tableau de mosaïque, & deux grosses colonnes, les unes cannelées, les autres unies, qui touchent le pavé & la voûte. Elles sont de granit, de porphyre jaune antique, & de marbre de diverses couleurs. Dans le moment où j'observois les autres monumens dont elles sont décorées, & qu'il seroit trop long de détailler, le Pape est entré dans l'Eglise avec son cortége ordinaire, le Majordome, le Porte-croix & vingt gardes qui le précédoient. Après s'être mis en priere dans les Chapelles du Saint-Sacrement & de la Vierge, il a passé devant la statue de bronze de S. Pierre, qu'il a honorée, courbant pendant quelques minutes sa tête devant elle. Il a été ensuite à l'autel où repose le corps de cet Apôtre, devant lequel il s'est prosterné près d'un demi-quart-d'heure. Ce Souverain Pontife est d'une figure noble & majestueuse; on distingue en lui une

éminente piété, qui brille ſur-tout dans les exercices publics de la Religion. Au ſortir de l'Egliſe il eſt monté dans un carroſſe à ſix chevaux ; il étoit ſuivi d'un autre également attelé. ; il avoit aux côtés de ſa voiture une compagnie de gardes à pied, & au-devant une de chevaux-légers : le Porte-croix monté ſur une mule blanche en ſurplis & long collet, marchoit au-devant de Sa Sainteté, dont la petite courſe s'eſt terminée à la porte Saint-Ange. Je partageai avec la multitude ſes bénédictions, que chacun recevoit agenouillé.

Vous aurez part aux mêmes graces, lorſque dans les grands jours de ſolémnité, ce Pontife la donne du haut du portique de S. Pierre, aux quatre coins du monde. En attendant, je ſouhaite que Dieu vous comble des ſiennes.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

De Rome, le 2 Février 1777.

M.

Les cérémonies de la Religion ayant été en vénération chez les peuples les moins policés, je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de vous parler de la majeſté de celles que j'ai vu pratiquer aujourd'hui dans la Chapelle Sixtine, à l'occaſion de la bénédiction des Cierges. Le Pape en mitre blanche, revêtu d'une chape couleur de pourpre, le Connétable Colonne, cordon rouge, en habit noir & collet blanc, vingt-deux Cardinaux, dont cinq en chapes violettes & les autres en chaſubles de la même couleur; pluſieurs Evêques & Archevêques, des Prélats, des Généraux d'Ordre, des Procureurs

Généraux, des Caudataires, & autres composans le sacré Collége, ont assisté à la Messe célébrée par le Cardinal Marefoschi, ayant pour Diacre, sous-Diacre & Prêtres assistans, trois Chanoines de S. Pierre, un de sainte Marie-majeure, & un de S. Jean-de-Latran. Dans le temps que le Célébrant procédoit à la bénédiction des cierges, le Pape assis sur son trône a donné à baiser aux Cardinaux sa main enveloppée de la chape, aux Evêques le genou, & aux autres sa pantoufle. Les prieres de la bénédiction étant finies, le Cardinal Vicaire a présenté à Sa Sainteté un cierge de trois ou quatre livres, peint de diverses couleurs; puis le Pape en a donné aux deux Cardinaux Rezzonico qu'il avoit à ses côtés, & ensuite aux autres Cardinaux, tous le recevant sans se mettre à genoux, mais baisant premierement le milieu du cierge, ensuite la main découverte du saint Pere; les Evêques non Cardinaux recevoient le cierge agenouillés, après avoir baisé son genou. Les Prélats, les Généraux d'Ordres composant l'assemblée du

ſacré Collége, l'ont reçu à genoux, & ont baiſé ſa pantoufle avant de ſe relever. La diſtribution des Cierges ayant duré une heure, le Pape porté dans un fauteuil par douze hommes vêtus de ſimares rouges, huit Clercs portant le dais ou baldaquin qui couvroit ſa tête, a fait ainſi la proceſſion dans la Chapelle Sixtine, tenant ſon cierge dans les mains, ſuivi immédiatement du Connétable Colonne, des Cardinaux, &c. Il a gardé ſa mitre jaune juſqu'au *Sanctus*; il s'eſt levé enſuite pour aller s'agenouiller ſur le repoſoir qui eſt au milieu de l'autel, & eſt revenu après l'Elévation à ſon trône, ſe tenant droit, le viſage vers l'autel, ſans mitre, mais gardant ſa calotte blanche. La communion du Prêtre étant finie, il a reçu debout, ayant la mitre ſur la tête, la paix du Cardinal Vicaire, qu'il a donnée aux deux Cardinaux qu'il avoit à ſes côtés; ceux-ci l'ont portée aux autres. Les Evêques l'ont reçue du Cardinal célébrant par un Evêque qui avoit été la chercher. La Meſſe finie, le Pape après avoir dit quelques orai-

ſons, a donné ſa bénédiction, & a accordé des indulgences d'une grande étendue à ceux qui étoient préſens à la cérémonie.

Si le coup-d'œil étoit beau dans la Chapelle où étoient tant d'illuſtres Perſonnages, & où la pourpre montroit tout ſon éclat, il l'étoit bien davantage lorſqu'en détournant ſon attention on jettoit les ieux ſur le grand tableau qui repréſente le Jugement dernier, & qui paſſe pour un chef-d'œuvre de l'art. Les pauvres malheureux ſur qui tombe la condamnation, ont des expreſſions ſi naturelles de repentir, de douleur, de déſeſpoir, qu'on pourroit eſpérer qu'ils vont fléchir la colere du ſouverain Juge, ſi on ne ſavoit pas que ſes jugemens ſont irrévocables.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

M.

Il étoit réservé aux Romains, à cette nation féroce dans son origine, qui se rendit la maîtresse des autres peuples par ses armes, de les asservir encore aujourd'hui par des instrumens plus humains, & de forcer leur reconnoissance par sa merveilleuse adresse à enchaîner les arts & la nature. Il lui falloit ce second domaine pour être dédommagée du premier qu'elle avoit perdu ; aussi le conserve-t-elle avec soin pour les occasions où le luxe veut se produire au-dehors. Je ne mets pas sur le rang ces grands jours consacrés à la religion, dans lesquels l'Eglise étale ce qu'elle a de plus précieux en ornemens & en riches déco-

rations, lorsque le Souverain Pontife exerce les cérémonies publiques de son ministere sacré. Je ne dis rien de ses thiares enrichies de pierreries, de la vaisselle en or qui couvre une table de cinquante couverts lorsque le Jeudi-Saint il donne à manger à ses Cardinaux ; de ces superbes fêtes qu'on appelle *Infioche* ; de la richesse des parures & des équipages qu'on voit lorsqu'il va en triomphe du Vatican au Capitole, suivi des Princes de sa cour nombreuse, menant avec elle un train proportionné à son rang & à sa dignité. Je ne parlerai pas de cette pompe majestueuse avec laquelle est offerte la haquenée que le Roi de Naples lui envoie tous les ans, ni du jour que cet animal, couvert d'une étoffe précieuse & accompagné d'une multitude de carrosses richement ornés, est conduit jusqu'à l'intérieur de l'Eglise, où il s'arrête fléchissant le genou devant le Pape, qui, porté par douze hommes dans un fauteuil vient recevoir l'hommage accoutumé. C'est dans des feux allumés & préparés avec art la veille des grands

jours, que brille le génie de cette nation souveraine. Le dôme de S. Pierre, couvert de lampions divisés en zones grandes & petites; des ressorts secrets communiquant en une minute la lumiere à toutes ses parties; les feux d'artifice du château Saint-Ange conservant une demi-heure leur activité; des gerbes de feu jettant au commencement & à la fin un millier de fusées & de figures, dont une partie va se perdre dans les nues, & l'autre dans les eaux du Tibre qu'elles paroissent enflammer, sont bien des preuves de son heureuse fécondité. Qu'il est beau ce spectacle, que la sombre nuit, naturellement ennemie des lumieres, vient rendre encore plus sensible par l'épaisseur de son obscurité, sur-tout lorsque la nature & l'art se prêtent un mutuel secours pour donner plus d'éclat au tribut du zele & de la piété!

Tout est réglé dans cette ville, jusqu'aux plaisirs publics; on n'y voit point ce luxe indécent qui corrompt les mœurs. Dans les occasions où il se donne plus de liberté, comme dans les temps des Bacchanales, il a un

je ne sais quoi de simple dans le faste qui l'accompagne, & dans le fracas qui marche à sa suite. Huit jours avant les Cendres, s'ouvre la scene des plaisirs bruyants: la cloche du Capitole donne le signal à deux heures après midi. Alors les Masques très-singuliérement habillés se promenent dans les rues à pied, à cheval, & en carrosse; leur course vagabonde est terminée un quart-d'heure avant la nuit par une autre course de dix à douze chevaux barbes. Le moment du départ de ces animaux fougueux, rangés derriere la corde, attendant avec impatience la liberté de courir au but, voyant de loin le Baricelli arriver à eux, ils se trémoussent & s'agitent comme pour demander à ce Cavalier, superbement monté, de les délivrer de la gêne & de la contrainte: lorsque cet Officier leve la canne pour qu'on baisse la corde, ils partent comme des éclairs, & vont finir leur course au bout de la grande rue, où le premier arrivé remporte le prix. Cet exercice se répéte pendant les huit jours, hors le Ven-

dredi & le Dimanche. On se rend à dix heures du soir aux salles de spectacles, dont l'immensité surpasse tout ce qu'on voit ailleurs. La représentation des Piéces dure ordinairement quatre heures. Les Acteurs sont des jeunes gens travestis, qui jouent tous les rôles, dans lesquels on n'a pas à craindre le danger des indécences. C'est le seul temps de l'année où ces salles de spectacles soient ouvertes. On évalue les dépenses qu'on fait dans la ville pour les mascarades, les loyers de chambres, ceux des fenêtres, des voitures, &c. à cent mille écus Romains. Celle de la course des chevaux monte à quatre-vingts écus, que payent les Juifs pour s'affranchir de l'obligation où ils étoient de faire cette course publique.

Le temps consacré à la pénitence étant arrivé, les jeux & les exercices publics cessent. On n'entend pas en Carême chanter dans les rues des airs gais & libres. Le peuple si naturellement porté au chant, se fait une loi de s'en abstenir avec tant de sévérité, qu'on le croiroit sans voix, si on ne l'entendoit

dans les Egliſes & dans les Oratoires chanter de toutes ſes forces. Telle eſt la ſageſſe d'un bon gouvernement. Qu'elle rend l'homme heureux dans ſes privations comme dans ſes jouiſſances, & laiſſe dans la ſage économie de ſon adminiſtration un beau modele à imiter !

Je ſuis, &c.



LETTRE XXVII.

A Rome, le 26 Mars 1777.

M.

LES cérémonies que j'ai vu exercer la Semaine-Sainte, dans la chapelle Sixtine, étoient augustes & édifiantes: le Pape revêtu d'une aube & couvert d'une mytre blanche, lava, le Jeudi-saint, les pieds de douze Prêtres, nommés *Apôtres*. Ayant repris les habits ordinaires il fut à la salle, où on servit le repas préparé pour ces douze Prêtres, qui portoient un bonnet blanchâtre, dont l'extrêmité pendoit derriere les épaules: il les trouva assis, chacun se félicitant de jouir de la précieuse médaille qu'il avoit fait mettre sous leurs assiettes, & de l'agréable odeur des bouquets mis à côté de leurs couverts: le Pape ayant servi la soupe & plusieurs plats de poissons, s'est retiré

dès qu'un convive de la nation grecque a bu à sa santé. On chanta le lendemain le *Miserere* dans la chapelle Sixtine. Jamais la nature ne fut plus plaintive ni plus sensible ; l'accord parfait de quatorze voix qui chantoient ce Pseaume, étoit d'une douce mélodie que les amateurs étrangers n'ont su imiter. Le jour de Pâques je vis arriver à l'église de S. Pierre le souverain Pontife porté sur un fauteuil par douze hommes : on le déposa près de son trône, où il fut revêtu des ornemens pontificaux ; il célébra la Messe. Il ne se tourne point vers le peuple ni avant les Oraisons ni avant la Préface, comme font les Evêques & les Prêtres ; il éleve à droite & à gauche les dons qu'il vient de consacrer. Lorsqu'il a récité les prieres de la Communion, il va à son trône où on lui porte l'Hostie qu'il a consacrée, & qu'il consomme se tenant debout, après avoir fléchi le genou : on lui offre ensuite le calice, & il boit en suçant avec un chalumeau d'or. Il laissa quelques gouttes du don sanctifié à l'Auditeur de Rote qui fut

les boire à l'autel. Le Connétable Colonne lui ayant présenté de l'eau pour laver ses mains, il est revenu à l'autel finir la Messe. Aussi-tôt il fut porté près d'une croisée du portique qui domine la place de S. Pierre; & de ce lieu élevé, il a donné deux fois la bénédiction, & a accordé des indulgences. Les coups de canon tirés du château Saint-Ange & la simphonie des troupes de guerre rangées sur la place, ont exprimé la reconnoissance du peuple & la grandeur de cette cérémonie.

Je suis, &c.

LETTRE XXVIII.

De Rome, en Avril 1777.

M.

LES mœurs ont des nuances si variées, qu'il n'est gueres possible d'en avoir des modeles exactement vrais. Mais comme tout le monde prend plaisir à s'en instruire, je vais à tout hasard vous dire ce que j'ai reconnu chez le peuple avec lequel je vis.

Le vrai Romain est très-attaché au Pontife ; il est bon ami, mais lent à se communiquer : son maintien grave marque un homme réfléchi, & paroît donner un plus grand prix aux saillies de son esprit vif & pénétrant. Il recherche avec empressement les Nouvelles politiques, & celles qui concernent les querelles ou les guerres des Souverains ; on voit leur ancien goût retracé dans cette curio-

ſité. Cependant l'humeur du peuple eſt pacifique ; & l'étranger ne peut que louer ſa civilité. Le ſeul quartier où cette qualité ſe fait moins remarquer, c'eſt à Traſtevere : l'idée que les habitans ont d'être les vrais deſcendans des anciens Romains, qui renverſerent les trônes, & firent trembler les Nations, leur donne un caractere de fierté que de légers prétextes rendroient féroces, ſi une police ſurveillante ne ſavoit les contenir dans le devoir.

La ſeule choſe dont le Gouvernement, avec toute ſon attention, ne peut arrêter le cours, c'eſt la barbare manie des Plébéïens, d'aſſouvir leur haine avec le couteau. J'en ai vu quatre s'attaquer en plein jour au milieu des places publiques, & ſe frapper plus cruellement à meſure que le ſang ruiſſeloit des membres bleſſés : ces horribles ſcenes ſont fréquentes ; & quoiqu'elles ſoient propres à inſpirer le dégoût & l'effroi, on voit les enfans badiner, s'exercer avec ce fer homicide ; comme pour apprendre de bonne heure à le rendre plus meur-

trier, lorſqu'ils ſeront parvenus à l'âge de puberté. Les liqueurs ſpiritueuſes dont s'abreuve la populace, à cauſe de leur bas prix, ſont, pour ainſi dire, le ferment de ſes diſputes; & on ſait qu'un ſang exalté eſt ſuſceptible des moindres impreſſions. La taſſe de café ne coûte qu'une baïoque & demie, c'eſt-à-dire, ſix liards de notre monnoie. Ce bon marché engage le manœuvre & l'artiſan à le prendre tous les matins dans les lieux publics; c'eſt un préliminaire au travail qui doit les occuper dans la journée. Le pain eſt toujours fixé à un bas prix: les autres alimens, tels que le poiſſon, légumes, œufs, &c., n'y ſont pas vendus plus cher que dans les autres grandes villes. Le prix de toutes ces denrées, expoſées en vente à la place Navonne, eſt fixé par le Prélat chargé de la police. Dès que les acheteurs ont épuiſé les proviſions du marché, il ſe diſſout, & chacun ſe retire chargé des objets qu'il a déſiré; mais alors il eſt permis de les vendre à un prix au-deſſus du premier: ce commerce ſe fait par

les hommes, on ne voit pas les femmes s'en occuper en public.

Les Romains montrent beaucoup de zele dans l'obſervation de la Religion catholique. On les entend le ſoir chanter les Litanies de la ſainte Vierge aux pieds des Oratoires placés aux coins des rues. Le ſon de la cloche les avertit à huit heures du ſoir de prier pour les morts.

Les Curés de la ville envoient le Dimanche dans les différens quartiers des Eccléſiaſtiques vêtus en cérémonie, précédés d'une croix & d'un Porte-clochette, qui avertit les jeunes-gens de ſe rendre à l'inſtruction qui doit être faite dans leur égliſe. Les jeunes demoiſelles diſpoſées à s'enfermer pour la vie dans le cloître, ſont dans l'uſage de ſortir du couvent quatre Dimanches avant de ſe vouer à la clôture, & vont ſe promener dans les lieux les plus fréquentés, ornées de ce que la parure a de plus recherché. Le temps expiré, elles rentrent dans leur couvent pour s'y revêtir des habits conformes à l'inſtitut, & pour n'en plus ſortir. J'en

ai vu plusieurs se promener dans le jardin de Salluste, qui appartient maintenant au prince Ludovisi : ce lieu favorisoit leurs profondes méditations ; des statues de pierre & de marbre en bornoient les allées qui sont à perte de vue. Les urnes de marbre & les bustes des Empereurs placés dans les compartimens, les chênes, les ifs, les platanes, les rangées de thim & de lauriers qui séparoient les forêts d'avec les bosquets, formoient un ensemble délicieux : au sortir de ce vaste jardin, je rentrai dans la ville par la porte Salarca, où l'on me fit remarquer la pierre sur laquelle le grand Bélisaire étoit assis ; on y lit encore ces paroles : *Date obolum Belisario*, donnez une obole à Bélisaire. Cette inscription, en rappellant le triste sort du Général de Justinien, montre bien le vuide des grandeurs humaines.

Je suis, &c.

LETTRE XXIX.

De Rome, le 5 Avril 1777.

M.

J'Ai vu tant de Mosaïques, que je voudrois vous écrire en ce genre pour réparer par cette nouveauté le temps que vous perdez à me lire : mais comme l'exécution seroit beaucoup plus difficile que le projet, je me bornerai à vous tracer seulement la maniere dont on les travaille, afin que vous trouviez dans ce modele idéal un sujet d'amusement qui supplée à l'impuissance de ma volonté.

Dans l'attelier est une large & longue table de marbre, à compartimens creux, dont on remplit les cavités d'un mastic fait avec de la chaux vive, de la poudre de Pierre-ponce, de celles de différens mar-

bres & d'huile de lin, dans des proportions connues. On applique ſur ce maſtic diverſes pierres de moſaïque, qu'on taille avec un marteau tranchant ſur une enclume également tranchante; on en reduit les parties à la petiteſſe qu'on veut, puis on les arrange ſur le maſtic fraîchement compoſé, qui dans peu de temps ne fait qu'un ſeul & même corps avec la pierre à laquelle il eſt uni, & devient auſſi dur qu'elle. Ces pierres diverſement colorées ſont compoſées de matieres, cuites dans deux fourneaux dont les orifices ont environ un pied de circonférence; l'un cuit les matériaux qui compoſent le maſtic, l'autre la matiere vitrifiée; lorſqu'elles le ſont aſſez, on en tire la matiere fondue avec une cuillere de fer qu'on verſe ſur une plaque aſſez voiſine. Ces matieres mêlées enſemble & applaties ſont enſuite jettées dans un petit four ardent placé au-deſſus des deux premiers; on les fait cuire pendant quelques minutes, puis on les tire pour les mettre dans un lieu froid. J'ai vu le magaſin qui contient ces petites pierres

diversement colorées, dont le nombre va à douze mille ; elles sont placées suivant leur couleur dans des cases numérotées. L'Artiste qui s'en veut servir choisit commodément celle qui convient le mieux à son dessein. Les tableaux qui en sont composés sont aussi précieux par la qualité, que par la longueur du travail qu'exige l'arrangement des petites parties qui constituent un tout si varié.

Les ouvriers habitués à cet Ouvrage peuvent être comparés à ceux qui travaillent aux manufactures des Gobelins ; lorsqu'ils ont un tableau à exécuter, ils prennent au voile noir, avec un crayon de craie blanche, les traits de toutes les parties qui composent le tableau : ensuite ils posent le voile sur le mastic, & après avoir fait tomber avec un linge fin les traits, qui ne sont que la poussiere de la craie blanche qui s'attache au mastic, & du crayon avec lequel il a été tracé, ils forment avec une pointe sur le mastic qui doit guider l'Ouvrier, les mêmes traits, qui pourroient s'effacer. Quand l'ouvrage est terminé, on polit le tout,

qui devient luſtré comme un très-beau marbre, ou comme un tableau très-vernis. La belle moſaïque du tableau de ſainte Petronille, par le Goarchin, eſt la preuve de ce que j'avance.

Je renvoie le récit des autres objets qui décorent & enrichiſſent Rome à mon paſſage dans cette ville en revenant de Jéruſalem. Je me propoſe de partir demain pour Veniſe, qui ſera le point fixe d'où je m'acheminerai vers la Paleſtine. L'accueil favorable que j'ai reçu du S. Pere, qui par deux fois m'a demandé une Meſſe aux S. Sépulche, & l'impoſition de ſes mains ne peuvent qu'augmenter le déſir que j'ai d'entreprendre ce voyage. S. S. m'a même accordé une Bulle de prolongation de ſept jours pour le Jubilé de S. Bertrand, qui ne duroit que deux fois vingt-quatre heures. Adieu.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXX.

De Florence, Capitale de Toſcane, le 10 Avril 1777.

M.

L'ESPÉRANCE de revoir Rome a diminué les regrets que j'ai eus de la quitter. J'ai dîné le 6 de ce mois au petit bourg de Monteroſi. Je ſuis entré enſuite dans la plaine de Ronciglio, que j'ai trouvé couverte d'une riche moiſſon ; les côteaux qui la bordent ſont hériſſés de forêts de chênes & de ſapins. Des lacs, qu'on dit être fort poiſſonneux, ſe font remarquer dans une étendue que termine une montagne très-élevée : la neige qui la couvroit nous a fort embarraſſés. On va enſuite à Viterbe, une des principales villes de la Romanie ; les édifices en ſont fort beaux, & les rues

bien pavées; on y voit quatre jolies Places, qui ont chacune un jet d'eau. Cette ville est murée dans sa circonférence; elle renferme le corps de Ste Roze possédé par les Religieuses du même nom.

J'ai passé le 7 à Montefiascone, où finit la plaine de Viterbe qui a dix milles de longueur (1), delà à Bolsene, où l'on voit des plaines, beaucoup de forêts, & un lac qui a environ trois milles de large & dix de long; c'est près delà que les Romains, sous la conduite de Marcellus, défirent les Sarrasins. On dit que les anciens débris d'un arc-de-triomphe dressé dans ce lieu, rappellent à la postérité ce grand événement. Delà on va à

(1) Ce bourg fameux par la bonté de ses vins, y attira un voyageur, qui y laissa la vie à force d'en boire : avant sa mort il légua à l'église où il seroit enterré des fonds considérables, & chargea par son testament les légataires de verser annuellement sur son tombeau un baril de vin : sa volonté fut exécutée quelque temps, mais aujourd'hui on donne aux pauvres le vin qu'on devoit y verser.

Lorenzo Allegroté, bourg contigu
une monticule remarquable par la
ultitude de grottes dont il est pour
nsi dire couvert : après avoir long-
mps monté, on descend dans une
lie plaine qui est encore du Domaine
ccléfiastique. J'ai passé le 8 à Ré-
icofani, lieu extrêmement élevé,
isant partie du Mont-Appennin;
espace qui se trouve entre ces deux
ndroits est mêlé de ravins, de monti-
ules, & quelque terrein cultivé. L'é-
ranger y trouve des jeunes gens de
out sexe rassemblés, qui attendent
mpatiemment l'arrivée de quelqu'un
pour l'accompagner au son des ins-
rumens jusqu'à l'auberge, assez éloi-
gnée de là, en mêlant des chants agréa-
bles à leur symphonie champêtre.
Nous eûmes beau les engager à s'é-
pargner la peine de nous suivre, ils
nous éscorterent jusqu'à notre descente
de la voiture; ils sembloient être pos-
tés par la nature pour donner à ce
lieu triste & fort isolé les agrémens
qu'elle lui a refusés. La partie de la
Toscane qu'on trouve en sortant de
cet endroit, est bien inférieure en

beautés & en fertilité aux autres parties de cette province; on n'y voit que des monticules & des collines entre-coupées de petits vallons. S. Quirico & Torrinieri, petits bourgs qui sont sur la route, ne se remarquent que par un terrein couvert d'oliviers & de vignes. Bonconventu où j'ai passé le 9 flatte plus la vue que ces deux autres, par la variété de ses plantations & par la supériorité de la culture. Plus on pénétre dans ce pays, plus il paroît s'ouvrir; mais il est toujours montueux jusqu'à Sienne. Cette ville très-jolie est bâtie sur une hauteur qui domine les petits vallons qui l'entourent: la population y est grande & s'accroît tous les jours par la liberté du commerce, & par la jouissance des droits de franchise, restes anciens de son état libre. Les rues sont pavées de larges pierres & de briques: une belle Place dont les quatre côtés sont en amphithéâtre, une grande tour quarrée, en briques, ayant une horloge à son milieu, & un clocher au sommet duquel est une statue qui d'en-bas paroît d'une moyenne gros-

ſeur, quoiqu'elle ſoit d'une grandeur coloſſale, méritent les regards de la curioſité. Aſſez près delà eſt le Palais des Médicis, également remarquable par ſa ſolidité & par ſon étendue, il eſt voiſin de la Cathédrale. Le frontiſpice de ce temple eſt un ouvrage de ſculpture ancienne, qu'on trouve rarement ailleurs; ſes murs, tant en dedans qu'en dehors, ſont tous de marbre blanc & noir, ainſi que les douze grands pilaſtres de la Nef. Dès l'entrée on voit la coupole qui eſt placée au milieu, ornée dans ſa circonférence de petites colonnes de marbre; le pavé composé de larges tables de marbre, montre un chef-d'œuvre de ſculpture, & les objets repréſentés ſur les différentes pierres font l'éloge du ciſeau de l'Artiſte. En général la beauté des édifices de cette ville, l'aménité de ſes habitans, la ſalubrité de l'air qu'on y reſpire, & l'activité de ſon commerce, quoique modéré, en font un ſéjour très-agréable. Elle n'eſt éloignée de Florence que d'une petite journée; les bourgs qui ſont dans cet eſpace intermédiaire,

ne méritent pas la peine d'être décrits : S. Cassiano qui est le plus apparent n'offre rien de particulier. A deux milles avant d'arriver à la ville de Florence, paroît une plaine entremêlée de petits côteaux & de vallons couverts d'oliviers & de vignes : des maisons joliment bâties, des châteaux situés de distance en distance, une allée de cyprès, longue d'un demi-mille, qui va jusqu'aux portes de la ville, présente à peu près le même coup d'œil que la vue de Marseille à l'endroit connu sous le nom de *la Vista*.

Florence renferme des Monumens précieux dans presque tous les genres ; des belles rues, un pavé large & uni qui invite à y marcher, des statues de marbre & de bronze répandues dans ses différens quartiers, des jets d'eau, des promenades, & mille autres ornemens extérieurs la rendent si belle, que, sans Rome, elle surpasseroit toutes les villes d'Italie. Le Palais du Grand-Duc y tient le premier rang ; il est magnifique & solidement bâti ; on y entre par une

une cour qui eſt un grand quarré long, au fond de laquelle eſt un périſtile remarquable par la nobleſſe de ſon architecture, par le réſervoir d'eau qu'il renferme, & dont la circonférence eſt ornée de ſtatues de marbre faites par les plus habiles Maîtres; celle de Moyſe entre autres eſt révêtue d'un manteau de porphyre. Aſſez près delà eſt un eſcalier voûté par lequel on va à un grand cirque qui ſert aux jeux, & qui eſt traverſé par une allée qui conduit au parc & à d'autres promenades : les appartemens du palais ſont très-beaux; celui où le Prince donne audience aux Ambaſſadeurs a dans ſa ſimplicité une majeſté qui en impoſe : ſon plafond eſt en plâtre avec des bandes de bois doré & ſculpté qui le traverſent. Au ſecond étage eſt un large corridor orné d'un grand nombre de ſtatues de marbre, placées aux portes des appartemens : on voit à la droite de très-bons portraits, des tables, des pierres rares, & autres choſes précieuſes dont la collection eſt due aux Médicis. Il ſemble que ces êtres inanimés ne ſoient là que

pour divertir l'ennui que pourroit causer l'attente de la personne qu'on va voir ; à la gauche sont d'autres beautés qui doivent leur existence aux soins du Prince régnant.

J'ai vu la superbe galerie des Médicis, & les chambres où sont renfermés les tableaux originaux des Peintres les plus fameux de l'univers. Il n'est pas possible de voir rien de plus précieux en ce genre : mais de tous ces portraits celui de Christiano Seyvint, Polonois, m'a fait le plus d'impression : le seul défaut que je lui ai trouvé, c'est de ne m'avoir pas dit lui-même pourquoi il ne parloit pas ; la vivacité de ses yeux, & de son teint, le font croire véritablement de chair vivante. La salle du trésor est remplie d'une infinité de choses qu'il seroit trop long de détailler ; j'ai distingué dans le nombre de ces curiosités une perle grosse comme une noix. Je passe sous silence trois longues salles ornées de statues de marbre, parmi lesquelles j'ai vu les bustes de Cicéron & de Catilina, &c. On ne peut comprendre comment la maison de Médicis

a pu ſe procurer tant d'antiquités & de richeſſes. La chapelle de S. Laurent, où eſt leur ſepulcre eſt une grande rotonde revêtue de différentes eſpeces de marbres, de jaſpes & de porphyres; les ſépulcres ſont de granit oriental, on y voit un groupe de ſtatues de marbre fait par Michel-Ange; mais ce lieu gagneroit beaucoup à être éclairé; c'eſt bien dommage que l'obſcurité qui y regne, abſorbe une partie de ſes beautés. Les autres temples de la ville, tels que l'Annonciade, la Cathédrale, les Egliſes des Auguſtins & des Dominicains & autres ſont moins des objets qui relévent ſa ſplendeur, que des ſignes du zele pieux qui anime l'eſprit des citoyens.

Le fleuve Arno partage cette ville en deux, & quatre ponts ſuperbes en facilitent la communication; on paſſe ſur un, dont les côtés ou parapets ſont maſqués par des boutiques de Joailliers: mais ce qui rend le ſéjour de la ville encore plus agréable, c'eſt la douceur du Gouvernement. On ne ceſſe de faire l'éloge du Grand-Duc régnant: il donne audience à tout

le monde trois jours la semaine ; il écoute également & le pauvre & le riche ; il veut être instruit de tout, afin de corriger les abus. S'il y a des fêtes, des bals, & des jeux publics, il y va travesti sans que personne s'en doute, & voit par lui-même les abus qui méritent d'être corrigés. Dès-lors sans qu'on s'y attende, on voit paroître de nouveaux réglemens dictés par le discernement le plus éclairé, & par la plus saine politique ; il fait tout par lui-même : sa sévérité pour le maintien du bon ordre n'est jamais plus rigoureuse que dans les occasions où un Ministre infidele a pu trahir sa confiance. Il est rare de voir dans Florence des exécutions publiques ; un citoyen m'a assuré que depuis neuf ans personne n'avoit péri par le supplice ; l'étranger & le citoyen vont dans les rues le jour & la nuit sans courir le risque d'aucune mauvaise rencontre. Le capitaine du Guet rend tous les matins compte au Prince de la patrouille de la nuit : celui qui est tombé dans quelque délit est aussi-tôt mis en prison ; son procès est fait en trois

jours; il eſt élargi s'il eſt innocent, ou s'il eſt coupable d'un crime qui ne ſoit pas capital; mais s'il y retombe une troiſieme fois, il eſt entiérement banni des Etats du Prince. Dans les cas où le crime eſt énorme, le coupable eſt mis dans une priſon, & on ne ſait point ce qu'il devient; cette juſtice ſecrete qui n'imprime point ſur les familles le ſceau du déshonneur, rend les malfaiteurs beaucoup plus craintifs, plus ſurveillans, & par conſéquent plus ſages.

Il n'eſt pas de lieu où la douane ſoit plus ſévérement fidele dans ſes recherches qu'à Florence; il eſt défendu aux étrangers de porter ſur eux du tabac au-delà de la proviſion du jour, le Prince veut qu'on n'en prenne dans ſes Etats que du ſien; j'en avois trois ou quatre onces dans une tabatiere que les commis ſaiſirent, mais trois jours après, au moment de mon départ, elle me fut rendue avec la même proviſion.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXI.

De Bologne, le 13 Avril 1777.

M.

PERSONNE ne ſent mieux que le voyageur ce que peuvent les perſpectives des divers payſages. Ici un côteau riant vient égayer ſes yeux, là une colline ſtérile fixe ſes réflexions ſur la négligence des cultivateurs; plus haut il entend reſſonner le hautbois du paſteur, exprimant le plaiſir de voir paître ſes blanches geniſſes; plus bas les échos des vallons rétentiſſent des cris perçans d'une bergere affligée de ne pouvoir retrouver l'agneau qui s'eſt égaré, ou qu'une bête féroce vient de lui enlever. Il ſeroit trop long de décrire ici les diverſes manieres dont ce voyageur eſt affecté. Accoutumé à ces fréquentes alternatives, je vais toujours

mon chemin ſans être arrêté par ces impreſſions ; je trouve tour-à-tour des lieux gais, triſtes, iſolés, déſagréables, charmans ; leur préſence me réjouit, m'attriſte ou m'enchante ; tout me ſert d'aliment. Je viens de quitter Florence & ſes environs délicieux pour entrer dans des pays preſque ſauvages & ſtériles. Paſſant à la Maſquere, j'ai vu une vaſte plaine appellée *la Moſelle*, qui a dix-huit milles de longueur & trois mille de largeur. J'ai voyagé enſuite pendant quatre heures ſur des montagnes, avant d'arriver à Scarricalanchino, qui dépend de l'Etat eccléſiaſtique. Il n'y avoit que des paſteurs fatigués de ſuivre leurs chevres occupées à chercher ſur des côteaux pierreux des herbes éparſes çà & là. Les vallées décharnées par des torrens nouvellement deſcendus, préſentoient une face horrible ; notre voiture n'alloit pas aſſez vîte pour m'en faire éviter le triſte aſpect.

Je ſuis enfin arrivé à la ville de Bologne, dépendante du même Etat : elle eſt plus grande que Florence ; mais elle n'eſt pas auſſi belle ni auſſi

agréable. Si elle peut prétendre à quelqu'avantage, ce ne peut être que par la beauté de ses portiques & par celle de ses Temples, tels que la cathédrale de S. Pierre, l'église de S. Dominique, de S. Salvador & de sainte Pétrone, où l'on voit une belle Méridienne, précisément dans le genre de celle de l'Observatoire Royal de Paris. Les portiques si commodes pour les Citoyens, qu'ils mettent à l'abri des injures du temps, s'étendent à plus d'un mille de la ville : le milieu des rues est pour les voitures & pour les bêtes de somme. Le nombre des habitans est d'environ soixante-dix mille; le Pape y tient un Cardinal-Légat.

On voit au milieu de la grande Place une fontaine en bronze, de figure pyramidale, couronnée d'une grande statue de marbre. Au milieu des faces de cette pyramide sont quatre Vierges de bronze, qui répandent l'eau par les mamelles : plus bas sont des Dauphins qui la versent par la bouche, & d'autres qui en jettent de tous côtés à environ deux toises de

hauteur. On voit encore dans la grande Place une grosse tour de briques d'environ cent quarante palmes de hauteur : elle est si inclinée, qu'on la croiroit près de sa chute : elle se soutient ainsi, parce que la ligne verticale qui passe par le centre de gravitation, ne sort point de la base de la tour. Mais ce qui est plus admirable dans un autre genre, c'est la fameuse Specola, où sont les choses les plus curieuses en ouvrages de cire : cette collection des travaux des Peintres Bolonois, représente des enfans, des hommes, des animaux de toute espece, rendus si bien au naturel, qu'on les croiroit tous de chair : il est impossible de voir rien de plus beau en ce genre.

La plaine qui entoure la ville est très-vaste : elle est couverte d'arbres & de vignes à hautes branches, sans que l'ombrage porte préjudice à la récolte du bled que l'on seme dans les intervalles des rangs : le terrain étant d'une qualité excellente, ce pays seroit bien plus fertile, si le cultiva-

teur avoit plus d'induſtrie & d'acti-vité, & ſi ſa confiance dans la bonté du climat n'entretenoit ſa pareſſe & ſa nonchalance.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXII.

De Venise, le 25 Avril 1777.

M.

J'AI ſuivi, pour venir ici, la route ordinaire, apres m'être embarqué à cinq heures du ſoir ſur le canal de la *Villa*, qui a ſix lieues de longueur & pluſieurs écluſes en briqué Le cours de cette navigation s'eſt termine à Ferrare, grande ville ſituée dans la plaine de Bologne : ſa population ne répond pas à ſon étendue ; on y compte environ quarante mille habitans ; le commerce y eſt moins actif qu'à Bologne. Ce qu'on y voit de plus remarquable, c'eſt la Cathédrale dont le vaiſſeau eſt le plus vaſte que j'aie vu depuis Rome. Trois coupoles couvrent la nef principale, aux côtés de laquelle ſont rangées douze arcades,

dont ſix atteignent la hauteur de la voûte.

Le pays Ferrarois naturellement fertile eſt marécageux dans ſes diverſes parties, & perd beaucoup à ne pas être deſſéché; inconvénient qu'il ſeroit facile de détruire, en faiſant des ſaignées à la terre, & pratiquant des canaux ou des foſſés aboutiſſans à un canal principal qui en recevroit les écoulemens : il en réſulteroit ce double avantage, que les eaux ſtagnantes augmentant le volume d'eau du grand canal, ſur lequel va la barque du courrier, rendroient la navigation plus prompte & plus facile, & laiſſeroient aux terres toute leur fertilité. Ayant joint le port de Lago-Oſcuro, je m'embarquai ſur le Pô : ce fleuve, auſſi beau que le Rhône, vient du Haut-Piémont, & ſe rend dans le golfe Adriatique. Ses eaux rapides m'ont conduit à Chiuſi, appartenant à la République de Veniſe : la poſition de cette ville maritime vaut mieux que la forteреſſe qui défend ſon port, & lui donne la facilité de repouſſer les vaiſſeaux qui

oſeroient l'attaquer par mer ou par les lagunes. Près delà commence un mur de deux toiſes d'épaiſſeur, & d'environ cinq mille de longueur, contre lequel les flots de la mer viennent ſe briſer : on travaille à le prolonger juſqu'auprès des murs de la ville de Paleſtrine. Cette ville ſituée entre la mer & les lagunes, eſt peuplée de pêcheurs, & appartient à la République Vénitienne. A quelque diſtance delà, Veniſe ſe fait appercevoir par ſes hauts clochers : un gros mur qui s'étend depuis Paleſtrine juſqu'à ſon port, ſépare la mer des lagunes dans leſquelles cette ville eſt bâtie. Les lagunes vont juſqu'au pied des montagnes du Padouan : on y voit des maiſons entourées de jardins & de parcs ; celle des Chartreux tient le premier rang. Le port qui ſépare la mer des lagunes juſqu'à Malamoca, eſt partie d'argile & partie de pierre. Il a environ douze milles de longueur : on ne conçoit pas comment ces anciens Républicains ont pu faire un ouvrage ſi difficile & ſi diſpendieux. L'aſpect de Veniſe eſt beau : les tours,

les coupoles, les vaiſſeaux, les gondoles fendant les eaux qui l'environnent, préſentent le coup d'œil le plus agréable : elle paroît avoir environ trois milles de longueur. On me propoſe de me mettre dans une gondole pour y entrer : je vous écrirai ce que j'y aurai remarqué de plus intéreſſant.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

De Venise, le 18 Avril 1777.

M.

DES pieux de bois enfoncés dans un tendre limon, sont le fondement de cette ville, qui a six milles de circuit : la solidité de ses édifices est si grande, qu'il est presque sans exemple qu'aucun ait écroulé par sa base. Un si parfait méchanisme devenu le siége de la République, semble concourir, avec les sages loix qui la régissent, à son existence & à sa gloire : & tel est sa belle harmonie, que le moral & le physique se prêtent un mutuel secours pour exalter sa splendeur & l'effort de l'industrie humaine. Ce beau lieu, couvert autrefois de marais & d'eau, l'asyle de pauvres Pêcheurs, est dévenu la retraite d'environ deux

cent mille hommes, parmi lesquels est un corps de douze cents nobles qui les gouvernent. Les Historiens sont partagés sur l'époque précise de sa fondation; ceux qui veulent lui donner la plus grande antiquité, disent que le fameux Antenor débarquant avec ses gens dans les Lagunes, jetta les premiers fondemens de la ville de Venise, & qu'ensuite suivant le cours du petit fleuve appellé Ladrinta, il bâtit celle de Padoue. D'autres soutiennent que dans le temps que les Goths saccageoient l'Italie, & qu'Attila y exercoit ses cruautés, les peuples épouvantés voulant se soustraire à la pésanteur de son joug, se refugiérent en foule dans les Lagunes, déja habitées par des Pêcheurs, & donnerent naissance à la ville par les habitations qu'ils y construisirent. Ceux qui prétendent que Venise a eu le nom de Ville & de République au quatriéme siecle, se fondent sur une inscription qu'on lit sur une pierre de l'Eglise de Réalto, qui déclare sa construction faite à cette époque, & ils concluent qu'un beau temple prouvoit

déja assez la réunion de plusieurs habitans. Mais ce qui est très-certain, c'est que le Gouvernement de Venise a commencé par les Consuls & les Tribuns, qu'il a duré plus de sept cents ans dans cet état; que le peuple peu satisfait des débats qui s'élevoient entre ces Magistrats Plébeïens, élut un seul chef, qu'on appelloit Doge; que ceux-ci par la suite abusant de leur autorité, furent tantôt chassés, tantôt mis à mort; qu'après leur abolition on nomma encore des Consuls & des Tribuns, que le Gouvernement après eux devint démocratique, toutefois en limitant le pouvoir du Doge; qu'enfin le Gouvernement passa au douzieme siecle, de la démocratie à l'aristocratie telle qu'elle existe aujourd'hui.

Le Doge, chef de cette suprématie, est comme un être purement passif: tout le pouvoir réside dans le Grand-Conseil; il a pourtant la prééminence dans les assemblées, & un palais qui lui est affecté: il prend le titre de Prince Sérénissime; il répond au nom de la République aux Ambassadeurs & aux Ministres des Princes étrangers,

les monnoies ſont frappées à ſon coin, & les Décrets publics ſont rendus en ſon nom. Quoiqu'il n'ait pas l'autorité privée de terminer, ni d'arranger les affaires qui concernent l'Etat, il a néanmoins ſes entrées libres au Grand Conſeil, au Sénat, au Collége & au Conſeil des Dix; il a encore le droit de veiller à ce que les autres Magiſtrats rempliſſent leur miniſtere avec exactitude, & qu'ils rendent ſcrupuleuſement la juſtice. Sa juriſdiction eſt deſpotique dans ſon palais & dans ſes dépendances; il nomme dans cette étendue des officiers, des écuyers, &c. à la ſolde du Public. Son élection eſt à vie; pendant ſon regne ſes enfans & ſes parens ſont exclus de toutes charges de la République. A ſa mort les Conſeillers & les chefs des Quarante vont occuper ſon palais; ils aſſemblent le Grand-Conſeil, qui nomme cinq adminiſtrateurs du palais, & trois inquiſiteurs pour examiner la conduite & les actions du défunt; puis on célebre avec la plus grande pompe ſes funérailles, auxquelles les Sénateurs aſſiſtent en robes de pour-

pre pour montrer que malgré la mort du Prince, le Gouvernement ſubſiſte dans toute ſa vigueur. On procéde enſuite à l'élection du nouveau Doge. Les cérémonies en ſont ſi compliquées, que j'ai fort héſité à en parler dans cette lettre, afin de vous épargner l'ennui que leur récit pourroit vous cauſer. Le Grand-Conſeil aſſemblé, on compte le nombre des Nobles qui ont paſſé l'âge de trente ans ; il eſt quelquefois de neuf à douze cents On met dans une urne autant de boules qu'il y a de Nobles : trente de ces boules ſont d'or, & trente d'argent. Un des Conſeillers & un Chef des quarante ſe tranſportent à l'égliſe de S. Marc : le premier enfant qu'ils y trouvent âgé de douze ans, eſt conduit par eux à la ſalle de l'aſſemblée ; il eſt appellé *balotin*. Cet enfant tire de l'urne une boule qu'il donne à chaque Noble, qui eſt appellé par ſon nom : les trente qui ont les boules d'or ſont élus Doges. Auſſi tôt que leur élection eſt publiée, leurs parens & alliés ſortent de l'aſſemblée, & il n'y reſte que les trente élus, tous devant être de différentes

familles. Tel est l'ordre qui s'observe dans les élections suivantes.

De ces trente on en tire neuf au sort, qui seuls en choisissent quarante-un Nobles de cette maniere. Les cinq premiers, à qui la balle d'or est échue par le sort, ont chacun le droi d'en élire cinq, & les quatre der niers d'en élire quatre chacun. L Grand-Conseil se rassemble; on publie la nouvelle des quarante-un, desquels on tire douze au sort, qui en choisissent vingt-cinq en cette forme. Le premier des douze en nomme trois; les autres chacun deux. Le Grand-Conseil s'assemble de nouveau; on publie la nomination de vingt-cinq; d'entre lesquels on en tire neuf au hasard, qui en choisissent cinq chacun; ce qui fait en tout quarante-cinq. Ceux-ci, en présence du Grand-Conseil assemblé, demeurent seuls. Le sort choisit onze de ce nombre, qui deviennent électeurs de quarante-un de la maniere qui suit: les huit premiers en nomment quatre chacun, & les trois autres n'en nomment que trois; ce qui fait quarante-un. La nomination

de ces derniers devenue publique, ils sont proclamés par le Grand-Conseil assemblé pour les derniers électeurs du Doge. Les quarante-un ayant entendu la Messe du Saint-Esprit, & après avoir prêté serment, s'enferment dans un appartement du palais, & n'en sortent pas que leurs voix, au nombre de vingt-cinq, ne se soient réunies pour nommer le Doge. Dès que la nomination est faite, le nouveau Doge est porté avec sa famille dans une chaire ronde par des hommes qui le promenent autour de la place de Saint-Marc : il jette, pendant ce temps-là, de l'argent au peuple qui voudroit que les porteurs lui fissent faire le tour avec plus de lenteur. Il est obligé ce jour-là de consigner quatre-vingt mille écus qu'on garde en dépôt pour les dépenses de ses funérailles. Il porte aux jours de cérémonie une espece de couronne qui finit en cornet : deux larges dentelles pendantes couvrent ses oreilles ; il est revêtu d'un long manteau couleur de souci : ses épaules sont couvertes d'un rochet d'hermine, au milieu &

à l'extrémité duquel pendent des queues noires. Le Doge que j'ai vu s'appelle *Moſſenico*: il eſt âgé de ſoixante-treize ans, & d'une figure auſſi intéreſſante que reſpectable. Je vous ferai part d'ici à quelques jours des choſes qui me paroiſſent mériter quelqu'intérêt; j'emploirai volontiers mes loiſirs à vous en entretenir. Je vous ſouhaite autant de patience à me lire que j'ai d'impatience à vous écrire: *La ſaluto devota mente*, &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIV.

De Venise, le 24 Avril 1775.

M.

CETTE ville offre un singulier spectacle par la variété des rues, des canaux, des ponts & des maisons bâties sur l'eau. Il y a peu de rues droites, elles semblent des labyrinthes; il faut tourner presqu'à chaque pas: l'étranger s'y trouve si embarrassé de rencontrer le lieu où il veut aller, qu'il est obligé à chaque instant de demander le chemin qu'il faut prendre: cet inconvénient est moins sensible par la maniere honnête avec laquelle les citoyens donnent ces indications. Il n'y a dans Venise de grande place que celle de S. Marc, les autres sont petites. Celle des douze Apôtres est seulement remarquable par l'église de S. Jean & de S. Paul, & par la

ſtatue équeſtre de bronze du Général Corſini. Les maiſons ſont bien bâties ; les palais des Sénateurs ſont d'une belle architecture ; les rues ſont étroites; on n'y voit ni chevaux ni carroſſes; dans la plupart deux perſonnes de front peuvent à peine s'y promener : les pavés en pierre de taille ſont toujours très-propres. On trouve des ponts qui font communiquer les différens quartiers ; on en voit peu de bois : leur nombre ſe porte à environ quatre cent cinquante. On peut aller par eau dans des gondoles, ſi l'on craint le pavé. La diſtribution des canaux eſt auſſi variée que celle des rues : en général les rues à canal ſont plus longues, plus droites & plus larges : on va, par leur commodité, dans tous les quartiers & maiſons de la ville ; le trajet eſt fixé à un bas prix. Un grand canal ſépare Veniſe en deux : c'eſt ſur ce canal qu'on voit le pont de Réalto, formé d'une ſeule arcade. Il a cent quatre-vingt-ſept pieds de long & quarante-trois de large. Cet eſpace eſt couronné par vingt-quatre boutiques couvertes de plomb. On fait des

jeux

jeux ſur ce grand canal, qu'on appelle *la Reddulta*, en certains jours conſacrés à la joie publique ; mais le plus beau ſpectacle eſt le jour fameux des Régates : on voit des gondoles richement parées par les ſoins de différens Seigneurs qui s'empreſſent à l'envi de leur donner l'ornement le plus analogue à la ſolemnité de la fête qu'ils célebrent : un nombre infini de péotes élégamment décorés couvrent alors les lagunes & les canaux de la mer ; les Gondoliers intrépides impriment à cette multitude de petits bateaux des mouvemens oppoſés, comme s'ils vouloient ſe heurter mutuellement ; mais leur grande adreſſe prévient tous les accidens, & on eſt toujours étonné que ces petits vaiſſeaux confondus pêle-mêle ſe croiſent rapidement dans toutes les directions ſans s'effleurer.

Les plus beaux édifices ſont placés le long du grand canal : celui de Rezzonico ſe fait diſtinguer par la nobleſſe de ſon architecture, & par les colonnes qui ſont aux arcades de la façade. Le palais de Peſſaro, qui eſt au côté oppoſé, paroît l'égaler en

beauté ; on en voit plusieurs autres aussi très-beaux ; la plupart sont d'ordre Toscan & Ionique. On compte dans Venise soixante-douze quartiers & autant d'églises. Dans chaque quartier les maisons des Plébéïens sont bâties de briques & couvertes de tuiles ; les cheminées paroissent sur les toits comme des colonnes d'environ dix pieds de hauteur. *Labuonasera*.

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

Venise, mois de Mai 1777.

De Venise, le 29 Avril 1777.

M.

CE qu'on m'avoit dit de l'arſenal de Veniſe a excité ma curioſité : je l'ai viſité ce matin. Il eſt entouré des eaux de la mer, & fermé par un mur épais & élevé, qui a deux milles de circonférence, ſur lequel ſont de petites tours où ſe tiennent les ſentinelles. Il a deux entrées aſſez contiguës : l'une eſt pour les vaiſſeaux qu'on veut caréner ou lancer à l'eau, l'autre pour les ouvriers ou les curieux. Ce lieu, qu'on peut regarder comme le rempart de la liberté, renferme dans ſon enceinte tout ce qu'il faut pour équiper en peu de temps une flotte de trente vaiſſeaux de ligne,

& pour armer au moins quarante mille hommes. Quinze cents ouvriers payés par la République travaillent tous les jours à construire des vaisseaux de tout rang, à faire toutes sortes de cordages, à fondre des canons, des boulets & des bombes, enfin à travailler à tout ce qui est du ressort de l'artillerie & de la marine. La dépense de la main-d'œuvre coûte annuellement à la République cinq cents mille ducats. Le premier carré long qu'on voit en entrant, couvert d'eau, contient de vieux vaisseaux de toute grandeur, qu'on garde pour modeles : à côté delà sont les différens chantiers où l'on construit les galeres, frégates, galéasses & autres vaisseaux ; le second carré qui est plus vaste, contient de grands édifices dans lesquels reposent les gros vaisseaux nouvellement construits ; j'en ai compté seize de soixante canons. Les édifices qui sont au côté opposé renferment les mâts, les planches & le bois de construction. A la suite de ce rectangle, il y en a un troisieme de la même longueur, mais moins large : les côtés

ſont bordés de grandes caſes où ſont les mâts, cordages, affuts & fonderies des canons : dans le centre ſont les bombes, les boulets, les canons, parmi leſquels j'en ai diſtingué un à ſept boulets & un autre à trois. A un des côtés de ce carré, eſt le magaſin d'armes, diviſé en quatre longues & belles ſalles, où ſont artiſtement rangés quarante mille fuſils & autant de piſtolets. On y voit les caſques, les boucliers, l'armure des anciens Héros de la République, les trophées des victoires remportées ſur les Turcs, des lanternes, des vaiſſeaux, des piſtolets à la Turque & autres armes ſingulieres; tout eſt rangé avec le plus grand ordre. Cinquante hommes ſont payés pour tenir ces armes propres; auſſi ſont-elles autant agréables par leur poli brillant, que précieuſes par l'excellente qualité du fer travaillé à Breſcia. Il y a dans un autre quartier de l'arſenal une ſalle où eſt le modele de tout ce qui eſt contenu dans ce vaſte édifice. La citadelle même de Corfou y eſt repréſentée en relief : la ville de Cataro

en Dalmatie, la machine qui sert à nettoyer les lagunes, ont aussi leurs modeles dans ce lieu. Cet ensemble est digne des regards attentifs de la curiosité. Je ne puis mieux vous peindre la beauté de cet arsenal, qu'en vous rapportant le mot d'un Général de Charles-Quint : J'aimerois mieux, disoit-il, avoir cet édifice que quatre villes d'Italie.

Au sortir delà, j'ai été à l'église des Grecs schismatiques, qui célébroient la Pâque. Au milieu du Sanctuaire, & sous un grand dais, est un cadre qui représente la Résurrection. Le Célébrant ayant encensé pendant le *Magnificat* cette image & les Prêtres, a fait le tour de la nef, encensant successivement les Fideles qui y étoient rangés. Leur chant, très-différent de celui des Latins, & naturellement musical, inspire la dévotion. Le cérémonial même qu'ils observent a je ne sais quoi d'auguste, qu'on voit avec plaisir. On distingue aujourd'hui parmi eux plusieurs sectes : les plus éclairées ne différent de la Religion Catholique que dans les

rits & les cérémonies. Cependant on ne sauroit approuver les maximes de leurs Pasteurs dans ce qui regarde le fort interne, point des cas réservés chez eux. La vengeance meurtriere, défendue par les loix du Christianisme, est tolérée dans leur tribunal, & trop aisément excusée par les parens de celui qui a été tué ou maltraité. Quoiqu'on dise que la plupart d'entr'eux ne croient pas au Purgatoire, j'ai pourtant eu l'occasion de me convaincre qu'ils ont à cet égard la même croyance que les Latins. Ils font des prieres pour les morts; les Pasteurs suivent dans le Tribunal de la Pénitence les anciens Canons de l'Eglise, qui ordonnent la pénitence publique selon la gravité du délit. Les parens au septieme degré, ne peuvent se marier sans avoir obtenu la dispense de l'Evêque. Le temps me fournira peut-être l'occasion de traiter plus au long de leur liturgie. En attendant, je suis, &c.

LETTRE XXXVI.

De Venise, le 30 Avril 1777.

M.

TOUT ſe paſſe ici dans la plus grande tranquillité : on n'eſt point incommodé par le bruit des tambours, ni effrayé par la livrée des gens de guerre : qu'on ſe promene dans les rues ou dans les places, on n'y voit pas un ſeul ſoldat en habit d'ordonnance ; tout eſt ſi bien réglé dans cette République, qu'elle eſt inſtruite dans le moment de ce qui s'y paſſe, par la vigilance active des eſpions multipliés qu'elle entretient à ſes frais. Il eſt défendu aux Nobles de lier aucune eſpece de commerce avec les Ambaſſadeurs des Cours étrangeres ; ils ſont punis s'ils ne déclarent pas le moment de leur entrevue avec eux : les ſurveil-

lans inconnus sont si attentifs, qu'il est rare de violer cette loi sans qu'ils s'en apperçoivent. Le Gouvernement est fort sévere envers ceux qui osent censurer l'administration. Le Corps de l'autorité réside dans le Conseil majeur, composé de douze cents Nobles, parmi lesquels on choisit les Sénateurs, qui sont au nombre de deux cents: de ceux-ci sortent les Providiteurs, les Procurateurs, les six Conseillers du Doge, le Conseil des dix & les trois Inquisiteurs. Le Conseil des dix reste en place tant qu'il est agréable à la République: les trois Inquisiteurs sont changés de trois en trois mois; ils ont le droit de vie & de mort. L'exercice de l'autorité réside plus en eux & dans le Conseil des dix, que dans le chef de la Suprématie. Il y a des Cours établies pour administrer la Justice civile & criminelle: ils sont quarante pour chacun; c'est pour cette raison qu'on les appelle *Quarantie*. Il y a des Colléges de vingt, de dix, des Censeurs, des Conservateurs des Loix, des Inspecteurs d'Hôpitaux, des Monnoies, &

généralement tout ce qui concerne le Ministere public & particulier. Le Peuple a un Représentant qu'on appelle *Secrétaire*; mais son autorité ne peut rien contre les décrets de la Noblesse. Si un Noble tombe dans un délit grave, il est puni par l'exil ou par une prison perpétuelle, mais jamais par aucun supplice ignominieux. Cette République peut se vanter d'avoir dans ses Etats deux millions six cent mille hommes, à qui la pêche, le commerce & la navigation donnent la vie en grande partie, & procurent beaucoup de numéraire; mais il s'en faut bien qu'elle ait aujourd'hui l'opulence qu'elle avoit, lorsque ses flottes marchandes & guerrieres rapportoient, des pays presqu'inconnus aux autres Nations, des richesses immenses, dont le précieux dépôt la rendoit florissante, & la mettoit en état d'assister dans le besoin celles qui réclamoient son secours. C'est dans ce temps-là que le lion fendant les eaux sans relâche, s'engraissoit de ses courses lointaines, & trouvoit dans des espaces immenses des alimens variés

plus que suffisans à sa subsistance ; mais la grandeur de sa fortune précipitoit sa chute par son propre poids : l'amour du repos, si naturel après de longues fatigues, lui inspira l'ambition de répandre les fruits de ses travaux sur la terre ferme. Les Particuliers acquirent des terres, contents de trouver aux portes de leur Patrie un sol fertile, qui en occupant leurs loisirs leur servoit de délassement, ils en firent leurs délices, préférant les douceurs du repos aux pénibles jouissances qu'ils trouvoient sur l'élément liquide. La République elle-même enflée de sa prospérité, & tourmentée du désir des conquêtes, à l'exemple des autres Puissances, voulut avoir des Domaines, des Provinces, des îles ; tout cédoit à la rapidité de ses entreprises. Devenue maîtresse de différens Etats, son esprit de commerce commença à se ralentir, & se perdit insensiblement dans le sein même de ses Domaines ; dès-lors le lion perdit sans retour sa force & son embonpoint. Cet événement est consacré par les Républicains eux-mêmes dans un monument inscrit

ſur le pavé de l'Egliſe S. Marc. On y voit deux lions aſſez voiſins l'un de l'autre, l'un qui eſt au milieu d'un lac, tenant dans ſa gueule une branche d'olivier, eſt extrêmement gras; l'autre, qui eſt ſur un éléphant & ſur la terre-ferme, eſt très-maigre; c'eſt le ſymbole de l'Etat ancien & moderne de la République. On y voit pourtant fleurir aujourd'hui certaines parties de commerce, des vaiſſeaux nombreux chargés de diverſes marchandiſes porter au Levant, & dans d'autres Contrées, des cargaiſons conſidérables en étoffes & autres objets de conſommation & de luxe. Elle a des correſpondances, des Conſuls établis dans les différentes Echelles du Levant, des Marins intrépides & éclairés; enfin une Marine qui, avec les reſtes du premier eſprit de commerce, qui n'eſt pas encore éteint, & qu'on ranimeroit facilement parmi les individus, peut ſe flatter de ſe maintenir dans un état reſpectable. En effet, rien ne prouve mieux le penchant naturel de cette Nation pour le commerce, que le traité d'alliance qu'elle fait tous les

ans avec la Mer, qui toute infidelle qu'elle eſt peut lui reprocher à ſon tour les anciens bienfaits de ſa tendreſſe, & l'ingrate préférence que cette Nation donne à un élément qui lui eſt oppoſé en nature & en productions. J'ai aſſiſté à cette ſinguliere cérémonie, & je vous en donnerai la deſcription dans ma premiere Lettre.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVII.

Venise, mois de Mai 1777.

Sur la cérémonie des Noces de la Mer.

M.

CETTE Noce que le plus léger vent dissiperoit dans le moment même de la cérémonie, est célebrée tous les ans avec pompe & magnificence. Le jour de l'Ascension, le Doge accompagné de plusieurs Sénateurs, du Patriarche, & de certains Membres du Chapitre de la Cathédrale, entre dans un grand vaisseau plat, chargé de figures en bas reliefs-dorés. Il est conduit par vingt-quatre rameurs, & suivi par un nombre infini de gondoles, de galiotes, & de barques. Le coup-d'œil que présente la mer couverte de bâtimens élégamment ornés, est le plus beau qu'on puisse désirer; les canons tirés des forteresses

& des vaiſſeaux à trois mâts, font un bruit effroyable. On voit ce fier vaiſſeau appellé le Buccentaure, couvert d'un velours cramoiſi, ſe traîner lentement ſur les eaux, dominant les autres par ſa hauteur, & recevant leurs ſaluts & leurs hommages ſans détourner ſa proue altiere. Tel un tendre époux qu'un lien indiſſoluble va unir à une jeune beauté, honoré depuis la ſortie de ſa maiſon juſqu'à ſon arrivée dans le temple d'un cortége nombreux qui marche à ſa ſuite ou à ſa rencontre, paſſe tranquillement au milieu de la foule, ne donnant pour marque de ſenſibilité que le ſilence modeſte du ſentiment & de la reconnoiſſance.

Vingt-quatre rameurs conduiſent ce ſuperbe vaiſſeau près d'une petite île où eſt l'Egliſe de S. Nicolas. Le Doge & ſa ſuite y entendent la meſſe, chantée en muſique & au ſon des inſtrumens; il rentre enſuite dans le vaiſſeau, & va à Liddo jetter à la mer un anneau, en diſant ces paroles : *Mer, je t'épouſe en ſigne du domaine que j'ai ſur toi.* Auſſi-tôt le feu d'artillerie redouble,

on ſe retire. Le jour de cette cérémonie, les péotes galamment ornées viennent à la ſuite; celle du marquis Spinola étoit couverte de taffetas à franges d'argent : le milieu étoit fait en forme de dais, ſous lequel étoit ce Seigneur & d'autres perſonnes de qualité. La péote de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne étoit belle; celle du Duc de Glocheſter étoit fermée par un quarré de vitre couvert de velours. Il ſeroit trop long de parler des autres, qui toutes fixoient les regards des curieux.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVIII.

En la même ville & même mois.

M.

Les petits bateaux plats qu'on appelle gondoles sont terminés en pointe ; le milieu est couvert les jours ordinaires d'un drap noir, sous lequel quatre personnes sont mollement assises, & sont fort à leur aise.

On se sert nuit & jour de cet équipage pour faire des visites & pour aller aux îles voisines ; les trajets se font avec la plus grande rapidité, sans fatigue, à très-bon marché & bien plus commodément qu'avec les voitures. J'ai tenu une gondole presque toute une journée pour voir l'étendue de la ville & la beauté de ses édifices ; j'en ai été quitte pour

quarante sous ; il y a des trajets d'une heure qui coutent si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en dire le prix.

J'ai été à l'île de Mouran voir faire les tubes de verre & les glaces ; je m'enpresse de vous en faire part. Pour faire des petits tubes de crystal de toutes couleurs, qu'on appelle ici cannes, un homme prend avec une tige de fer gros comme le poing d'une matiere cuite dans une fournaise ardente ; un second armé d'une baguette l'enfonce dans la matiere, & allant tous deux ensuite en sens opposé le long d'un corridor, ils tirent à eux la matiere jusqu'à ce qu'elle soit devenue de la grosseur d'un tuyau de plume ; on en fait de différentes grosseurs. La République jalouse de cette branche d'industrie, ne veut point que le secret passe en d'autres mains ; il est défendu aux ouvriers de le révéler & de quitter ses Etats, sous peine de la vie. Elle en fait un grand commerce dans le Levant.

On a bien plus de peine à faire les grandes glaces. Mais je n'entre-

rai dans aucun détail ſur ce procédé, parce qu'il eſt connu depuis long-temps en France.

Ainſi j'abandonne les glaces, dans leſquelles il m'eſt impoſſible de rencontrer votre image.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXXIX.

De Padoue, le 10 Mai 1777.

M.

J'AI quitté Venise pour trois ou quatre jours que je viens passer dans cette ville, dont les fondemens, selon les Poëtes Latins, ont été jettés par Antenor. On y vient par le canal de la Drènta, qui a seize milles de longueur. Ses bords au milieu de la plus agréable plaine sont ornés par intervalle de jolies maisons & d'hôtelleries. Le palais Pisani offre dans sa façade & ses contours une perspective charmante, variée par des allées & des parterres en amphithéâtre; la porte du grand jardin est un arc soutenu par de belles colonnes, sur lesquelles est une galerie où l'on va respirer le frais. Les marches de

l'escalier qui y conduit, fait en vis, sont entrantes dans la colonne, & s'unissent si fort avec elle, qu'on prendroit le tout pour un même corps. D'autres jolis châteaux placés le long de cette riviere semblent se disputer la préférence des regards, & se partager l'espace qui mene à la ville, comme pour varier les plaisirs de la curiosité. Padoue qui en est le centre est situé sur une belle plaine : la riviere qui la partage y entraîne la fraîcheur & la salubrité ; les portiques répandus dans presque toutes les rues marquent les reste de son ancienne magnificence ; c'est dommage que les façades des palais & du plus grand nombre des beaux édifices en soient masqués.

Sa population se porte à environ quarante mille habitans ; la ville renferme dans son étendue de quatre ou cinq milles de circuit plusieurs monumens. Le plus digne de remarque est l'édifice connu sous le nom de Saloué ; il consiste en une salle de cent pas de longueur & de trente de largeur ; les parties latérales jusqu'à

la voûte qui est très-élevée, sont revêtues de peintures à fresque, représentant tous les êtres de la nature, les quadrupedes tant privés que sauvages; les poissons, le méchanisme des Arts, les ouvriers avec leurs outils, les chameaux, les lions & les signes du Zodiaque y sont admirablement peints: on y distingue sur-tout un Christ couronné d'épines. Ce bâtiment est une espece d'Arche de Noë; le plafond est en bois: un vent impétueux en 1756, enleva l'ancien qui étoit parsemé d'étoiles en or. On compte dans cette salle soixante & douze bureaux ou offices de procureurs & de notaires: le Podesta y a son siege, mais il préfere de juger & de donner audience dans son palais. Une cloche placée dans un coin donne le signal aux parties litigantes; si une d'elle ne paroît pas après le coup sonné, ou qu'elle ne fasse rien dire, l'affaire se juge en son absence (1).

(1) Cette Salle renferme le tombeau de Tite-Live, originaire de Padoue.

La ville conserve dans son sein les cendres de son prétendu Fondateur. Son tombeau d'un jaune antique, porté sur quatre piédestaux de marbre, est exposé à la vue du Public au milieu de la rue; mais les fondemens de la liberté Républicaine qu'il a jettés, ont été renversés postérieurement par la domination Vénitienne. Son commerce a éprouvé un très-grand échec par la proximité de Venise, qui l'absorbe presqu'en entier: il n'y a que quelques manufactures de drap; les sciences même n'y fleurissent pas comme dans le temps où l'on comptoit soixante classes pour les Arts libéraux, entre lesquelles l'Ecole de Médecine a toujours occupé un rang distingué. Il reste encore une tour destinée aux Observations astronomiques: c'est delà que j'ai observé la position de la ville & l'étendue de la plaine qui l'entoure. Sa forme est très-irréguliere; elle a à son couchant les montagnes du Padouan à quinze milles de distance, & celles de Vicense à dix-sept milles. On voit dans son enceinte une belle place qu'on appelle

le Pré de la Valle, où se tient une fameuse foire qui dure quinze jours. Un vaste ovale gardé par une balustrade couverte de statues de marbre, sert d'ornement à cette grande place, & orne la ville, qui est faite pour recevoir des beautés dans tous les genres. Les Eglises sont belles: celle de S. Antoine a cinq coupoles, quatre orgues formant un carré dans la nef du Sanctuaire, dont la boiserie est dorée. Le corps de S. Antoine repose dans un sépulcre de verd antique, placé au milieu d'une Chapelle, dont les murs sont chargés de bas-reliefs de marbre, estimables par l'expression qui semble leur donner la vie. Ces figures représentent les divers miracles opérés par l'invocation de ce grand Saint; la façade de l'église est d'une architecture Gothique. L'Eglise de sainte Justine, appartenante aux Bénédictins, a aussi cinq coupoles formant une croix Grecque & trois nefs. On admire à la tribune du maître-autel un tableau de Paul Veronese, représentant le martyre de sainte Justine, native de Padoue, & le divin

Créateur

Créateur defcendant du haut des Cieux, accompagné d'une troupe d'Anges pour couronner cette illuftre Martyre. Aux deux nefs latérales font les fépulcres de S. Luc & de S. Matthias: le premier eft en albâtre, le fecond en verd antique: plus avant eft un puits couvert d'une grille, dans lequel les corps de plufieurs Saints furent jettés dans le temps des perfécutions. Les autels des Chapelles font revêtus de marbre très-précieux. Le Chapitre de la Cathédrale eft compofé de vingt-fept Chanoines & d'un Doyen: le revenu de chacun fe porte à mille ducats; ils font en rochet & camail, & ils portent la croix: ils jouiffent du privilége de Protonotaire Apoftolique & d'autres droits, dont ils font redevables à la générofité du Pape Rezonico, qui avoit été leur Evêque. Je reprendrai demain la route de Venife par le canal qui m'a conduit ici.

Je fuis, &c.

LETTRE XL.

De Venise, le 15 Mai 1777.

M.

J'AI revu cette ville avec un nouveau plaisir ; la société y est douce & agréable. Le caractere national, si difficile à développer dans les individus, s'y manifeste assez naturellement par une bonté d'ame qui semble être la base du caractere général. Les Vénitiens ont le cœur excellent, & sentent mieux que certains Peuples le prix de l'humanité ; ils en font éprouver volontiers les effets à ceux qui dans le besoin réclament leurs secours : la piété qui rehausse ces belles qualités, se montre d'une maniere édifiante dans l'observation des cérémonies de la Religion. La beauté & la multitude de leurs Temples sont la

preuve de leur zele pour le vrai culte. On admire sur-tout l'Eglise de S. Marc, qui a neuf cent cinquante pieds de circonférence : dix portes de bronze ouvrent l'entrée de ce superbe édifice, dont les murs & les pilastres qui soutiennent les voûtes sont revêtus de tables de marbre poli ; plusieurs parties de l'intérieur le sont en mosaïque : sur la grande façade ornée de cinq portes de bronze, est un grand corridor, au milieu duquel sont quatre beaux chevaux de bronze doré, transportés de Constantinople à Venise vers le douzieme siecle, temps auquel les Chrétiens prirent cette ville. Ils furent faits à Rome, lorsque Néron remporta une victoire sur les Parthes. Constantin voulant honorer Bizance de ces beaux monumens, les fit transporter dans cette ville qu'il avoit fait construire : il n'y a que le cheval d'Adrien qui est à la place du Capitole de Rome, qui puisse les égaler en beauté : ils sont sans cavalier, & paroissent si fiers & si fougueux, qu'il semble qu'on n'ait osé leur en donner.

Leur maintien même témoigne tant d'insouciance, & le lieu où ils sont placés est si élevé, qu'ils ne se laissent dompter que par le désir.

La forme du pavé de l'Eglise imite les ondulations d'une mer paisible & tranquille. Il est successivement bas & élevé, partie en mosaïque, partie en marbre poli de différentes couleurs. Parmi les figures dont il est chargé, on voit deux coqs donner la fuite à un renard ; c'est l'emblême de l'expulsion de Sforce, Duc de Milan, causée par la poursuite des deux Princes François Louis XII & Charles VIII.

La place de S. Marc, contiguë à ce beau Temple, est magnifique : elle a cinq cent cinquante pieds de long. Ses deux côtés, dans lesquels on compte quatre-vingt-deux pilastres & autant d'arcades qui les séparent, sont ornés de portiques, sous lesquels sont des boutiques de Limonadiers qui investissent sa circonférence. A un des angles de cette place est un grand clocher de trois cent vingt pieds de hauteur ; on y monte par un plan incliné tournant en spirale, & dont la

pente est si douce, qu'on pourroit y aller à cheval jusqu'au sommet : c'est du haut de ce lieu qu'on peut facilement observer la forme de la ville de Venise, qui m'a paru ronde, si on la considere depuis Castello jusqu'à l'île S. Georges, & delà à la Judeca. Si au contraire l'on ne comprend pas dans ce point de vue ces deux îles, l'arsenal, Castello & quelques rangées de maisons, elle paroît former un fer à cheval, en ajoutant trois clochers, ceux de sainte Marthe, de la Vigne & des Augustins; ainsi la description que j'en ai vue dans une carte particuliere, qu'on dit être très-bonne, ne paroît pas être entiérement exacte ; on y serre trop sa largeur d'un côté : il seroit à souhaiter, pour s'assurer de la véritable figure des objets, qu'on eût toujours des lieux aussi commodes.

On vient de construire au milieu de la place de S. Marc un grand ovale d'architecture en bois, bordé en dehors & en dedans de boutiques de Marchands en tout genre ; elles sont en tout temps ouvertes pendant la foire

qui dure quinze jours, à commencer du lendemain de l'Afcenfion. La multitude des réverberes, des bougies, & des lampes à cryftaux tient la place éclairée comme en plein jour : on y voit à toute heure des gens mafqués ; ils portent un long manteau de foie & un mantelet de gaze ; d'autres fe couvrent d'un faux vifage ou d'un voile de foie. Les Dames portent un grand mantelet de taffetas ou de gaze, qui leur couvre le vifage & la moitié du corps ; elles portent un chapeau noir, un faux vifage de cire blanche, & vont aux cafés publics comme les hommes : les trois Inquifiteurs leur en avoient défendu l'entrée ; mais ce fexe s'eft tellement foulevé contre cette loi, qu'il eft parvenu à la faire abolir, & elles jouiffent de l'ancienne liberté. Il n'y auroit que l'indifférence de l'opinion qui pût la leur ravir, & je crois qu'à cet égard bien des perfonnes trouveroient ce fecret.

Je fuis, &c.

LETTRE XLI.

De Venise, le 29 Mai 1777.

M.

ON a célébré aujourd'hui avec toute la solemnité possible la fête du Saint-Sacrement. Le Doge, le Nonce, les Sénateurs vêtus de rouge, ont assisté à la Messe célébrée par le Patriarche Jovanelli : l'*Introit* jusqu'au *Kyrie* a été dit par le Nonce qui n'étoit pas revêtu des habits pontificaux : il avoit à ses côtés le Doge & le Patriarche, qui lui ont répondu les versets, le premier à genoux, le second étant debout. Cette Priere étant finie, le Doge est retourné à son trône, ayant le Nonce à sa droite. Le premier Evangile étant dit, on le lui a donné à baiser, puis au Nonce : la Messe étant finie, la Procession du Saint-Sacrement,

ſuivie d'un brillant & nombreux cortége, étoit précédée de différens corps de métiers, des Religieux de chaque Ordre & des Eccléſiaſtiques ; elle formoit une longueur qui ne finiſſoit pas. Vingt-un dais brodés en or, d'un travail fini & d'une richeſſe immenſe, la plupart à ſix bâtons d'argent, portés en avant, étoient accompagnés de plus de deux cents bourdons de ce métal.

Les Confréries des Arts & Métiers, repréſentées par plus de trente pavillons ou bannieres, avoient ſéparément une muſique inſtrumentale ſupérieurement exécutée : ſous un de ces pavillons étoit un cheval de bois porté par ſix hommes, ſur lequel un jeune enfant de cinq ou ſix ans, revêtu d'un manteau de ſoie bleue, étoit aſſis ; le cheval ſe nomme S. Théodore. Chaque Sénateur avoit un pauvre à ſes côtés, tenant une torche allumée. Il ne m'eſt pas poſſible de détailler la multitude des feux qui brûloient dans cette belle Proceſſion, où tous les aſſiſtans en ordre portoient leur grande torche. Les arceaux & les

portiques, qui entourent la place de S. Marc, étoient illuminés : les différentes classes du peuple qui marchoient à la suite, avoient aussi des cierges. Je ne savois d'où l'on pouvoit tirer tant de cire; mais j'ai appris depuis qu'il n'est pas de Royaume qui en fournisse plus que cette République. Il est peu d'endroits où l'on voie en pareil jour plus de richesses, de magnificence, & même de majesté, dans les cérémonies de la Religion. Le Patriarche, revêtu du Pallium, fermoit la Procession; la musique étoit très-belle, quoiqu'inférieure à celle qu'on entend aux Hospedaletto. Des jeunes Demoiselles de condition, pauvres & orphelines, sont entretenues dans ces maisons de clôture, depuis l'âge de six ans, aux dépens de la République. Leurs talens y reçoivent la plus exacte culture, surtout pour le chant & la musique instrumentale. Elles seules l'exécutent dans une tribune grillée, qui domine la nef de l'Eglise. Les violons, les clairons, les harpes, les flûtes, les trompettes & les corps-de-

chaſſe ſont les inſtrumens dont elles jouent : elles exécutent auſſi les récits de taille & de baſſe-taille ; en un mot, leurs voix & leur dextérité rempliſſent tous les rôles : leur chapelle de muſique eſt composée de plus de quarante Muſiciennes, & on ne ſe laſſe pas d'admirer en elles les beaux préſens de l'art & de la nature. Quatre établiſſemens de ce genre, répandus dans la ville, excitent la plus grande émulation & honorent la police de Veniſe ; la République donne une dot à celles qui veulent ſe marier, mais alors il leur eſt défendu d'exercer leurs talens en public. J'ai vu dans l'Egliſe de S. Jean & de S. Paul une ſtatue de marbre couleur de chair, & de grandeur naturelle, repréſentant *I penſieri della morte*, (les Penſées ſur la mort). Elle eſt aſſiſe ſur un piédeſtal, dans l'attitude d'une profonde méditation, ſa tête appuyée ſur la main droite, les yeux entr'ouverts & baiſſés ſur un pupître, où la mort eſt repréſentée en airain ; on croiroit, à une certaine diſtance, qu'elle eſt à demi-vivante par le naturel du co-

loris ; tout marque dans cette ſtatue l'ouvrage le plus accompli : c'eſt un chef-d'œuvre d'autant plus cher à la poſtérité, qu'on trouve dans l'Artiſte qui a caché ſon nom, un modele incomparable de modeſtie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLII.

A Trieste, le 12 Juin 1777.

M.

On a mis à la voile le 9 de ce mois, & nous sommes arrivés le 12 au port de cette ville, une des principales de l'Istrie. Le mole qui est à la droite paroît très-solide : la partie qui fait face à la mer, est taillée en pointe ; son épaisseur est de douze palmes ; il est partagé par dix-huit larges embouchures, dans lesquelles on peut placer des batteries de canon pour en défendre l'entrée. A la vérité, les vaisseaux arrivés au milieu de l'espace qui est entre le Lazaret & les embrâsures, n'auroient pas à craindre les feux de la grosse artillerie ; mais s'ils avançoient en suivant la ligne du milieu, ils trouveroient à

la fin un autre mole plus voisin de la ville, dans lequel sont des embrâsures pour des canons qu'on tireroit avec succès contre ceux qui oseroient en approcher.

Le lazaret est d'environ deux milles de circonférence, & d'un mille de diametre. Il est fermé de tous côtés par un mur très-élevé; il y a seulement deux ouvertures, l'une pour donner l'entrée aux vaisseaux qui vont faire la Quarantaine, & l'autre du côté de la terre, qui est bien plus petite: dans la plus grande sont placées deux redoutes où se tient le corps-de-garde. L'intérieur de son enceinte est rempli d'eau en grande partie, & le reste par des édifices qu'on peut diviser en trois corps; le premier a trente-deux chambres pour loger ceux qui sont en Quarantaine; chaque chambre a sa cuisine & autres commodités; le second & le troisieme servent pour reposer les marchandises; les larges corridors qui sont entre ces différens corps, sont fermés par des grillages.

La ville se divise en haute & basse;

la première, plus ancienne, est bâtie sur un terrain élevé en amphithéâtre, au bout duquel est un château gardé par une nombreuse garnison ; la seconde, qui lui est jointe, fut construite sur la plaine par les soins de la Reine d'Hongrie. Des rues larges & bien percées, ornées de grands édifices, aboutissent à différentes places. La mer qui entre dans plusieurs par de grands canaux, y porte des vaisseaux à trois mâts, & rend très-commode le transport des marchandises. Dans une des places est un grand rocher en pyramide, orné dans sa base de quatre statues de marbre qui représentent les quatre parties du Monde : de ce rocher artistement fait jaillissent quatre fontaines abondantes. Au sommet de cette pyramide est une statue de marbre qui s'incline comme pour voir les eaux qui coulent sous elle ; il me semble qu'elle feroit mieux d'en verser elle-même par sa bouche ; ce signe de bienfaisance exciteroit plus la curiosité que celui de sa muette admiration. Trieste, qui ne méritoit pas, il y a quarante ans, d'être mise au nom-

bre des villes commerçantes, tient déja un rang diſtingué parmi elles, & a le droit d'eſpérer de plus grands avantages de la ſécurité qu'on prépare aux vaiſſeaux qui y aborderont : le port eſt franc ; il n'y a que l'ancrage qui ſe paie. Malgré les embelliſſemens qu'on y fait tous les jours, on n'y voit que des fabriques de verre & de fayance ; les autres pays d'Allemagne la pourvoient de draps, de toiles & des autres objets qui lui manquent ; mais c'eſt toujours une fâcheuſe ſervitude que d'être obligée de chercher ſes beſoins hors de ſoi, & de ſubſiſter par des influences étrangeres.

La partie de la ville qui regarde la terre, eſt entourée de jolis coteaux couverts de forêts d'oliviers & de rangs de vignes en amphithéâtre. Le terrain, ſujet à être entraîné par le courant des eaux, eſt contenu par l'adreſſe des cultivateurs. On fait à chaque eſpalier un mur, dans lequel on inſinue la ſouche qu'on veut garantir de l'irruption de ces eaux : on range les ſarmens le long du mur, on les éleve, on les lie avec les voiſins par le moyen

d'un bâton qui les unit. Ces côteaux étoient trop agréables ponr devoir être isolés ; les Négocians de la ville qui en ont connu le prix, y ont bâti des jolies maisons d'où ils peuvent jouir sans gêne des perspectives variées qu'offrent la mer & la terre : le prochain départ de notre vaisseau va mettre un terme aux jouissances que m'ont donné ces lieux charmans. Les approvisionnemens sont faits ; la douce agitation des eaux de la mer invite à la navigation. J'entends dire qu'on tendra demain les cordages ; nous verrons ce qu'il en sera.

Je suis, &c.

LETTRE XLIII.

De l'île de Zantes, en Juin 1777.

M.

LE vent nous appelloit en d'autres climats, & nous quittâmes Trieste. Les côtes de l'Istrie s'offrirent les premieres à nos regards ; elles paroissoient changer de place & se mouvoir dans une direction opposée à la nôtre ; elles présentoient alternativement des terrains cultivés & des vastes forêts. La rapidité de leur course apparente changeoit les perspectives de moment à autre. Les villes de Capo, d'Istria, de Piran, de Bouza, d'Omago, de Citta-Nova & de Parenda disparurent comme des lumieres qui vont s'éteindre, ou comme des pierres que l'on jette dans l'eau.

Les îles d'Offero & de la Querta,

celles de Sancigo & de Luſſin ont paſſé rapidement devant nous : la mer menaçoit de les engloutir ; mais des montagnes élevées juſqu'aux nues oppoſent à ſa fureur une barriere invincible. La premiere de ces îles nous parut la plus maltraitée ; ſon terrain rougeâtre, dénué de rochers, eſt miné par des flots blanchiſſans d'écume, qui refluent auſſi-tôt qu'ils ſont chargés des parties qu'ils lui ont enlevées, & reviennent l'aſſaillir avec la même fureur. Nous avons touché les îles du Carner appartenantes à la République de Veniſe, & nous avons relâché à S. Pierre de Nimbo : le Capitaine a été delà au grand Luſſin ſa patrie, pour y débarquer ſa femme.

J'ai pris le 23 une chaloupe pour aller le joindre. La ville peut avoir deux mille habitans, preſque tous marins ; plus de vingt Capitaines Marchands y ont des maiſons bien bâties. Ces Inſulaires ſont habillés comme ceux du petit Luſſin dont j'ai parlé. Le ſang y eſt très-beau, malgré les pénibles travaux auxquels il y eſt aſſujetti. Les habitans d'une partie de

l'île ont pour nourriture ordinaire le pain d'orge & le poiſſon ; ils logent dans des chaumieres ſans lit, & menent une vie très-dure, de laquelle ils paroiſſent contens.

Je retournai le ſoir à S. Pierre de Nimbo : je n'y vis point les feux de joie qu'on fait ailleurs la veille de ſaint Jean. La ſolitude qui environne notre port ne connoît point ces marques de gaîté ; tout étoit dans le ſilence, juſqu'aux oiſeaux mêmes qui dédaignent d'habiter cette terre ingrate, & aux canons de la fortereſſe que nous avions en perſpective ; la mer même en impoſoit à ſes flots, comme pour rendre ces lieux plus triſtes & moins animés ; heureuſement nous n'avons pas tardé de mettre à la voile.

Notre départ étant réſolu, le 26 on leva l'ancre ; mais je vis le moment que cette île ſolitaire vouloit nous retenir malgré nous : le vaiſſeau, au lieu de ſuivre une direction droite, ſe tourna, par je ne ſais quelle impulſion, vers le rivage, où les cables auxquels il tenoit encore, étoient attachés ; il s'y portoit avec célérité ; mais

par une prompte manœuvre on coupa les liens de communication ; on jetta deux canots dans la mer, on les attacha à la proue & à la poupe ; des matelots vigoureux ramerent de toutes leurs forces, & tâcherent par de pénibles efforts d'arrêter la tendance naturelle du vaisseau vers le bord funeste qui croyoit déja nous posséder, n'y ayant que trente pas d'intervalle entre lui & nous : cependant le volume d'eau devenant moins considérable, ce pesant vaisseau qui entraînoit tout, commença à s'enfoncer à mesure qu'il approchoit du rivage ; on ferma les sabords ; la pâleur & l'effroi saisirent tout le monde ; on n'entendoit que des cris & des plaintes ameres : le Chef qui commandoit d'une voix embarrassée qu'on n'entendoit pas, fut obligé comme les autres d'obéir à la force qui menoit à l'écueil. Mais ce qui rendoit encore ce spectacle plus triste, étoit l'accès de douleur qui agitoit sa femme qu'il avoit ramenée : on la voyoit passer alternativement des expressions pathétiques d'une douleur sensible à des cris perçans qui auroient brisé ou

du moins attendri les rochers du rivage. Dans le moment où tout étoit désespéré, & lorsqu'on s'y attendoit le moins, un vent de terre s'éleva avec force, repoussa le vaisseau, & l'éloigna avec promptitude des rives ennemies : la vue d'autres objets rassura les cœurs palpitans. Les îles de Servi & de Premonda, fameuses par l'excellence de leurs fromages, passerent près de nous comme des torrens. Le 27 nous longions l'Isola-Grossa, voisine des montagnes de la Croatie. Cette île nue & stérile étoit couverte de monticules dans toute sa longueur : le mouvement du vaisseau qui s'étoit ralenti, nous permit de la voir à loisir ; mais le Sirocco nous éloignant d'elle, nous rapprocha des côtes de la Pouille. Cette Province, qui a quarante milles de longueur du côté de la mer, passe pour le pays le plus fertile de l'Italie. La beauté de ses plaines se découvroit à mesure qu'on avançoit. S. Angelo, la ville de Monfrodonio, située sur une colline, Barri, S. Vito, Manopoli, bâties au bord de la mer, sont des villes que nous

perdîmes bientôt de vue : les forêt[s] d'oliviers qui entourent les belles mai[-]sons de campagne, rangés sur la même ligne, firent place à d'autres objet[s] qui venoient frapper nos yeux.

Le 3 Juillet nous laissâmes en arriere Stoni, Gravina, Brindesi ou Brundusium : de grosses tours, dispersées dans les villes voisines, menacent les Barbares qui oseroient en approcher. Les Moissonneurs, fatigués de lever en monceaux les épis courbés par la pesanteur des grains, se reposoient à l'ombre des pommiers de haute-futaie, tandis que le plus gai de la troupe jouoit d'une espece de flûte, dont le son aigu retentissoit dans notre vaisseau. Les villes de Schemsamo & de Zetsi paroissoient loin de la plage à sept milles de distance : nous étions le 5 vis-à-vis Otrante, derniere ville du pays de la Pouille ; vis-à-vis & du côté opposé est le pays montagneux appellé *la Vallona*, appartenant aux Turcs. On peut regarder ces deux endroits comme les points où finit la mer Adriatique. Derriere la Vallona est l'île de Sa-

fanno, & plus loin la forteresse appellée *Durazzo*, appartenante au Grand-Seigneur. L'île de Phano fut laissée en arriere ; nous côtoyâmes celle de Corfou, autrefois l'île des Phéociens dans la mer Ionienne ; on dit qu'elle a trente milles de circonférence. Nous étions le 7 Juillet entre les îles de Céphalonie & de Zantes, toutes deux habitées par les Grecs, mais gouvernées par la République de Venise : les nouveaux approvisionnemens qu'on est obligé de faire, firent préférer de toucher la rade de Zantes ; on vient d'y jetter l'ancre, & tout le monde va se livrer au repos.

Je suis, &c.

LETTRE XLIV.

De l'île de Zantes, le 8 Juillet 1777.

M.

L'ÎLE de Zantes eſt la fameuſe Jacinthe qu'Enée côtoya avec ſa flotte, venant des îles Strivali, d'où il fut chaſſé par les Harpies qui dévoroient ce qu'on ſervoit ſur ſa table ; elle eſt ſous la domination de la République Vénitienne. Le château qu'habite le Provéditeur eſt fermé par une enceinte murée, dans laquelle ſont pluſieurs maiſons de Particuliers, des parcs & des jardins bien cultivés : on prétend que ce vieux mur renfermoit l'ancienne Jacinthe dont Virgile a parlé. Vis-à-vis eſt un groupe de monticules qui ſurpaſſent en élévation la fortereſſe, & qui donnent l'exiſtence à un couvent de Moines Grecs bâti ſur ſa cime.

La

La ville de Zantes, située entre deux montagnes, & dominée par elles, est partie sur le penchant d'une colline, partie sur la plaine le long de la mer. L'intérieur n'a rien d'extraordinaire ; une longue rue traverse la ville dans toute sa longueur : elle contient environ douze mille habitans, presque tous Grecs schismatiques & Albanois ; on y compte cinq Eglises, quatre Grecques & une Catholique. L'Evêque Grec & le Catholique y font leurs résidences ; le nombre des ouailles du dernier ne va pas à trente : la France y entretient un Consul, pour veiller au commerce que la Nation fait dans ces parages & dans la Morée. On jouit peu dans cette ville des agrémens de la société ; l'esprit du commerce y absorbe tout. Les femmes ne sortent presque jamais de chez elles : si elles se promenent, elles paroissent voilées comme les Turques ; la jalousie des hommes est cause de leur servitude : ceux-ci sont revêtus d'une longue robe de drap, & de larges culottes. Ils font un grand commerce de souliers. Les pelleteries

y ſont à bon marché ; mais les principales productions de l'île ſont l'huile & le vin. Les grains y ſont en moindre quantité, & ne ſuffiſent pas à la nourriture des Inſulaires : les raiſins, dans une partie des vignes, ont leurs grains petits comme un pois ; ils ſont excellens, on les cueille à la fin d'Août. Après les avoir exposés dix jours au ſoleil, on les met dans des chambres ; on les appelle raiſins de Corinthe, à cauſe du voiſinage de l'île qui porte ce nom, & qui en fournit auſſi abondamment.

Les fréquens tremblemens de terre ont fait tort à cette île : les belles forêts dont elle étoit parée, ſont englouties dans le ſein de la terre ; les cavernes qu'on apperçoit dans les montagnes, décelent encore les triſtes effets des violentes ſecouſſes qu'elle a éprouvées. Ce qu'elle a de plus remarquable, eſt une ſource de poix qui bouillonne en été ; elle eſt comme un petit lac de cinq pieds de circonférence. Si l'on y enfonce un bâton, on le retire couvert de poix ; il ſemble qu'on pourroit attribuer cette ſin-

gularité à la sourde combustion qui se fait dans la terre des bois résineux, dont cette île étoit autrefois couverte. Il est possible que la chaleur du four souterrain chasse par son action la résine renfermée dans ce bois, laquelle tombant dans des eaux voisines, est entraînée par elles dans le lieu où elle paroît. Ainsi ces bois souterrains & résineux peuvent être la matiere de la poix qui se mêle avec l'eau de la source. Cette île a encore ceci d'extraordinaire; qu'on place deux personnes, dont l'une sera près de la source, & l'autre à vingt pas, celle-ci frappant du pied fera ressentir à l'autre une vive commotion dans tout le corps.

Le 9, à trois heures du soir, un vent impétueux nous arracha de la rade de Zantes, pour nous porter en d'autres lieux. La Morée nous présenta son aspect riant, & nous montra une circonférence de sept cent quarante milles; on dit que son terrain est le plus fertile qu'on puisse désirer; mais les feux intestins de la discorde consument les agrémens de ce beau pays.

La jalousie d'intérêt qui regne parmi les différentes Nations qui l'habitent, est cause de ses malheurs. J'ai vu plusieurs familles Grecques se réfugier à Zantes, pour ne pas être les témoins des sanglantes guerres que se font entr'eux les Insulaires Turcs, Grecs & Albanois. La marche rapide du bâtiment nous fait passer légérement sur les objets que nous avons rencontrés : il a fait en vingt heures cent trente milles par le vent de Ponente Maestro ; s'il continue, nous espérons être rendus le 15 en Egypte. L'île de Candie nous a présenté son front sourcilleux ; nous avons vu sur ses grandes montagnes des bois entourés de murs, qui donnent à penser que ces lieux étoient des enclos consacrés à quelque Divinité, ou qui servoient de retraite à de pieux Solitaires. La plus élevée d'entr'elles paroît avoir sa cime couverte de neiges ; la navigation qui s'est accélérée par la force du vent, nous en a éloigné de quarante milles. Le 12 nous n'étions plus qu'à cent cinquante-cinq milles des côtes d'Egypte ; nous doublâmes

l'île de Pathmos, fameuse par le séjour du grand Apôtre qui y a écrit l'Apocalypse. Enfin nous sommes entrés le 14 dans le port d'Alexandrie; les pavillons étoient arborés dans la ville & dans la rade; des barques Turques qui touchoient le flanc de la frégate, nous ont invité d'aller à terre; nous en avons profité.

Je suis, &c.

LETTRE XLV.

D'Alexandrie en Egypte, le 15 Juillet 1777.

M.

CETTE ville, autrefois ſi belle, fait bien voir que la main cruelle du temps ſe joue du travail des hommes. Sa double enceinte, ornée de tours de diſtance en diſtance, n'exiſte aujourd'hui que pour conſerver à la poſtérité ſes triſtes débris : telle en eſt l'horreur, que les nouveaux habitãns ont préféré de bâtir dans l'eſpace qui eſt entr'elle & la mer, plutôt que ſur les monceaux de ſuperbes monumens entaſſés les uns ſur les autres, aimant mieux donner à la crainte un air de reſpect pour ces miſérables reſtes, que de poſer des fondemens ſur les dépouilles de la vanité. Alexandrie a

été appellée par les Historiens sacrés *Noammon*, & par les profanes *Babylone* : le nom qu'elle porte aujourd'hui lui vient d'Alexandre le Grand, qui la fit bâtir au troisieme siecle avant l'Ere chrétienne, & qui la rendit capitale du Royaume de l'Egypte qu'il venoit de soumettre à sa domination. Tout y étoit beau, & annonçoit la grandeur du Souverain qui en étoit le maître ; c'est-là qu'étoit le fameux Serapium, ou Gymnase, dont les Historiens contemporains ont donné la description, qui, toute intéressante qu'elle est, n'est qu'un foible dédommagement de la perte de l'original. Ce beau Temple, dans lequel les Ptolomée mirent une bibliotheque composée de livres très-précieux, étoit consacré aux fausses divinités, & servi par des Prêtres Païens. Il surpassoit en beauté & en étendue ceux qui étoient répandus dans les différentes contrées de l'Egypte, de la Phénicie & de la Grece, connus sous les noms de Temples d'Isis, de Diane, d'Ephèse, de Jupiter, d'Apollon, de Minerve & d'autres faux-dieux. Le

Serapium étoit élevé sur une plate-forme faite de mains d'hommes, & soutenue par des arcades & des voûtes souterraines qui servoient à différens usages secrets : on y montoit par plus de cent degrés de pierre. Il étoit placé au milieu de l'espace, & environné de tous côtés par de magnifiques portiques carrés, & par plusieurs rangs de bâtimens qui servoient de demeure aux Ministres ; on ne peut rien ajouter à la magnificence de ce lieu. Le dehors étoit orné de colonnes de marbre le plus précieux ; le dedans étoit revêtu d'or, d'argent & d'airain ; il ne prenoit de jour que par un petit trou qui étoit du côté de l'Orient ; en sorte que le soleil venant à se lever, envoyoit ses rayons sur la bouche de l'idole qui étoit placée vis-à-vis au fond de ce Temple. Aucune de ces beautés n'existe plus aujourd'hui ; & s'il est dans ces vastes débris quelques beaux restes, on les admire plus par les idées qu'ils font naître, que par leur beauté intrinséque. Les autres anciens monumens qui se sont le mieux conservés, sont les obélisques, les colonnes, les

citernes, les réservoirs, quelques palais, entr'autres celui qu'on dit avoir appartenu à Armide, dont le Tasse a parlé : le nombre des colonnes est encore assez considérable ; on en voit de couchées à terre, d'autres debout, de trente pieds de hauteur, & qui en auroient bien davantage si l'on dégageoit leur base des matériaux qui les couvrent. L'obélisque de Virgile est près du somptueux palais d'Armide ; celui de Cléopatre est hors l'enceinte de l'ancienne ville ; ils sont de granit rouge, & chargés d'hiéroglyphes. La plus majestueuse des colonnes que j'y aie vu, est celle de Pompée. Elle est hors la ville, située sur un lieu qui rend son élévation plus sensible : elle a quatre-vingt-deux pieds cinq pouces six lignes de hauteur, en y comprenant le piédestal. A une lieue de la ville commence un canal dans lequel le Nil croissant envoie ses eaux, & un second canal moins large les conduit aux réservoirs & aux citernes de la ville ; on en ferme la porte lorsque tout est plein. Le nombre des citernes va à plus de

trois cents : leur profondeur eſt double de celle de nos puits ; cent ſuffiſent pour abreuver vingt-quatre mille habitans. L'ouverture de chacune eſt un rond de marbre blanc de trois pieds de diametre, qui paroît à fleur de terre. Les réſervoirs, qui ſont très-nombreux, ſont deux & trois fois plus profonds & plus larges qu'elles. Si l'on y jette une pierre, on n'entend le bruit de la chute que long-temps après. Ils ſont bâtis comme les citernes en marbre & en pierres de taille ; mais ce qui rend ces ouvrages encore plus admirables, c'eſt la diſtribution compliquée de tant de canaux qui portent les eaux à cette grande quantité de citernes & de réſervoirs épars çà & là. Ces belles commodités doivent leur conſervation au beſoin, plus qu'à l'amour de ce nouveau peuple pour les belles choſes ; ſon indifférence léthargique à cet égard eſt ſans exemple : le regne des eſclaves devenus Princes eſt bien différent de celui des Rois qui enchaînoient la ſervitude pour laiſſer au génie & au goût toute leur liberté. Les anciens Rois des

Egyptiens, Menès, Meris, Séſoſtris, les Pharaons, conſacroient à des monumens utiles les trophées de leurs victoires : ceux d'aujourd'hui qui gouvernent les Peuples de ce même climat, les font ſervir, par l'effet du pouvoir deſpotique, à leur ambition & à leur vengeance. Un Peuple d'étrangers & de vagabonds infeſte les routes & les campagnes : le paſſager trouve preſque toujours ſur ſes pas des gens qui l'arrêtent ou le dépouillent ; il eſt toujours tourmenté par la crainte. Il eſt bien fâcheux pour la noble curioſité de n'avoir pas un libre eſſor dans les lieux où elle pourroit le plus ſe ſatisfaire.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVI.

A Alexandrie, le 18 Juillet 1777.

M.

LA ville, telle qu'elle exiſte aujourd'hui, n'a guères plus de vingt mille habitans, d'après le rapport des François qui y ſont. Elle a deux ports, l'un pour les vaiſſeaux Turcs, l'autre pour les étrangers; tous deux ſont beaux, mais celui des Turcs eſt plus sûr & plus vaſte. Il y a dans la ville des troupes, & un Commandant qui releve du Bey réſident au Grand-Caire. Ses appointemens ſont tirés des revenus de la douane, dont les droits ſont exorbitans pour les Turcs; ils payent onze pour cent, tandis que les Francs ou les autres étrangers ne payent que trois. Mais ſi ceux-ci portent les denrées dans les lieux où l'on ne profeſſe pas publiquement la Religion

Chrétienne, ils payent jusqu'à dix-sept pour cent. Les principales productions du pays sont le ritz, le lin, le coton & la laine : on y voit différens fruits, des bananiers, des orangers, des citroniers, des palmiers ou dattiers : ceux-ci sont élevés & droits, n'ayant de branches qu'au sommet de la tige; les feuilles & les branches ressemblent à celles des roseaux; leur fruit oblong a la grosseur des glands des plus beaux chênes; sa couleur, au moment de sa maturité, ressemble à la pourpre. On voit beaucoup de tamarins & d'autres arbres assez communs en Egypte, dont je parlerai lorsque j'en aurai pénétré l'intérieur.

Le Gouvernement est cruel, ainsi que dans tous les lieux où les Beys exercent leur souveraineté. Le peuple a, dans la figure, je ne sais quoi d'effrayant au premier abord. La religion Mahométane est la dominante. On appelle Mosquées les lieux où l'on va en exercer le culte public; elles sont bâties en rotondes ou en carré long. Les fideles Musulmans s'y rendent le Vendredi, qui est un jour de

fête pour eux, comme le Dimanche & le Samedi le ſont pour les Chrétiens & les Juifs : leurs Prêtres y liſent au peuple aſſemblé des paſſages du Coran, qui eſt leur loi. Leurs cimetieres ſont couverts de ſépulcres de pierres de taille, au bout deſquels eſt placée une piece de bois à quatre palmes de large, travaillée en forme de turban ou de croiſſant. Les Morts ſont premiérement portés dans la Moſquée la tête en avant, puis dans le cimetiere ; on fait des prieres particulieres pour eux dans ces deux endroits. Les pleurs, les gémiſſemens ſont les compagnons du convoi funebre comme par-tout ailleurs. Il y a dans chaque Moſquée un édifice fait en pyramide ou en forme de thiare, entouré d'une baluſtrade ; c'eſt du haut de ces Minarets que l'Arabe crie cinq fois le jour qu'il faut aller à la priere ; ſa voix eſt la cloche du quartier. La plus vaſte & la principale Moſquée eſt celle qui ſert aux grands jours ſolemnels, tels que le Bairan & autres fêtes de leur religion, qui y attirent une grande affluence. Près de

ces Temples sont les tombeaux de leurs Saints.

Sur les fondemens de l'Eglise de sainte Catherine, qui étoit dans l'ancienne ville, est une Mosquée bâtie en rotonde, entourée d'une forêt de palmiers: moyennant une modique somme que les Arabes appellent *le Bacchis*, j'entrai un Vendredi à quatre heures du soir dans celle qui est placée dans un coin de l'Eglise de S. Athanase, Patriarche d'Alexandrie. Les cérémonies de Religion étant finies, & le peuple sorti, le Concierge me conduisit par une petite porte dans le vaste espace de ce Temple, anciennement desservi par les plus savans Prélats qu'ait fourni l'Eglise Grecque, & maintenant profané par les lotions impures des zélés sectateurs de Mahomet. Au milieu de la nef est un réservoir de verd antique, de huit pieds de long & de quatre de large, dont l'eau est versée par des griffons sur les parties du corps que veulent purifier ceux qui vont faire leur priere dans la Mosquée voisine. Les murs de ce grand édifice sont revêtus de

tables de marbre poli. Cent trente colonnes de douze pieds de hauteur, partie de granit & de marbre du pays, ſoutiennent les différens arceaux rangés aux côtés de l'Egliſe, dans un deſquels on voit une grande niche revêtue de moſaïque brute, à l'inſtar de celles qu'on voit à Veniſe dans l'Egliſe de S. Marc. Un coin de cette grande enceinte, fermé par une paliſſade, eſt deſtiné à la ſépulture des Nationaux Mahométans, qui, par des actions religieuſes, ont mérité la vénération de leur ſecte, ou, ſelon le rapport des citoyens, à celle de leurs Prêtres, qu'ils appellent *Imans*. La Moſquée renfermée dans cette grande Egliſe eſt petite, & faite en carré long. Une ſalle dont le ſol eſt couvert de nattes, des bancs, une niche dans laquelle eſt une lampe tantôt éteinte, tantôt allumée, font tous ſes ornemens. Aucun peuple n'a jamais été moins recherché que celui-ci pour les Temples, malgré les beaux modeles que l'idolâtrie née dans ces climats lui avoit laiſſés. Chaque Nation a un goût particulier, qui ſe manifeſte par

des effets ſenſibles : celui des anciens Egyptiens ſe peignoit dans la grandeur des travaux publics, la beauté des édifices, la richeſſe des Temples, & dans ce grand nombre d'entrées de leurs ſuperbes villes, qui étoient comme autant d'aſyles offerts à l'homme ſocial ; mais le goût des Egyptiens modernes n'a extérieurement rien qui ſe faſſe envier. La grandeur de leur luxe eſt renfermée dans les appartemens des femmes, qu'on appelle *Harem*, où il eſt défendu d'entrer ſous les plus graves peines. Ceux qui ont eu la témérité d'y pénétrer aſſurent que les tapis précieux, les étoffes en or & en ſoie, les pierreries, enfin tout ce qui peut fomenter la molleſſe & la ſenſualité, y eſt porté au dernier degré de magnificence, tandis que le ſallon de compagnie où l'on reçoit les hommes, eſt meublé très-ſimplement. Une choſe qui étonne dans ce peuple, c'eſt ſon courage à ſupporter les exactions & les vexations des Souverains. Le Bey ſecrétement averti de la richeſſe d'un Particulier, lui demandera une groſſe ſomme d'argent

proportionnée ou quelquefois supérieure à l'idée qu'il a de sa fortune. Le refus suivra sans doute la proposition, mais la prompte menace du supplice du bâton est une puissante clef qui fait ouvrir le trésor : ce malheureux sujet le donne avec une générosité sans exemple, & se console par la croyance que cette perte étoit dans la volonté de Dieu. On le voit dans cet état de misere, aussi tranquille qu'avec ses trésors, s'aider d'une fermeté héroïque, qui est son plus grand bien, & employer cette fidelle compagne à reprendre les premiers moyens qui l'avoient insensiblement élevé au degré de fortune dont il est déchu. Grand Dieu, s'écrie-t-il dans le moment fâcheux de cette crise, vous m'aviez donné ces biens, vous les reprenez, soyez obéi en tout. Cependant la crainte de pareils événemens rend les riches Egyptiens précautionnés & très-attentifs à cacher leur grande fortune sous les dehors d'une abjecte simplicité. Cette qualité chérie, par la trompeuse politique, détourne quelquefois les yeux du Despote & la dé-

fiance de l'avarice ; mais souvent lorsqu'elle est trop affectée, elle découvre le rideau à la curiosité, qui se paye abondamment du fruit de ses recherches. Les vieux meubles déchirés, étalés dans les salles où l'on reçoit les visites, les divans rongés par les chenilles & les vers, la modestie dans l'extérieur du train & des habits, sont quelquefois des voiles trop transparens pour couvrir l'immensité des richesses, & pour en imposer à l'œil perçant de l'avidité qui s'en rend bientôt maitresse.

Je suis, &c.

LETTRE XLVII.

D'Alexandrie, le 20 Juillet 1777.

M.

JE voulois prendre aujourd'hui la voie de Rosette pour aller au grand Caire; mais on me dit que les Arabes ont quitté les déserts, que leurs courses s'étendent aux environs de cette ville, & que j'en serai infailliblement atteint si je me mets en voyage; ainsi j'attendrai que les chemins ne soient pas infestés de cette troupe vagabonde, & que le mouvement tumultueux occasionné par l'ambition d'un Bey résidant au Caire, qui a exigé d'eux une forte contribution, soit entiérement calmé. Ils cherchent à s'en dédommager en mettant à contribution ceux qu'ils rencontrent sur leur chemin. Le désert qu'ils habitent

eſt à cinquante lieues d'ici : ils menent une vie paſtorale, ſemblable à celle des temps d'Abraham ; ils ſe vantent d'être les deſcendans des anciens Iſmaëlites : ils vont avec leurs troupeaux à laine, avec des vaches & des chameaux, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, n'ayant pour équipage que des tentes qu'ils placent aux lieux où ils s'arrêtent ; ils vivent de lait, d'olives, de figues, de biſcuits & d'une pâte cuite ſous la cendre, qui leur tient lieu de pain. Ils menent une vie tranquille, mais au premier ſignal de guerre, ils ſe raſſemblent au nombre de cent mille, & quelquefois plus ; leur courage s'anime par l'amour de la liberté. Ils ſont robuſtes, adroits, & bon cavaliers ; ils ont d'excellens chevaux pour la courſe & pour la marche ; ils en ont de maigres qu'on croiroit près d'expirer de faim, que j'ai vu galoper d'une vîteſſe incroyable. Leur arme favorite eſt la lance, ou un bâton de douze à quinze palmes de longueur, garni aux extrêmités d'un fer pointu ; ils s'en ſervent avec la

plus grande adreſſe, & le regardent comme une diſtinction particuliere; ils ne portent de ſabres & de piſtolets que lorſqu'ils quittent leurs déſerts pour ſe venger des torts qu'ils ont reçus du Gouvernement, ou lorſque de plus grands beſoins l'exigent. Ils dépouillent le voyageur ſans le tuer, pourvu qu'il ne réſiſte pas. Ils lui diſent, après lui avoir tout enlevé, de leur donner ce qu'ils lui ont pris; ainſi le don forcé du malheureux qui tombe entre leurs mains, met le brigandage à couvert du reproche de l'injuſtice & des loix particulieres qui la défendent. Cependant ils ſont fort hoſpitaliers. L'humanité a ſes droits chez cette Nation errante comme chez les plus policées : l'étranger ſera dépouillé par les uns, & couvert par d'autres qu'il rencontrera. Leur démarche eſt fiere & impoſante; leur peau brunie par les chaleurs exceſſives du climat, & les intempéries de l'air auxquelles ils ſont preſque toujours expoſés, les rend déſagréables à la vue. La ſingularité de leur habit n'eſt guères propre à réparer cette laideur:

une longue cape, faite de laine de brebis & de poil de chameau, à bandes blanches & noires, un bonnet rouge bordé d'une toile blanche assez fine qui couvre leur tête rasée, de larges culottes de lin qui leur vont jusqu'à la pantoufle, une ceinture de toile ou de coton, une longue barbe, voilà le vêtement des Arabes. Ils sont naturellement belliqueux, mais ils l'étoient plus dans les siecles reculés, lorsqu'après avoir soumis l'Egypte à leur domination, ils la gouvernerent sous le nom de Rois-pasteurs deux siecles & demi après la fondation de la Monarchie Egyptienne, d'où ils furent chassés par Amosis, qui rendit la domination aux Chefs naturels du pays à qui elle appartenoit. L'histoire ne rapporte pas qu'ils aient rien fait de remarquable depuis cette époque. Ils ont eu, il est vrai, des guerres à soutenir avec leurs voisins, plutôt pour défendre leur liberté que pour asservir les autres à leur joug. Leur Chef, qu'on traite de Roi, vit d'assez bonne intelligence avec le Grand-Seigneur. Ils partagent à égales por-

tions les offrandes qui ſe font à la Mecque par les Agis ou Pélerins. Le jour de l'élection de leur Chef, ils le font jurer par le plus ſolemnel ſerment qu'il réſiſtera aux Turcs, qu'il ne fera ſa demeure dans aucune ville ou château, & qu'il demeurera toujours en raſe campagne ſous les tentes & les pavillons, & aux déſerts comme leur grand-pere Kedar.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVIII.

LETTRE XLVIII.

A Alexandrie, le 21 Juillet 1777.

M.

LES maiſons de cette ville ſont, en général, bâties en pierres de taille, & ont aſſez d'élévation. Les rues ſont étroites, & donnent la facilité d'étendre d'un toit à l'autre des roſeaux ou des nattes qui garantiſſent les citoyens des brûlantes ardeurs du ſoleil; elles ſont arroſées pluſieurs fois le jour; ces précautions diminuent l'excès de chaleur. L'hôtel de la Nation Françoiſe eſt bâti près du mole; il ſert de logement au Conſul, aux Dragomans, & autres François faiſant en tout le nombre de dix-huit. Les Républiques d'Hollande, de Veniſe, de Raguſe, l'Allemagne & l'Angleterre ont chacune un Conſul réſidant, &

leur hôtel particulier. Ces différentes Nations n'ont de relation avec les Turcs & les Grecs habitans de la ville, que pour des objets relatifs au commerce, & partagent entr'elles les agrémens de la société civile ; mais cette douceur est souvent troublée par les fréquentes révolutions du Gouvernement toujours porté à saisir l'occasion d'exercer la tyrannie envers les Etrangers. Cette animosité, arrêtée quelquefois par la crainte, a des accès de fureur : un événement survenu quelque temps avant mon arrivée, en est une preuve sensible.

Un Perruquier Livournois & deux François étant allé à la chasse, la troisiéme fête de Pâques, à quelques milles d'Alexandrie, entrerent avec leurs chiens dans un champ ensemencé de froment. Le propriétaire les ayant apperçus, les avertit de se retirer ; le Perruquier résistant plus que les autres, fut menacé de coups de bâton ; le chasseur voulant éviter le mauvais traitement qui alloit s'ensuivre, déchargea son fusil sur la tête du paysan ; d'autres paysans ayant entendu le

coup, accoururent au secours de leur frere-croyant, qu'ils virent étendu mort. Ils furent aussitôt à la poursuite du meurtrier; les deux qui n'avoient pas donné le coup, échapperent de leurs mains par le ministere de l'argent, mais ils retinrent le vrai coupable, & le conduisirent devant le Commandant de la ville, qui le fit pendre à l'instant. On craignoit même que la fureur des citoyens ne se portât à massacrer la nation Françoise : les femmes donnerent dans cette occasion un spectacle de cruauté extraordinaire; on les voyoit par un excès de rage signalée mordre & déchirer le cadavre pendu. La Nation Françoise consternée de la catastrophe, attendoit, dans la retraite & le silence, le calme des esprits aigris par ce tragique événement : mais quinze jours suffirent pour diminuer la fermentation; les François commencerent à se montrer dans la ville où on les regarda du même œil qu'auparavant; & tout y paroissoit si tranquille, qu'on n'auroit jamais soupçonné les projets de la plus noire vengeance. Le Consul Fran-

çoit crut pouvoir, comme à l'ordinaire, prendre le plaisir de la promenade, escorté d'un Janissaire ; il étoit déja à deux milles de la ville lorsque le frere du défunt, imbu de l'axiome reçu dans cette nation, que la mort d'un Arabe ou d'un vrai Croyant doit se payer par celle de cent Francs, épioit, dans les tentes placées le long de la route, l'occasion d'exécuter son noir dessein. Le sort tomba malheureusement sur le pauvre Consul. Cet Arabe, dont le visage étoit couvert d'un voile noir, le voyant arriver, fit semblant de chercher au milieu du chemin quelque chose, sans donner à comprendre que c'étoit pour se mettre plus à portée de faire son coup. Le Janissaire passa près de lui ; il ne se détourna pas, mais aussi-tôt que le Consul, qui venoit ensuite, eut passé, il se releva, & lui tira un coup de pistolet à bout touchant, & le renversa mort. La Nation Françoise désolée de la perte de son Chef, & trop foible pour venger elle-même sa mort, eut recours au Bey résidant

au Caire afin d'en obtenir une satisfaction exemplaire ; il condamna la ville d'Alexandrie à lui payer trente mille piastres. Les citoyens irrités de cette contribution, menacerent la Nation Françoise de sa perte entiere ; le complot en étoit déja formé, & à la veille d'être exécuté. Heureusement pour elle la crainte des canons & des troupes françoises renfermées dans une frégate arrivée au port dans cette circonstance, changea l'infâme conspiration en une députation des principaux de la ville vers les Dragomans, pour les supplier d'obtenir du Bey une modération de la moitié de la contribution demandée. Cette proposition fut accompagnée de signes de reconnoissance dont on devoit se défier ; mais quel qu'en dût être l'événement, ils furent accueillis, la réduction fut obtenue à la sollicitation de la Nation Françoise, & tout reprit sa premiere tranquillité. La frégate Françoise étoit en rade, & on sait que la terreur étant l'ame d'un Gouvernement despotique, sa dureté ne

peut être amollie que par les mêmes moyens qui font son soutien.

Mais si, pour rendre l'activité & la liberté au commerce, il étoit possible de tenir en station dans ces divers parages quelque vaisseau armé & équipé de troupes de guerre, dès-lors la présence de cette forteresse ambulante seroit la sauve-garde de la Nation, la protectrice immédiate de son commerce, & le censeur sévere de la cupidité du Gouvernement; sans cette précaution la Nation Françoise n'aura jamais dans ce pays qu'une existence précaire.

Je suis, &c.

LETTRE XLIX.

A Alexandrie, le 22 Juillet 1777.

M.

LES Religions Grecque, Cophte, Juive & Catholique ſont tolérées dans cette ville, & les différens Sectaires ont la liberté d'exercer leur culte dans les Temples bâtis dans l'intérieur des maiſons : aucun n'a le privilége d'avoir des cloches ſonnantes ; toutes ont des Miniſtres particuliers. Les Cophtes, qu'on dit être les deſcendans des anciens Egyptiens, ont une Egliſe dont l'enſemble donne à croire que ſon antiquité remonte à la naiſſance de la Religion Catholique : elle eſt honorée de la tête de S. Marc dans une urne qui eſt placée dans leur Chapelle, où l'on remarque une ancienne chaire de bois ſculpté dans le goût

antique. Les Cophtes ſont pour la plûpart ſchiſmatiques, & mènent une vie auſtere & retirée : leurs jeûnes ſont fréquens & rigides ; ils ſuivent les rits de l'ancienne liturgie Egyptienne. Ils n'ont point de commerce avec leurs femmes en Carême, ni lorſqu'ils doivent célébrer la Meſſe. Les Franciſcains ont une maiſon que l'on appelle l'Hoſpice de Terre-Sainte. La France leur paie deux Janiſſaires pour en garder la porte, & chaque vaiſſeau François qui va à Livourne leur donne deux pataques ; ils ont dans leur jardin des palmiers, des vignes, & une citerne dont l'eau eſt excellente. Voilà ce qui me reſtoit à vous dire de cette ville : je ne vous parle pas de ſa poſition voiſine de la mer, de l'affluence des vaiſſeaux qui viennent dans ſes ports, de la multitude de chameaux & de dromadaires qu'on y voit, de la variété des oiſeaux dont le plumage eſt charmant, ni de la quantité d'autruches qui prennent leur naiſſance dans ce pays.

Je ſuis, &c.

LETTRE L.

De Rosette, le 23 Juillet 1777.

M.

Nos matelots étant prêts, nous sommes partis d'Alexandrie au nombre de trente, parmi lesquels se trouvoit le Baron de Durfort, Commandant l'Athalante, & les autres Officiers qui servoient cette frégate laissée en rade. Mes compagnons de voyage étoient munis d'armes défensives ; il faisoit beau les entendre s'entretenir des Arabes qui oseroient les arrêter en chemin. Nous avons vu à la gauche, en sortant de la ville, le palais & l'obélisque de la fameuse Cléopatre, qui a environ soixante palmes de hauteur & dix de large. Bientôt après nous sommes entrés dans des déserts

ſablonneux : les bêtes de ſomme, accoutumées à ces routes, nous ont merveilleuſement tiré d'affaire : elles entroient dans le ſable juſqu'au ventre, & s'en dégageoient. Des ouragans élevant des tourbillons de pouſſiere & de ſable, obſcurciſſoient la route que nous devions tenir ; mais de grandes colonnes placées de diſtance en diſtance étoient nos guides dans ces lieux déſerts. Quelque temps après nous avons quitté les ſables mouvans pour marcher ſur celui qui eſt baigné par les flots de la mer. La nuit nous a ſurpris entre la mer & le déſert ; mais un Moucre muni d'un falot allumé, marchoit devant nous ; on le ſuivoit en file. Sa lumiere étoit preſque doublée par les flots de la mer qui la réfléchiſſoient vers nous. Ces vagues venoient ſe briſer ſur les pieds de nos mulets, même quelquefois ſur les nôtres ; mais nous préférions ce déſagrément à la ſécchereſſe du ſable que nous avions quitté. Enfin, à onze heures du ſoir nous avons trouvé un Amadi, ou habitation déſerte, à

quatre cents pas de la mer. Nous nous y sommes réposés deux heures, & nous avons mangé les mets que nous portions avec nous. Cet Amadi, construit pour la commodité des voyageurs, est un large bâtiment carré, dans lequel est une vaste salle couverte de vieilles nattes, & à côté un espace pour placer les chevaux. Cet hôtel ayant pour concierge & pour hôte la solitude, la mer & les sables, fut témoin de notre appétit & de la gaieté du repas. Etant partis après-minuit, nous sommes rentrés sur les sables humides, où nous avons marché pendant quatre heures; nous avons ensuite repris les collines sablonneuses & arides, que nous avons suivies pendant une heure jusqu'aux portes de la ville de Rosette, où nous sommes arrivés à cinq heures du matin. On ne voit dans la traversée d'Alexandrie à Rosette que mer, plaine, sable, des chameaux paissans dans de maigres pâturages, & des palmiers épars à de grandes distances les uns des autres. Nous avons tâché de réparer

dans l'hôtel de la Nation Françoiſe, par un léger repos, le ſommeil que nous avions perdu.

Je ſuis, &c.

LETTRE LI.

A Rosette en Egypte, le 23 Juillet 1777.

M.

ENFIN je vois un bras du fleuve du Nil, dont les histoires ont tant parlé. Il est profond, majestueux, large comme le Pô à Ferrare, ou comme le Rhône à Beaucaire, entraînant avec une fierté orgueilleuse ce qu'il rencontre, allant d'un cours rapide forcer les eaux de la mer de l erecevoir dans leur sein, laissant dans un cours de neuf cents lieues, depuis l'Abyssinie, lieu de sa naissance, jusqu'à l'embouchure de Canope où il va se perdre, des marques de la plus grande fertilité. Qu'il est beau de voir ses rives, que les vapeurs fraîches des eaux entretiennent émail-

lées de fleurs & de plantes, ces tapis verds rangés en amphithéâtre pour se faire mieux remarquer, & les terres fertilisées par les sels du limon! Mais ces riants objets que les yeux attentifs ne cessent de contempler, deviennent bien plus intéressans lorsque l'on porte ses regards dans le lointain vers les arides côteaux desséchés par les rayons brûlans du soleil, & couverts d'arbres pâlissans. Ce contraste qui rend ses bords & le voisinage plus chéri, est compté pour peu par ce fleuve chargé de fécondité, s'il ne répand ses bienfaits sur les lieux éloignés qui sont dans l'indigence. Comme s'il étoit animé du zele le plus intelligent, on le voit dans un temps marqué s'élever au-dessus de son lit, courant avec rapidité sur les terres entr'ouvertes & desséchées, qui semblent implorer le bienfait de ses flots vivifians. La couleur rougeâtre qu'il prend dans le temps de sa grande action, est le symbole de vie qu'il va donner à la nature expirante de chaleur; jamais on ne la lui voit prendre avec tant d'éclat, qu'aux

temps de crise où la terre a le plus grand besoin de son secours ; & ce n'est qu'aux époques fixes de la grande nécessité qu'il consacre ses débordemens périodiques, & qu'il donne par ses bénignes influences un spectacle aussi agréable à la vue, qu'utile à l'humanité. La saison de l'été étant brûlante dans ces climats Africains, est celle qu'il choisit pour descendre avec plus d'abondance & d'impétuosité de ses hautes cataractes, & pour abreuver la terre prête à expirer de soif. C'est au moment de cette grande révolution qu'il prend une couleur rougeâtre ; mais ses eaux reprennent leur limpidité après un quart-d'heure de repos. Elles sont plus légeres que celles des fontaines, & leur fraîcheur invite à s'en abreuver. Les divers Peuples donnent différens noms à ce beau fleuve ; il est appellé Gehon par l'Historien sacré, Nim par les Egyptiens, Tacui par les Ethiopiens, & Nil par les Latins. Les Nations même les plus éloignées de sa source, qui ne le connoissent que par des relations étrangeres, se plaisent à lui donner un nom

comme pour s'affilier aux Peuples qui le possedent, ou pour honorer de loin dans sa merveilleuse fécondité la généreuse providence de l'Auteur de la Nature. Ce fleuve incomparable ne se borne point à fertiliser les campagnes; il dépose aux portes des villes plusieurs objets de commerce & de consommation qu'elles ne pourroient point se procurer sans ses utiles débordemens: c'est à lui que la ville de Rosette doit son lustre; c'est par lui qu'elle est abondamment pourvue des objets de premiere nécessité. Elle en reçoit à la vérité quelques-uns par la voie de la mer, & d'Alexandrie; mais ils lui seroient inutiles si le Nil n'en facilitoit le transport & la vente; aussi cette ville lui présente sa face la plus agréable, & expose l'autre aux déserts sablonneux qui l'environnent; & comme si ce fleuve étendoit son influence jusques sur les caracteres, on voit le peuple qui habite son voisinage, naturellement plus doux que celui qui habite les lieux agrestes & desséchés: aussi l'étranger qui se promene dans l'enceinte de Rosette n'est

pas exposé comme à Alexandrie aux insultes du mauvais naturel ; les hommes y sont plus civils & moins féroces. La fermentation si naturelle au Gouvernement Africain paroît s'éteindre dans ses vapeurs aqueuses : rarement le cri affligeant du désordre s'y fait entendre ; la bonne police sait s'y maintenir d'elle-même sans les menaces de l'autorité : les seules révolutions qui agitent les citoyens, sont le flux & reflux d'un commerce varié, l'activité progressive des intérêts, la multitude des transports, les flots des espérances, les soins de la navigation & les soucis des combinaisons. Trente mille habitans qu'on dit être contenus dans la ville, bâtie en tuiles à carreaux, sont presque tous animés du même zele ; les plus misérables s'occupent à arracher toutes les plantes qui servent à leur nourriture, & sur-tout les racines d'une plante qu'ils appellent *Gramous*, dont le fruit est gros comme une fêve, & fort estimé par les Arabes. La figure & la hauteur de cette plante ressem-

blent à celles qu'on voit dans nos prés. Je vais m'arranger avec le Rays Turc pour partir demain. *Allakerim Meſſecum bathe.*

Je ſuis, &c.

LETTRE LII.

Au Caire, le 24 Juillet 1777.

M.

C'EST aux premiers momens d'un embarquement défiré que la joie réferve fes plus doux fentimens. Le cours rapide des eaux, la diverfité des fites, & d'autres plaifirs que l'imagination fe donne, & qu'on ne peut exprimer, femblent étendre le domaine du voyageur, en lui offrant une variété infinie de jouiffances. Il y a déja quatre heures que nous voguons fur ce beau fleuve, qui s'enfle à chaque inftant pour laiffer à la vue l'avantage de dominer à l'aife les belles plaines qui le bordent. On en voit de verdoyantes, couvertes de riz & de palmiers, terminées par des villages. Celui qu'on trouve à la gauche

du fleuve, & qui est à quatre heures de chemin de Rosette, s'appelle *Metoubes*; on le distingue des autres, moins par sa beauté que par le caractere particulier de licence qui regne entre les citoyens de l'un & de l'autre sexe; il regne pourtant parmi eux un genre d'affabilité qui semble fait pour en civiliser les excès; c'est l'hospitalité gracieuse qu'y trouve l'Etranger, & on assure qu'elle y est aussi fidélement observée que dans un village de la Phénicie qu'on appelle *Martavan*, où l'on tient regiftre des Etrangers qui passent, afin qu'on puisse avoir l'avantage de les loger chacun à son tour: moyennant un Bacchis on est maître despotique de tout ce qui appartient à l'hôte chez lequel on est logé. Ce bel exemple nous montre les effets de l'humanité dans les lieux où l'on ne la croiroit pas, & donne une belle leçon aux Nations plus policées qui s'en croient seules dépositaires. Mais cette noble vertu que des effets visibles décelent malgré elle, devient encore plus admirable par l'attribut de modestie qui lui fait

chercher de préférence les lieux sauvages & solitaires pour préserver son intégrité des atteintes du faste orgueilleux qui se fait gloire en certaines occasions d'en protéger les droits.

Les villages de Dirout & de Saudion, placés à la droite & à la gauche du fleuve que nous remontons avec vitesse, n'ont pas la même réputation que Metoubes; & comme si les lieux qui l'avoisinent vouloient le rendre plus aimable par des contrastes frappans, on assure qu'un Etranger qui oseroit aborder dans ces bourgs, seroit puni de sa témérité. Un vent propice nous a éloignés de ces bords cruels, & nous a approché de Fongoa, bourg presqu'aussi grand que Rosette. Ses dehors sont ornés de vignes, dont les raisins sont mûrs à présent. J'en ai fait acheter d'excellens; on s'en sert comme des autres fruits; on les garde sans les presser. Il est assez rare de voir des vignes en Egypte, depuis un événement arrivé au siecle dernier au Pacha du Caire. Ce Gouverneur tranquille dans son château, y fut assassiné par des soldats

ivres. Le Grand-Seigneur ſenſible à cet accident, voulant guérir le mal en attaquant la cauſe, ordonna qu'on arrachât toutes les vignes, & que les vins qui entreroient dans le royaume payeroient un tribut exceſſif. La ſévérité de cet ordre cauſa plus de mal qu'elle n'en empêcha : la boiſſon y eſt devenue rare, mais les meurtres y ſont auſſi fréquens, & le ſang trop facilement verſé. Nous voulions mouiller le ſoir la petite ancre près du rivage, pour éviter les dangers d'une navigation nocturne. Le Cangis préféra d'en courir les riſques, à ceux d'être pris ou maſſacrés par les brigands qui voltigent le long des bords du fleuve. La réſiſtance des gens de notre équipage eût été trop foible pour repouſſer les attaques ; toute leur artillerie conſiſtoit en cinq fuſils : cependant ils ont fait des décharges de moment à autre, & ont tenu les fanaux allumés pendant toute la nuit, pour en impoſer à l'ennemi. Ils ont paru au lever de l'aurore auſſi fiers de leur contenance que s'ils euſſent combattu. Chacun ſe faiſoit gloire de

la poudre qu'il avoit brûlée : ils célébroient leurs succès au son du haut-bois, & le tambour battant exprimoit le courage qu'ils avoient eu. Les habitans du village de Salomon, près duquel nous passions, accoururent à nous, & quitterent leurs maisons d'argile pour nous voir passer. Des puits à roue, placés de distance en distance pour puiser les eaux du fleuve, qui ne peut dominer le terrain élevé, étoient les objets que nous trouvions à la suite du village. Plus loin nous vîmes trois pêcheurs dans un bateau venir nous offrir le fruit de leur pêche. Le poisson ressembloit aux siéges de nos Pyrénées ; il est d'un goût fade, & à très-bon marché. Le plaisir de cette visite fut troublé par un malheur imprévu : à peine furent-ils rentrés dans leur nacelle, qu'un vent impétueux ayant surpris la voile tendue, renversa tout dans l'eau : deux se sauverent à la nage, & le troisieme, qui se trouva accroché dans les filets, étoit sur le point de périr si nos gens ne lui eussent donné un prompt secours, & ne l'eussent délivré de sept crochets

qui lui perçoient le corps. Il a supporté l'opération avec une constance qui nous a étonné ; il a fumé sa pipe aussi tranquillement que si rien ne lui étoit arrivé. Par un enchaînement de causes secondes, un autre vent aussi violent parut se déchaîner, & vouloir renverser notre bâtiment comme celui des pêcheurs : il inclina si fort le caiche, que l'eau entroit par le sabord de notre chambre. La vitesse avec laquelle nous allions, faisoit craindre de chavirer. Les matelots qui savent très-bien nager, s'en embarrassoient peu ; ils exhortoient au courage, & faisoient des offres de secours à ceux qui n'avoient pas le même talent. Le bâtiment reprit son à-plomb vers les côtes de la terre de Gessen. Le plaisir de voir ce fertile pays, qui a été long-temps la demeure des anciens Israëlites, me donna l'envie d'y pénétrer. En abordant je vis une immense plaine couverte de cannes à sucre ; plus loin étoient des forêts de dattiers, de la hauteur des pins des Pyrénées. En d'autres quartiers que la nature a symétrisés, étoient des arbrisseaux qui portoient

portoient d'excellens fruits, appellés par les Naturels du pays *Barboug*, *Thoul* & *Carroubi*. Le fruit du premier a la couleur violette, & est très-bon pour les confitures. Cet arbre est de la hauteur des érables de nos Pyrénées ; le second a son fruit gros comme une fêve ; il est très-succulent, c'est le fruit le plus précoce du pays : il est rouge, blanc, noir, selon l'espece & la qualité du terrain : le troisieme a la forme & la longueur d'une petite gaîne ; les grains qui sont dedans sont rouges, & bons à manger. L'arbre qui porte ce fruit est élevé comme un pommier à hautes branches ; j'y ai encore vu un arbrisseau appellé Bamia ; sa fleur est jaune, & son fruit bon à manger.

En sortant de cette plaine, j'ai trouvé sur le rivage du Nil un arbrisseau qu'on nomme *Tamrahenné*. Ses feuilles vertes, serrées entre les doigts, rougissent ce qu'elles touchent. Les Turques mariées s'en servent pour rougir leurs ongles & le bout de leurs doigts : nos matelots Egyptiens me dirent que cet arbre étoit très

eſtimé dans leur pays, & m'annoncerent par le ſon des inſtrumens la vue de Négila, bourg très-bien bâti, où il eſt fort commun. Il eſt d'uſage chez eux de tirer des coups de fuſils & de battre la caiſſe lorſqu'ils paſſent près des villages, c'eſt leur maniere de ſaluer les Egyptiens poſtés aux paſſages ; ceux-ci rendent à leur tour le ſalut au bruit du tambour & d'autres inſtrumens de fer, qu'ils battent avec force ; chacun crie ſes complimens à ſa mode. Les bords du fleuve ſont remplis de gens de tout ſexe, qui viennent ſe baigner dans ſes eaux. Nous venons de paſſer près des villages de Tounoub & Monnouphebete ; celui-ci eſt très-vaſte. Le lin qu'on y recueille a une hauteur preſque double de celui de l'Europe : plus loin, & ſur la rive du fleuve, eſt le village de Caleph. J'y ai vu dans les baſſes-cours des maiſons des monceaux de riz ; on y fait des teintures bleues très-eſtimées.

Nous avons quitté le petit canal pour joindre à Capkreleme la grande branche du Nil dont nous nous étions

écartés. Sa crue s'étendoit déja ſur une partie des plaines ; celles qu'il ne couvroit point encore s'arroſoient par les ſoins des habitans. Pour cela ils ſe placent deux à deux, tenant une longue corde : au milieu eſt un ſceau avec lequel ils puiſent l'eau pour la jetter au-deſſus des bords dans des canaux qui la diſtribuent aux diverſes parties de la plaine qu'on veut arroſer. A une autre diſtance ſont des puits à roue, qui verſent l'eau ſur les terres, par la force des bœufs qui tournent les vaſes où elle eſt enfermée : on ne ſait lequel admirer le plus, ou l'induſtrie des habitans, ou la fertilité du fleuve ; mais ces perſpectives ont bientôt diſparu pour nous, en arrivant le 27 à Boulac. Ce fauxbourg a environ trois milles de longueur juſqu'à la ville du Caire ; l'eſpace en eſt rempli de maiſons, de plaines, & de beaux réſervoirs. Les plus voiſins de la ville ſont entourés de maiſons & de promenades. Ces grands réſervoirs qu'ils appellent *Benqués*, ſont remplis d'eau dans la crue du Nil. Les Egyptiens vont s'y

promener dans de jolies barques, & s'y donnent d'agréables fêtes. Enfin j'arrivai, après une heure de chemin, dans la capitale de l'Egypte.

Je suis, &c.

LETTRE LIII.

Au Grand-Caire en Egypte, le 28 Juillet 1777.

M.

CETTE ville est la capitale de l'Egypte, comme l'étoient autrefois Thèbes, Memphis & Alexandrie. Les Historiens lui ont donné les dénominations d'Héliopolis, de Babylone, & même de Memphis. Cette diversité de noms a sans doute été occasionnée par les relations des voyageurs qui ont voulu la rendre dépositaire des noms de ces anciennes capitales. Sa population, le puits & les greniers de Joseph, & d'autres conjectures qu'il seroit inutile de rapporter, ont fait croire que les fondemens du Caire étoient ceux de l'ancienne Memphis, sur-tout lorsqu'on lit dans l'histoire des autres

villes, que ce qui n'étoit souvent dans l'origine que dépendance ou fauxbourg, a pris dans la suite du temps le nom de la ville même, par droit de succession & de voisinage (1). Quoi qu'il en soit, le Caire est une grande & belle ville, située dans une plaine ; elle est le séjour des Princes qui gouvernent l'Egypte. Le peu de temps que je l'ai habitée ne m'a pas permis de calculer le nombre de ses citoyens. La multitude qu'on en voit entassée dans les rues est innombrable : toutes les fois que j'avois à y marcher, il me falloit un guide pour percer la foule. Un Jésuite qui l'habite depuis trente ans, m'a assuré que sa population se montoit à 1800000 habitans, en y comprenant ceux du vieux Caire & du fauxbourg. Cette ville est fort riche, & très-commerçante en lin, riz, coton, froment, cuirs, toiles, étoffes de Perse & de

(1) L'Auteur des Lettres sur l'Egypte a discuté & éclairci cette question.

l'Inde ; elle est comme le centre où aboutissent les Nations du Monde connu. On y voit des Ethiopiens, des Assyriens, des Arméniens, des Tartares & des Scythes. L'affluence en est si grande, que la ville paroît petite malgré sa vaste étendue, qu'on évalue à trois milles de longueur, sans y comprendre le vieux Caire ni Boulac qui y tiennent ; elle est sans murs de fortification, ouverte de tous côtés. Ses édifices sont de cinq à six étages, bâtis en pierres de taille ; le comble est en plate-forme. C'est sur ces terrasses élevées que les citoyens vont prendre le frais, & faire des repas de société. Les François qui habitent depuis long-temps cette ville, m'ont dit que trente mille hommes chargés d'arroser les rues tous les jours, & de fournir de l'eau aux habitans, vont la chercher dans le Nil, & la portent renfermée dans des outres de peau de chevre. Le nombre des rues est immense ; la plupart n'ont point de pavé : chacune a sa porte, que les habitans ferment lorsque les Princes se font la guerre dans la ville. Elles

font illuminées la nuit pour la commodité des Marchands, que la fraîcheur invite au travail, & dédommage des chaleurs du jour. Les rues font étroites, & couvertes de nattes ou de draps qui interceptent les rayons du soleil. On compte parmi elles plusieurs Bazarts voûtés ou Marchés publics, où se vendent les divers objets de consommation ; il y en a qui sont destinés pour l'achat des esclaves de tout sexe, qu'on expose en vente comme les autres denrées ; l'extérieur des édifices est presque par-tout enfumé & triste. Lorsque les birquès ou réservoirs commencent à s'emplir des eaux du Nil, les Seigneurs & les riches Egyptiens vont s'y promener sur des bateaux. Ces amusemens suivis de repas de société sont les effets de la joie que leur cause l'arrivée du Nil dans ces lieux auparavant desséchés. Les Dames Turques y vont quelquefois distraire leur mélancolie, & ont su forcer les loix séveres de la servitude à se relâcher dans ces circonstances.

Les Mosquées occupent un grand

eſpace dans cette ville ; on en compte plus de cinq cents de différentes grandeurs : elles ſont ornées d'une tour ou minaret, environné d'un balcon, ſur lequel ſe tiennent les crieurs publics, qui avertiſſent les citoyens de faire la priere aux heures fixées par leur religion ; le bruit qu'ils font dans ces lieux élevés, & le tumulte de la ville étonnent ceux qui n'y ſont pas accoutumés. Les aveugles ſont chargés de cette pénible fonction par le gouvernement. Ce climat tantôt brûlant, tantôt rafraîchi par les vents & les vapeurs du Nil, ſouvent obſcurci par des nuages de pouſſiere, eſt abondamment pourvu de ces ſortes de gens. On m'a aſſuré que plus de deux mille ſont conſacrés à cet exercice. Les voix humaines ſont les clochers des Egyptiens & des Mahométans ; mais j'oſerois croire qu'il y a bien des cloches de fonte qui ſe font moins entendre que la voix de ces miſérables aveugles, qui crient tous enſemble cinq fois le jour dans les différens quartiers de la ville. Ceux qui ſe promenent dans les rues à midi, diſant en leur langue

qu'il faut aller à la priere, ne sont point aveugles, & ne crient pas comme les autres. La premiere époque où les Egyptiens sont invités à la priere, s'appelle *Salaame*; c'est une heure & demie avant le jour; la seconde, qui est à midi, s'appelle *Eldor*; la troisieme, entre midi & le couchant du soleil, se nomme *Elaïr*; la quatrieme, qui est au soleil couché, *Elmagrebe*; la cinquieme enfin, se nomme *Elachier*, cinq quarts-d'heure après le soleil couché; mais pendant le Ramadam, qui dure trente jours, ils prient cinq fois la nuit, & se lavent autant de fois. La durée de ces prieres est de six à sept minutes: j'en ai vu prier en rase campagne, dans les bâtimens & dans les villes, & je ne crois pas qu'on puisse le faire avec plus de ferveur; on les voit lever les mains vers le ciel, & se prosterner à terre; leur corps est tout en mouvement; tantôt ils courbent leur tête jusqu'à mi-corps, tantôt ils placent leurs mains derriere l'oreille; & le résultat de cette violente agitation est presque toujours une écume qui sort de leur bouche, ou une sueur

qui montre la ferveur de l'action. S'ils ſont occupés aux travaux méchaniques ou en voyage, ils étendent, aux heures de la priere, des tapis ou une large ceinture, & le challé du turban. Ils ſont très-exacts à ſuivre leur liturgie. En général, les droits de l'hoſpitalité ſont ſacrés chez cette nation; ſes fondations & le nombre de ſes hôpitaux en ſont des preuves. Dans ces aſyles d'humanité ſe rendent les naturels du pays & les étrangers, de quelque religion qu'ils ſoient; l'aſſiſtance eſt accordée indifféremment à quiconque en réclame. Trois jours fixés dans la ſemaine ouvrent la porte aux malheureux qui ne peuvent ſe paſſer de ſecours; on leur diſtribue du pain, de la viande & du riz. L'hoſpitalité eſt ſi reſpectée, que leur plus grand plaiſir eſt de voir l'étranger ſe mêler à leurs repas, & manger de ce qui eſt ſervi ſur leur table; & par une ſuite de ce principe, ils ne dédaignent pas de ſe faire donner de ce que les autres mangent. J'étois un jour aſſis devant la porte de la maiſon où j'étois logé: un Egyptien me prit en paſſant

une portion de gâteau que j'avois dans la main, & après l'avoir mangée devant moi, il se retira, me disant Catavalla querac! *Que Dieu accroisse ton bien!* Cette maniere simple, qui étoit plus un signe de cordialité que de besoin, me donna bien à comprendre que les peuples quelconques portent en eux un germe de bonté naturelle que les passions ne peuvent étouffer: j'oserois même dire que la Nation Egyptienne l'emporte beaucoup sur les plus éclairées dans la connoissance des choses qui tiennent à la nature de l'homme; il semble que l'instinct primitif s'altére moins dans la rustique simplicité de l'ignorance.

Je suis, &c.

LETTRE LIV.

Au Caire, le 6 Août 1777.

M.

LE Royaume de l'Egypte eſt borné au nord par la Méditerranée ; au midi par la Nubie; à l'orient & à l'occident par une longue chaîne de montagnes ſtériles; il eſt comme une vallée aſſez étroite, au milieu de laquelle le Nil a ſon cours. Sa plus grande largeur ſe prend depuis Alexandrie juſqu'à Damiette, elle eſt au moins de ſoixante lieues; elle ſe rétrécit inſenſiblement, & n'a, à-peu-près, qu'une journée de chemin de largeur juſqu'aux environs de Saïd. Sa longueur du ſeptentrion au midi, depuis la Méditerranée juſques au Royaume de Nubie, où eſt la grande cataracte, eſt d'environ deux cents

cinquante lieues. Ce Royaume, si ancien, & toujours fertilisé par les influences d'un fleuve majestueux, a fait l'ambition des plus grands Conquérans: les arts, les sciences, la superstition y ont régné tour-à-tour. Mahomet a su l'asservir mieux que ses premiers maîtres, en captivant sous ses loix le corps & l'esprit de ses sujets. Pour réussir dans cette œuvre difficile, il commença par laisser aux passions un cours libre, sachant bien que par l'abrutissement l'esprit perdroit insensiblement son goût naturel pour les sciences & pour les arts. Il défendit à ses peuples la lecture des livres, hors celle du Coran, composé de quelques préceptes de morale, de contes fabuleux & superstieux. Les passions brutales trouvant dans ce Code la liberté de se propager, forcerent la barriere du cœur, & introduisirent un tel relâchement, que tout l'homme en fut énervé. Bientôt les Egyptiens préférerent les loisirs de la mollesse aux sérieuses occupations de l'esprit, & le calme d'un honteux repos aux soucis d'une louable activité : l'inertie se for-

tifiant par le manque d'exercice, affoiblit leurs mains, & la mollesse sa compagne craignit de les souiller dans la grandeur des travaux. Tout fut négligé ; on vit en peu de temps les beaux édifices tomber en ruine, les établissemens d'industrie & d'utilité se perdre par la lâche oisiveté, le goût des améliorations éteint, les écoles de sagesse & d'éducation, où les sages Philosophes alloient puiser les préceptes de morale & de législation, devenir solitaires & désertes, les tours élevées, & les observatoires sur lesquels les fameux Astrologues alloient avec des yeux éclairés considérer les astres, & en déviner les révolutions, céderent la place à de petites tours bâties sur les Mosquées, sur lesquelles se tiennent des gens privés de goût & de lumiere, & n'ayant que le mérite de pousser des cris épouvantables, très-propres à réveiller les regrets de la perte des lieux, où la belle curiosité alloit se satisfaire. Il ne faut plus chercher les cent Temples fameux que fit ériger le grand Roi Sésostris aux Dieux tu-

télaires, vers le dix-ſeptieme ſiecle avant notre Ere, en actions de graces des victoires qu'il venoit de remporter, ni le grand nombre de canaux qu'il fit conſtruire aux deux côtés du fleuve depuis Memphis jusqu'à la mer, pour établir la communication entre les villes les plus éloignées, & pour rendre l'Egypte inacceſſible à la cavalerie des ennemis qui avoient coutume de l'inquiéter par de fréquentes incurſions; ni ces villes conſidérables bâties ſur les hautes levées qu'il avoit fait faire pour la ſûreté des habitans pendant le débordement du Nil. On voit bien en certains endroits quelques canaux qui ne ſont pas encore comblés, & des hautes levées; mais les maiſons délâbrées qui y ſont bâties, reſſemblent plus à des chaumieres qu'à des édifices de ville.

Ce pays renommé par ſa beauté & ſa fertilité, eſt gouverné par quinze Princes qu'on appelle Beys, & par un Pacha; ils ſont leur réſidence dans la ville du Caire. Le plus fort ou le plus aguerri prend le titre de Bey commandant; chacun d'eux a ſous ſa

domination un nombre confidérable de villes & de bourgs qui fuffiroient à l'entretien honorable de la fouveraineté ; malheureufement l'ambition, destructive du bonheur, leur infpire des projets d'agrandiffement, & les met toujours en guerre : certains s'uniffent pour fubjuguer le plus puiffant; celui-ci vaincu eft remplacé par un autre qui chaffe les premiers ; c'eft un cercle continuel de factions & de troubles. Les Beys élus portent le bâton de Commandant, & font revêtus d'une peliffe par le Pacha qui réfide au château du Caire : ils font tous Chrétiens d'origine ; on les achete dans un âge tendre en Géorgie, en Arménie ou dans la Colchide, puis on les mene à la cour des Princes, où on leur donne des emplois proportionnés à leur capacité : leur mérite & l'affection du Prince qu'ils fervent, font caufes de leur élévation ; mais jamais ils ne peuvent parvenir à l'éminente dignité, qu'ils n'aient été efclaves. Prefque toujours le pourvu fait la guerre à fon bienfaicteur : il faut, dès qu'ils paroiffent dans les rues,

que les habitans qui sont à cheval ou sur des ânes (1), en descendent lorsqu'ils passent; sans cette marque de respect on recevroit à l'instant de cruelles bastonnades. J'ai vu ici un François se plaindre encore d'un grand coup de bâton qu'on lui donna il y a six ans, pour avoir manqué à cela. Les guerres que les Beys se font dans la ville, sont aussi singulieres que meurtrieres: des pierres qu'ils amoncelent dans les rues, leur servent de retranchemens; les troupes postées derriere tirent leur coup de fusil. Ainsi se massacrent ces hommes qui devroient donner des exemples de douceur & de modération; heureusement le peuple ne prend point de part à leurs querelles; il en est quitte en se barricadant dans son quartier. Mais ces troubles sont ordinairement terminés par la mort des factieux, ou par la fuite des plus foibles. Nous ve-

(1) Il est défendu aux Francs ou Européens de monter sur des chevaux.

nons d'en voir un exemple dans la fuite de quatre Beys, dont les noms sont Ibrahim, Amourad, Moustapha, & Calile. Ismaël Bey, qui est maintenant le Commandant, vient d'envoyer des lettres aux villes d'Egypte, pour les prévenir que ces quatre Beys devoient être regardés comme réprouvés de Dieu & du Grand-Seigneur, & de se tenir en garde contre les violences qu'ils pourroient exercer dans leur fuite ; mais ces avertissemens ne sont pas arrivés à temps dans certains lieux, car on dit qu'ils ont déja dévasté plusieurs villages ; qu'avec les nouvelles contributions & les richesses qu'ils ont emportées du Caire, ils se disposent à attaquer Ismaël Bey, & à recommencer la guerre qu'on croyoit éteinte. Le Pacha a beaucoup d'influence dans le sort de ces guerres, par la faveur qu'il accorde aux uns plutôt qu'aux autres ; mais les seules forces des avis & de l'autorité ne peuvent quelquefois rien sans celle des bras. Il n'a autour de lui qu'une petite troupe de Janissaires qui servent à sa garde & à celle du Château, ni

d'autres ressources que celles qu'il tire de la politique & du rang qu'il occupe. Ce Royaume, tributaire du Grand-Seigneur, devroit lui rapporter un revenu de plus de vingt millions; mais on m'assure qu'il n'en retire peut-être pas deux. Les Beys étant les souverains administrateurs, gardent pour eux la meilleure partie, & lui laissent la plus petite, comme une foible preuve de leur dépendance.

Mais ce qui m'étonne dans ce gouvernement, composé de tant de maîtres, c'est qu'il se maintient tel par des révolutions qui, pour l'ordinaire, sont cause de la chute des autres; &, sans aller chercher plus loin des exemples, je me servirai de celui que je trouve dans le Royaume même.

L'Histoire rapporte qu'en l'an 685 avant notre Ere, le Royaume passa dans les mains de douze Seigneurs, qui se le partagerent en parties égales; que leur regne dura quinze ans dans la plus douce harmonie, & que, pour laisser à la postérité un monument célébre de cette union, ils firent bâtir,

à frais communs, à l'extrêmité méridionale du lac Métis, le fameux labyrinthe composé de douze grands palais; mais la Discorde, jalouse de cette belle harmonie, déchaîna ses serpens funestes: une affreuse tempête ayant jetté sur les côtes d'Egypte un vaisseau chargé de soldats Grecs, Psammitique, un des douze Seigneurs, les reçut avec bonté. Ce renfort, joint aux troupes qu'il avoit déja, l'arma contre ses collégues; il les attaqua successivement, & les ayant défaits les uns après les autres, il demeura seul maître de l'Egypte. Le Gouvernement monarchique reprit ses anciens droits: mais il n'en est pas ainsi des Princes qui gouvernent aujourd'hui l'Egypte, ils sont toujours en guerre, ils se chassent & se tuent: jamais leur place n'est vuide, & le plus fort n'a jamais le courage de s'affermir sur le trône. Il nomme à la vérité des Beys pour remplacer ceux dont il s'est défait; mais la puissance du Pacha lui défend d'aller plus loin. Il dira à tel de ses Officiers qu'il chérira le plus, & en qui il reconnoîtra plus de mérite, qu'il

le fait Bey : celui-ci prend aussi-tôt la pélisse des mains du Pacha ; il devient aussi souverain que les autres, mais il a moins de fortune & de force, parce qu'il n'a pas encore sucé le revenu de ses terres. Sa Cour est d'abord composée de deux à trois mille hommes, qu'il faut entretenir & habiller. Sa premiere jouissance est le droit injuste des *avanies* (1) ; malgré cela il est forcé de recourir aux emprunts ; cette urgente nécessité donne souvent l'alarme aux négocians de la ville. Un François me dit qu'un de ces nouveaux Beys étoit venu pour lui emprunter cent mille piastres en étoffes ; il aima mieux le supplier d'accepter vingt mille piastres de gratification, que de lui vendre le drap qu'il lui demandoit à crédit ; & préféra cette perte au danger d'une plus grande.

L'Aga tient le premier rang après les Beys ; il est chef de police : je l'ai vu passer près du quartier, suivi d'un

(1) Avanie est un terme consacré dans ce pays pour exprimer les vexations.

grand cortége ; il étoit précédé dans ſa marche de deux cents cavaliers, & d'autant de fantaſſins armés de bâtons. Une ſymphonie compoſée de trompettes, de tymbales & de hautbois l'accompagnoit ; il a droit de vie & de mort ſur tous les citoyens ; celui que j'ai vu, quoique naturellement doux, fait exécuter la police avec ſévérité. On n'entend parler dans cette ville ni de batteries ni de meurtres ; s'il en arrivoit quelqu'un, les habitans du quartier où le délit ſeroit commis, payeroient une amende conſidérable. Ainſi tous les citoyens ſont intéreſſés à veiller à la tranquillité générale ; on dit pourtant qu'il n'y a pas de ville où les filous ſoient plus adroits qu'ici. Ils exercent leur art auſſi habilement avec les pieds, qu'avec les mains ; s'ils ſont attrapés, on leur fait ſubir le ſupplice du bâton. Les ſeuls vols impunis dans ce royaume, ſont ceux que les Arabes commettent dans les déſerts & ſur les grandes routes : la police des villes n'a pas de priſe ſur leur vie errante & vagabonde ; elle eſt trop foible contre la multitude de

cette Nation belliqueuſe, qui regarde ſes déprédations comme des tributs que leur doivent les paſſans dans les routes publiques : ils ſont ſi exacts à faire valoir ce droit, que pour peu qu'on s'écarte des villes & des villages, on riſque d'être atteint par eux. Il ſeroit à ſouhaiter que les Souverains de ce Royaume, à l'inſtar des anciens, s'uniſſent pour les chaſſer de leurs Etats.

Je ſuis, &c.

LETTRE LV.

LETTRE LV.

Du Caire, le 28 Août 1777.

M.

JE ne crois pas qu'il y ait de lieu où le ciel soit plus serein que dans ce climat. Jamais des nuages n'y cachent le soleil; on n'y voit ni pluie ni brouillard; la fraîcheur des nuits dédommage des chaleurs du jour. Les vents sont tantôt frais, tantôt brûlans; les jours & les nuits sont presqu'égaux : la terre produit beaucoup de fruits rafraîchissans; les citrons, les grenades, les limons, les oranges, les bananes, les dattes, les figues de Pharaon y sont en abondance. On y compose des boissons qui sont d'un grand secours dans les fortes chaleurs : une cuillerée d'une liqueur appellée *Escouvé*, que l'on fait avec un legume

grillé & détrempé dans l'eau, désaltere mieux que trois pintes d'eau. Le sorbet, composé de jus de limon, dans lequel on mêle du sucre, du musc, de l'ambre gris & d'autres précieux aromates, est une boisson aussi délicieuse que rafraîchissante. Le syrop de grenades, le jus de cédrat, le mousé, les melons d'eau, ceux de jardin qu'on envoie sur des chameaux, en telle quantité qu'un Para (1) suffit pour en avoir un, & le caillé, dont le goût dominant est celui du vinaigre que l'on y mêle pour le faire, sont autant de présens que la Nature envoie aux Egyptiens pour tempérer les ardeurs du sang exalté par les chaleurs. Les autres objets de consommation, tels que le pain, la viande, moutons, bœufs, poules, légumes, &c., y sont communs & à bon marché. Les gens sont gras avec peu de nourriture; on attribue leur embonpoint à la qualité nourrissante de l'eau du Nil dont ils sont abreuvés. Le Nil,

(1) Monnoie qui vaut six liards.

au moment où je vous écris, est déja monté à la quinzieme pique (1).

On va ouvrir le caliche ou grande écluse; les eaux vont entrer dans la ville, & la joie dans le cœur des citoyens. Le Bey, suivi de sa cour, précédé des drapeaux & des étendards, se rend au lieu où doit se faire l'ouverture: on perce une porte murée au bord du fleuve; les eaux coulent aussi-tôt dans un grand canal qui traverse la ville, & vont se répandre dans les campagnes voisines. Il n'est gueres possible d'exprimer la satisfaction des Egyptiens; les uns se jettent dans le canal, attendant l'arrivée des eaux, & y demeurent jusqu'à ce qu'elles leur viennent aux épaules, les autres dansent sur les bords au son des instrumens du pays; ces instrumens sont des sistres, des timballes, des petits violons ressemblans aux instrumens qu'on appelle pochettes, des triangles & des canavieres, espece

(1) La pique équivaut environ à un pied & demi.

de roseau creux de deux palmes de longueur, qui par la force du souffle rendent des sons doux & attendrissans. La sensation agréable que cause cette harmonie champêtre, s'augmente lorsqu'elle est accompagnée du chant Egyptien. La musique d'Italie, dont on admire la beauté, l'élégance & la précision, ne produit point dans l'ame des effets aussi grands que ce chant naturel ; les mesures, les modulations de la voix, les inflexions, la gravité, l'élévation des tons, sont dictés par la Nature, & les méthodes de l'art n'y ont aucune part ; on diroit que c'est elle qui s'exprime par leur organe, tout est son langage jusqu'aux signes des yeux & des mains, & jusqu'aux diverses couleurs du visage. Les yeux qu'ils entr'ouvrent si naturellement, les doigts des mains qu'ils tiennent recourbés aux côtés des oreilles, les petits mouvemens qu'ils font de leurs pieds comme s'ils vouloient marcher sur la pointe, ces gestes muets unis à leurs voix, tantôt douce, tantôt forte, tantôt plaintive, étoient des expressions si

intéressantes, qu'on ne savoit lequel il falloit le plus admirer des gestes ou du chant. Je ne parle pas d'un autre sentiment manifesté par leurs danses : l'énergie en est trop forte pour que j'en puisse rendre l'expression. Ces danses se font en public ; mais il n'est permis aux danseurs de l'un & de l'autre sexe de se donner cet amusement qu'en payant un tribut au Gouvernement.

Un événement vient de troubler la joie publique. Assan Bey étant allé chez Joseph Bey pour prendre le café avec lui, l'a remercié en lui partageant la tête en deux d'un coup de sabre : aussi-tôt l'alarme s'est répandue dans la ville, & l'on craint une nouvelle guerre ; on a déja fermé nos quartiers pour empêcher l'entrée aux séditieux ; cependant je me suis hasardé d'aller au vieux Caire qui est à une heure de chemin d'ici. La voiture permise aux Européens est arrangée : mon guide me débarrasse de la multitude, j'ai passé déja aux grandes allées des Sycomores ; j'ai joint la plaine couverte d'arbres odoriférans & de

maïs. En entrant dans la ville, on m'a fait remarquer de vieux murs très-épais, qu'on dit avoir été les greniers de Joseph (1). J'ai été à Lameteria, lieu où l'on dit que la Sainte Famille se réfugia, pour vivre loin de la persécution dont Hérode l'avoit menacée. Ce saint lieu, gardé par les Franciscains & les Arméniens, est environné d'un parterre émaillé de toute sorte de fleurs, & orné d'orangers & de citroniers; on y a bâti une Chapelle souterraine, dans laquelle on descend par dix petits degrés. Sa longueur est de quinze palmes & sa largeur de huit. La voûte est soutenue par huit petites colonnes de marbre; l'autel est au milieu d'elles. Au côté gauche de la Chapelle est une pierre de marbre poli, bruni par le temps, d'environ trois pieds en carré, qu'on croit être la pierre sur laquelle on avoit coutume de laver les langes de l'Enfant Jesus. La

(1) L'Auteur des Lettres sur l'Egypte, (M. Savari,) prouve la fausseté de cette assertion.

fraîcheur & l'humidité qui regnent dans cet endroit, ont leur source dans les eaux du Nil qui suintent en dedans.

J'ai parcouru ensuite les divers quartiers de la ville, où je n'ai pas vu de particularités qui méritent d'être racontées. Les édifices sont grands & élevés ; ils renferment quatre-vingt mille ames. Au moment où je quittois cette ville, j'ai été témoin d'un convoi où il y avoit des pleureurs qui accompagnoient une bierre portée en cérémonie, dans laquelle étoit le cadavre d'un Prêtre Arabe, couvert d'un drap noir brodé à franges d'argent : deux cents personnes marchoient à la suite de cette pompe funebre ; le cri de l'Elmagrebe, qui annonce le coucher du soleil, m'empêcha d'assister à l'enterrement, & me fit reprendre la route du Caire. *Messecombarhe.*

Je suis, &c.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans le premier Volume.

DÉDICACE, Page iij

LETTRE I. *A la personne qui demande la relation des Voyages de l'Auteur*, 1

LETT. II. *Sur l'embarquement de l'Auteur pour Genes & Ancone*, 5

LETT. III. *Contenant la Description des îles de Sardaigne, de Sicile, &c.* 11

LETT. IV. *Sur les tempêtes des mers*, 17

LETT. V. *De Céphalonie & de son Port*, 21

LETT. VI. *Des costumes & des mœurs des Céphaloniens*, 26

LETT. VII. *Des productions de l'île de Céphalonie*, 31

LETT. VIII. *Du Golfe Adriatique & des îles qui en dépendent*, Page 36
LETT. IX. *De la ville de Raguse & des îles qui en dépendent*, 42
LETT. X. *Des Insulaires de l'île de Calamota*, 48
LETT. XI. *Des îles de la République de Venise*, 55
LETT. XII. *De l'île de Saccaron*, 59
LETT. XIII. *Sur les usages observés par les Vénitiens la veille de Noël*, 62
LETT. XIV. *Du Port de S. Pierre de Nimbo en Dalmatie*, 64
LETT. XV. *Sur la connoissance des Langues*, 66
LETT. XVI. *Du sort d'un jeune Marin*, 72
LETT. XVII. *De l'île de Lussin en Dalmatie*, 75
LETT. XVIII. *Des bruits répandus sur la Navigation de cette année*, 77
LETT. XIX. *De la ville d'Ancone*, 79
LETT. XX. *De Lorette & de ses trésors*, 83

LETT. XXI. *Des lieux qu'on trouve dans la route de Lorette à Marcia*, 93
LETT. XXII. *De ceux qu'on trouve de Marcia à Spolette*, 97
LETT. XXIII. *De ceux qu'on trouve de Spolette à Rome*, 101
LETT. XXIV. *De Rome & de ses monumens*, 105
LETT. XXV. *Des cérémonies de Religion pratiquées dans la Chapelle du Pape le jour de la Purification*, 117
LETT. XXVI. *Du Carnaval de Rome*, 121
LETT. XXVII. *Des Cérémonies pratiquées dans la Chapelle Sixtius en l'Eglise de S. Pierre, la Semaine Sainte & le jour de Pâques*, 127
LETT. XXVIII. *Des mœurs des Romains*, 130
LETT. XXIX. *Des Tableaux en Mosäique de l'Eglise de Rome*, 135
LETT. XXX. *Des pays qu'on trouve de Rome à Florence, & des monumens que Florence renferme*, 139

LETT. XXXI. *Des pays qu'on trouve allant de Florence à Bologne, & des particularités de cette seconde ville,* 150

LETT. XXXII. *Des villes qu'on trouve allant de Bologne à Venise,* 155

LETT. XXXIII. *De Venise, du Sénat & du Doge,* 159

LETT. XXXIV. *Des édifices, & des rues de la ville de Venise,* 167

LETT. XXXV. *De la beauté de l'arsenal de Venise,* 171

LETT. XXXVI. *De la cérémonie des épousailles du Doge avec la mer,* 176

LETT. XXXVII. *Sur le même objet,* 182

LETT. XXXVIII. *Sur les tubes de verre & les glaces,* 185

LETT. XXXIX. *De la ville de Padoue & de ses monumens,* 188

LETT. XL. *Des mœurs des Vénitiens & de l'Eglise S. Marc,* 194

LETT. XLI. *Des cérémonies de Religion observées à Venise le jour de la fête du S. Sacrement,* 199

LETT. XLII. *De la ville de Trieste,*

de son Port & du Lazaret, 204
LETT. XLIII. *De l'île de Zantes & des paysages que l'Auteur a vu avant d'aborder dans le port de cette île*, 209
LETT. XLIV. *De la forme & de la population de la ville de Zantes*, 216
LETT. XLV. *De la ville d'Alexandrie d'Egypte*, 222
LETT. XLVI. *Des monumens de la ville d'Alexandrie*, 228
LETT. XLVII. *Des Arabes qui environnent les plaines d'Alexandrie*, 236
LETT. XLVIII. *D'un malheur arrivé au Chef de la Nation Françoise établie à Alexandrie*, 241
LETT. XLIX. *Des Religions tolérées à Alexandrie*, 247
LETT. L. *Du Voyage de l'Auteur à Rosette en Egypte*, 259
LETT. LI. *De la ville de Rosette & de la branche du fleuve du Nil qui baigne ses murs*, 253
LETT. LII. *Des bourgs qu'on trouve allant de Rosette au Grand-Caire*, 259

LETT. LIII. *De la ville du Grand-Caire*, 269
LETT. LIV. *Du Gouvernement du Caire*, 277
LETT. LV. *Description du Caire*, 289

Fin de la Table du Tome premier.

ERRATA.

Page 5, *ligne* 13, attachés, *lisez* attaché.
Page 8, *ligne* 11, noirs vapeus, *lisez* noires.
Page 115, *ligne* 6, Phéociens, *lis.* Phéaciens.
Page 122, *ligne* 9, *inficche*, lisez *infiochi*.
Page 134, *ligne* 16, Salarca, *lisez* Salaria.
Page 176, *ligne* 4, accroise, *lisez* accroisse.
Page 265, *ligne* 2, *Borboug*, lisez *Bargoug*.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre : *Lettres du Mont-Liban*, *&c.* je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 23 Août 1786. DE LAHOGUE,

Docteur & Professeur de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le sieur Marie-Dominique DE BINOS, Chanoine de la Cathédrale de Comminges, Nous a fait exposer qu'il desiroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition intitulé, *Lettres du Mont-Liban, contenant le Voyage fait en Italie, en Égypte, dans la Palestine & dans la Phénicie*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume; Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enre-

gistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur

MIROMESNIL ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons, qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le sixieme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-six, & de notre Regne le treizieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 462. fol. 44 conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785. A Paris, ce 16 Septembre 1785.

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR, RUE SAINT-JACQUES.

VOYAGE

AU MONT LIBAN.

VOYAGE

AU MONT LIBAN,

PAR BINOS.

TOME SECOND.

PARIS.

DEMANTIN, Libraire, quai des Augustins, n° 25.
PH. LENOIR, Libraire, rue de Richelieu, n° 35.
PÉLICIER, Libraire, Palais du Tribunat.

1809.

VOYAGE
AU
MONT-LIBAN.

LETTRE LIII.

Du Caire, le 28 Août 1777.

M.

IL étoit réſervé au Royaume d'Egypte d'être à jamais le ſpectacle de la bonté du Tout-puiſſant. Les prodiges que l'Hiſtorien ſacré raconte y avoir été opérés, les influences périodiques d'un fleuve bienfaiſant, ſes

riches productions & la sagesse de ses loix suffisoient, sans doute, pour lui attirer les louanges de la Renommée; mais comme si tant de bienfaits ne tenoient pas du merveilleux, les anciens qui ont été les premiers à en jouir, ont cru devoir consacrer leur pouvoir & leur reconnoissance à des travaux extraordinaires, pour surpasser les merveilles de la nature. Ils construisirent des pyramides, que les uns ont prises pour des sépulcres des anciens Rois d'Egypte, que d'autres ont appellées montagnes de Pharaon, merveilles du monde, & que les Poëtes prendroient pour des rochers entassés les uns sur les autres à une grande hauteur par les Titans qui vouloient escalader l'Olimpe. J'étois déterminé à partir pour aller les voir avec la simple escorte d'un guide & le courage que donne la curiosité; j'allois exécuter ce projet, lorsque j'appris que trois ou quatre Seigneurs François devoient aller à ces Pyramides. Je m'empressai de me joindre à leur société; nous traversâmes le Nil pour aller reposer au village de Gisar dans la maison de campagne

du Consul François ; nous continuâmes après minuit notre route, ayant les guides en avant ; trois heures de marche dans des plaines entr'ouvertes par les chaleurs, nous conduisirent avant le jour au pied des Pyramides. Le sable qui les entoure étoit pour nous un désagrément qui nous en faisoit désirer l'approche, avec d'autant plus de raison, que les Anes sur lesquels nous étions montés, s'y enfonçoient presque jusqu'aux oreilles, & avoient eux-mêmes besoin de secours pour se tirer d'embarras. Les guides qui les aidoient à se dégager, profitoient de ce moment pour voler le cavalier. Je me rappelle que le mien, au lieu de secourir l'animal, s'occupoit à fouiller dans la poche de mon habit, dans laquelle j'attrapai sa main. Lorsque le jour montra les Pyramides à découvert, notre premier coup d'œil se fixa sur elles. Il est difficile de peindre l'effet qu'elles causerent sur nous ; nos sens en étoient si affectés, que pendant plusieurs minutes le silence fut la seule expression de notre étonnement. Mais cette extatique situation

fut suivie d'acclamations, qui exaltoient la grandeur de ces masses énormes & l'immensité du travail. Les trois Pyramides sembloient se disputer la préference des regards par la ressemblance de leur forme ; mais aucune ne nous ouvroit de porte pour y entrer, que la plus grande ; & on n'a pu encore deviner où sont celles des deux autres. Toutes ont leurs quatre faces également brûlées, & bâties de la même qualité de rochers. Parmi ceux qui ont mesuré leur hauteur, il y en a qui disent que la plus petite a trois cents pieds en quarré, la seconde cinq cents, & la troisieme six cents (*a*) ; il n'y a de taillé que les angles des faces, & c'est à ces angles que sont les degrés pour y monter ; cependant, en gravissant les assises qui ont trois & quatre pieds d'élévation, je suis parvenu au sommet de la plus grande, avec moins de crainte & de peine que si j'eusse suivi directement les degrés

(*a*) Les anciens Historiens donnent pour Auteurs de leur construction, Micarius, Cephron & Chemmis.

des angles ; elles sont éloignées d'environ vingt pas les unes des autres ; & ont à leur dos un sphinx dont la tête s'éleve à plus de 20 pieds au-dessus du sable; le reste du corps, qu'on dit en avoir plus de cent de long, est enseveli dans les sables. La principale Pyramide a sa porte élevée à environ quinze pieds des sables qui couvrent sa base actuelle, & probablement à trois fois autant de sa base primitive ; la largeur de son ouverture est d'environ quatre palmes en quarré ; on descend en rampant par une galerie de quatre-vingts pieds de long, dont un tiers est à demi-bouché par de vieux débris. A droite, & environ un tiers de distance du bout de cette galerie, est une large ouverture, au milieu de laquelle est un grand rocher brute qu'on gravit avant d'arriver à une autre galerie qui va en montant : celle-ci a quatre-vingt-seize pieds de long, & trois pieds quatre pouces de haut & de large. Au fond de cette seconde galerie, & à droite, est un puits très-profond, près duquel étoit la chambre du secret ; on voit encore les coulisses de pierre : au

niveau du puits est une galerie de cent treize pieds de longueur, & de trois pieds de largeur en quarré, qui est terminée par une chambre longue de dix-huit pieds, large de seize, & haute de vingt ; on revient sur ses pas, jusques au haut de la seconde galerie : là est une espece de sépulcre de quatre pieds de long, & de deux de large. A ses côtés sont deux trous où l'on place les pieds, de maniere que leur position à droite & à gauche forme un angle, dont le corps du passager est la pointe. On va ainsi franchissant l'espace, en enjambant d'un trou à l'autre ; puis on trouve un talus de cent trente-six pieds de long, large de six, & haut de vingt-quatre. A ses côtés sont des bancs de pierre, placés à une égale distance les uns des autres. Arrivé au haut du talus, on trouve une plate-forme & un corridor incrusté de granit, qui a vingt-un pieds de long, trois pieds huit pouces de large, & trois pieds quatre pouces de haut : du corridor on entre dans la salle destinée à servir de sépulture : elle a trente-trois

pieds de longueur, seize de large & seize de haut ; six larges pierres forment la longueur & la largeur du plat-fond ; on y voit un sépulcre de granit à peu près semblable à celui que j'ai vu à Alexandrie dans l'Eglise de S. Athanase ; il est d'une seule pierre de sept pieds de longueur, de trois de largeur, & de trois de profondeur. Ce tombeau est absolument vuide. Il paroissoit livré à la garde des chauves-souris ; & comme si elles eussent craint que nous ne fussions venus pour l'enlever ou troubler leur sombre demeure, elles se jettoient sur nous & sur la lumiere pour nous en dérober la vue. Au sortir de cette salle on trouve en montant un autre corridor, moins grand, qui conduit à une petite chambre qui paroît être le couronnement de l'intérieur de la Pyramide. Les Oiseaux funebres firent les honneurs de leur ténébreux hospice jusqu'à la porte par laquelle nous étions entrés. Je ne fus pas plutôt sorti, que je gravis extérieurement jusqu'au sommet de la Pyramide. Ce sommet, qui de loin paroît fort pointu,

a environ douze pieds en quarré. Six grandes pierres, rangées en forme d'une L, sont placées dans cet espace qu'elles ne remplissent pas : on diroit que cette forme est hiéroglyphique. La plus grosse a six palmes de large ; j'y lus les noms de plusieurs Voyageurs. Un air froid qui commençoit à glacer la sueur dont j'étois couvert, me détermina à quitter ce lieu élevé. En descendant, j'eus la précaution de ne fixer mes yeux que sur les rochers qui me servoient successivement d'appui. Mes deux compagnons firent tout comme moi. Quand nous eumes rejoint notre troupe, les uns partirent pour aller voir les Pyramides de Saccara, où sont les Momies, les autres pour reprendre la route du Caire. Je me joignis à ceux-ci ; & les ayant laissés à Gisar, je passai le Nil ; il me fallut une demi-heure pour le traverser sur une barque à voiles : encore n'étoit-il pas dans la plus grande crue, qui est communément de vingt-quatre à vingt-six piques, la pique est d'environ un pied & demi. On observe que s'il passe ces deux quantités, les

moiſſons ne ſont pas abondantes, à cauſe du trop grand ſéjour des eaux. Les anciens Egyptiens voulant remédier à ces inconvéniens, firent des écluſes & des réſervoirs pour recevoir les eaux ſuperflues du Fleuve. Mœris qui étoit Roi d'Egypte au ſeizieme ſiecle avant notre Ere, fit conſtruire un Lac qui porte ſon nom. Ce réſervoir, voiſin des Pyramides, & qui avoit ſept à huit lieues de circuit, eſt maintenant comblé de ſables & d'autres ſédimens. Il communiquoit au Nil par un grand canal qui avoit près de quatre lieues de longueur, & cinquante de large: de grandes Ecluſes ouvroient ou fermoient le Canal & le Lac, ſuivant le beſoin: quand le débordement du Nil étoit exceſſif, on ouvroit les Ecluſes, & les eaux trouvant leur retraite dans ce Lac ne couvroient les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraiſſer; au contraire, quand l'inondation étoit trop baſſe, & menaçoit de ſtérilité, on tiroit de ce Lac par des ſaignées une quantité d'eau ſuffiſante pour les arroſer. Des ouvrages ſi utiles

méritoient d'être conservés ; & l'on voit avec douleur que les Egyptiens, qui avoient le plus grand intérêt à les maintenir dans leur intégrité, aient laissé combler un monument, qui en parant aux inconvéniens des trop grands débordemens du Nil, secondoit sa bienfaisance.

Je suis, &c.



LETTRE LIV.

Du Caire, Août 1777.

M.

LES Naturels du Pays m'ont assuré que la crue du Fleuve du Nil commence en Juillet, & finit en Septembre; & qu'il emploie autant de temps à rentrer dans son premier état. On voit, tant que dure cette crise de la nature, les troupeaux à laine quitter sans peine les rivages & les plaines, comme si leur présence étoit un obstacle au cours rapide du Fleuve; ils s'en vont paissant sur des collines arides, envisageant de ces hauts points de vue les pâturages qui naîtront des terres que ses eaux couvrent. Ces animaux timides vivent frugalement dans leur retraite, & ne se nourrissent qu'à moitié, impa-

tiens de pouvoir paître l'herbe nouvellement venue dans les lieux que le fleuve aura quittés. Les hommes par des rapports plus éclairés, n'attendant pas le prochain effet de ces influences, consacrent aux degrés de sa crue un tribut pécuniaire qu'on peut regarder comme le premier gage de leur reconnoissance ; & leur détermination est si absolue, que pour ne pas jetter au hazard un pareil hommage, un d'eux se députe tous les matins, le mois de Juillet & d'Août, pour aller visiter une grande colonne, placée au milieu du Fleuve, sur laquelle sont gravés ses degrés d'augmentation. Il vient ensuite criant dans la ville, que le Nil est à telle hauteur. Pour-lors chaque particulier lui donne cinq Medins ; & quoique je ne doive pas espérer de recueillir des fruits dans cette terre étrangere que je quitterai bientôt, j'ai voulu payer comme les Nationnaux en considération du bien public, & comme étranger, un salaire dû à la curiosité & à une courte navigation. Il me resteroit à voir les trois recoltes que ces ter-

res arrosées produisent ; on assure ici que le même terrain produit annuellement du froment, du lin, du ris ou du maïs, & qu'on moissonne le froment en Janvier ; mais cette satisfaction me feroit payer trop cher des impôts qui en diminueroient le prix.

Je suis, &c.

LETTRE LV.

Du Caire, au mois d'Août 1777.

M.

Les hommes jaloux de la conservation de leur être ont toujours cherché daus les ressources de l'Art le foible moyen d'étendre leur existence ; ils ont bâti des sépulcres, des mausolées, des montagnes de pierre pour y placer les restes inanimés d'une vie éteinte ; & comme si ces ténebreux hospices pouvoient être une sauve-garde contre la dissolution des corps, ils ont fait les efforts les plus pénibles pour leur donner toute la solidité possible ; leur prétention a même été portée si loin, qu'ils ont entrepris d'enlever à la dissolution son pouvoir destructif. Ils se sont arrogé le droit de s'anéantir eux-mêmes, de brûler leur dépouille mortelle*, d'en enfermer les

cendres dans des Urnes ; enfin, pour mieux prévenir les coups que la fatalité leur mettoit tous les jours ſous les yeux, ils ont imaginé d'embaumer les corps, pour maintenir les parties dans l'union & l'intégrité primitive ; mais ces procédés chimiques que l'induſtrie employoit avec tant de confiance, étoient moins des ſecours donnés aux pâles cadavres, que des preuves d'attachement à la vie dont on les voyoit privés.

Le baume précieux n'avoit que la force d'unir les parties entr'elles, & d'arrêter les progrès de la puiſſance diſſolvante ; mais ſa vertu ne pouvoit remplacer la ſeve que les corps avoient perdue, & ne faiſoit qu'en augmenter la roideur, ſans leur rendre l'élaſticité. Sa compoſition, qui eſt un hiéroglyphe pour la chimie de nos jours, étoit bien digne de la nation Egyptienne, qui avoit ſu honorer mieux que toute autre les miſérables reſtes de la caducité ; auſſi le ſecret réſervé à cette nation hoſpitaliere, s'eſt perdu dans ſon antiquité, & ne ſe laiſſe entrevoir dans ſes effets que comme une foible lueur qui diſparoît dans les ténébres.

Cependant je désirois quelque exemple qui ne me laissât pas ignorer la force conservatrice de ce baume, & je ne pouvois le trouver que dans une momie Egyptienne. Le hazard m'ayant placé dans le quartier de la nation Françoise, j'eus la satisfaction que je pouvois espérer; un Arabe venant d'en porter une chez un Négociant, je fus invité à la voir, & j'assistai à sa dépouille.

On prit la précaution de fermer les portes, & de n'admettre aucune personne suspecte, dans la crainte que cette curiosité ne produisît de mauvais effets, si quelque fanatique de la nation Egyptienne en eût été instruit.

La caisse qui renfermoit la momie étoit goudronnée dans toutes ses parties: le bois dont elle étoit faite, étoit de sycomore, & de trois doigts d'épaisseur; elle présentoit au premier coup-d'œil un air d'antiquité qui paroissoit en imposer à ceux qui vouloient en désunir les parties; cependant des mains avides de toucher le dépôt, l'ouvrirent, & nous vîmes un corps revêtu d'une enveloppe d'écorces d'arbre, peintes de diverses couleurs. On y voyoit

des oiseaux sauvages, des Eperviers, des Aigles, des Lions assez bien dessinés, ainsi qu'un écusson traversé par trois bandes, couleur de citron, supporté par des ailes d'oiseaux, & surmonté d'un turban noir, au-dessus duquel étoient des bandes jaunes, séparées par des lacs de diverses couleurs. Cette premiere enveloppe étant levée, on découvroit les bandelettes de toile, qu'on évalua à cent pataques (a); le corps étant à découvert, on vit autour du col un collier de pierres dont les grains ressembloient à ceux de jais; un baume de couleur brune couvroit les parties, qui étoient dans leur entier; on distinguoit les cheveux, les ongles des mains & des pieds: les ossemens surtout nous parurent avoir conservé leur premiere dureté. Sa stature étoit de cinq pieds, ses bras étoient allongés sur les cuisses, posture différente de celle du sexe qui les tient croisées sur la poitrine. Sa forme nous prouva que ce corps étoit celui d'un jeune homme,

(a) Monnoie Egyptienne, qui vaut environ six livres de France.

mais ſon origine & le ſiecle de ſon Ere nous reſterent auſſi inconnues que les hiéroglyphes peints ſur l'écorce d'arbre, qui probablement les repréſentoient. Nous ne pûmes tirer de ce corps muet que des conjectures hazardées ; il avoit été enlevé des Pyramides de Saccara par des Arabes qui ſavent les découvrir dans les ſinuoſités de ces vaſtes Monumens. Le trafic qu'ils en font ſuffiroit pour prouver que le temps a opéré dans les mœurs des Egyptiens un changement peu avantageux, puiſque ce qui étoit un objet de reſpect & de vénération pour ce peuple antique & religieux, eſt devenu un objet de calcul pour les Egyptiens modernes, qui ne rougiſſent pas de faire ſervir la dépouille des tombeaux de leurs Rois à leur cupidité.

Je ſuis, &c.

LETTRE LVI.

Du Caire, au mois d'Août 1772.

M.

LES François qui habitent cette ville sont au nombre de vingt. Les Capucins & les Jésuites y ont un couvent : les premiers sont les Curés de la Nation Françoise. Tous vont répandre dans les maisons des Chrétiens catholiques & schismatiques les semences de la parole évangélique ; les uns & les autres ne subsistent que par les charités publiques. L'ardeur de leur zele leur fait vaincre sans répugnance les chaleurs du climat, & les dégoûts attachés à une instruction d'autant plus pénible, qu'elle est dirigée vers un peuple qui est dans la plus parfaite ignorance. Celle des Prêtres Grecs, & sur-tout des Copthes, leur donne beaucoup de soins,

car ils ſont forcés d'inſtruire ces Miniſtres de la nation, pour que ceux-ci puiſſent éclairer le troupeau qui leur eſt confié. Les Grecs, entiérement livrés au commerce & aux affaires de la vie civile, bornent leurs idées ſur la religion à des pratiques ſimples quoique ſuperſtitieuſes, qui ne donnent point de gêne à leur ambition : mais le Cophte naturellement franc, & moins entêté de ſes ſyſtêmes, dédommage par ſa docilité les Paſteurs chargés de l'inſtruire. J'aurai dans le cours de mon voyage occaſion de vous entretenir plus au long ſur cet objet. Les ſollicitudes de mon départ, fixé à demain, ne me laiſſent que le temps de vous décrire la forme des fours à poulets, & j'y ſuis engagé d'autant plus naturellement, que l'on vient de m'en ſervir un, éclos dans ce magaſin d'abondance.

La maniere de faire éclore les œufs par la chaleur artificielle, n'eſt pas commune à tous les lieux de l'Egypte; on diſtingue principalement deux bourgs où cet art eſt employé avec ſuc-

cès. Ces atteliers ſont composés de deux chambres, dont la premiere eſt dans la terre, & la ſeconde qui forme le premier étage, s'éleve au-deſſus, chacune a un plancher & une ouverture pour recevoir les œufs & la chaleur qui eſt communiquée par l'orifice extérieur de la chambre ſupérieure. On allume le feu pendant huit jours, une heure le matin & une heure le ſoir: lorſque la chaleur eſt au degré qu'il faut, on prend une partie des œufs qui étoient dépoſés ſur le plancher de la ſeconde chambre pour les placer dans la chambre baſſe, & l'on bouche l'ouverture ſupérieure de cette chambre, ainſi que celles qui ſont aux côtés de l'édifice qui ſervent à pénétrer dans ces fours; mais comme il arrive que la chaleur communiquée ne conſerve pas également ſon intenſité, l'intendant de la ménagerie a le ſoin de l'adminiſtrer par les ouvertures dont je viens de parler. L'incubation s'annonce le dix-neuvieme jour par le mouvement du poulet, qui le lendemain perce l'œuf pour en ſortir. Cette multitude de pouſſins, amon-

celés dans ces caſes, & dépourvus des ſoins d'une mere, offre un ſingulier ſpectacle ; l'aliment qu'on leur préſente eſt d'abord ſaiſi par l'inſtinct, mais l'appétit devenant plus impérieux à meſure que le plumage augmente, on les voit ſortir de leur retraite & chercher leur pâture, comme pour épargner au nourricier les ſoins fatiguans de leur entretien. Ainſi l'art fournit quelquefois à la nature les moyens de développer les germes de la fécondité & de l'abondance.

Je ſuis, &c.



LETTRE LVII.

En Egypte, le 11 Août 1777.

M.

JE quitte enfin le Grand-Caire, & la multitude qui remplit cette ville, pour aller dans des lieux plus solitaires & moins agités par les factions. J'ai déja vu à Boulac le Douanier, qui m'a promis une place dans le premier bâtiment qui ira à Damiette. Le climat que je vais parcourir me fait espérer un voyage qui me dédommagera des frayeurs que m'ont causées les révolutions de cette capitale. Le prix du passage étant convenu, je viens de me rendre à bord d'un bâtiment; mais la joie que me causoit mon départ étoit trop vive pour être d'une longue durée; elle a été traversée par une aventure à laquelle j'étois loin de m'attendre.

Les gens de l'équipage étoient allés au fauxbourg pour faire les provisions du voyage. J'étois seul dans le bâtiment, les regards fixés sur le rivage, attendant avec impatience l'arrivée des matelots, lorsque je vis venir deux Turques voilées qui couroient à toutes jambes vers le lieu où j'étois. Elles se précipiterent dans ma chambre pour y chercher un abri contre la persécution ; aux gémissemens & aux pleurs succederent bientôt les marques de désespoir ; elles se frappoient la tête & les genoux, & tous leurs signes peignoient l'excès de leur affliction. Touché d'une scene aussi attendrissante, je cherchois à deviner la consolation dont elles avoient besoin, & comme si elles eussent voulu m'en rendre le moyen plus aisé en m'inspirant plus de sensibilité, elles leverent les voiles qui couvroient leur visage baigné de larmes, & les baisserent aussi-tôt. Je regrettois de n'entendre pas assez la langue Arabe qu'elles parloient, pour répondre à leurs discours plaintifs ; mais je crus démêler dans les signes

expressifs

expressifs de leur douleur une partie de ce qui la causoit ; je l'attribuai aux besoins de premiere nécessité, & leur donnai une poignée de paras (*a*), qu'elles reçurent avec empressement & reconnoissance ; elles donnerent quelques-unes de ces piéces à un matelot qui vint à bord, & qui repartit aussi-tôt.

J'attendois dans le silence le dénouement de ce que je venois de voir, me félicitant d'avoir trouvé le moyen de suspendre leur douleur, lorsque je vis arriver le même matelot chargé de pain cuit sous la cendre, qu'il mit entre leurs mains ; cet aliment tarit la source de leurs larmes : la vivacité avec laquelle elles mangeoient n'étoit interrompue que par les remercîmens qu'elles m'adressoient tour-à-tour en signes & en paroles ; la joie étoit peinte sur leur visage, dont l'expression n'étoit point équivoque ; il étoit difficile à distinguer dans nos sentimens quel étoit

(*a*) Monnoie Egyptienne, qui vaut environ six liards de France.

le plus doux du bienfait ou de la reconnoissance. Ces infortunées m'apprirent qu'elles étoient victimes du malheureux sort d'un Prince, leur maître, qui avoit été assassiné le matin dans son palais par un Bey son ennemi; qu'elles avoient échappé à la fureur des soldats, qui avoient investi le Harem des femmes dans l'intention de les massacrer, & qu'elles n'avoient songé qu'à se jetter dans le premier asyle que le hasard leur offriroit, sans avoir pu emporter d'autres vêtements que ceux qui les couvroient. Le Patron touché de leur sort, les plaça dans un coin du vaisseau séparé du logement des hommes. On mit à la voile; le cours rapide du Nil qui croissoit nous éloigna en peu de temps du fauxbourg de la Capitale; bientôt nous vîmes des plaines immenses inondées par les eaux bienfaisantes de ce fleuve, & couronnées de superbes dattiers, qui paroissoient vouloir en arrêter le cours: cependant la terre sur laquelle ils s'élevoient sembloit s'abaisser pour en recevoir les influences. On voyoit les

ſommets des petites îles ſe laiſſer dominer ſans réſiſtance, & s'enſevelir dans le courant ; mais la nuit tombant ſur l'horiſon qui domine le bourg d'Ytalap, vint nous cacher ce ſpectacle, & nous en préparer dans le ſilence un nouveau pour le lendemain.

Je ſuis, &c.

LETTRE LVIII.

Sur le Nil, le 12 Août 1777.

M.

Nos yeux pour un temps privés de la lumiere, avoient besoin du spectacle riant qu'offrent dès les premiers rayons du soleil les contrées fertiles qui bordent ce fleuve. Qu'il est doux ce moment où l'astre du jour venant interrompre les fonctions paisibles de la nature, réveille les différens êtres placés sur ces hémispheres, les montre comblés des bienfaits de la nuit, & disposés à recevoir les nouvelles beautés que sa lumiere va leur prodiguer!

Le Nil devenu plus rapide annonce son accroissement par le bruit de son cours : les arbrisseaux ressentant de loin les douces vapeurs de ce fleuve, s'empressent d'étendre leurs feuilles &

leurs branches chargées de fruits, comme pour étaler les effets de sa bienfaisance. La verdure même ranime sa couleur par une teinte d'un rouge pâle, qui semble désigner l'action du feu nourricier de la terre. C'est ainsi que la nature déploie ses dons & ses graces. Mais tandis que cette grande œuvre s'opére avec force, le spectacle devient plus intéressant : des bourgs considérables se montrent dans le lointain & se rapprochent de nous à mesure que la navigation devient plus rapide ; des rameurs traversent le fleuve, & conduisent d'un bord à l'autre, l'ouvrier que le travail appelle ; d'autres se croisent en le côtoyant, & transportent des denrées de différentes especes ; les oiseaux amphibies animés par cette variété, nagent & volent sur les eaux à peu de distance des bâtimens, & font tour-à-tour l'office de guides & de gardes. Mais l'admirations augmente lorsqu'on jette les yeux sur les belles plaines qui bordent ces rives : on y voit une multitude d'oiseaux étaler leurs plumages

peints de diverſes couleurs, comme pour étendre l'ombrage qui y regne, ou pour orner d'un nouvel éclat les lieux qu'ils ont choiſis pour aſyle : c'eſt-là que faiſant ſuccéder les accens mélodieux aux jeux folâtres, on les entend célébrer par d'agréables concerts les délices de leur ſéjour. Les alimens qu'ils trouvent dans ces plaines fertiles, la variété des boſquets ſont, ſans doute, les appas qui les y réuniſſent en ſi grand nombre; mais ce qui les fixe dans ces lieux, c'eſt la tranquillité dont on les laiſſe jouir; rarement on leur tend des piéges. Les cultivateurs amuſés par leur ſociété, chériſſent leur exiſtence, & craindroient de porter atteinte à leur bonheur; ils ne dirigent preſque jamais ſur eux les coups effrayans des armes meurtrieres; auſſi voit-on les oiſeaux conſacrés à la ſolitude & à la retraite, oublier leur inſtinct & leurs habitudes pour ſe rendre à cette aſſemblée, & montrer par un air de familiarité l'influence du commerce ſocial. Ils ne ſe ſéparent du centre de leur réunion

que lorſque la fraîcheur du ſoir les invite au repos ; les oiſeaux à ramage choiſiſſent de préférence les citronniers, les bananiers, & les orangers ; ceux d'un plus haut vol ſe repoſent ſur les acacias, les dattiers & le ſycomore, qui eſt l'arbre favori des tourterelles : chaque famille a ſes arbres marqués par l'inſtinct. Ce ſpectacle ſe continua juſqu'au village de la Querta, vis-à-vis duquel nous venons de paſſer, & qui eſt ombragé de ces arbres. Le bâtiment entraîné par le courant nous a fait changer d'objets. Le bourg de Ramla que nous appercevons ſe diſtingue par des maiſons bâties en pyramides, couronnées d'un colombier. D'autres villages placés à la droite & à la gauche du fleuve, ſe font moins remarquer par leur beauté, que par leur nombre. Celui de *Metram*, où nous avons mouillé le 13, eſt vis-à-vis le bourg de *Zepthé* ; c'eſt dans ce lieu que je reconnus l'attachement que les Egyptiens portent à l'eſpece volatille : ayant fait acheter des pigeons je dis au commiſſionaire de les étouffer,

ma proposition fut refusée avec hauteur; les gestes des spectateurs accompagnés de termes de dépit, me prouverent l'intérêt qu'ils prenoient à la conservation de ces oiseaux. *Abòussir*, que nous laissons à notre gauche, paroît joli & assez commerçant; on y fait des teintures en bleu que l'on dit être très-bonnes. *Samanont* nous a montré dans son petit port quantité de barques, qui bordent sa longueur. *Mansoure*, fameux par les batailles que virent ses environs sous le regne de saint Louis, paroît être un bourg assez considérable, plusieurs Beys y ont de jolies maisons de plaisance, dont les fenêtres sont petites & fermées de treillis; ces édifices ont beaucoup de longueur & peu de hauteur. Le 14 après midi nous avons relâché au village d'une jolie plaine, couverte de ris, & qui conduit à Damiette; chacun s'apprête à aller à sa destination. Les infortunées dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente, se séparent de nous, en me renouvellant les témoignages de leur reconnoissance,

& je vais à la ville chercher le repos que le plancher couvert de nattes sur lequel j'ai couché, ne m'avoit pas permis de goûter.

Je suis, &c.

LETTRE LIX.

A Damiette en Egypte, le 18 Août 1777.

M.

JE vous parlerois de la fondation de cette ville, si son origine étoit embellie de détails intéressans sur lesquels on pût compter; mais des recherches bornées à des relations & à des traditions vagues, en me montrant peut-être quelques faits particuliers, me laisseroient ignorer les essentiels qui sont gravés du ciseau de la belle antiquité; l'Ere immense des temps dans laquelle ils doivent se trouver confondus ou anéantis, seroit à la curiosité une trop effrayante image, pour oser consacrer des efforts inutiles. Sans doute les premiers qui ont voulu habiter un sol si fertile & si agréable, ont employé ce que la

sculpture & l'architecture avoient de plus beau, & le choix des matériaux a dû être le principal objet auquel ils se sont attachés; mais qu'ils aient suivi cette marche naturelle, ou que les difficultés en aient empêché l'effet, il reste toujours la même position, qui présente des agrémens avec simplicité; & quoiqu'on puisse la supposser autrefois plus ornée de monumens, on y voit une ville dont les édifices bâtis en pierres de taille, & d'une blancheur éclatante, contrastent agréablement avec les eaux & la verdure de la plaine qui l'environnent: je l'ai parcourue, dans sa longueur, qui borde le Nil, dans l'espace d'un quart-d'heure, sur un bateau à rames & à voiles. Le comble des maisons qui regardent le fleuve est en plate-forme: les eaux dans leur crue s'élevent au niveau des sallons, bâtis en forme de galeries ouvertes, ombragés par des pampres de vigne ou par d'autres arbrisseaux; c'est-là que se tiennent de préférence les Propriétaires, pour admirer le cours rapide du fleuve & la diver-

ſité des bateaux qui le couvrent ; mais le plus grand avantage qu'ils retirent de ce voiſinage c'eſt la fraîcheur qu'il leur communique, & qui tempére les chaleurs exceſſives de l'été.

Environ trente mille habitans peuplent cette jolie ville, ſujette au gouvernement du Caire. La religion Mahométane eſt la dominante : le culte des Catholiques n'y eſt pas ſi viſiblement toléré que dans la Capitale. Les Maronites & les Grecs, qui ſont les ſeuls qui tiennent au ſiege de Rome, n'ont qu'un ſimple Oratoire, fermé comme un buffet à deux battans & placé dans un coin de ſalle ; ils ont un Prêtre pour leur adminiſtrer les Sacremens.

On voit à l'extrémité orientale de la ville les reſtes de l'ancien château, appellé le fort Saint-Louis. On aſſure que vis-à-vis la rive oppoſée, ce Roi avoit fait conſtruire une ſeconde fortereſſe, liée à la premiere par une chaîne capable d'arrêter les vaiſſeaux ennemis qui auroient voulu l'attaquer.

Les Grecs catholiques ou ſchiſmatiques obſervent pluſieurs temps d'abſtinence : ils ont quatre carêmes dans l'année ; durant le premier, qui eſt celui de Pâques, ils ne mangent ni œufs ni poiſſons, & ne commencent leurs repas qu'un peu de temps avant le coucher du ſoleil : les Prêtres ne célebrent la Meſſe qu'à quatre heures après midi, à laquelle ſuccede un déjeûner ; il leur eſt permis, ainſi qu'aux nôtres, de faire un ou deux repas avant minuit : le ſecond carême commence dans l'Octave de la Pentecôte, & finit aux fêtes de ſaint Pierre & S. Paul ; le troiſieme commence le premier Août, & finit le jour de l'Aſſomption ; le quatrieme dure ſept ſemaines, & finit à Noël : pendant ces trois derniers carêmes, les Prêtres ont la liberté de dire la Meſſe à midi & de prendre enſuite leur repas, ainſi que les Séculiers de leur religion ; il leur eſt permis de manger du poiſſon, ils ne jeûnent point le ſamedi ni le dimanche, hors le temps d'abſtinence, & ils mangent

de la viande le ſamedi, mais jamais le mercredi ni le vendredi.

Damiette eſt commerçante, & préſente dans ſes abords le double avantage qu'elle retire du Nil & de la mer; on y voit un reflux continuel de diverſes marchandiſes, telles que le ris, le coton, les grains, toiles, &c. Il regne dans ces Moles une grande activité; les Turcs & les Egyptiens paroiſſent en favoriſer les progrès par leur affabilité.

La ſévérité du Gouvernement ne s'étend qu'aux occaſions où il la croit néceſſaire. Trois voleurs qui avoient tenté d'enlever l'argent de la douane, viennent d'en éprouver les effets; ils n'ont pas été plutôt ſurpris dans leur entrepriſe, que leur condamnation l'a ſuivie de près: la baſtonnade & un exil perpétuel ſont le décret qu'on leur a prononcé; mais avant de leur en faire ſubir la peine, on les a promenés ſix heures dans la ville, montés ſur des ânes, le viſage tourné vers la queue, ayant ſur leur tête un cornet de papier doré, & ſur le dos un écriteau

qui marquoit la cauſe de leur condamnation. C'eſt ainſi que dans cette ville le crime eſt toujours ſuivi d'une prompte juſtice.

Je ſuis, &c.

LETTRE LX.

A Damiette en Egypte, le 20 Août 1777.

M.

Les nouvelles arrivées du Caire annoncent de tristes évènemens : on ne parle que de têtes tranchées & jettées dans le Nil ; personne n'ose se mettre en route, craignant que ces troubles n'aient de funestes suites. Ismael Bey voulant se rendre maître du pays, emploie tout ce que l'ambition & l'audace peuvent entreprendre : les Beys qu'il a mis à la place de ceux qu'il a chassés, secondent ses projets, qui, si l'on en croit l'opinion publique, n'auront pas une fin heureuse. Ces guerres, quoiqu'éloignées, jettent la consternation dans l'ame des habitans de Damiette, & la nouvelle qui s'en répand dans ses en-

virons, retarde le transport des marchandises. Le Gouvernement a reçu ordre de faire embarquer des troupes pour le Caire, ce qui me prive des matelots destinés à conduire les *Germes* (barques à rames,) sur lesquelles je dois traverser le Bougaz pour faire mon voyage du *Liban*. Je vais employer cet intervalle à visiter les bosquets délicieux qui entourent Damiette; celui qui se présente à la partie occidentale de cette ville mériteroit la plus belle description; on y est attiré par les vapeurs odoriférantes que des orangers à haute-futaie mollemement agités par les vents répandent dans ses environs. Dès l'entrée on voit une forêt d'arbres élever leur tige, & protéger de leur ombre les lieux où ils ont pris naissance; leurs branches courbées sous le poids des fruits ne paroissent s'incliner que pour inviter à en cueillir: près d'eux s'élevent des jasmins gros comme des chênes de vingt ans, dont la fleur blanche est plus odoriférante & beaucoup plus grande que celle qui croît dans nos jardins. Plus loin le cedre,

vulgairement appellé *cédriers aux grands fruits*, croît à l'ombre des larges feuilles de bananiers; celui-ci porte ses fruits sur un bois plus élevé comme pour marquer leur supériorité : c'est-là que les citronniers, les grenadiers se mêlant aux grands acacias, aux dattiers, aux sycomores, quoique placés par le hasard, forment en différents sens des allées que la nature semble avoir dessinées. Il m'étoit impossible dans cet amas de vapeurs délicieuses de pouvoir distinguer entr'elles, & leur assigner une préférence qu'elles méritoient toutes en particulier : mes sens émoussés par cette jouissance avoient perdu leur activité. Mais en m'éloignant à regret de ce séjour charmant, ces différentes impressions se développant, vinrent renouveller avec ordre mes sensations & me donner de nouveaux plaisirs : cependant je crus devoir faire diversion à des objets dont la continuité me fatiguoit, & je fus sur la route publique voir passer le peuple Egyptien, qui se rendoit en foule dans un bourg voisin

où l'on célébroit la fête locale d'un de leurs Saints; les uns passoient aves des bannieres & des étendarts, en chantant les louanges du Saint; d'autres attirés par la seule curiosité se promenoient aux environs de la Mosquée, & dans la place publique où se vendent les objets de premiere nécessité, puis alloient augmenter le nombre des spectateurs arrêtés par les danses & le chant des *Almes*, & ensuite se reposer sur le gazon, rafraîchi par l'ombrage des sycomores. Mais ce qu'il y avoit de plus singulier, c'étoit de voir le sérieux & la gravité Turcs s'humaniser dans ces circonstances, & se mêler aux jeux folâtres qu'ils détestent.

Je suis, &c.

LETTRE LXI.

Damiette, au mois d'Août 1777.

M.

SUR le point de m'embarquer le 29 dans une *polacre*, qui doit faire voile vers Sidon, je ne croyois laisser dans cette ville aucun vestige de mon séjour : cependant la Providence, qui conduit toutes choses, en a ordonné autrement, & m'a fourni le moyen de pratiquer une cérémonie de religion le jour de S. Louis. Une dame Maronite accouchée depuis trois jours d'un garçon, étoit à la veille de le faire baptiser, lorsqu'on lui apprit qu'il y avoit à Damiette un Prêtre François nouvellement arrivé; son mari, négociant très-riche, vint me prier d'en être parrain. N'ayant jamais voulu accepter en France

de pareilles obligations, je ne me soucioꝛis pas d'en contracter dans un pays que je ne devois revoir de ma vie; mais la confiance de cet homme dans les Saints que nous honorons, la pureté de ses mœurs & ses instances réitérées me déterminerent à accepter : je me rendis à l'heure indiquée dans la chambre de la mere, qui désiroit être présente au baptême de son fils. Un autel simple & orné des vases nécessaires à la cérémonie, une grande cuve de cuivre pour recevoir les eaux dont l'enfant devoit être arrosé; un divan & le lit nuptial occupoient la moitié de l'espace; l'autre moitié étoit remplie par les parens & les témoins de cette auguste cérémonie. Je tenois seul l'enfant, & j'avois la marraine à côté de moi. Après que le Ministre catholique eut multiplié les signes de croix, récité de longues prieres conformes à sa liturgie, & fait les onctions & autres cérémonies, l'enfant fut plongé nud dans un bassin, & reçut les immersions du Ministre; les miennes & celles de la marraine

consacrées par l'usage dans le rit catholique de l'Eglise Maronite. L'ayant retiré des fonds baptismaux, je le pris entre mes bras, quoique tenant un cierge à chaque main, je suivis le Prêtre, qui fit deux fois le tour de la chambre & de l'autel, en récitant des Litanies Arabes : la cérémonie finit par des oraisons beaucoup plus longues que celles de l'Eglise Latine. L'enfant fut rendu à sa mere, puis déposé dans un berceau où chacun lui adressa des souhaits pour sa prospérité & sa longue vie.

On se rendit ensuite sur le comble de la maison, bâtie en plate-forme, où l'on avoit préparé un souper splendide : on avoit choisi ce lieu à cause de la fraîcheur qui y régnoit. Le Prêtre ayant donné la bénédiction aux aliment servis, & le les ayant encensés, chacun s'empressa de faire honneur aux mets contenus dans un ovale de cuivre, où l'on avoit réuni dans le même plat se ragoût, le rôti, les légumes & le ris fricassés avec des oignons & du beurre ; il y avoit encore un mets que les Egyp-

tiens appellent *cabe*; c'eſt un composé de viande hachée & de concombres, aſſez reſſemblant à une croûte de pâté bien cuite.

L'uſage du pays étant de ſervir le deſſert ſur une ſeconde table, nous nous levâmes & fûmes nous y placer : le Prêtre donna de nouveau la bénédiction, & l'on mangea des fruits. La converſation étant devenue générale, chacun s'y livra avec d'autant plus de liberté, qu'une fraîcheur délicieuſe ſe faiſoit ſentir, & augmentoit à meſure que la nuit couvroit l'horiſon. Parmi divers ſujets qui y furent traités, l'hiſtoire de la ville de *Tirſous* fut celui qui me fixa. Cette ville connue autrefois ſous le nom de *Tharſes*, capitale de la *Cilicie*, appellée *Caramanie* par les Modernes, offre de beaux reſtes qui font regretter ſon antique ſplendeur : on y remarque deux portes rondes dont les ceintres & les montants ſont en marbre blanc très-fin, ornés de la plus noble architecture ; aux deux côtés de la porte s'élevent deux tours d'une belle ſtructure. Dans le centre de la

ville est un édifice en quarré long; le ciment qui unit les pierres dont il est composé, est si dur, que le marteau n'en peut rien détacher ; sa longueur est d'une portée de fusil chargé à grenailles, & sa largeur d'un trait de pierre lancé avec force. Les Naturels du pays prétendent que cet édifice avoit servi de temple aux Divinités Païennes, & que les Chrétiens venus depuis l'ont fait servir d'Eglise ; les Mahométans qui en sont les maîtres ne l'ont destiné à aucun usage ; ils ont fait bâtir dans un autre quartier de la ville une Mosquée, qu'on dit être remarquable par la grosseur & le nombre de ses colonnes de marbre ; mais l'entrée de ce lieu n'étant permise qu'à ceux de leur religion, il n'offre que des regrets à la curiosité des étrangers.

Je suis, &c.

LETTRE LXII.

LETTRE LXII.

Damiette, au mois d'Août 1775.

M.

J'AI différé de vous parler des bains usités chez les Egyptiens, parce que j'ai voulu en asseoir la description sur une base solide, & parcourir les divers climats de ce Royaume pour mieux m'assurer de l'uniformité des goûts & des usages. Je ne vous parlerai point des bains peu décents que prennent en public les Egyptiens de l'un & de l'autre sexe dans le Nil pendant les grandes chaleurs de l'été, ni du spectacle qu'offrent les bords de ce fleuve couverts par la multitude; mais de ceux qu'on a construit dans les villes pour la commodité des citoyens; ils sont par-tout très-propres & très-commodes; ceux de Damiette, dans lesquels j'ai été attiré

par le besoin & la curiosité, présentent à l'extérieur un édifice élégamment construit, qui annonce les beautés simples de l'intérieur. Dès l'entrée on traverse une grande salle qui reçoit le jour d'en-haut par une ouverture pour aller dans celle où l'on se déshabille : lorsqu'on a quitté ses vêtemens, on entre dans un long corridor qui conduit aux salles des bains; mais en parcourant cet espace on sent une chaleur qui augmente à mesure qu'on en approche de telle maniere qu'une moiteur sensible s'exhale du corps, & augmente par degrés jusqu'à la premiere salle. Cette salle est pavée d'un marbre rouge bien poli ; à l'un des côtés sont placés deux robinets, l'un pour l'eau chaude, & l'autre pour l'eau froide ; on s'étend sur le pavé à portée de recevoir celle qu'on désire ; le corps en étant baigné, le garçon baigneur le lave de nouveau avec la premiere éponge, & l'essuie ave une plus douce ; ensuite, tel qu'un potier qui perfectionne une colonne d'argille, il unit, polit, applatit & presse

la peau sur la chair d'une maniere qui rend le corps plus serré, plus compact & plus élastique : puis il vous prend & fait craquer successivement les doigts des mains & des pieds, & les jointures, avec la plus grande adresse & sans causer la plus légere douleur. Mais, une opération où la force est unie à la dextérité, c'est lorsque vous faisant asseoir sur ses genoux, il embrasse de ses deux mains vos jambes, qu'il tient repliées comme si elles étoient dans un court berceau : alors s'aidant de son estomac pour vous faire courber les épaules, il réussit à faire faire à vos reins un craquement bien plus considérable que celui des doigts & des jointures ; il lui est indifférent d'exercer sa manœuvre sur les grands ou les petits corps ; il les manie également sans en être embarrassé.

On est libre de se faire frotter de pommade. Enfin on est reconduit dans la salle où sont les habits, dans laquelle on offre le café & la pipe. Ces bains salutaires coûtent environ un

petit écu. Leur effet est de rendre le corps très-dispos, &, selon les Egyptiens, de le garantir des maladies attachées au climat.

Les bains des femmes sont séparés de ceux des hommes; il y regne, dit-on, la même propreté, mais ils sont beaucoup plus fréquentés. Comme c'est le lieu où elles vont avec le plus de liberté, elles s'y réunissent pour y faire des repas de société, & s'y délasser des rigueurs de la servitude; c'est là qu'elles se livrent sans contrainte à une gaiété d'autant plus délicieuse, qu'elles sont sûres de n'être point interrompues dans leurs plaisirs.

La vanité dans les parures n'est pas ce qui attache le plus les Egyptiennes; leurs vêtemens ont la même forme, il n'y a de différence que dans la couleur & la qualité des étoffes, qui dépendent du goût & de la fortune. Elles portent une robe de chambre à longues manches, fendue jusqu'à la poitrine, & mollement serrée par une ceinture de prix, par-dessus laquelle elles mettent un habit nommé *Benists*,

& qu'on peut comparer à nos longues redingotes ; les coutures de cet habit sont quelquefois couvertes de larges galons d'or. Leurs cheveux sont tressés ou épars, mais réguliérement couverts d'un voile qui descend jusqu'à l'estomac, & qu'elles ne relevent que lorsqu'elles veulent assurer quelqu'un de leur parfaite estime : cette marque d'honnêteté est d'un grand sens, & de la plus grande énergie chez ce peuple, & m'a paru beaucoup plus décente que le roulis qu'elles font dans leur gosier, lorsqu'elles saluent quelqu'un de leur connoissance. Il y en a parmi elles qui, tenant dans leurs mains des oiseaux, tels que le chardoneret, le moineau, la tourterelle, les offrent avec grace aux passants, & paroissent leur témoigner de la reconnoissance de les avoir acceptés. Elles portent de légeres bottes de maroquin jaune. Les cheveux qui bordent leur front sont garnis de séquin en or & de pierreries, ainsi que les tresses qui flottent derriere leur dos ; mais leur parure n'est jamais plus grande que lorsqu'elles vont

en pélérinage à quelque fameuſe moſquée, & ſur-tout à la Mecque ; auſſi les ſéquins Vénitiens, qui ont beaucoup de cours dans ce pays, ont plus de valeur dans ces circonſtances : ces ſortes de parures ſont quelquefois nuiſibles à celles qui les portent en public. Peu de temps avant mon arrivée en cette ville, une Cantatrice Egyptienne, qui plaiſoit à tout le monde par ſes attraits, & dont la tête étoit chargée de cette monnoie, fut attirée dans la maiſon d'un eſcroc Européen, qui lui coupa ſes longs cheveux pour en avoir les riches ornemens.

Quelques Egyptiennes portent des pendants d'oreille de la longueur de trois pouces ; d'autres ont un anneau d'or, garni d'un brillant ſuſpendu entre les deux narrines ; celles qui ſont à marier ſe noirciſſent les paupieres inférieures, & celles qui ſont mariées ſe diſtinguent en ſe teignant en rouge les ongles des doigts avec le jus d'une plante. On appelle cet arbriſſeau *Tamrahenné*. Les parens choiſiſſent les époux que les épouſes ne connoiſſent ſouvent

que le jour des noces, qui sont célébrées au son des instrumens, & par le chant des *Almes*, qui expriment avec une singuliere énergie la joie & le bonheur des époux.

Je suis, &c.

LETTRE LXIII.

Le premier Septembre 1777.

M.

La nature semble concentrer ses beautés dans les lieux d'un difficile accès, & se plaît à retenir celui qui a osé y pénétrer, en lui développant ses attraits, ou l'environnant d'obstacles qui rendent sa sortie difficile ; je viens d'en faire l'épreuve en quittant Damiette & ses charmans environs. Les regrets de m'en éloigner & la crainte du péril, que l'on court à la traversée de la barriere qui la sépare de la mer, m'ont accompagnés jusqu'au vaisseau.

Je me suis rendu le 29, à minuit, près du Bourg de *Lesbi*, sur une barque découverte, & c'est-là que j'ai attendu que le lever du soleil vînt éclairer le dangereux passage du *Bougas* ; ce mot, qui en langue arabe signifie

lieu de tempête, n'exprime que foiblement toute l'horreur de cet endroit. C'eſt-là que le Nil s'embouchant dans la mer, force cette derniere à le recevoir dans ſon ſein. Ce combat eſt terrible : la mer, comme irritée, en mêlant ſes flots aux eaux rouſſâtres du Nil, les amoncele pour repouſſer leur violence. L'un & l'autre cherchant à ſe ſurmonter, élevent leurs eaux à une très-grande hauteur, & accompagnent d'un bruit effrayant leur horrible conflit. Les vents venant bientôt prendre part à la querelle, ſe déclarent tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre : l'hiver ils favoriſent la mer, l'été ils protegent le fleuve ; auſſi ce paſſage toujours dangereux l'eſt-il moins au mois d'Août. C'eſt dans cette ſaiſon que le vent proſpere qui accompagne le Nil enflé de ſa crue, preſſe la mer de lui donner place ; mais jamais elle n'accorde cet avantage au-delà d'une ou de deux lieues d'étendue : on diſtingue aiſément les limites qu'elle met à cette faveur par la couleur différente des deux eaux.

J'ai mis deux heures à traverſer le

paſſage du *Bougas*. Les montagnes d'eau qui occupoient l'eſpace ne nous permettoient pas d'aller plus vîte. Il falloit attendre que leur chute nous ouvrît le paſſage ; mais on ne l'avoit pas plutôt franchi , qu'il s'en formoit de nouvelles , qui préſentoient la même difficulté à ſurmonter. Tantôt de minces lames d'eau , qui deſcendant de leur cime , venoient ſe briſer contre les flancs de notre légere barque , tantôt des napes énormes s'en détachoient & venoient nous inonder en paſſant rapidement ſur nos têtes. Occupés à rejetter l'eau qui appeſantiſſoit notre barque , il ſembloit que nous préparions une place à celles qui voudroient s'y jetter de nouveau ; elles y entrerent deux fois de ſuite en ſi grand volume , que ſi une troiſieme leur eût immédiatement ſuccédé , nous euſſions éprouvé le ſort de puſieurs paſſagers , enſevelis ſous les eaux depuis trois jours. Les rameurs vigoureux s'excitoient au travail par des cris pénibles qui ranimerent notre courage. Enfin , nous vîmes que notre barque avoit paſſé les plus hautes montagnes , & paroiſ-

ſoit en deſcendant s'éloigner de leur cime, & nous nous félicitâmes mutuellement d'être échappés à un ſi grand danger.

J'eſſuyai le 23 Novembre de l'année derniere au Cap Sainte-Marie, près la bouche du golfe Adriatique, une violente tempête qui dura trois jours ; mais le danger que je courus ne fut pas auſſi grand, & ne me cauſa pas autant de crainte que la traverſée du Bougas. J'étois impatient d'aller à bord du vaiſſeau qui étoit en rade ; & je croyois être en ſûreté lorſque je l'aurois joint ; mais, voulant monter ſur le pont par une échelle de corde qu'on me tendit, mes pieds gliſſerent & je me vis ſuſpendu, me tenant accroché à une corde dont l'extrêmité étoit attachée ſur le gaillard. Le canot que la mer élevoit par ſecouſſes me ſervit de ſoutien, & me donna la facilité de rencontrer l'eſcalier par lequel je montai à bord. Le vaiſſeau étoit rempli de deux cents Turcs paſſagers, qui venoient de quitter le ſervice des Beys exilés du Caire. Deux heures après on tendit les voiles ; le

vent frais qui les agitoit me fit perdre de vue les triſtes endroits où je venois de paſſer, & fit ſuccéder le calme à l'agitation que j'avois éprouvée.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIV.

A Sidon, le 7 Septembre 1773.

M.

LA chaleur & le calme que nous avons éprouvés dans notre traversée, ont produit de funestes effets ; notre navigation qui en d'autres temps auroit été de deux jours, a été prolongée jusqu'à six ; ce retard, auquel nous étions loin de nous attendre, a occasionné une disette d'eau douce, qui avoit été épuisée par la soif dévorante qu'avoient causée les chaleurs excessives. Le nombre des passagers étoit de deux cents cinquante : ils étoient Egyptiens, Musulmans & Arabes : le Bey qu'ils servoient, étant chassé du Caire, ils alloient chercher à Samos, & aux divers climats de la Syrie, des emplois analogues à leurs talens ; plusieurs jouoient du sistre, des timbales

& d'autres instrumens. Les premiers jours de la navigation se passerent avec gaieté; mais la provision d'eau venant à manquer, les Arabes suspendirent aux mats leurs instrumens: vous auriez vu régner le plus grand silence; ces Mahométans prononçoient à voix basse des prieres; je pensai que c'étoit pour obtenir la fin d'une prompte navigation; mais l'ardeur de la soif les rendit impatiens. Aux plaintes succéderent les murmures, qui ne pouvant combler le désir, l'échauffoient encore davantage. Les Turcs passagers sur-tout se répandoient en termes menaçans, & blasphémoient contre l'eau de la mer dont ils ne pouvoient pas boire.

La nécessité fit rechercher au fond des tonneaux épuisés le peu d'eau qui y restoit, & ce précieux reste, distribué avec économie, diminua la soif & éteignit le feu de la discorde qui commençoit à s'allumer; mais ce qui en excitant ma sensibilité fixa mon attention, ce fut l'air flegmatique & cruel avec lequel un Turc donnoit à boire de cette eau à trente Né-

gresses qui étoient entassées dans une petite chambre : il falloit qu'elles bussent toutes lorsqu'il faisoit la ronde, & il forçoit cruellement celles qui n'en vouloient pas, en leur enfonçant dans la bouche le gouleau de la cruche avec tant de force, que l'on voyoit le sang de ces misérables esclaves ruisseler par l'effet de cette brutale impression; cependant il paroissoit avoir plus d'humanité pour quatre blanches qu'il avoit placées sur une banquette élevée dans la même chambre : il les distinguoit par la qualité de la nourriture qu'il avoit soin de leur apporter, & par la douceur des propos qu'il leur adressoit. C'est dans ces circonstances que la nature manifeste que l'instinct qui décele le besoin, est commun à tous les êtres : lorsque ce Turc entroit dans leur chambre, elles faisoient un bruit pareil à celui que font les chevaux lorsque le palefrenier vient leur donner à manger.

Les blanches étoient belles, & au-dessous de l'âge de vingt ans ; on les avoit amenées, n'ayant que six ans, dans

le serrail d'un Bey du Caire, qui venoit d'être exilé. Le marchand qui les avoit achetées, alloit les vendre au Pacha de Samos. Elles étoient chrétiennes, comme le sont assez généralement les habitans de ce pays; les signes visibles de religion qu'elles se plaisoient à répéter, prouvoient que le changement du climat, ni le temps, n'avoient encore pu effacer l'empreinte de leur premiere éducation; mais la circonstance qui paroissoit favoriser le plus de pareilles démonstrations, étoit le temps où nous faisions notre priere publique. Elles sortoient alors de leurs chambres pour en être témoins; dans le premier moment elles paroissoient gravement appliquées à considérer nos pieux exercices : l'instant d'après elles nous montroient par des signes de croix, ou le désir de s'unir à nos prieres, ou l'expression imitative d'une religion qu'elles connoissoient; mais jamais elles n'osoient prendre cette liberté qu'en l'absence de leur maître.

Les Négresses étoient traitées comme de vils animaux qu'on frappe par

habitude : la visite du marchand étoit toujours scellée par le sang qui couloit des coups dont il les accabloit. Un spectacle si révoltant me faisoit désirer avec plus d'ardeur mon débarquement, & je vis avec la plus grande satisfaction les matelots jetter l'ancre dans le port.

Je ne vous parle pas des terres que j'ai vues de loin durant le cours de notre navigation ; c'étoient *Sour*, *Saint Jean-d'Acre* & *Jaffa* ; je vous en dirai les particularités lorsque je les aurai parcourues.

Je suis, &c.

LETTRE LXV.

De Sidon, le 7 Septembre 1777.

M.

Si les triſtes débris ſont les fidelles marques de la ruine des villes, l'altération que leurs noms ont éprouvée en eſt une auſſi forte preuve : il regne même une telle liaiſon entre ces deux ſignes, que jamais les conquérans n'ont eſſayé de changer les noms des villes dont ils ſe rendoient maîtres, que lorſqu'ils ont vu qu'il étoit inutile de les faire ſurvivre à l'anéantiſſement qu'elles avoient ſubi, & de les conſerver à des monceaux délâbrés.

Tel a été le ſort de l'ancienne ville de Sidon, qui s'appelle aujourd'hui Seyde. Ses habitans prononçoient ſon nom avec orgueil lorſque ſa population, ſes beaux édifices, ſon port couvert de bâtimens, lui donnoient le

titre de la capitale de la Phénicie ; ses pavillons dominoient les mers avant ceux des Tyriens, mais son lustre ne dura pas autant qu'on avoit lieu de l'espérer ; les divers Souverains de l'Assyrie lui donnerent le coup le plus fatal : on la pilla, on la détruisit. Cependant les vestiges qu'on découvre dans l'enceinte de Sidon, prouvent qu'elle étoit fort considérable ; les colonnes de granit qui décorent transversalement les murs du môle, attestent le goût des Sidoniens & la solidité de leurs édifices : on remarque près de ce môle un pont à six grandes arches qui communique à un château bâti dans la mer : sa longueur est d'environ trente pas, & sa largeur de six à sept pieds. C'est dans cette ville célebre que quarante mille Sidoniens, désespérés de se voir abandonnés par leurs Souverains, & vendus au Roi d'Assyrie qui les tenoit assiégés, donnerent un exemple unique d'héroïsme & de fermeté : ils aimerent mieux se brûler eux-mêmes, que de rendre leur vie tributaire d'un ennemi qui les avoit réduits à la plus cruelle extrê-

mité. Cette ville s'honore du prodige d'humanité qu'opéra dans son sein notre divin Rédempteur; on y reconnoît le lieu qu'habitoit la femme Cananéenne, & dans ses environs & sur le haut d'une colline, le hameau de *Sarepta*, d'où la femme veuve qui portoit des alimens au prophete Elie, étoit originaire.

La forme actuelle de Seyde est triangulaire, & sa population est de trois ou quatre mille habitans. Son climat est très-fertile, sa position est commerçante & facilite l'exportation de différentes denrées venant de la Syrie & des autres lieux éloignés.

Le Pacha ou le Dgezar fait sa résidence en cette ville; il est souvent en guerre avec les Mutualis & les Druses qui habitent les pays montagneux qui l'environnent. J'ai vu sur les bords de la mer un grand monceau de crânes, triste monument de ces guerres qui prouvent l'acharnement des deux partis: mais ces cruels effets étonnent moins lorsqu'on songe à la sanglante scene que le Dgezar vient de donner aux Sidoniens dans son palais.

Un Turc étant entré dans le jardin d'un particulier, prit des fruits, sans que le jardinier qui étoit présent s'y opposât; mais loin de respecter les beaux arbres où il les avoit cueillis, il s'amusoit à en couper les branches à coups de sabre. Le jardinier offensé lui fit les reproches que cette ingratitude lui inspiroit; cet homme piqué de la remontrance lui coupa le bras d'un coup de cimetere, & s'évada. Le jardinier se présenta devant le Pacha, qui donna ordre aux Janissaires de lui amener le coupable : il lui demanda la raison qui l'avoit porté à maltraiter aussi cruellement un homme qui lui avoit donné ses fruits avec tant de générosité. Cette question étant sans réponse, le Pacha ordonna qu'on l'étendît le visage contre terre, & prenant une pique à manche d'argent, qui est la marque distinctive des Dgezars, & qu'ils portent à la ceinture, il déchiqueta le corps par morceaux, & ordonna de les faire brûler au milieu de la place. Le forfait du coupable pouvoit seul justifier un supplice aussi révoltant. Ce Dgezar pilla, il y a un

mois, le couvent de Saint-Salvador, éloigné de trois lieues de cette ville : & après avoir emporté le trésor qui étoit renfermé dans l'Eglise des Moines grecs, il les a fait tous décapiter : à demi-lieue de-là un couvent de Religieuses grecques a éprouvé le même sort. Les vases précieux, les bijoux & toute leurs richesses ont été la proie de ce brigand, qui a fait massacrer par ses gens les pauvres Cénobites dépositaires des dons pieux des fideles Chrétiens : le Chef de la nation Dreuse irrité de cette action commise dans sa jurisdiction, est sur le point de déclarer la guerre à ce scélérat.

Les divers malheurs que Sidon a éprouvés en différens temps, en eussent fait un lieu isolé, si la fécondité du terrein qui environne ses ruines n'y eût attiré les étrangers, & si elle ne se fût élevée au-dessus des contretemps, comme une boussolle aimantée, qui, en indiquant la variété des poles attire à elle les objets éloignés auxquels elle veut s'unir.

Je suis, &c.

LETTRE LXVI.

A la troisieme ceinture du Mont-Liban, le 9 Septembre 1777.

M.

PARVENU à la troisieme ceinture du Liban, j'entrai dans une charmante grotte habitée par un Religieux Allemand; près delà étoit une chapelle taillée dans le roc, dédiée à la Vierge; ce Prêtre la servoit, & y remplissoit les fonctions de son ministere: sa dévotion l'avoit attaché à ce lieu depuis dix-huit ans; il me conduisit dans une seconde grotte, où je fis un souper composé des mets qu'il m'offrit & de ceux que j'avois apportés; un large rocher couvert de nattes fut le lit où je passai la nuit. Le témoin le plus voisin de mon habitation étoit une claire fontaine, qui descendant à grands flots d'un rocher sur un

autre, alloit ſe perdre dans de riantes prairies ſituées dans les bas-fonds. Le murmure de ſes eaux qu'un chute précipitée rendoit plus blanches que le lait, avoit endormi les habitans des forêts; les oiſeaux repoſoient tranquillement ſous les épais feuillages, je n'entendois ſouffler que des zéphirs légers, dont la douce haleine venoit faire diverſion à mon repos ſans en interrompre le cours; le ſommeil qui vint s'emparer de moi fut profond, & à mon réveil je me livrai au plaiſir de m'entretenir avec vous.

Etant parti de Sidon le 7, les premiers objets qui ſe ſont offerts à ma vue, ont été ſix châteaux, rangés de diſtance en diſtance ſur la plage; on les croit bâtis par les anciens Chevaliers croiſés. Ces forteresses qui maintenant ne ſeroient bonnes qu'à élever des fanaux pour diriger les vaiſſeaux pendant la nuit, ſervoient de retranchement aux troupes deſtinées à empêcher le débarquement des ennemis, qui auroient tenté d'attaquer le camp des Chrétiens formé dans les montagnes, ou dans les plaines voiſines.

Arrivé

Arrivé au port de Tripoli, j'ai débarqué au lieu qui avoit servi de camp aux troupes réglées : on y remarque un édifice qui a la forme d'un rectangle, bâti en pierres de taille & festonné dans ses parties latérales les plus élevées ; les négocians étrangers y ont leur habitation particuliere.

Mais cette ville n'est ni aussi considérable ni aussi peuplée que celle du même nom où réside la Nation Françoise & son Consul ; on va à celle-ci en trois quarts-d'heure par une belle plaine. La premiere maison qu'on trouve en y entrant, est celle du Consul François : les rues de cette seconde ville sont larges & bien pavées, ses maisons en pierres de taille ont chacune une fontaine : il y en a même qui en ont jusqu'à trois. Ces fontaines distribuées dans la ville, outre l'avantage qu'en retire chaque citoyen pour la commodité de son intérieur, en offrent un second plus général & plus précieux dans la fraîcheur qu'elles répandent, & dont l'action n'est jamais plus forte ni plus agréable que dans le temps où les exhalaisons brûlantes

de la terre viennent incommoder ses h b tans.

Les étrangers, dont les Catholiques forment le plus grand nombre, jouissent à Tripoli d'une liberté qui leur rend le séjour plus agréable. On voit sur une hauteur qui domine cette ville un vieux château habité par l'Aga des Janissaires; sa forme est gothique: aussi le dit-on construit vers le douzieme siecle par les Comtes de Tripoli & les Croisés.

Je suis parti de cette jolie ville le 9 à sept heures du matin. Arrivé au-dessus de la côte, je suis entré dans la plaine de *Caphtin* ou *Coura*, qui termine son étendue aux pieds du Liban; celle que j'ai laissée à ma gauche s'appelle *Zubbé*, & se prolonge jusqu'à la premiere ceinture de cette montagne. Un fleuve qui en descend, l'arrose dans toute sa longueur, le terrein y paroît plus fertile; les oliviers & les mûriers y croissent en plus grand nombre que dans celle de *Caphtin*. J'ai mis deux heures à traverser celle-ci; puis m'étant engagé dans le chemin montueux du Liban, j'en ai

atteint en trois heures la premiere ceinture. Mes chevaux étant fatigués par une marche aussi pénible, je les laissai reposer auprès d'une fontaine, où je déjeûnai avec mon conducteur. Après une heure de repos je continuai ma route, toujours en montant, tantôt à pied, tantôt à cheval. Le chemin paroissoit s'applanir à mesure que j'approchois des côteaux dépendants du village d'Eden : le plaisir de voir quelques maisons éparses çà & là sur ces côteaux couverts de toutes sortes d'arbres fruitiers, me fit bientôt oublier le chemin dangéreux & escarpé que je venois de quitter. J'entrai dans le village d'Eden, où je remarquai la maison du Consul Anglois, & j'approchai de la fontaine qui coule dans un petit réservoir, & va se répandre dans les lieux voisins : je goûtai de son eau limpide, qui me parut fort bonne.

Le nom d'Eden, la fontaine qui coule au milieu du village qui porte ce nom, les fleuves qui sortent de la montagne du Liban, ont fait croire aux naturels du pays que le Paradis terrestre avoit été dans ce lieu, dont

les eaux du déluge ont gâté la surface. A la vérité quatre fleuves prennent leur naissance dans l'étendue de la montagne du Liban, tels que le Jourdain, le Rochau, le Rossena, & le Ladicha, qui ont leurs sources dans quatre différents endroits, qu'on pourroit croire opposés aux quatre parties du monde. Mais une pareille assertion tombera d'elle-même, si l'on considere que le Nil, mis par l'Historien sacré au nombre des quatre fleuves qui sortoient du Paradis terrestre, a sa source éloignée de plus de mille lieues de la montagne du Liban, qui n'a aucune communication avec celle de l'Abyssinie d'où il sort.

Quand on quitte le village d'Eden, on voit à la gauche une montagne couverte de pins; ces arbres sont disposés sur des rochers dont la blancheur tranche avec leur verdure, & offrent une perspective des plus agréables.

Enfin montant toujours, mais trouvant des terres cultivées couvertes d'arbres fruitiers & de vignes, je suis arrivé à la troisieme ceinture de cette

montagne, dans un hoſpice que la nature m'a offert par les mains d'un Solitaire Allemand qui en avoit la garde. On compte encore plus de deux heures de marche dans des chemins eſcarpés, avant d'arriver au lieu où s'élevent les cedres. Mais la nuit commençant à me couvrir de ſon voile, je vais attendre dans cet aſyle taillé dans le roc le lever du ſoleil, qui éclairera la marche de demain.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXVII.

Sur le haut du Mont-Liban, le 1[illegible] Septembre 1777.

M.

Je suis enfin arrivé à huit heures du matin au sommet de ce mont fameux qui domine majestueusement les belles plaines de la Syrie & de la Phénicie, & qui communiquant ses bienfaits à tout ce qui l'environne, laisse couler de son sein des torrens qui les fécondent. La gloire du Liban a été exaltée par Salomon, qui le compare à la Beauté dans son Livre des Cantiques : les cedres qui décorent sa cime ont servi à la construction du plus beau temple de l'univers ; sa fertilité, la variété des plantes & des arbres qu'il produit, & sur-tout la beauté des cédres qui couvrent son front, lui ont mérité la premiere place dans les mer-

veilles que la nature a répandues sur la terre. Il m'a fallu deux heures de marche par les chemins les plus escarpés pour arriver au quartier de réserve où cette montagne tient son dépôt chéri ; c'est-là que j'ai vu les cédres, renfermés dans une plaine ovale d'un mille de circonférence, étaler leur beauté avec plus de magnificence à mesure qu'ils se sentoient frappés des rayons du soleil. Les grands, qui protégeoient les petits en les couvrant de leurs branches, se faisoient distinguer par la fierté avec laquelle ils élevoient leurs tiges toujours escortées de branches horizontales. Les plus gros, séparés entr'eux par des espaces considérables, paroissoient s'être ainsi arrangés pour ne pas arrêter les effets de leur crue en évitant de s'entrelacer, ou pour laisser à leurs tendres rejettons un espace dans lequel ils pussent croître & s'étendre à leur tour.

Ces arbres orgueilleux, comme s'ils pouvoient exagérer les soins de la terre leur mere nourrice, élevent leur tête superbe à des hauteurs de 60, 80, à 100 pieds : leurs petites feuilles sont

aſſez reſſemblantes à celles des pins des Pyrénées, & prenant le caractere de la tige altiere, ſe tiennent droites ſur les branches, & loin de ſe placer ſur le côté qui regarde la terre, elles ſe placent ſur le côté ſupérieur, comme pour ſe donner plus d'eſſor ou pour diriger leur pointe vers les plus nobles objets.

Leurs fruits, gros comme ceux du Pin, mais plus ronds & plus compacts, ſe placent horiſontalement ſur les branches, dont les feuilles rapprochées les enveloppent comme pour les dérober aux regards.

Quelquefois ces arbres faciles à ſe multiplier, ſe joignent trois ou quatre dans leur enfance, & forment dans la ſuite des temps, par la réunion de leur ſeve, un arbre d'une groſſeur prodigieuſe; ces liaiſons ſont même aſſez marquées par la forme quarrée du tronc dont les angles ſe prolongent juſqu'à huit pieds au-deſſus du ſol. Le plus gros de ceux que j'ai vus avoit trente pieds de circonférence, & paroiſſoit devoir cette groſſeur à l'alliance contractée dans ſa jeuneſſe. Six autres entierement

isolés & dépourvus de rejettons, étoient plus élevés, & paroissoient fiers de ne devoir leur taille majestueuse qu'aux grands effets de leur séve célibataire. Généralement les cédres ne souffrent dans leur société aucun arbre étranger; ils habitent les lieux froids & élevés, dans lesquels les autres ne peuvent subsister; le terrein même qui environne leur séjour est nu, décharné, privé de verdure, & présente dans les glaces & les neiges, dont il est presque toujours couvert, une barriere que la nature semble avoir posée pour éloigner les arbres qui voudroient s'unir à eux & partager leur gloire.

Au centre de leur séjour est une fontaine dont on n'avoit dit que l'eau froide donnoit la fiévre à ceux qui osoient y plonger les mains. Dans l'instant où j'en fis l'expérience, je ressentis un grand froid, mais le feu dont je m'approchai m'ayant réchauffé, je n'éprouvai d'autre effet que celui d'avoir la peau des mains gersée & endurcie. Cela ne m'empêcha pas d'aller célébrer la Messe sur une autel de pierres que je trouvai dressé sous un

des plus grands cédres. Ayant ſu à Tripoli que les Prêtres Maronites alloient quelquefois la dire dans ce lieu, j'avois pris la précaution de faire apporter les ornemens néceſſaires & la pierre ſacrée. Le vent froid qui venoit frapper ma tête nue, ne m'empêcha pas de conſommer ce ſacrifice. Je gravai mon nom ſur l'écorce épaiſſe du cédre, comme une marque de la ſatisfaction que j'avois eue d'exercer dans ce lieu élevé la plus ſainte fonction de mon miniſtere.

J'y reſtai encore trois ou quatre heures, que j'employai à parcourir l'étendue de la montagne, & à examiner diverſes plantes étrangeres; on me dit qu'il y en avoit de médicinales dont les Arabes font beaucoup de cas, & qui ne ſe trouvent que dans ce lieu; mais la rigueur de l'air augmentant conſidérablement, je me hâtai de deſcendre par la route qui m'y avoit conduit, & de joindre la Grotte de la veille, pour y prendre du repos.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXVIII.

A la Grotte du Mont-Liban, le 21 Septembre 1777.

M.

Les arbres, ainſi que les différens êtres répandus ſur la terre, ont leur Chef & leur Roi ; cet ordre ſagement établi ſe manifeſte ſur-tout dans le cédre, doué de force & d'incorruptibilité : la nature même plus libérale à ſon égard ſemble avoir pris toutes les meſures propres à lui conſerver ſa prééminence, en plaçant ſon trône dans les lieux les plus élevés. Il y a bien dans l'étendue de la montagne du Liban différens arbres, tels que le chêne à petites feuilles, le hêtre, l'érable, le ſycomore & beaucoup d'autres qu'il ſeroit ſuperflu de nommer, mais ils ſe placent fort au-deſſous en courtiſans

timides, & ont l'air de respecter les avenues de son palais ; cependant cet empire de gloire qui rend les cèdres presque inaccessibles, laisse un plein exercice à leur bonté naturelle. On voit sortir du tronc & des branches une gomme précieuse, qui a la faculté de guérir les plaies, & que les Egyptiens emploient dans leur embaumemens. L'odeur même qu'ils répandent, quoiqu'elle ne soit ni aussi douce, ni aussi suave que celle des autres arbres, a dans sa force une salubrité qui la fait préférer aux parfums les plus agréables.

Si le Liban a l'avantage de posséder le roi des arbres, il a encore celui de servir d'asyle au Roi des oiseaux : c'est sur le sommet de cette haute montagne que l'aigle, après avoir plané dans les airs, va se reposer ou déchirer la proie qu'il a ravie. Quelques voyageurs ont prétendu que les lions & les tigres y faisoient aussi leur résidence, mais les naturels du pays m'ont assuré le contraire. On n'y voit que des ours & des loups, & la férocité de ces animaux n'empêche pas

que les bons pâturages ne soient mis à profit, & que les moutons n'y bondissent en tous temps, sans jamais être enfermés dans des bergeries couvertes.

Le milieu de la montagne en est la partie la plus agréable. Les habitans de ce lieu fortuné ont su tirer parti de sa fertilité & de la variété de ses productions. C'est un singulier spectacle que le mélange des troupeaux de brebis & chèvres; des villages & des grottes, les uns habités par des Bergers, les autres par des Religieux, chacun exerçant avec liberté son emploi. Ceux-ci cultivent les côteaux couverts de vignes, tandis que d'autres s'occupent à ramasser les feuilles des mûriers, les fruits des oliviers, des pommiers, des noyers & des orangers. Ces agréables possessions, défendues par un difficile accès, sont d'autant plus précieuses, qu'elles fournissent à tous les besoins des cultivateurs. Le caractere doux & affable que donne la nécessité du travail, fait trouver beaucoup d'agrément dans leur société : on ne voit dans ce peuple habitant des forêts rien de recherché

pour les mets ni pour la parure ; cette ſimplicité même s'étend jusques ſur les mœurs : enfin ce pays eſt peut-être un de ceux qui ont ſu le mieux conſerver le genre de vie de nos premiers peres.

On appelle Maronites les habitans du Liban ; ce nom leur vient de *Maron*, fameux héréſiarque, dont ils étoient les ſectaires ; mais le ſchiſme de cette ſecte qui ne vouloit point admettre la diſtinction de deux natures, ayant été aboli, ils ſe ſont réunis, ſans changer de nom, à l'Egliſe catholique dont ils profeſſent les dogmes. Leur Patriarche qui releve de l'Egliſe Romaine, eſt élu par les Evêques & Archevêques Religieux de l'Ordre de ſaint Antoine. On croit que le nombre des habitans catholiques du Liban & des montagnes du Caſtrevent ſe porte à plus de trente mille ; ils parlent la langue Arabe, mais leur liturgie eſt en langue Chaldéenne. Les ornemens & les cérémonies qu'ils emploient dans le ſervice divin, ſont preſque ſemblables à ceux de l'Egliſe Latine ; toute la différence eſt qu'ils lavent leurs mains après l'Evangile, & qu'ils communient

dès qu'ils ont consacré. Ils peuvent devenir Prêtres étant maries, mais ils n'ont pas le droit de se marier lorsqu'ils sont Prêtres. Le Patriarche & les Evêques sont célibataires; ces dignités sont données aux Moines à qui il n'est pas permis de se marier. Tous portent un turban bleu au-dessus du capuchon. Il y a des Moines qui vivent en communauté, & d'autres qui vivent en hermites dans des grottes. Ils sont revêtus d'une tunique & d'un capuchon noir : ils ne mangent jamais de viande, & boivent rarement du vin.

Les Maronites portent un habit long, & sont les seuls d'entre les Chrétiens qui ayent le droit de porter le turban blanc dans leur territoire. Mais ils seroient sévérement punis, s'ils le portoient ailleurs. Le turban étant une marque distinctive chez les Musulmans, le Souverain la divise en trois classes; la premiere, qui est la couleur verte, est affectée à lui seul & à ses parents; la seconde, qui est la couleur blanche, est pour les Turcs ses sujets; & la troisieme, qui est composée d'autres cou-

leurs; eſt priſe indifféremment par les étrangers, ou par les Francs.

Les Maronites habitent des petits bourgs dont les maiſons ſont baſſes; ils ſont robuſtes & bien faits. Il y a parmi eux des nobles & de riches Commerçans, qui affectent un air de pauvreté pour éviter les vexations du Souverain; ils n'ont point l'uſage de tables lorſqu'ils mangent, & s'aſſeyent ſur des nattes ou des tapis étendus à terre; leur nappe eſt un cuir ovale, ou une plaque de cuivre, ſur leſquelles ils repoſent le pain & les autres alimens. Ils boivent tous dans la même taſſe l'un après l'autre, & mangent ſans fourchettes; ils portent des chemiſes de coton & ſe couchent ſur des draps de la même étoffe; leurs femmes ſont aſſez modeſtes; elles portent un habit long qui les couvre depuis les épaules juſqu'aux pieds; la couleur de l'étoffe eſt ſelon leur goût; elle eſt rouge, violette, ou bleue. Elles portent, comme les Turques, de grands bracelets aux bras & aux jambes, & ſur le front un bandeau garni de piéces d'or ou d'argent; elles vont voilées à

l'Eglise, & se placent dans la nef près de la porte, & en sortent les premieres lorsque les cérémonies sont finies : les hommes ne quittent point leur place qu'elles ne soient sorties.

Les habitants du Liban payent de forts tributs au Grand-Seigneur ; le premier est d'un écu par une mesure de terre ; le second va à seize Piastres par tête, (la Piastre vaut 40 sols) tant homme que femme, depuis l'âge de douze ans. L'Emir ou le Gouverneur du pays, leve ce tribut annuellement ; si le payement n'est pas fait au moment qu'il l'exige, ce tribut est augmenté : quelquefois, lorsque l'on n'a pas l'argent prêt, on l'emprunte à gros intérêts, & si l'on n'en trouve pas, le Particulier est contraint de vendre son fonds au prix qu'on lui offre. Le Grand-Seigneur se croyant le maître des biens du mort, les héritiers naturels sont forcés de lui payer une somme équivalente à la valeur des biens dont ils héritent. Ces fortes contributions dépeuplent le Liban, ses habitans aiment mieux vivre sans biens hors de leur patrie, que d'y de-

meurer ſous une tyrannie inſupportable : le Grand-Seigneur ne perd rien dans ces fréquentes émigrations ; il ſait forcer ceux qui reſtent à lui payer le tribut pour ceux qui ont fui.

L'inoculation eſt très-uſitée dans leur pays; l'innocence des mœurs répond du ſuccès. J'ai vu dans un village ſitué au pied de la troiſieme ceinture du Liban, des jeunes gens qu'on inoculoit dans les baſſes-cours des maiſons ; on avoit commencé par un quartier, & on devoit finir dans les autres ; ils choiſiſſent préférablement le mois de Septembre, comme plus favorable à cette opération, ils n'obſervent preſque pas de régime, & je les voyois expoſés à l'air comme s'ils n'avoient point de précautions à prendre contre la maladie.

Le Chef politique qui gouverne ce pays de montagnes, eſt nommé par le Grand-Seigneur ; celui qui régnoit lorſque j'y ai paſſé s'appelle le Prince Joſeph ; il eſt doux, ami des Chrétiens, & on le dit rempli de bonnes qualités.

Les Maronites ont dans leur voi-

ſinage un peuple qu'on appelle les *Dreuſes*, avec leſquels ils vivent de bon accord; ceux-ci ſe gouvernent par des loix particulieres, & ſont religieux obſervateurs de leur culte. Ils vont à leur temple le jeudi après le coucher du ſoleil; ils y reſtent deux heures en prieres. Ils ont des Prêtres qui les confeſſent, & des myſteres dans leſquels ſont initiés les plus éclairés & les principaux d'entr'eux; tandis qu'ils pratiquent leurs cérémonies, ceux d'une claſſe inférieure gardent les avenues du temple, & en défendent l'entrée aux étrangers. Le fond de leur religion n'eſt connu que d'eux ſeuls; la loi qu'ils ſe ſont impoſée de ne jamais en révéler le ſecret, a donné lieu à diverſes opinions. Les uns prétendent que leur croyance ne différe de celle des Chrétiens que dans le culte extérieur, & en ce qu'ils admettent Jeſus-Chriſt vivant & non crucifié; les autres, qu'ils adorent un veau d'or: c'eſt ainſi que l'eſprit s'égare lorſqu'il eſt livré à lui-même. Ce qu'il y a de certain, c'eſt la haine que ce peuple porte aux Mutualis ſes voiſins. Ces derniers forment

une secte différente de celles des Dreusses & même des Turcs. Cette diversité de croyance jointe à d'autres intérêts, les rend ennemis, & cause entr'eux les plus sanglantes guerres : le monceau de têtes que j'ai vu en venant de Sidon, en étoit le malheureux fruit. Ainsi ces barbares habitans des montagnes se massacrent en présence des bêtes féroces, qui leur donnent l'exemple de la concorde fraternelle.

La montagne du Liban a environ dix lieues d'étendue du Nord au Sud, & trois lieues environ de l'Est à l'Ouest : elle renferme plusieurs singularités dont je ne me propose point de vons donner le détail : on voit au-dessus du monastere de Connoubi une espece de pierre qui brûle comme des allumettes, & qui sert aux habitans pour cet usage. Cette montagne se divise naturellement en plusieurs zônes ou ceintures horizontales : la premiere & la derniere sont les moins cultivées, l'une à cause de la rigueur du climat, & l'autre à cause du grand nombre de rochers qui occupent une partie de son étendue. Le veau de lait

& le chevreau ſont les alimens les plus eſtimés des habitants. Les moutons du pays ſont de deux eſpeces, l'une à large queue, comme ceux de Barbarie, l'autre à queue longue juſqu'à terre, & large de trois doigts. On y voit beaucoup de perdris & de grives, dont le manger eſt délicieux en automne.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

A Tripoli en Syrie, le 12 Septembre 1777.

M.

J'ARRIVE à peine à Tripoli, qu'on m'annonce le départ d'un bâtiment qui va faire voile vers Soura : le désir que j'ai de voir cette ancienne ville, me fait saisir avec empressement cette occasion. En attendant que l'équipage du vaisseau soit arrangé, je veux vous raconter un événement arrivé il y a trois mois à Bicorque dans le Castravent, pays voisin de celui où je suis, & contigu au Liban.

Une femme appellée *Indié* eut la permission il y a trente ans de construire une petite maison sous le nom du Sacré-Cœur de Jesus ; elle y donnoit des préceptes d'éducation aux jeunes personnes de son sexe. Sa ré-

putation lui ayant attiré un grand nombre d'Eleves, elle conçut le projet de faire construire une grande maison pour les loger plus commodément : la richesse des dons que firent plusieurs personnes bien intentionnées, contribua à accélerer la construction de ce nouvel édifice. Il ne fut pas plutôt achevé, que quarante Prosélites, séduites par les apparences de sa piété, vinrent se fixer dans ce couvent pour y mener avec elle une vie retirée sous le nom de Religieuses du Sacré-Cœur de Jesus. La ferveur étant toujours plus active dans ses premiers momens, on voyoit les pratiques de religion s'allier avec les exercices méchaniques, & cet accord acquérir tant de célébrité, que les parents des jeunes demoiselles se faisoient une gloire de les placer dans cette maison. Mais la Fondatrice énorgueillie du succès de son établissement, entreprit de fonder sur la considération qu'il méritoit une autorité sans bornes. Elle vouloit être adorée comme sainte, prétendant avoir souvent des conférences avec Jesus-Christ, & être unie hypostatiquement

avec lui. Cette foibleſſe d'imagination croiſſant avec le déſir de dominer, elle propoſa des dogmes relatifs à ſa croyance, qui conſiſtoient en quatorze articles, dont je réduis la ſubſtance à ces deux : Que l'obeiſſance à elle *Mere Indié* étoit ſuffiſante pour obtenir le ſalut éternel, & que celles qui ne l'adoreroient pas comme épouſe du Fils de Dieu, ſeroient proſcrites & damnées. Sachant qu'une pareille doctrine, pour être crue, devoit être étayée de grandes preuves, elle employoit à la fois les extaſes de l'imagination & les reſſources de l'art ; elle montroit des bleſſures dans ſes mains, ſemblables à des ſtigmates, & qui n'étoient que l'effet des herbes dont elle ſe frottoit en ſecret. Cette ruſe n'en impoſa qu'aux eſprits foibles ; quelques perſonnes découvrirent la ſupercherie, & s'en moquerent : c'eſt ſur ces dernieres que tomba ſon indignation & ſa vengeance.

Deux filles d'un négociant appellé *Badran* en firent une triſte épreuve ; l'aînée, qui ſe nommoit *Maxime*, fut miſe dans un cachot, où elle mourut

miſérablement ;

miférablement ; la feconde, qu'on appelloit *Rofe*, auroit fans doute éprouvé le même fort, fi le pere inftruit de la mort de la premiere ne fût venu la retirer de ce lieu ténébreux. On fut faifi d'horreur à l'afpect des bleffures dont le corps de cette innocente victime étoit affligé. La Mere Indié alléguoit, pour juftifier fon cruel procédé, que ces deux filles étoient de mauvais fujets, & que leurs malverfations en divers genres l'avoient forcée d'ufer de cette rigueur ; l'imputation étoit fauffe & calomnieufe, & on reconnut que l'effet de ce mauvais traitement avoit fa véritable caufe dans la haine de cette Supérieure contre des filles qui lui refufoient des adorations.

Cependant la Cour de Rome inftruite de la perverfité de cette doctrine, avoit envoyé deux Commiffaires pour s'informer de la vérité ; mais les faits ne pouvant être conftatés que par des informations prifes dans les lieux mêmes, il falloit que l'enquête fût faite dans le couvent, & qu'elle fût éclairée de la dépofition des Religieufes qui y étoient enfermées. La Mere Indié

connoiſſant le danger des perquiſitions refuſa l'entrée, & couvrit ce refus par des prétextes ſpécieux dont l'auſtérité ſait ordinairement ſe parer. Néanmoins le Prince Joſeph, moins délicat ſur le choix des moyens, & très-inſtruit du déſordre qui régnoit dans cette maiſon, en fit enfoncer les portes, & chaſſa les vingt-neuf Religieuſes qu'il y trouva; dix-ſept furent conduites à *Alep* leur patrie, & les autres aux lieux de leur naiſſance. La Supérieure & quatre de ſes compagnes qui étoient dans le ſecret, s'étoient réfugiées dans un pays voiſin qui eſt ſous la domination du Prince Iſmaël Soliman; mais le Prince Joſeph ſoupçonnant le Patriarche d'avoir favoriſé leur fuite, vient de donner un diplôme qui enjoint à tous les Evêques & Supérieurs de Monaſteres de ne plus lui payer les dixmes, & de ne plus reconnoître ſa primatie; il lui a défendu de s'immiſcer dans ce qui concerne ſa juriſdiction Patriarchale ſur la Nation Maronite juſqu'à ce que la Cour de Rome l'ait rétabli dans cette fonction. Ce coup d'autorité que le Prince n'avoit pas le

droit d'exercer, produisit son effet, & affoiblit le respect dû à la dignité du Patriarche. Il envoya ensuite des troupes dans les terres du Prince Ismaël avec ordre de ramener la Mere *Indié* & ses adhérentes; il avoit formé le projet de les envoyer à Rome dans le premier bâtiment qui feroit voile vers les côtes d'Italie, pour y subir le jugement qu'avoit mérité leur conduite. Le capitaine qui devoit les recevoir dans son bord, & les faire relâcher à quelque port de l'Italie, m'offrit une place dans son bâtiment : je préferai un vaisseau qui devoit en peu de jours mettre à la voile vers Livourne.

Mais n'est-il pas étonnant que la même erreur qui avoit paru dans le siecle dernier & dans un des précédents, ait osé se montrer dans celui-ci qui passe pour le plus éclairé? tant il est vrai que les écarts de la raison sont de tous les lieux & de tous les temps, & qu'il n'en faut chercher la cause que dans l'égoïsme de la liberté.

Je suis, &c.

LETTRE LXX.

M.

A Soura, le 16 Septembre 1777.

JE pourrois me dispenser de vous écrire, n'ayant encore rien d'intéressant à vous communiquer ; mais la complaisance que vous avez d'écouter les plus petits détails, m'engage à occuper vos loisirs, en vous peignant les objets qui se sont offerts à ma vue depuis mon départ de Tripoli.

Le bâtiment Turc sur lequel je me suis embarqué le 13, a mis trois jours pour me conduire à Soura ; ce retard a été causé par la contrariété des vents. Tout le trajet que nous avons pu faire dans la premiere journée, a été d'aller à la rade, qui fait face à une tour qu'on appelle *Labouch*, & aux côtes stériles & pier-

teuses de *Rapouli*. Nous étions le 14 entre les plages des villages de *Dir* & de *Gibel*; le premier est situé sur une élévation ; ses côteaux ornés de beaux vergers de mûriers ; ses maisons dispersées parmi les arbres fruitiers qui cachent une partie de leur hauteur, attirerent d'abord mes regards. Ses habitans sont chrétiens, & se plaisent dans leur séjour, si l'on en juge par les productions de la belle culture. Le calme qui succede aux vents nous a retenus dans ces parages, & la nuit est venue nous offrir le plus brillant spectacle que j'aie jamais vu. De longs & larges rezeaux de feu paroissoient diviser en différens quartiers les montagnes voisines de notre rade : ces feux, que l'obscurité de la nuit rendoit encore plus sensibles, répandoient une clarté qui coloroit ces sombres forêts ; les petits flots de la mer qui en étoient aussi éclairés, venoient frapper les flancs de notre barque comme pour réveiller notre attention sur la beauté de cette perspective. Plus de quatre mille Chrétiens Maronites armés de

brandons allumés marchoient processionnélement sur ces montagnes, tous rangés en file, les uns au milieu, les autres aux extrêmités ; ils portoient dans le silence de la nuit ces images de joie en l'honneur de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qu'ils célébroient ce jour-là : une trop grande distance nous empêchoit d'entendre leurs chants, & les échos n'avoient pas la force de nous les apporter ; il n'y avoit que le bel ordre de leur marche éclairée qui faisoit remarquer de loin leur zele pour cette cérémonie.

Cette grande illumination ayant duré deux ou trois heures fit place aux plus épaisses ténébres dont la terre ait jamis été couverte ; mais notre imagination vivement frappée nous la retraça jusqu'à la pointe du jour qui vint nous offrir Baruth. Cette ville, dont la position est jolie, a un port en fer-à-cheval ; elle est entoureé de mûriers, d'oliviers, & même de dattiers : quatre châteaux rangés dans la plaine qui l'environne, & qu'on dit avoir été bâtis par

les Croisés, sont plutôt de vieux signes de l'attachement qu'on avoit pour ce lieu agréable, que la sauve-garde du pays.

Je suis, &c.



LETTRE LXXI.

A Souva ou à Tyr, le 18 Septembre 1777.

M.

L'ANCIENNE Tyr, que les malheurs des temps ont achevé de détruire, avoit long-temps défendu son existence; mais la rigueur d'un siége poussé avec opiniâtreté pendant neuf ou dix ans, par Nabuchodonosor, la força de se rendre à la discrétion de son ennemi; elle vit ses immenses trésors pillés, ses flottes brûlées, & ses superbes édifices râsés & couverts de sels, emblême d'une entiere destruction.

Cependant la fertilité du climat qui avoisine la mer, y attira dans la suite des siecles une grande population. Ces nouveaux habitans, instruits des malheurs que l'ancien peuple avoit éprouvés, employerent les

plus pénibles efforts pour bâtir la nouvelle Tyr, entre la mer & le continent, espérant que cette position la garantiroit mieux des attaques de l'ennemi. Devenue aussi florissante que la premiere, Alexandre crut s'honorer en la soumettant à son obéissance : il en fit le siége avec acharnement; mais ses fréquentes attaques perdant leur effet dans l'éloignement, il imagina de combler l'espace qui étoit entre la ville & les bords du rivage, afin de l'attaquer de plus près; c'est à ce grand travail qu'il dut le succès de son entreprise.

Cette ville, capitale de la Phénicie, a été possédée par les Chrétiens, & après eux par les Musulmans; mais il s'en faut bien qu'elle soit dans l'état où elle étoit alors. Les fossés qui l'entouroient sont comblés; les murailles ornées de tours & de bastions ne subsistent plus; elle ne contient maintenant qu'environ mille personnes, logées à la vérité dans de beaux édifices en pierres de tailles. La rapidité avec laquelle ils se sont

accru depuis peu de temps, fait espérer une nombreuſe population pour l'avenir, s'il eſt vrai, comme les habitans me l'ont aſſuré, qu'il n'y avoit il y a dix-huit ans que trois maiſons.

L'ancien port de la ville forme un demi-cercle d'environ un mille de circuit; on voit encore de vieux reſtes de tours qui bordoient le mole à l'entrée du port, laquelle a tout au plus la largeur d'un vaiſſeau de guerre : la petite quantité d'eau qu'il renferme ne permet qu'aux barques d'y pénétrer; elles ne peuvent même aller qu'à la moitié, l'autre étant comblée par les ſables. C'eſt dans ce port que les habitans, par une ancienne tradition, aſſurent que cinq ou ſix vaiſſeaux Tyriens, chargés d'or & de richeſſes, furent enſevelis à deſſein de les dérober à Alexandre, qui faiſoit le ſiége de la ville.

Le mole qui environne le port a dans ſes beaux reſtes de quoi briſer les vagues de la mer. De larges pierres que le plus dur ciment unit, de belles colonnes placées horizonta-

lement dans l'intérieur du mur, & quelques tours élevées à différentes distances, font regretter que ces ouvrages n'aient été conservés en entier.

Il y a dans l'enceinte de la ville plusieurs colonnes de granit cendré. La plupart sont enfoncées dans la terre ou dans les débris des monumens, & ne présentent que leur extrêmité; d'autres sont dressées devant les maisons des Citoyens. J'en ai vu une fort grosse dans un vieux édifice; elle avoit la forme de trois colonnes réunies, & paroissoit avoir été fort raccourcie; sa longueur n'étoit plus que d'environ trente pieds & sa circonférence de neuf.

Je suis entré dans un ancien temple qui a environ quatre-vingts pieds de long, & trente de large; il a probablement servi au dieu Baal qui y étoit adoré, puis aux Chrétiens qui y ont fait leur séjour; & ensuite aux infidéles qui les en ont chassés, & qui en ont fait une Mosquée; mais les décorations intérieures ne paroissent plus, & on ne peut guère déterminer ce qui étoit sur

des murs si délâbrés; ceux de distribution sont plus qu'à demi-ruinés; on y remarque trois niches bâties en pierres de taille, elles sont larges, élevées, & d'une architecture simple. La partie orientale de l'enceinte de la ville offre des ouvrages voûtés, bâtis en forme de bastions & de zigzags, avec des ouvertures de distance en distance: c'est dans ces murs épais que sont pratiqués de grands canaux de pierres, taillés avec le cizeau, qui donnoient aux Insulaires la facilité de recevoir des secours secrets, ou de s'évader: il ne m'a pas été possible de voir la premiere porte fermée par les sables que les vents y ont jettés. J'irai voir demain avant mon départ le Puits de Salomon, & je vous instruirai de ce qu'il y a de particulier.

Je suis, &c.

LETTRE LXXII.

Sur la route de Tyr à Saint-Jean d'Acre, le 29 Septembre 1777.

M.

J'AI été voir ce matin le fameux puits de Salomon, à une lieue de la ville de Tyr, & à cent pas environ des bords de la mer. On assure que sa profondeur a vingt fois la hauteur d'un homme; j'ai vu sortir ses eaux par son ouverture, qui a quatre pieds en quarré, mais bien différentes des eaux dormantes des autres puits; elles s'élévent d'elles-mêmes, forment des bulles à leur surface, & se servant de leurs seules forces pour franchir la barriere, elles se répandent dans un réservoir qui les environne, & qui a trente pieds de circonférence. Celui-ci qui est tou-

jours plein, se décharge à son tour dans un canal incliné, qui les conduit à deux moulins à bled, qu'elles font jouer avec la plus grande vîtesse. La clarté des eaux de ce puits laisse voir des échelons placés pour faciliter la descente, mais la force de leur action a toujours rejetté ceux qui ont osé s'y plonger. Quoique voisines de celle de la mer, elles n'en ont ni la couleur, ni l'âcreté; elles sont douces, limpides, excellentes à boire: les anciens Tyriens qui en connoissoient la propriété, avoient fait construire des aqueducs superbes qui les conduisoient à la ville: on les voit encore revêtus de pierres de taille dans l'espace d'un mille.

A peu de distance de ce puits on en voit un autre plus petit, & qui n'est séparé du premier que par un réservoir bâti en pierres de taille: ils ne différent entr'eux que par la grandeur de l'ouverture, le volume d'eau & la largeur des réservoirs; ses eaux ont la même force, & bouillonnent de même à la surface. Près delà & du côté des moulins, on apperçoit

sur des rochers plusieurs sycomores pétrifiés.

Le nom de *puits de Salomon* que porte le plus considérable des deux, a fait croire que ce Roi l'avoit fait construire; mais on pourroit penser aussi que ce nom lui vient de la propriété de ses eaux, que Salomon paroît avoir désignée dans le Livre des Cantiques, par ces termes : *Puteus aquarum viventium quæ fluunt cum impetu de Libano.* Cette interprétation qui est sujette à quelque difficulté, en considérant que le Liban est éloigné du puits de plus de six lieues, est cependant plus vraisemblable que l'autre, si l'on observe que les montagnes du Castravant qui s'unissent au Liban, & dont elles sont la base, ne sont distantes du puits que de six à huit milles, & que cette petite distance n'empêche pas que les eaux qui découlent de leur sein, puissent venir par des canaux secrets se répandre dans le lieu où le puits a été bâti pour les recueillir.

Cette interprétation acquiert plus de force, si l'on s'en rapporte à l'an-

cienne opinion, qui attribue au Liban une étendue de vingt lieues. Cette étendue qui ne lui a été donnée que parce qu'on y a nécessairement compris les montagnes qui l'avoisinent, & dont il n'est maintenant distingué que par des nouvelles dénominations inconnues alors, prouve en faveur de la derniere opinion. Comme on ne peut chercher le puits des eaux vives qui coulent du Liban avec impétuosité qu'aux environs de cette montagne, & qu'on ne trouve que celui-la qui ne soit pas fort éloigné de celles du Castravent, anciennement comprises dans le Liban, il est naturel de penser que ce puits est celui que Salomon a désigné, & que le nom qu'il porte aujourd'hui lui vient de la description que ce grand Roi en a donnée. Au surplus, son antiquité a d'assez beaux restes pour pouvoir se passer des opinions.

Je suis, &c.

LETTRE LXXIII.

A Saint-Jean d'Acre, le 20 Septemb. 1777.

M.

LE Mont-Carmel que j'ai vû en venant ici, présente dans la partie qui domine la mer, des allées d'arbres qui le divisent en différens plans, dont l'ensemble forme un amphithéâtre; ses rochers ombragés par les oliviers & les cyprès verdoyants, semblent s'unir pour maintenir la majesté de ce lieu, anciennement honoré par d'illustres Personnages & par le Prophete Elie qui en fit sa demeure. C'est sur cette montagne qu'il prouva d'une maniere éclatante la protection dont Dieu l'honoroit, en faisant périr par le feu du Ciel ceux qui étoient venu troubler son repos dans cette

ſolitude. Les premiers Chrétiens convaincus de la vérité de ce prodige, & voulant conſacrer ce ſéjour à la vénération, s'empreſſerent d'y bâtir une Egliſe dont on ne voit preſque plus de veſtige : cependant on découvre aſſez près delà un grand édifice qui a long-temps ſervi d'hoſpice aux Chrétiens, & que les Peres de la Terre Sainte habitoient il y a douze ans, temps auquel ils en furent chaſſés par Aboudab, chef des Mamelus, qui avoit conjuré la perte des ſaints lieux de la Paleſtine. Aucun Chrétien depuis cet événement n'a oſé s'y retirer.

Le vent qui m'en a éloigné m'a conduit à Saint-Jean d'Acre ; cette ville, qu'on a long-temps appellée Ptolemaïs, du nom de Ptolomée ſon fondateur, eſt plus illuſtre par les guerres qu'elle a vu naître dans ſon ſein, que par les monumens qu'elle renferme. Les François & les Génois s'en rendirent maîtres en 1104. Elle reſta ſous leur domination juſques en 1188, époque où elle fut priſe par les troupes de *Saladin* ſur *Luſignan* qui en étoit Roi ; trois ans après elle fut repriſe

par les Chrétiens, qui avoient pour chef Philippe-Auguste Roi de France. Saint Louis en étoit encore le maître en 1250, mais en 1263, un Soudan d'Egypte profitant de la mésintelligence des Chrétiens, s'en empara, & depuis elle est au pouvoir des Mahométans.

A l'entrée du port est un édifice bâti sur le roc, & baigné par les flots de la mer, qui sert pour la douane; près delà est une mosquée, & dans ses environs on voit plusieurs colonnes de marbre renversées & en partie couvertes de sable. Plus loin est l'hôtel des Négocians Maronites, François & Italiens: cet édifice composé de deux grands étages est séparé à son centre par une cour. L'Eglise de saint André, qui pouvoit avoir soixante-dix pieds de long & quarante de large, n'offre plus dans sa partie extérieure qu'une porte élevée, bâtie en plate-forme, & quelques arcsboutans ruinés; dans l'intérieur on remarque deux grands piliers qui soutenoient les ailes du Chœur; les souterrains de cette Eglise sont bâtis en voûte, & n'ont

rien de particulier. Le long de la mer on découvre les ruines de l'ancien Arsenal, & du logement des Chevaliers croisés.

Au milieu de la ville est un édifice dont toutes les parties ne sont pas également ruinées; les pierres dont il est bâti sont taillées en quarré: on monte jusqu'au sommet de cet édifice par un large escalier de pierres de cinquante marches bien conservé. Un autre grand escalier conduit à la partie souterraine, composée de grandes salles bien bâties, mais remplies de ronces & de débris. Ce palais a été habité par Demetrius Roi de Syrie, & après lui par le Chef des Templiers.

Cette ville a ses bazards & ses places; dans une desquelles on distingue les anciens murs de l'Église saint Jean, que les Chevaliers de ce nom avoient fait bâtir. Son enceinte prouve qu'elle étoit bien fortifiée.

Son port est très-bon & son commerce assez étendu; la nation Françoise qui y est établie ne contribue pas peu à entretenir cette activité. Elle joint à ses avantages celui d'avoir

une petite riviere, appellée *Pagida* ou *Belus*, qui charrie du ſable très-propre à faire du verre. On m'a dit avoir vu plusieurs vaiſſeaux venir ſe charger de ce ſable.

Cette ville a dans ſon voiſinage des endroits dont l'hiſtoire parle avec intérêt. Dans la route qui conduit à Gaza on trouve le bourg de *Tammara*, où Samſon déchira avec ſes mains la gueule d'un Lion, dans la tête duquel il trouva du miel. Du côté de la mer, & à deux heures de chemin, s'éleve la fameuſe montagne de Saron que le Roi David a célébrée dans ſes poëmes: elle eſt toujours très-fertile en pâturages & en fruits délicieux. La ville de Nazareth n'eſt éloignée de Saint-Jean-d'Acre que d'environ huit lieues. J'eſpere y paſſer à mon retour de Jéruſalem. Je renvoie à ce temps un plus long détail de ſes particularités. Je vais m'embarquer pour Jaffa.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXIV.

A Joppen ou Jaffa, le 21 Septembre 1777.

M.

COMME la joie ne peut ſe contenir lorſqu'elle eſt parvenue à ſon comble, je ne puis m'empêcher de vous peindre le plaiſir que j'ai de me voir arrivé dans cette ville : n'eſt-il pas naturel d'en faire le ſujet de mes premiers entretiens, & de donner un libre cours aux expreſſions du ſentiment ? Ai-je pu voir avec indifférence une ville qui me donne la clef pour entrer dans un pays qu'on a déſigné ſous les plus beaux emblêmes ; qu'on a nommé Terre ſainte, terre de promiſſion, terre abondante en lait & en miel, héritage promis à nos premiers peres, pays de Canaan, patri-

moine des Patriarches ; enfin, ce qui la rend encore plus célebre, terre honorée par la présence de notre divin Rédempteur, & par les prodiges de sa toute-puissance.

En ce moment je vois arriver de ces contrées fertiles des Arabes, des Turcs, des Arméniens, des Grecs & des Catholiques, chargés de fruits qu'ils viennent d'y cueillir : les chameaux & les dromadaires qui vont se ranger le long de la mer, & déposer sur ses rivages les denrées qu'ils en rapportent, fixent aussi mon attention, & me font désirer avec plus d'ardeur la vue d'un pays dont les productions sont si riches & si variées. Mais avant d'y pénétrer, je vais vous entretenir de ce qui est particulier à la ville de Jaffa.

Cette ancienne ville a été l'objet de diverses traditions ; c'est même par leur variété que l'on peut juger de son antiquité ; car de tous les signes que les choses ont laissés pour marquer leur ancienne existence, le moins équivoque & le plus naturel est la

diversité des dénominations & la multiplicité des événemens consignés dans le recueil des traditions : il est vrai que les faits se confondant dans le laps des temps, on a abusé de cette obscurité en supposant des histoires sans vraisemblance. On dit que le rocher qu'on voit dans la Darse, est celui où la belle-Andromede fut exposée jusqu'au moment où Persée vint la délivrer.

Cette ville enveloppée dans le cercle des révolutions, en a été la malheureuse victime. Tantôt prise & reprise, tantôt détruite & restaurée, & semblable aujourd'hui à une boule de neige qui en passant dans plusieurs mains a perdu insensiblement de son volume, ou à un vieux arbre sur lequel chacun s'est permis de donner un coup de hache, elle a perdu peu à peu sa grandeur primitive & se trouve fort rétrécie dans son enceinte. Judas-Machabée lui donna le coup le plus terrible, il renversa ses plus beaux monumens : on peut même rapporter à cette époque la destruction du temple de la Déesse

Astarté,

Astarté, qu'on y adoroit. *Démétrius* reprit cette ville, d'où il fut chassé par Jonathas, & celui-ci par Sextius, Général des Romains. Dans la suite Godefroy de Bouillon l'assiégea, & la prit sur les Mahométans qui la possédoient alors : ces derniers la reprirent de nouveau. Saint Louis en fit aussi la conquête, mais l'an 1262 les Turcs y rentrerent, & depuis ce temps elle est sous leur domination.

C'est dans le port de cette ville que Jonas s'embarqua pour aller au lieu de sa destination, & que les cédres du Liban qui devoient servir à la construction du Temple de Salomon, furent débarqués. C'est aussi à Jaffa que saint Pierre eut la belle vision de la vocation des Gentils, désignée par une large nape suspendue du ciel à la terre, sur laquelle étoient peints toutes sortes d'animaux. Ce dernier fait, dont la vérité est attestée par l'Ecrivain sacré, l'est encore par les débris d'une Eglise que les premiers Chrétiens firent bâtir dans le lieu où cet Apôtre eut la révélation. Les Grecs

qui possedent cet espace, vont en certain temps de l'année y faire des prieres solemnelles. A un mille de cet endroit est une autre Eglise dans le lieu, où saint Pierre ressuscita la bonne Tabite.

Cette ville maritime a huit tours dans son enceinte, qui la défendent moins que sa position naturelle. Elle est bornée au nord par la mer, & au midi par la terre. Les moles qu'on a avancés dans la mer ont rétreci son port, qui est maintenant très-petit. Les bateaux & les barques n'y entrent qu'en hiver; on en voit peu en été, à cause du calme de la mer, qui n'envoie pas assez d'eau pour couvrir les sables dont il est comblé. On voit encore de vieux murs qui ont environ cinq cents pas, & qui tout délâbrés qu'ils sont, marquent le circuit de l'ancien port. La ville est faite en forme de houpe; sur le haut, & au milieu, est une grande tour habitée par l'Aga des Janissaires. Cette ville a aussi un Gouverneur qui releve du Pacha de Damas. On n'y compte guères plus de mille

habitans. On attribue le défaut de population aux malheurs arrivés en 1775, & dont je vous entretiendrai demain.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXV.

De Jaffa, le 22 Septembre 1777.

M.

JE ne sais lequel des deux, de la crainte ou de la confiance, produit les plus grands effets. Le bel exemple de courage qui fut donné dans cette ville, qu'on assiégoit il y a deux ans, me paroît si digne d'être conservé, que j'ai cru devoir vous le raconter avant mon départ d'ici.

Aboudab, l'un des Chefs des Mamelus, après avoir causé, par la plus noire trahison, la mort d'Aly-Bey, son beau-frere, vint avec quarante mille hommes assiéger cette ville; il croyoit que les citoyens effrayés d'une si puissante armée l'évacueroient au plutôt, ou lui en livreroient les clefs. Trompé dans ses espérances, il résolut d'en faire le siége selon les

regles de la Discipline militaire. Il envoya à différentes reprises de petits détachemens pour essayer d'y entrer, mais la vigoureuse résistance des assiégés, dont le nombre étoit d'environ deux mille, les repoussa avec force, & les obligea de se retirer avec perte. Quarante-cinq jours se passerent dans ces sanglans débats, sans que la victoire se déclarât pour l'un ou pour l'autre parti. Malheureusement pour les assiégés il se formoit dans leur sein un ennemi cruel, que le courage & les armes ne peuvent vaincre : c'étoit la nécessité, qui présentoit son front pâle, & qui commençoit à ralentir la vigueur des bras ; l'espérance de recevoir des vivres & des provisions par la voie de la mer, ranimoit encore ces malheureux ; mais une tempête ayant éloigné le convoi trop attendu, ils étoient près de succomber par le fléau de la famine. Dans ces circonstances, Aboudab, qui ignoroit leur triste état, demanda à capituler. Les voies de conciliation étant convenues, il fut stipulé que la ville donneroit une libre entrée à ses troupes, à

condition que les citoyens n'essuieroient aucune insulte, & qu'ils ne seroient assujettis à aucune contribution. Cet accord étant signé du sceau de la confiance & de la bonne-foi, les habitans se faisoient un plaisir de le rendre public, comme un garant de leur tranquillité, lorsqu'une horrible trahison vint troubler cette douce paix. Aboudab restoit dans son camp; mais tel qu'un nuage destructeur qui recelant la foudre en son sein, fait précéder les vents impétueux avant de s'entr'ouvrir, il envoya des soldats dans la ville, qui, sans respecter l'accueil favorable qu'ils reçurent des citoyens, ni les droits les plus sacrés de l'humanité, pillerent & ravagerent ce qu'ils trouverent dans les maisons. S'étant réservé, de frapper le plus grand coup, il fit conduire dans son camp tous les Chrétiens catholiques & schismatiques, & les fit pendre ou décapiter en sa présence. Trois Religieux Espagnols qui gardoient l'Hospice établi dans cette ville, eurent la tête tranchée; il n'y eut de sauvé que quinze Catholiques, qu'une heureuse

circonstance favorisa : un Capitaine de Caravelles ayant demandé à Aboudab quinze Chrétiens de bonne volonté pour travailler sur son bord, il les lui accorda, & les fit conduire du lieu du supplice dans son vaisseau. On conserva la vie des femmes, mais ce ne fut que pour varier le cruel spectacle : on les effraya, on les maltraita, on les dépouilla de tout ; enfin elles sortirent en troupe de leur ville infortunée pour chercher quelque abri dans les campagnes ; le plus voisin fut à Rama, éloignée de quatre heures de marche : les Catholiques établis dans ce bourg leur offrirent l'hospitalité, & par leurs soins généreux, les aiderent à supporter l'excès de leurs douleurs.

Aboudab ne trouvant plus dans Jaffa des objets sur qui il pût exercer sa fureur, fut à Saint-Jean d'Acre pour en trouver de nouveaux. Déja il avoit envoyé un corps de troupes à Nazareth, avec ordre de lui amener tous les Chrétiens ; mais la maladie phrénétique dont il fut atteint, arrêta son bras sanguinaire : le délire s'étant

emparé de ſon eſprit, & ſon mal ne pouvant être ſoulagé par aucun remede, il mourut au bout de cinq jours de ſouffrances cruelles, & vengea ainſi l'humanité & la nature. Ses ſoldats, ayant perdu leur chef, prirent la fuite ſans le regretter, mais ceux qui étoient reſtés dans la ville de Nazareth furent maſſacrés par les Chrétiens.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXVI.

A Rama, le 23 Septembre 1779.

M.

ON me conseilloit de rester à Jaffa jusqu'à ce que la guerre que des paysans de la Judée ont avec des Arabes, fût terminée; mais sachant que ces divisions se rallument presqu'aussitôt qu'elles sont éteintes, j'ai préféré le danger d'être arrêté par ces troupes vagabondes, au désagrément de l'être par les incertitudes. Je suis parti à deux heures après midi de Jaffa, & j'ai été rendu à Rama à six heures du soir. Le plaisir de pénétrer dans la Palestine sembloit écarter la crainte des mauvaises rencontres. L'habit de Prêtre Arménien dont j'étois couvert, ma barbe, qui avoit acquis depuis trois mois une longueur suffisante, la sim-

plicité de mes équipages, étoient des objets à n'être enviés de personne. Aussi ai-je passé au milieu de ces troupes sans en recevoir d'insulte. J'ai cru, à la vérité, que je serois arrêté dans les lieux où les Arabes avoient dressé leurs tentes; elles étoient rangées autour de la plaine, le centre étoit occupé par les chameaux & leurs nourrissons; dont le nombre alloit à deux cents. Les brebis & les agneaux y avoient leur quartier distinct : ces animaux paisibles, qui ne s'occupoient qu'à paître l'herbe, étoient surveillés par deux Arabes à cheval, qui alloient de côté & d'autre pour empêcher que l'étranger ne vînt les troubler dans leur repas. Un d'eux m'ayant apperçu vint à toute bride, & se rangea à mon côté; j'allois comme un voyageur qui, uniquement occupé de sa route, s'embarrasse peu de ce qui n'est pas relatif à son voyage; il me suivit avec cette même indifférence, mais lorsque nous fûmes arrivés près d'un coteau où finit cette plaine, il tourna la bride de son cheval, & se retira en galopant vers une troupe d'Arméniens & de Grecs

qui entroient dans la plaine. Je continuai ma route, mais j'ai appris par un Grec, qui étoit de la troupe, que les deux Arabes les avoient rançonnés, & qu'ils avoient ſur-tout exigé une forte ſomme d'une femme Arménienne qui étoit avec eux.

Les plaines que j'ai trouvées dans ma traverſée ſont charmantes; les cotonniers qui y croiſſent ſans éclat, ſe diſtinguent par des productions utiles, & ſe font rechercher avec autant d'empreſſement, que les orangers, les grenadiers & les oliviers qu'on voit épars dans leur voiſinage. On trouve dans la route, d'heure en heure, trois ou quatre petits monticules, dont la traverſée ne dure guère plus de ſix minutes, tout le reſte eſt en plaine. On apperçoit de loin les débris de la ville d'Accaron, qui appartenoit aux Philiſtins, & à environ un mille d'elle, une grande tour appellée la *Tour des quarante Martyrs* : c'eſt un monument élevé par les Catholiques pour conſerver le ſouvenir du martyre fait en cet endroit. Deux lieues avant d'arriver à Rama, on trouve

des citernes de diſtance en diſtance, auxquelles une plus grande population avoit recours, & dont les habitans actuels ſe paſſent ſans ſe gêner.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXVII.

A Rama, le 24 Septembre 1777.

M.

CETTE ville doit être distinguée de Rama la noble, qui étoit située près de Béthléem, & dont il ne reste qu'une tour & de vieilles masures; c'est dans cette ancienne Rama qu'on entendit les cris des meres désolées qui virent massacrer leurs enfans au berceau par les ordres d'Hérode.

La ville de Rama où je suis, s'appelloit *Arimathie* vers le temps où Joseph, qui en étoit originaire, embauma Jesus-Christ. L'hospice de la Terre-sainte se flatte d'être bâti sur le lieu où étoit la maison de ce vénérable personnage, mais sa plus grande gloire est de servir d'asyle aux Chrétiens passagers qui vont à Jérusalem. Les Récollets, qu'on appelle ici *Peres*

de Terre-Sainte, en sont les gardiens; cet édifice est très-vaste, & bâti en pierres de taille : on le prendroit pour une forteresse.

L'ancienne Arimathie, que les habitans avoient abandonnée aux approches des troupes de Saladin, en 1177, devoit être favorablement traitée par des ennemis qui avoient la liberté de la posséder; cependant un des Chefs de l'armée mit le feu à ses quatre coins, & les flammes consumerent en peu d'heures ses plus beaux monumens. Ceux qu'elle épargna ont été détruits par le temps, & il n'en reste plus que quelques débris. Les portes de Rama sont basses & étroites, ses rues sont remplies de masures & de vieux débris; elle possédoit anciennement une Eglise dédiée à saint Jean, que les Turcs ont changée en mosquée. Ce qu'elle a de plus entier est une tour élevée, qui a dix-huit pieds en quarré; deux étages l'un sur l'autre, marqués par des arceaux, soutenus de deux colonnes de marbre blanc : j'ai monté par cent vingt marches au sommet de cet édifice, qui paroît avoir eu un troi-

ſieme étage, que les Turcs ont démoli pour mettre à ſa place une coupole qui leur ſert de moſquée. On voit ſur le premier étage de cette tour une pierre qui marque, par des caracteres arabes, l'époque de ſa conſtruction au quatrieme ſiecle; ſa ſtructure eſt en effet gothique. On y remarque pluſieurs colonnes enchaſſées horizontalement dans le mur, & qui lui donnent plus de ſolidité; ces colonnes placées par intervalles forment de larges bandes ou cordons qui diviſent l'édifice. A peu de diſtance delà eſt un ancien temple très-vaſte, dont il ne reſte plus que les deux parties latérales, qui regardent Rama & le pays de Gaza; des portiques ornés de piliers s'y font d'abord remarquer; en avançant dans le centre on voit deux grandes ouvertures qui offrent des marches, par leſquelles on deſcend dans des ſouterrains en voûte, décorés de portiques qui ſe prolongent à la longueur de la moitié du temple. On croiroit que ces ſouterrains étoient conſtruits pour ſoutenir le pavé du temple ou ſon parvis. Les ouvertures qu'on voit au-deſſus

d'un autre ſouterrain voiſin feroient penſer que ce dernier étoit deſtiné à recevoir les eaux pluviales ; il a la forme des citernes que j'ai vues dans ce pays.

Cette ville a un Gouverneur, un Muphti & un Cadi : le Muphti eſt l'interprete & le docteur de la loi Muſulmane ; c'eſt lui qui décide les cas de conſcience ; il eſt l'Evêque Turc : ſes revenus, conſiſtans en fonds de terre, ſont proportionnés à ſa dignité ; il a auſſi un revenu caſuel, provenant des décisions qu'il donne lorſqu'il eſt conſulté. Les deux autres Officiers ſont établis pour juger les cauſes civiles ; leur maniere de procéder rend l'adminiſtration de la juſtice plus prompte que par-tout ailleurs ; les faits & la relation des parties font la baſe du jugement, mais on m'a dit que ſouvent l'argent faiſoit quelquefois perdre l'équilibre de la balance.

Un Prince des Arabes eſt venu aujourd'hui dans la maiſon de l'Agent de la Nation Françoiſe, chez qui j'ai dîné. Il étoit eſcorté de deux Négres,

& avoit pour habillement un benich ou robe noire qui le couvroit, & un turban composé d'un challe blanc & d'un bonnet rouge. Quand il a été assis sur le divan, on lui a offert une pipe & une tasse de café, qu'il a acceptées, suivant l'usage oriental. Après avoir demeuré une heure avec nous dans le plus grand silence, il a dit qu'il faisoit ferrer ses chevaux, mais qu'il n'avoit pas d'argent pour payer le maréchal; l'Agent François lui ayant mis une poignée de monnoie dans la main, il s'est retiré fort satisfait. Ce Prince perçoit un droit sur les étrangers qui voyagent sur les routes qui conduisent à Jérusalem : c'est à lui que les pélerins payent le caphar ou tribut pour leur passage, de même qu'ils payent ce droit aux chefs des villages où ils passent en revenant de Jérusalem. Aussi le voit-on errer dans les chemins, pour chercher dans le voyageur un moyen de pourvoir à sa subsistance. Quoique ces droits soient réglés, il les augmente souvent suivant les soupçons qu'il a de la fortune des pélerins. Je viens de faire mon prix

avec ſon aſſocié pour mon voyage d'ici à Jéruſalem ; il s'eſt engagé à me conduire pour dix-huit piaſtres, qui ſont trente-ſix francs de notre monnoie, & il doit venir me joindre demain à ſept heures du matin.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXVIII.

A Jérusalem, le 25 Septembre 1777.

M.

Je n'ai dans tout le cours de mon voyage trouvé de journée aussi longue & aussi pénible que celle d'aujourd'hui : elle paroissoit se prolonger à raison du désir que j'avois de la rendre plus courte ; les obstacles, les contre-temps & les dangers s'étoient réunis dans la route pour m'ôter le moyen d'arriver à son terme. Ne prévoyant que la satisfaction d'une prochaine arrivée, je partis de Rama avec la plus grande sécurité; mais étant arrivé par une jolie plaine près des murs de la ville de Lidda, où saint Pierre guérit Ænée le paralytique, je fus bien étonné de me voir délaissé par le chef des Arabes que j'avois payé pour m'escorter; il partit sans mot dire, & dispa-

rut bientôt à mes yeux. Son cheval maigre, tel qu'un cerf portant dans son flanc le fer qui l'a percé, s'élança dans la plaine, qu'il traversa avec une célérité incroyable; le mien vouloit le suivre dans le premier moment, mais il s'arrêta tout-à-coup, comme pour l'engager à rester. Les cris que je poussois pour arrêter sa course, sembloient en augmenter la rapidité. Le Négre que ce Prince m'avoit laissé pour guide, voulut me rassurer en disant que son maître viendroit me rejoindre, & qu'il falloit continuer notre voyage; il me conduisit dans des vallées sombres & sur de hautes montagnes; je le suivis quatre heures dans des routes tortueuses. Le chemin étroit & pierreux que nous tenions, étoit celui des chevres & des moutons que l'on envoie pâturer dans ces lieux escarpés; j'y vis aussi des gazelles qui étoient fieres de porter sur leur tête un bois aussi élevé que celui du cerf; leur poil étoit fauve sur le dos & blanc sous le ventre; leurs cornes étoient un peu recourbées en arriere. Ces gazelles avoient la grosseur & la taille d'un

veau de cinq ſemaines, en cela bien différentes de celles du Sénégal, qui ne ſont guère plus grandes que des lapins. Elles paroiſſoient ſans crainte à vingt pas de diſtance de nous, & reſtoient immobiles, comme pour nous inviter à habiter leur ſéjour. Ce maintien tranquille prouvoit ſans doute que ces animaux ſont moins ſauvages dans leur retraite naturelle, que hors de leur gite.

La férocité eſt réſervée aux hommes de ces climats. En paſſant dans un endroit qu'on appelle *Pethour*, un Arabe vint ſaiſir la bride de mon cheval, & l'arrêta ; mon guide lui fit lâcher priſe, & je fus au bas de la colline attendre la fin de leur diſpute ; j'étois depuis un demi-quart d'heure dans cette incertitude, lorſque je vis venir à toutes jambes trois Arabes, qui me crioient à vingt pas de diſtance de deſcendre de mon cheval, en me menaçant du bâton. Je preſſai mon cheval à toute bride vers eux, & leur donnai pluſieurs pièces d'argent. La promptitude du don & la qualité de la monnoie les appaiſe-

rent ; mais ils vouloient me faire jurer par ma tête, ou par les crins du cheval, que je ne leur avois rien donné, afin de n'être pas obligés de partager le profit avec leurs camarades qui étoient un peu en arriere. Ceux-ci au nombre de douze étant venus peu de temps après, m'aborderent d'un air menaçant ; mais les trois premiers à qui j'avois donné de l'argent prirent ma défense, & leur fureur se rallentit aussitôt : cependant un d'eux saisit les rênes de mon cheval, & l'on me conduisit ainsi sur une colline escarpée où étoit leur camp, composé de trois cents hommes, avec leurs femmes & leurs enfans. Etant descendu de cheval, je m'assis sur le gazon au milieu d'eux ; ils me firent en Italien corrompu plusieurs questions sur mon pays, sur le sujet de mon voyage ; ils me demanderent sur-tout si j'avois donné de l'argent aux premiers qui m'avoient arrêté. Je gardai le silence, comptant plus sur l'incertitude où je les laissois que sur la sincérité de ma réponse. Il s'éleva entr'eux une très-vive querelle, je croyois qu'ils alloient

ſe maſſacrer ; c'étoient des menaces & des cris, des couteaux, des ſabres nuds & des bras prêts à frapper, tout étoit en mouvement ; le ſeul qui demeuroit tranquille étoit un vieillard reſpectable, à demi-couché ſur le gazon ; mais les cliquetis de leurs armes réveillant ſon attention, il ſe leva, & tel que Mentor combattant les ennemis d'Alceſte, ſes yeux étincelloient d'une noble fureur. Il tira de ſa ceinture une pique à manche d'argent, qui étoit la marque diſtinctive du Chef, & la tenant levée à la hauteur du bras, comme pour frapper les têtes de ces furieux, il leur parla d'une voix impoſante. Son diſcours accompagné de geſtes menaçans, ralentit les mouvemens de leurs bras, & ne leur laiſſa que la force de remettre leurs armes dans le fourreau. Auſſitôt un ſilence profond ſuccéda aux cris de ces forcénés ; jamais le calme n'a été plus doux après la tempête. Le vieillard après avoir tout appaiſé me regarda en ſouriant, & me fit comprendre que j'étois hors de danger. Je donnai des petits gâteaux aux enfans qui s'étoieut gliſſés dans le cercle,

& j'offris du tabac aux autres ; une femme d'un âge avancé fut la seule qui en vint prendre, je ne sais si c'étoit la femme du Chef ; ce fut encore à ce dernier signe que je reconnus n'avoir plus rien à craindre de cette troupe. Je remontai à cheval, mais l'Arabe qui tenoit la bride paroissoit avoir de la répugnance à me la donner ; cependant ayant cédé aux instances des autres, il témoigna son dépit en donnant un coup de bâton au poitrail de mon cheval, qui se sentant frappé prit le galop & descendit la colline ; j'eus seulement le temps de leur dire le compliment ordinaire : *Allakerim, cataralla cherac*, » Que Dieu accroisse » votre bien », & de l'entendre répéter à toute la troupe. Un d'eux me suivit jusqu'à l'endroit où il m'avoit arrêté ; là il me présenta son bâton, que je lui rendis de suite ; c'étoit un signe de paix, ou une maniere de se soumettre lui-même au châtiment dont il m'avoit menacé ; il vouloit m'accompagner à Jérusalem, je le remerciai en lui disant que j'avois un guide, qu'à la vérité je ne savois où il s'étoit

caché

caché pour m'attendre, mais qu'il me feroit plaisir d'aller le chercher : me l'ayant amené, il lui dit de se retirer à Rama; il étoit déja à quarante pas de nous, mais à ma sollicitation il lui cria de revenir. Lorsqu'il fut près, il lui fit avec la main quelques signes sur la figure, lui toucha le bout de l'oreille ; & après lui avoir dit quelques paroles, que je n'entendis pas, il se retira & nous continuâmes la route : il étoit midi lorsque cette aventure m'arriva.

Fatigué par la chaleur du jour, je trouvai à trois quarts de lieue delà une fontaine où je me désalterai : c'étoit la seule qui fournissoit de l'eau à plusieurs villages de la Judée ; on venoit en chercher de trois ou quatre lieue. Une sécheresse de neuf mois avoit tari les autres sources ; les citernes étoient épuisées, faute de pluie. J'y vis plusieurs Turcs qui étoient venus en faire provision dans des outres. Leur tranquille contenance ne me laissoit pas soupçonner que j'allois être exposé à leur jeu brutal. Lorsque je fus à trente pas d'eux, ils me jetterent

des pierres, qui grace au galop rapide de mon cheval ne m'atteignirent pas; ils crioient & hurloient comme après une bête féroce qu'ils avoient à redouter.

Une heure après j'entrai dans la plaine de *Bethonni*, qui est à deux heures de chemin de Jérusalem; j'y fus arrêté par des brigands Turcs ou Arabes; je leur dis en Italien que j'avois laissé mon argent à Rama, & que je venois de donner celui que j'avois pris sur moi aux Arabes qui m'avoient arrêté à *Pethour*. (*a*) Ils me fouillerent, sans m'obliger à descendre de cheval; l'un prit le ruban qui entouroit mon porte-feuille, l'autre ma tabatiere, puis ils me laisserent la liberté de continuer ma route, J'allois assez vîte, me félicitant d'en être quitte à si bon marché, lorsque j'entendis appeller; je crus d'abord que c'étoit une

(*a*) Les Européens que je vis à Jaffa m'ayant prévenu que je serois infailliblement arrêté par des Arabes, je laissai, au Procureur Espagnol de Terre-sainte, ma bourse, ma montre & mon porte-manteau, qu'il me remit à mon retour : c'est une bonne précaution que je conseille à ceux qui iront à Jérusalem. Ce Procureur me donna des lettres de crédit pour les sommes que je lui avois laissées.

récidive, mais c'étoit mon guide que j'avois laissé en arriere, & qui me crioit de l'attendre ; il me montroit de loin le ruban & la boîte que les Arabes venoient de lui remettre pour moi ; ils n'avoient gardé que le tabac. Cette singuliere aventure me surprit d'autant plus agréablement, que les filoux ne connoissent guères de pareils procédés. Cette restitution dont je goûtois la jouissance me parut présager une plus douce satisfaction ; elle m'étoit réservée aux approches de Jérusalem. La vue de cette ville, que l'on n'apperçoit qu'à un quart de lieue de distance, me fit une telle impression, qu'aux divers sentimens que j'avois éprouvés succéderent aussitôt mille réflexions agréables qui vinrent s'emparer de mon ame. Je descendis de cheval, & je m'empressai de marcher sur une terre que notre divin Rédempteur a parcourue. J'entrai à six heures du soir dans cette sainte Cité par la porte de Bethléhem, & je fus à l'Hospice de Terre-sainte, où après avoir salué les Religieux Catholiques qui l'habitent, je profitai de l'asyle qu'on m'y donna pour goûter les douceurs du repos. Je suis, &c.

LETTRE LXXIX.

A Bethléhem.

M.

Pour mettre un ordre ſuivi dans la deſcription des ſaints lieux de la Paleſtine, j'ai cru devoir commencer par ceux où les Myſteres ont pris naiſſance, avant de vous parler de celui où ils ont reçu leur plénitude. Cet ordre s'accorde avec le déſir qu'on a de remonter à la ſource des choſes, & même avec le penchant naturel des voyageurs qui déſirent d'aller à Bethléhem, dès qu'ils ſont arrivés dans la Paleſtine. Ce ſentiment m'a déterminé à y aller le ſurlendemain de mon arrivée. Je partis à trois heures après midi, & j'arrivai à cinq. Je paſſai en ſortant de Jéruſalem près d'un réſervoir de deux cents pas de long & cent de large; ſes

murs sont en pierres de taille, & sont bien conservés. Ce grand réservoir appellé la Piscine supérieure, est situé dans le voisinage du champ du Foulon & du mont Sion. L'eau dont il étoit rempli venoit de la fontaine scellée, ou *Fons signatus*, éloignée de deux lieues, & y étoit conduite par des canaux dont on voit encore des restes. A une extrêmité de ce réservoir sont de larges bouches, destinées à verser ses eaux dans des auges de pierre, qui offroient aux hommes & aux animaux la commodité de s'en abreuver. Plus loin & sur la même ligne on voit le champ *Haceldama*, dans lequel les Grecs & les Arméniens ensevelissent les Pélerins de leur nation : on assure que sa terre rougeâtre a la vertu de corroder en vingt-quatre heures les cadavres qu'on y dépose. A une demi-lieue plus loin, & lorsqu'on a monté une colline, on traverse une plaine de deux milles d'étendue, dans laquelle on voit quatre ou cinq tours, dont la structure annonce qu'elles sont l'ouvrage des Chevaliers-croisés, ou des Chevaliers du saint Sépulcre. Les Turcs les ont cou-

ronnées de dômes pour en faire des Mosquées. A la droite, & sur une élévation qui domine cette plaine, paroissent les anciens murs de la maison de Siméon, qui prit l'Enfant Jesus sur ses bras, lorsqu'il lui fut présenté au Temple quarante jours après sa naissance. Environ huit cents pas plus loin, & à cinquante de la route, on remarque un monceau de pierres que les Chrétiens ont élevé pour marquer le lieu où étoit le fameux Térébinthe sous lequel la sainte Vierge se reposoit en allant de Bethléhem à Jérusalem. Ce précieux arbre fut coupé il y a environ un siecle: les voyageurs qui l'ont vu, rapportent que la foi des Pélerins étoit si grande, qu'ils se retiroient chargés de ses branches, & que cet arbre fertile devenoit plus touffu à mesure qu'on l'élaguoit. Au bout de la même plaine on trouve une citerne entourée d'un large mur en pierres de taille, qu'on assure être le lieu où les Mages virent l'étoile qui les conduisit à Bethléhem; on nomme encore ce lieu *la Citerne des Mages*. Assez près delà est un Couvent appellé saint Elia; il est habité par des Moi-

nes Grecs. Les paſſants altérés heurtent à la porte pour demander de l'eau de l'abondante citerne qui eſt dans leur maiſon, & ils en donnent par le moyen d'une corde à laquelle on attache la bouteille. Ce monaſtere reſſemble à une forteteſſe; il eſt entouré d'un mur épais & élevé, qui les garantit des incurſions des brigands.

A quelque diſtance delà on voit une cavité de rocher, dans laquelle Iſaïe ſe repoſoit toutes les fois qu'il paſſoit. A la droite en continuant la route on découvre ſur une petite colline les ruines d'une édifice qu'on dit avoir été long-temps habité par le Prophete Habacuc : plus bas on apperçoit les débris de la tour, du haut de laquelle Jacob veilloit à la garde de ſes troupeaux. Aſſez près de cet endroit, & à un demi-mille de Bethléhem, on voit le fameux tombeau de Rachel, épouſe de ce Patriarche; il eſt bâti en forme de dôme, & a plus de dix pieds d'élévation : les Juifs pleins de vénération pour ce lieu, viennent le viſiter en pélerinage. Les habitans de Bethléhem ne leur en accordent la liberté que

moyennant un tribut ; ils font à leur égard ce que les Arabes & les Turcs font aux Chrétiens ; cependant lorsque je passai près de ce tombeau, je fus témoin de la répugnance de deux Pélerins Juifs à payer ce tribut, mais ils cederent à la force. On traverse ensuite la plaine d'Ephrata, appellée par David le champ de la Forêt ; elle est couverte d'oliviers, & conduit à la citerne de Bethléhem, dont les eaux furent si désirées par David. Enfin on arrive à Bethléhem, où est un Hospice de Terre-sainte, habité par les Récollets Espagnols, qui m'ont fait le plus gracieux accueil.

Je suis, &c.

LETTRE LXXX.

A Bethléhem.

M.

BETHLÉHEM qui étoit anciennement une des plus petites villes de la Judée, n'a reçû aucun accroissement dans la longue suite des siecles qui se sont écoulés depuis son origine ; elle est toujours petite, & paroît même avoir perdu de son étendue, si l'on considere les espaces vuides qui regnent entre les édifices actuels & les anciens monumens qui formoient son enceinte. On n'y compte guère plus de huit cents Catholiques Grecs, Arméniens & Maronites, & sept ou huit familles Turques. C'est le seul lieu de la Palestine où les Chrétiens jouissent d'une douce liberté. C'est à la supériorité de leur nombre qu'ils doivent cet avantage, & celui d'exercer sans gêne

les pratiques de leur religion. Ils sont moins exposés que les autres aux risques d'être troublés par les Sectes. Assez éloignés du centre d'un gouvernement tyrannique, on n'y entend parler ni d'*avanie*, (terme usité dans le pays,) ni de vexations. Ces Chrétiens unis par les liens du sang & de l'intérêt, forment un corps presqu'invincible; ils ont eu de cruelles guerres à soutenir contre les paysans des villages voisins, mais ils ont toujours eu l'avantage, quoique leurs ennemis fussent en plus grand nombre. On m'a dit que dans une famille composée de cent individus de la complexion la plus robuste, il régnoit tant d'union & de force, qu'eux seuls avoient repoussé avec avantage quatre cents hommes qui étoient venus les attaquer. On les compare aux anciens Machabées, qui firent tant de prodiges de valeur & de courage.

Cette ville est située sur une colline; ses maisons sont rangées sur le sommet, & sur le penchant. A une lieue delà est le pays d'Engaddi, voisin de Bethulie & de Thécué; & au côté opposé celui de Sorech, lieu fameux par

les gros raiſins que portoient ſes vignes, & qui lui avoient mérité le nom de *vinea electa*, de vignes choiſies, que lui a donné l'Ecrivain ſacré. La ville de Bethléhem eſt bien grande, ſi l'on conſidere qu'elle a été le berceau du Reſtaurateur du genre humain. Elle renferme une belle Egliſe, bâtie par ſainte Hélene ſur le lieu où Jeſus-Chriſt eſt né. Les côtés de la nef ornés d'un double rang de colonnes de marbre, fleuri, au nombre de quarante-quatre; leur hauteur eſt d'environ dix-huit pieds, en y comprenant la baſe & le chapiteau. On voit ſur ces colonnes des inſcriptions latines & grecques, entr'autres celle-ci: *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi*, & des perſonnages peints en azur & en jaune, qu'on diroit être les productions naturelles du marbre. Les côtés de la nef ſont revêtus de grandes figures en moſaïque brute, repréſentant les principaux traits de l'Ancien Teſtament; on diſtingue, malgré l'altération qu'elles ont ſouffertes, la figure de l'Ange qui annonce à la ſainte Vierge la conception du Verbe. Cette Egliſe

n'est point voûtée; la charpente du platfond, qui est très-belle, est en bois de cédre; le toit qui la couvre est en plomb. Le Sanctuaire, qui étoit possédé depuis un temps immémorial par les Franciscains, leur fut enlevé il y a environ vingt ans par les Grecs Schismatiques, qui firent construire un mur pour le séparer de la nef. Un monument qui couvre le berceau de la Religion chrétienne, & bâti à grands frais pour le mettre à l'abri des injures du temps, devoit-il être ainsi mutilé par des Chrétiens à qui la garde en étoit confiée? C'est dans ce Sanctuaire, caché aujourd'hui aux regards des Catholiques, que sainte Hélene avoit fait élever un autel pour indiquer le lieu où les Rois Mages sont descendus en venant adorer le Messie.

Du pavé de cette Eglise on descend par un escalier de vingt-cinq marches, au bout duquel on entre dans un corridor souterrain, éclairé par trois lampes, qui conduit à la Chapelle de la Nativité: cette Chapelle construite dans le roc, a quatorze pieds de haut, quarante de long, & douze de large; cet espace

renferme le lieu où Jesus-Christ est né, la créche où il a été déposé, & l'endroit où il a été adoré par les Mages. La voûte où la Vierge a enfanté a environ neuf pieds de haut, quatre de long & cinq de large; elle est taillée dans le roc, & revêtue d'un ciment composé de chaux & de sable. L'autel où l'on dit la Messe répond au centre de cette voûte, mais depuis vingt ans que les Grecs ont enlevé ces lieux aux Catholiques, ils ne permettent pas à ceux-ci de l'y célébrer. Au-dessous de l'autel, & sur une table de marbre blanc, on voit une plaque de vermeil étoilée, d'environ un pied de diametre, au milieu de laquelle est une pierre ronde de jaspe verd, d'un demi-pied, qui indique le lieu de la Naissance. Les rayons d'argent qui étoient autrefois couverts de pierreries, ne montrent aujourd'hui que deux on trois cases qui en soient encore garnies; celles qui couvroient les autres rayons ont été l'aliment de la cupidité, ou d'une excessive piété qui a voulu s'en approprier la jouissance.

L'endroit où saint Joseph se tenoit lorsque la Vierge enfantoit, est hors

de la Chapelle, & à environ cent pas de la Créche.

Le Presepe, c'est à dire, la Créche où l'Enfant Jesus fût déposé, a environ cinq pied de long, & trois de large; il est revêtu de marbre blanc très-poli, & se trouve vis-à-vis du lieu où les Mages l'adorerent. Le lieu où la sainte Vierge leur présenta son Fils pour être adoré, est à environ cinq pas de celui où il est né. Là est un autel où j'ai célébré la Messe, au-dessus duquel on voit un tableau représentant l'adoration des trois Rois.

Parmi ces différens lieux que les Chrétiens honorent de leurs hommages, celui que l'enfant Jesus a occupé en sortant des entrailles virginales de sa Mere, tient un rang distingué; il est couvert d'un drap d'or & d'argent, qu'on leve lorsque les Pélerins y vont faire leurs oraisons; l'odeur qu'on y respire en approchant, est suave & agréable.

Quinze lampes en or & en argent éclairent cette Chapelle. Les Franciscains y chantent des hymnes chaque jour après Complies, puis ils vont à la

chambre de ſaint Joſeph, aux tombeaux de ſainte Paule & de ſainte Euſtochie, à ceux de ſaint Jérôme & de ſaint Euſebe, Evêque de Bethléhem, & finiſſent leur proceſſion au vaſte ſépulcre où les ſaints Innocents furent déposés. Il ne ſeroit peut-être pas hors de propos de vous parler des ſentimens qu'inſpire la vue de ces ſaints lieux; mais l'expreſſion étant toujours fort au-deſſous de ce qu'on ſent en pareil cas, je laiſſe à votre piété le ſoin d'y ſuppléer.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXI.

De la Grotte des Pasteurs.

M.

CETTE Grotte est à une demi-heure de chemin de Bethléhem. Les pasteurs & les troupeaux que j'ai vus dans la plaine qui l'environne, me paroissoient être une vive image de ceux qui y étoient lors de la naissance du Messie. L'abondance des pâturages y attire naturellement les animaux, & la grotte placée dans le voisinage offre un hospice au Berger qui les conduit. Les chévres & les agneaux paissoient tranquillement les herbes odoriférentes qui croissent sur ces coteaux; les bizets, espece de pigeons sauvages, voltigeoient, se reposoient sur les arbres, & n'effrayoient point par

leurs jeux ces animaux timides. Le Pasteur qui frédonnoit sur son chalumeau des airs rustiques, sembloit les exciter à paître avec plus d'ardeur, tandis que les oiseaux, plus sensibles aux charmes de la mélodie, parcouroient rapidement la ligne circulaire qu'ils décrivent lorsqu'ils veulent se reposer sur le lieu qu'ils ont choisi.

Il y a dans un coin de la Grotte des Pasteurs un autel où les Chrétiens vont célébrer la Messe : cette Grotte est ouverte à tous les passants, ne fût-ce que pour conserver à ce lieu solitaire le privilége de l'hospitalité, qu'il a de tout temps donnée aux Pasteurs, ou pour représenter par cette liberté le souvenir de l'heureuse nouvelle qui y fut annoncée. Elle a trente pieds de long, & vingt de large. La chapelle que sainte Hélene y avoit fait construire, étoit revêtue de peintures en mosaïque; on en voit encore quelques restes. Un accès trop facile a été cause de cette dégradation, & l'on devoit penser que des hommes étrangers à notre culte ne s'intéresseroient pas à sa conservation. Néanmoins ce lieu dépouillé de ses

anciens ornemens imprime encore un respect qu'on ne peut désavouer.

A deux lieues de cette Grotte, & à son midi, s'éleve une montagne faite de mains d'homme ; un tapis de gazon couvre les pierres de taille dont elle est construite ; sa forme est pyramidale, & sa cime applatie : il y a dans l'intérieur des citernes, des chambres, des conduits souterrains qui ont des débouchés dans des lieux très-éloignés ; on voit sur sa croupe de vieux restes de forteresse. On prétend que cette montagne servit d'asyle aux Chrétiens qui furent chassés de Jérusalem, & qu'ils l'habiterent pendant quarante ans. Le pays de Béthulie & la ville de Tecné en sont assez voisins. En me retirant à Bethléhem je suis entré dans la grotte *Della Madona*, qui a servi de retraite à saint Joseph & à la sainte Vierge avant leur départ pour l'Egypte. La terre de cette Grotte est fort estimée par les naturels du pays ; en la broyant dans l'eau elle devient blanche comme de la farine ; elle a la propriété de faire revenir aux femmes nourrices le lait qu'elles ont perdu ;

elles la prennent en boiſſon, & même l'appliquent un peu délayée ſur le ſein malade : les Turques en font beaucoup d'uſage. L'étendue de cette Grotte eſt d'environ quinze pieds de long, neuf de large, & cinq pieds & demi de hauteur. L'autel où j'ai célébré la Meſſe, eſt placé au milieu ; les Grecs ont fait tout leur poſſible pour enlever ce ſanctuaire aux Récollets, mais le jugement du Pacha, arbitre de ce différend, leur en a laiſſé la poſſeſſion. Aſſez près delà & au milieu d'un champ, on m'a fait remarquer un figuier dans le lieu où étoit la maiſon de ſaint Joſeph. Lorſque les Chrétiens de Bethléhem paſſent vis-à-vis de cet arbre, ils s'arrêtent pour faire des prieres, & montrent par ces ſignes extérieurs de piété l'exemple de vénération qui eſt dû à ce ſaint Perſonnage. Ainſi la vraie foi fait honorer juſqu'à ſes rapports les plus éloignés, & accorder aux traditions le reſpect que la ſubtilité des raiſonnemens des mondains leur refuſe.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXII.

De Bethléhem, le 4 Octobre 1777.

M.

LE terrain qui environne cette ville feroit très-fertile s'il étoit cultivé, mais les payfans des villages voifins qui fe font la guerre, ne fe contentent pas de verfer leur fang pour de légers intérêts; leur vengeance s'étend jufques fur les productions qui les font fubfifter : ils immolent à leur fureur les oliviers, les figuiers, & les récoltes. Auffi voit-on la plus grande partie des terres abandonnées à elles-mêmes, ne donner pour figne de fertilité que des plantes groffieres, mais affez élevées fur leur furface pour être diftinguées de celles qui croiffent dans les terres maigres & ftériles qu'on laiffe dans l'oubli. Cependant il en

eſt d'autres qui ayant conſervé dans leur ſein le germe de leurs productions, les étalent au-dehors, & ſe couvrent d'herbes ſucculentes dont les Arabes de Béthulie ſavent profiter en y menant de nombreux troupeaux à cornes & à laine, dont ils tirent leur ſubſiſtance. Les tentes qu'ils tiennent long-temps dreſſées dans ces différens lieux, ſont la preuve de l'attrait qui les y retient. Telle eſt la fécondité de cette terre, que toute négligée qu'elle eſt, elle ſe plaît à communiquer aux hommes, par le miniſtere des animaux, des ſecours de vie qui les dédommagent de ceux qu'elle leur accorderoit s'ils découvroient ſon ſein en la cultivant.

La douceur du climat y attire les abeilles, & paroît les fixer préférablement dans les lieux cultivés & couverts d'arbres fruitiers : c'eſt ce que j'ai remarqué dans le voiſinage de la ville de Bethléhem ; les ruches ſont rangées en grande quantité le long des coteaux cultivés. Le miel eſt très-commun dans le pays, & d'une excellente qualité ; on le convertit en pâte en y mêlant

de la farine, & il sert d'aliment aux habitans. On conçoit que cette denrée devoit être très-abondante lorsque la province étoit peuplée d'habitations & d'hommes que la nécessité portoit à la culture de ces terres fertiles.

La Mer-morte ou le lac Asphalsite, dans laquelle sont ensevelies les villes de Sodome & Gomorre, est à environ six lieues de Bethléhem; elle est bornée au levant par les montagnes de l'Arabie-Pétrée, & a vingt lieues de long sur trois ou quatre de large. Le Jourdain va se perdre dans ses eaux; mais les habitans voyant avec peine que les belles eaux de ce fleuve se mêlent avec celles qui portent le nom de Réprobation, ont cherché à lui donner une plus noble retraite. Ils prétendent que le Jourdain perdant son cours à l'entrée de cette mer, se précipite dans des canaux souterrains qui communiquent à la Mer Rouge, qui n'est éloignée que de vingt-cinq à trente lieues. Mais ce fleuve dans lequel notre Rédempteur a été baptisé, est assez honoré par ce fait, sans qu'il ait besoin que l'on couronne

le terme de ſon cours par des ſyſtêmes ; d'ailleurs, il eſt très-indifférent à la nature des fleuves qu'ils ſe perdent dans un endroit plutôt que dans un autre. Le Jourdain n'eſt pas ſi grand que la Saône, mais il croît à des époques périodiques, & ſur-tout dans le temps de la fonte des neiges du Liban, où il prend ſa ſource. C'eſt alors qu'il ſe répand dans les campagnes, & leur donne cette fertilité dont les tendres gazons qui tapiſſent ſes bords, ſont l'image riante.

C'eſt dans les parages de la Mer-morte, & dans les gras pâturages qui exiſtoient dans les vallées qu'elle couvre, que Lot conduiſoit ſes troupeaux. Abraham ſon couſin gardoit les ſiens dans le pays d'Hébron, aſſez voiſin de cette mer. Sur les coteaux qui la dominent eſt ſitué le pays d'Engaddi, fameux par la fertilité de ſes vignes : les rochers qui la bordent paroiſſent enfumés & calcinés par les plus grands feux : leur couleur brûlée a donné lieu à diverſes conjectures ; quelques-uns prétendent qu'elle a ſa cauſe dans les feux du Ciel qui embrâſerent le pays dont ils ſont

voiſins ; d'autres l'attribuent aux rayons brûlans du ſoleil qui les frappe ſans relâche. Les eaux de la Mer-morte ont la couleur bleuâtre comme celles des autres mers, mais elles joignent aux ſels l'amertume du ſoufre & du bitume. Cette Mer eſt ſtérile & dénuée de poiſſons, & n'a d'autre avantage que celui de prouver à la poſtérité le terrible événement qui la fait naître dans ce lieu.

S'il eſt conſtant qu'il y a des petites mers formées par le concours des fleuves, on peut dire avec vraiſemblance que celle-ci l'a été par le Jourdain ; & quoiqu'on ne puiſſe pas déſigner le lieu ſouterrain où ce fleuve ſe perdoit avant ſa formation, il ſemble qu'il ſeroit inutile de lui en chercher un autre que celui où il ſe perd encore aujourd'hui. On dira peut-être que les eaux du fleuve étant douces & agréables à boire, celles de la Mer-morte devroient avoir les mêmes qualités, & ne devroient pas être chargées de ſoufre & de bitume ; mais ne ſait-on pas que les petites mers formées par les

fleuves

fleuves ſont ſalées, quoique celles des fleuves ne le ſoient pas? D'ailleurs, des eaux qui ſe ſont creuſées d'immenſes profondeurs, peuvent avoir trouvé des amas de minéraux, & s'en être impregnées. Il en eſt de la Mer-morte comme des eaux minérales, qui ne le ſont que parce qu'elles rencontrent dans leur paſſage des minéraux qui s'uniſſent à elles; & l'hiſtoire ne prouvant point que la Mer-morte ait exiſté avant le Jourdain, il paroît tout ſimple de penſer qu'elle doit ſon exiſtence à l'abondance des eaux de ce fleuve.

LETTRE LXXXIII.

Du *Fons ſignatus*, & *Hortus concluſus.*

De la Fontaine ſcellée, & du Jardin fermé dont Salomon a parlé.

M.

Les fontaines & les jardins ſont l'ouvrage de la nature & de l'art; chacun de ces objets a ſa beauté particuliere, mais jamais ils ne ſont plus admirables que lorſqu'ils ſont unis; c'eſt alors qu'ils manifeſtent leur puiſſance & leur fécondité, ſemblables à ces arbres qui ceſſent d'être ſtériles lorſqu'ils ſont voiſins: c'eſt alors que les fleurs & les fruits, heureux gages de cette union, ſe montrent avec grace, & plaiſent autant par leur variété que par leur bonté. Les Poëtes & les Hiſtoriens ont toujours célébré cette union dans leurs ouvrages; ils n'ont

jamais fait la description des argrémens des lieux enchantés & champêtres, qu'ils ne les aient ornés de jardins & de fontaines, auxquels ils ont donné différents noms pour mieux les faire distinguer. Salomon paroît même avoir consacré cet usage dans son Livre des Cantiques, lorsqu'il parle de la Fontaine scellée & du Jardin fermé qui sont voisins. Pour être à portée de reconnoître la vérité de la description que ce Roi a donnée de ces objets, je suis allé dans ces deux endroits, qui ne sont éloignés de Bethléhem que de deux heures de chemin.

A deux cents pas avant d'arriver à cette fontaine, on voit un grand château qui servoit autrefois de Maison de plaisance à Salomon ; mais les murs qu'on a bâtis pour réparer les anciens, prouvent que le temps l'avoit fort dégradé, & la forme des tours qui ornent ses angles lui donne l'air d'un bâtiment moderne. Toutefois on l'appelle encore aujourd'hui le château de Salomon. On voit sur la porte d'entrée de ce Château un distique en caracteres Arabes, sur une pierre

qui a un pied & demi en carré, & qui est bordée de pierres bleues. Les murs anciens se font distinguer de ceux qu'on y a ajoutés, par leur solidité. Le Grand-Seigneur fait garder ce château par quatre Turcs qui y font leur habitation.

Le sceau que Salomon avoit fait mettre à sa belle fontaine, paroît avoir été enlevé. On entre dans la voûte qui la couvre par une ouverture de la largeur du corps, & en pénétrant dans une profondeur de cinq ou six pieds, on arrive auprès du réservoir qui en reçoit les eaux limpides par trois canaux différents. On peut aller dans ces canaux souterrains à une distance de dix ou douze pas; puis l'espace venant à se rétrécir, on se contente d'admirer leur prolongation, sans qu'il soit possible de pénétrer dans l'endroit mystérieux de la montagne où cette fontaine se divise en trois branches. Ses eaux se réunissant dans le réservoir en sortent par deux ouvertures, & vont se précipiter dans un canal souterrain bâti en pierres de taille, large de deux pieds, qui les conduit dans les

fossés du Château de Salomon dont je vous ai parlé, & les distribue ensuite dans trois réservoirs contigus à cette Maison de plaisance, & qui sont rangés en amphithéâtre les uns au-dessous des autres : les eaux surabondantes du premier coulent dans le second, qui donne son superflu au troisieme. La longueur du premier est de cent cinquante pas, sa largeur de cent, & sa profondeur de plus de trente; le second a à peu près la même étendue, mais le troisieme en a beaucoup plus : on voit même dans ce dernier des bancs & des siéges en pierres de taille jusqu'aux deux tiers de sa profondeur. Ces réservoirs offroient l'avantage de nourrir les poissons, & la commodité de s'y baigner.

A l'extrêmité du troisieme réservoir est le canal qui portoit une partie de ses eaux à Bethléhem & à Jérusalem dans le temple de Salomon. La solidité de ce canal se fait encore remarquer dans une partie de son étendue. Mais le Gouvernement peu soigneux de le nettoyer est cause que l'eau n'y coule plus.

Le *Hortus conclusus*, ou le Jardin fermé, commence au bas des réservoirs, & se prolonge jusqu'à un village distant de deux milles, dans lequel logeoient les gens de la Cour de Salomon, & où l'on remarque un grand réservoir dont les murs sont semblables à ceux des autres. Ce jardin n'a guères plus de trente pas de large dans toute sa longueur. Il est borné dans ses côtés par des collines pierreuses où croissent encore des oliviers. Ces arbres dont elles étoient entierement couvertes, formoient une haie naturelle qui a fait donner à ce lieu le nom de Jardin fermé : le terrain de ce jardin a une pente presqu'insensible ; les eaux y couloient, sans qu'on eût à redouter leur trop long séjour.

Je n'y ai vu que du thym, du romarin, quelques rosiers & d'autres arbrisseaux communs : on n'y voit aucun vestige des arbres précieux que Salomon y avoit fait plantés, tels que le nard, l'arbre qui distille la myrrhe, l'aloës, &c. La Fontaine scellée coule maintenant dans un canal profond

qu'elle s'est creusé elle-même, & dédaigne d'arroser ce Jardin ouvert de tous côtés, & qui montre dans sa stérilité la vicissitude des choses humaines.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXIV.

A Jérusalem.

M.

LE nom de Salem qu'on dit avoir été donné à cette ville par Melchisédech son fondateur, n'a pas duré aussi long-temps que le nom de Jébus qu'elle eut ensuite. Elle portoit ce dernier lorsque Josué se rendit maître de la terre de Canaan où elle est située ; elle l'a même conservé jusques au temps où le Roi David l'assiégea, & en chassà les Jébuséens qui en étoient maîtres. Assujétie à la domination de ce nouveau Conquérant, elle prit le nom de Cité & de Forteresse de David ; mais dans la suite des temps on lui donna un nom composé très-vraisemblablement de ses deux premieres dénominations, soit pour accorder les traditions entr'elles, soit pour la décorer des titres d'une

plus haute antiquité, & c'eſt le ſeul qu'elle porte aujourd'hui avec une légere altération; celui de ſainte qu'on y ajoute, eſt une épithete religieuſe que lui a mérité l'honneur qu'elle avoit de poſſéder l'Arche-d'alliance, & d'être le centre de la Religion.

Les malheurs que cette ville a éprouvés, peuvent ſe rapporter à quatre époques : la premiere ſous Nabuchodonoſor, qui après l'avoir aſſiégée & pillée, amena ſon Roi & ſes habitans captifs à Babylone : la ſeconde, ſous le regne d'Antiochus-Epiphanes, qui la traita avec la même cruauté : la troiſieme, au commencement de notre Ere, ſous les regnes de Veſpaſien & de Titus, qui la mirent au pillage, firent périr une grande multitude de Juifs qui l'habitoient, & embrâſerent le Temple de Salomon & d'autres ſuperbes édifices : la quatrieme, ſous le regne de l'Empereur Adrien, qui vint punir la révolte des Juifs par le plus horrible maſſacre, & porter le plus rude coup à cette Cité, en faiſant démolir entierement les reſtes de ſes murs & les couvrant de ſel, pour em-

pêcher la verdure de croître sur ses ruines, ou pour en faire l'image d'un terrain dévoré par les feux d'un volcan.

Les secousses qu'elle avoit éprouvées dans les deux premiers siéges, avoient été réparées aussi-tôt par Néhémias & Judas-Machabée ; mais les deux dernieres se suivirent de trop près, & furent trop générales pour être réparées aussi promptement ; la derniere sur-tout devoit l'ensevelir dans l'oubli, mais cette ville étoit voisine du lieu consacré par la mort du Rédempteur, & la divine Providence qui venoit de punir les Juifs, vouloit conserver aux Chrétiens le berceau de leur renaissance & de leur Religion. Adrien, après avoir été l'instrument de sa ruine, devint l'auteur de sa réédification.

Cette ancienne ville étoit bâtie sur les quatre monts Sion, Acra, Moria, & Bézéta. Sur le premier, qui est plus élevé que les autres, étoit placée la forteresse de David & celle où se tenoient les Jébuséens. Cette ville avoit la forme d'une demi-lune : elle avoit à son levant le mont *Moria*,

Bézéta au couchant, celui de Sion au midi, & Acra au ſeptentrion. Elle étoit bordée au midi, comme elle l'eſt encore aujourd'hui, par les vallées de Siloé & de Géhémon ou Tophet, dans lequelles ſont les champs du Foulon & d'Haceldama; au ſeptentrion par la vallée des Cadavres, ainſi appellée à cauſe des cadavres qu'on y jettoit, & des ſépulcres qu'on avoit bâtis de ce côté, entre leſquels on diſtingue à un quart-de-lieue les fameux ſépulcres des Rois; au couchant elle étoit bornée par la colline de Goreb & les vallées de Raphaïm; & au levant par le mont des Oliviers & la vallée de Joſaphat. La ville ſe diviſoit en ſupérieure & inférieure; la partie haute étoit ſituée ſur le mont Sion, & la partie baſſe ſur les trois autres monts.

Quelques Hiſtoriens ont porté ſa population, en y comprenant les étrangers qui y venoient en certains temps de l'année, comme dans la ſolemnité de Pâques, à onze cent mille ames, & ils ont avancé qu'elle avoit pour les contenir dix mille de

circonférence : d'autres lui en donnent cinq, & quelques-uns la réduisent à trois mille ; mais sa position qui se trouve resserrée entre les collines & les montagnes, ne favorise pas l'opinion des premiers ; & quand on les supposeroit toutes couvertes d'édifices, elle n'auroit pas encore la circonférence qu'on lui donne. Cette ville avoit à la vérité de grands fauxbourgs qui s'étendoient au nord & au midi ; les débris qu'on trouve épars dans les terrains labourés & incultes, les vieilles masures qu'on y voit, prouvent la multitude des édifices & l'étendue de ces fauxbourgs, qui pouvoient contenir une grande population & servir d'asyle aux étrangers.

La ville, telle qu'Adrien l'a fait rebâtir & telle qu'elle est aujourd'hui, est entourée d'un mur élevé, auquel Constantin, Héraclius & Soliman, ont donné plus de solidité ; elle a à peu près la même position, mais non la même étendue. Adrien mit hors de son enceinte une partie du mont Sion & une partie du mont Bézéta, & il enferma dans ses murs le

mont du Calvaire & une partie de la colline de Gore; de maniere qu'en diminuant sa longueur, il conserva sa largeur, & lui donna une forme carrée.

Six portes donnent l'entrée dans cette ville : la premiere, qui est au levant sur le mont Moria, s'appelle la porte de saint Etienne; la seconde, qui est au couchant & sur une partie du mont Bézéta, est celle de Rama, & conduit à Bethléhem; la troisieme, qui est au septentrion, & sur le mont Acra, est celle de Damas; la quatrieme, qui est au midi, se nomme la Porte du mont Sion; celle qui porte le nom d'Or, est au levant; aujourd'hui elle est murée. Il y a encore deux portes moins fréquentées, qui sont les portes de Sterquiline & d'Hérodes; & enfin deux autres qui sont dans l'intérieur de la ville, qu'on appelle la porte Judicielle & la porte de Fer, qui sont fermées.

On s'étonne qu'Adrien, restaurateur de cette ville, ait retranché de son enceinte la montagne de Sion,

que de beaux édifices avoient ornée ; & que le séjour de plusieurs Rois avoit illustrée : c'est-là qu'étoit le lieu où David faisoit sa pénitence ; les maisons des vaillants & des héros qui s'exerçoient aux fonctions militaires, s'y faisoit remarquer. Salomon y fut oint & couronné du Diadême ; la prison Royale dans laquelle Jérémie fut détenu pour avoir prêché les malheurs de Jérusalem, y étoit aussi ; les palais d'Anne & de Caïphe y occupoient leur place, ainsi que le Cénacle dans lequel Jesus-Christ institua le Saint-Sacrement de l'Autel. Enfin la maison où la Vierge demeura plusieurs années après l'Ascension de son Fils, y étoit bâtie. Un lieu qui avoit été le théâtre de tant de faits chers à la mémoire, & qui en conservoit encore les premieres marques, devoit-il être rejetté & exposé aux ravages des temps & des infideles ? La montagne du Calvaire est renfermée dans ses murs, comme nous l'avons dit. Les Chrétiens y ont bâti une Eglise, dans l'espace de cette montagne où Jesus-

Christ fut crucifié & enséveli. Cette Eglise a été agrandie & embellie par les soins de Constantin.

Le Castrum pisanum, l'espace qu'occupoit le château de David, sur lequel les Turcs ont bâti une belle forteresse, & le parc qui lui est contigu, forment au couchant la partie du mont Sion, qui se trouve encore enfermée dans la ville, ainsi qu'une partie du mont Bézéta, où l'on croit reconnoître le lieu où étoit la maison d'Urie & de Bethsabée sa femme.

Cette ville peut avoir maintenant deux milles de circonférence. Sa population ne va pas au-delà de quinze mille ames; dix mille Turcs, & cinq mille Chrétiens, Catholiques, Schismatiques, ou Juifs. Le nombre des Catholiques est d'environ huit cents; celui des Grecs de dix-huit cents; celui des Arméniens se porte à quinze cents; & le reste est composé de Juifs. On y compte cinq ou six Mosquées: les Grecs, les Arméniens, les Catholiques, les Cophtes, y ont chacun une Eglise. Il y a un Mufti, un Cadi & un Gouverneur. Les édifices les plus

remarquables sont la Forteresse dont je viens de parler, la Mosquée que des Turcs ont élevée sur l'espace qu'occupoit le Temple de Salomon, la Maison des Templiers, & avant eux des Chevaliers du Saint-Sépulcre & les Bazards voûtés. L'air qu'on y respire est fort tempéré. Lorsque j'y suis arrivé, il y avoit neuf mois qu'il n'y avoit plu.

Je suis, &c.

LETTRE LXXXV.

De Jérusalem.

M.

AVANT de vous parler du Temple de Salomon tel qu'il exíste aujourd'hui, je crois devoir vous donner la description de celui qui fut bâti dans la même enceinte par ce Roi vers l'an 3000, pour vous montrer les changemens que l'architecture a éprouvés, les progrès des Arts, & pour vous épargner le soin des recherches. Je ne puis le faire avec plus d'exactitude qu'en puisant dans les Auteurs sacrés qui en ont donné les détails les plus exacts, & qui ont le mieux représenté dans sa magnificence la majesté du culte qu'on y observoit.

Quatre grandes portes placées aux faces opposées, donnoient l'entrée dans

ce fameux Temple. Chacune avoit son nom ; celle qui étoit au levant, & par laquelle Jesus-Christ fit son entrée triomphante dans Jérusalem, s'appelloit Dorée ; celle du couchant Haute & sublime, & même spécieuse à cause de la beauté de son frontispice ; celle du midi Sacrée, & celle du septentrion la porte de la Piscine probatique.

Un mur haut & épais de dix pieds trois pouces, & long de six cents coudées, c'est-à-dire, de mille vingt-cinq pieds, formoit une enceinte carrée qui entouroit l'édifice. Le Temple étoit divisé en cinq parties ; le Parvis des Gentils, le Parvis d'Israël, celui des Prêtres, le Sanctuaire & le Saint. Les trois premiers étoient séparés par des murs, les deux derniers par un grand voile fort riche de couleur de pourpre ; mais tous communiquoient entr'eux par des portes. Le parvis des Gentils avoit cinquante coudées carrées ; on pouvoit le regarder comme le fauxbourg de ce Temple. On y entroit par quatre portes d'airain, une galerie, soutenue par de belles colonnes de marbre, l'environnoit. On vendoit dans

ce lieu, qui étoit public, les agneaux, les colombes, & les autres objets nécessaires aux sacrifices. Le Parvis d'Israël ou des Juifs, qui étoit contigu & pavé de beau marbre, avoit cent coudées de long, & autant de large. Les Auteurs sacrés ne désignent point l'élévation du mur, mais on croit qu'il pouvoit en avoir trente de hauteur, son vestibule cinquante de long, & soixante d'élévation; aux côtés de ce vestibule il y avoit trois chambres, chacune de six coudées en carré, & des murs de séparation de cinq d'épaisseur. Les portes de ce vestibule étoient couvertes de lames d'argent, & avoient trente coudées de haut & vingt de large: c'est de ce lieu que Notre Sauveur chassa les marchands & les acheteurs; c'est-là qu'on lui amena la femme adultere, & qu'il avoit coutume de prêcher & d'instruire. Le Parvis des Prêtres avoit cent coudées en quarré; le vestibule de ce Parvis avoit les mêmes dimensions que celui d'Israël, & avoit de même trois chambres. Aux côtés de chacun de ces deux

Parvis il y avoit trente appartemens ; c'eſt-à-dire quinze de chaque côté. Les appartemens qui étoient dans le Parvis des Prêtres, avoient trois étages, & ceux d'Iſraël n'en avoient que deux ; il y avoit même une différence remarquable entre ces deux Parvis en ce que celui des Prêtres avoit quatre galeries, & étoit conſtruit avec du bois de cédre, mêlé artiſtement avec des bandes de marbre poli, ce qui ne ſe voyoit point dans celui d'Iſraël. Les appartemens étoient occupés par les Prêtres chargés de la garde du Temple & du ſervice de l'Autel, & par les Chantres ; il y avoit des ſalles où ils mangeoient, & un lieu pour préparer les viandes ſanctifiées : elle avoit quarante coudées de long, & trente de large. L'eſcalier qui conduiſoit au veſtibule & au Parvis des Prêtres, avoit huit marches, celui d'Iſraël n'en avoit que ſept. A la porte ſeptentrionale du Parvis des Prêtres étoit le portique où l'on égorgeoit les victimes ; on les coupoit ſur des tables qui avoient une coudée & demie en carré. La plate-forme du

Saint & du Sanctuaire en avoit soixante en carré.

L'Autel des Holocaustes étoit à cinq du Temple, proprement dit; il avoit vingt pieds & demi en carré, & autant d'élévation; à ses deux côtés étoient des vaisseaux d'airain qui servoient à laver les victimes : le plus grand avoit dix coudées de diametre, cinq de hauteur, & six pouces d'épaisseur; il étoit soutenu par douze bœufs d'airain, & servoit à laver les mains des Prêtres & des Lévites. De ce lieu on entroit dans le Sanctuaire par un vestibule qui avoit vingt coudées de large, dix de long, & qui étoit orné de deux colonnes de fonte qui en avoient trente-cinq de hauteur, & douze de circonférence. La porte d'entrée du Sanctuaire en avoit quatorze de largeur; l'étendue de celui-ci étoit de quarante coudées de long sur vingt de large; c'étoit-là qu'étoient le Chandelier d'or, la Table des pains de proposition, & l'Autel sur lequel on offroit les parfums. Le Saint, qui en étoit séparé par un grand voile très-riche, avoit vingt coudées en

carré. C'est dans ce lieu qu'étoit l'Arche-d'alliance, qui renfermoit les tables de la Loi. Le Grand-Prêtre y entroit une fois l'année; & nul autre n'en avoit le droit. Il étoit orné de palmes en relief, & de Chérubins couverts de lames d'or: en général, l'intérieur du Saint & du Sanctuaire en étoit incrusté.

Ce beau Temple, tantôt pillé, tantôt détruit, fut rébâti par Hérodes le Grand, quarante-six ans avant la premiere Pâques de Jesus-Christ; on mit neuf ans à achever cet ouvrage. Josephe, qui en a donné la description, a montré qu'il ne cédoit pas en beauté à celui dont je viens de parler, quoique sa forme fût différente: dans son enceinte étoient le Parvis, l'Autel des Holocaustes, le Saint & le Sanctuaire. La plate-forme sur laquelle il étoit bâti, avoit cent vingt-cinq pas en carré. Les portes de ce Temple avoient soixante coudées de haut & autant de large; les corniches des côtés étoient ornées de branches de vigne qui pendoient avec leurs raisins, le tout couvert d'or. Cet édi-

fice étoit environné de galeries dont la beauté surpassoit celles qu'on avoit vues auparavant ; sa façade avoit cent coudées de haut, & le vestibule quatre-vingt-dix à cent de longueur.

Ce Temple qui avoit servi aux sacrifices de l'ancienne Loi, devoit être détruit lorsque le divin Messie seroit venu sceller de son sang la nouvelle alliance que Dieu vouloit contracter avec les Nations qui n'avoient point le nom de Peuple chéri. Titus & Adrien, ses derniers destructeurs, ne furent que les exécuteurs de la volonté de l'Être Suprême, qui n'y vouloit plus recevoir les sacrifices des animaux, ni les adorations de la Nation Juive. Cependant l'Empereur Julien, ennemi des Catholiques, essaya de le rétablir en faveur des Juifs qu'il protégeoit ; mais lorsqu'on alloit jetter les fondemens de ce nouvel édifice, la terre s'entrouvrit ; des vapeurs chaudes s'exhalant de son sein, forcerent les ouvriers à une fuite précipitée, & l'ouvrage fut livré à l'abandon. Un événement si public étoit bien la preuve

de l'irrévocabilité des décrets de Dieu ; & de l'état d'anéantissement dans lequel il vouloit laisser ce Temple : aussi le désir de bâtir dans ce lieu fut-il suspendu, & quand on conçut le projet d'y construire un monument, on se garda bien de le destiner à l'objet qui avoit causé la ruine du dernier : cependant on éleva un Temple, & on lui donna le nom de Salomon, ou du Seigneur, parce qu'il est placé dans l'espace qu'occupoit l'ancien. Quelques Historiens ont prétendu que les Chrétiens l'avoient bâti après la mort de Julien, & qu'il jouissoit du titre d'Eglise Patriarchale près de deux cents ans avant que les Mahométans se fussent rendus maîtres de la Palestine. Guillaume de Tyr, & plusieurs autres Historiens assurent qu'il fut bâti par Omar vers le dixieme siecle ; mais ce qui est bien certain, c'est que Godefroy de Bouillon s'étant rendu maître de Jérusalem, le fit servir au culte de la Religion Chrétienne, & qu'on y célébra le Sacrifice de la nouvelle Loi pendant plus de quatre-vingts ans. Les Chrétiens

étant

étant chassés de Jérusalem en 1166 par Saladin, ce Temple redevint Mosquée, & a conservé depuis cette époque le Croissant qui en est l'emblême.

Ce temple moderne, bâti sur l'espace des anciens, est placé au milieu d'une enceinte qui a cinq cents pas de long sur quatre cents de large; on y entre par trois portes. Celle qui avoit le titre de Belle est au couchant; la seconde est celle de S. Etienne; la troisieme est placée au-dessous de la maison de Pilate; on en remarque une autre à l'orient, mais elle est fermée. Le Parvis qui conduit au Temple, est élevé de trois pieds, & bordé de cyprès & de gazon; il est pavé de larges pierres de marbre blanc; quatre escaliers de sept marches couronnés d'une arcade, & placés en sens opposé, aident à y monter. Quatre oratoires bâtis en dômes remplissent les quatre côtés; ces petits édifices élevés en mosquées, servent de lieu de priere aux Mahométans que la grande Mosquée ne peut contenir.

Au milieu de ce Parvis est le Temple

bâti en forme octogone. Ses murs sont revêtus de pierres de marbre, de carreaux vernissés semblables à la porcelaine & à la fayance, & sont peints de diverses couleurs ; ils jettent beaucoup d'éclat lorsque les rayons du Soleil viennent les frapper. Des arcades vitrées & séparées par des colonnes de marbre, entourent ses côtés ; ces arcades sont surmontées par d'autres qui sont fermées, & celles-ci sont couronnées par une terrasse un peu inclinée, & couverte en plomb, qui forme le toît de l'édifice, au milieu duquel est une grande coupole aussi couverte en plomb, avec un croissant de la même matiere à son sommet.

Ce Temple paroît très-vaste ; il ne m'a pas été possible d'en prendre les dimensions ; on croit pourtant qu'il a plus de cent pas de long. Les Chrétiens seroient punis de mort s'ils y entroient ; ils doivent même, lorsqu'ils passent près des portes, ne pas affecter d'y porter la vue. J'ai cependant eu la facilité de l'observer à l'aise de la montagne des Oliviers, & de plus près d'une fenêtre

du Palais du Gouverneur de la Ville, dont la façade du midi regarde le Temple.

Au midi, & près des murs qui forment l'enceinte du Temple, est un grand édifice bâti en pierres de taille, qui paroît fort ancien ; son toit & sa coupole sont revêtus de plomb. On remarque à son extérieur trois rangs d'arcades les unes sur les autres ; celles du milieu sont les plus élevées. Le nom de Temple de la Présentation qu'on lui a donné, lui vient de ce que la Sainte-Vierge y demeura onze ans après qu'elle eût été présentée au Temple de Salomon. On croit qu'il est bâti sur le terrain qu'occupoit celui qui étoit destiné aux veuves & aux femmes qui tenoient des Ecoles, où les jeunes filles recevoient des instructions de piété & des principes d'éducation, & où étoient les atteliers pour les occuper aux travaux méchaniques. Elles y faisoient des napes & des couvertures pour les Officiers du Temple ; il y en avoit qui étoient occupées à filer le lin, à coudre & blanchir les linges, faire les ornemens des Prêtres & des Lévites, laver

les vaiſſeaux ; il y en avoit même dont la fonction étoit d'ouvrir & fermer la porte par laquelle les femmes entroient dans le lieu qui leur étoit aſſigné dans le Temple, & qui étoit ſéparé de celui deſtiné aux hommes. Cet édifice ſert de Moſquée & d'habitation, & la beauté des pierres & des colonnes dont il eſt compoſé, fait aſſez connoître qu'il a été conſtruit avec les debris des anciens Temples renverſés.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXV.

De Jérusalem.

M.

LE Roi Salomon qui avoit fait bâtir en sept ans le Temple dont je vous ai parlé dans ma précédente, voulut que sa Maison Royale en fût voisine, pour être à portée d'y faire ses prieres, & d'y voir exercer les cérémonies de la Religion; mais son zele pour la perfection de ce Palais ne fut pas aussi ardent que pour la construction du Temple qu'il avoit consacré au Seigneur. Il employa treize années à cet ouvrage, dont la magnificence répondoit à celle du Temple qui étoit en face. Il paroît par les descriptions qu'en ont données les Historiens sacrés & profanes, qu'il n'avoit rien négligé pour ce bel assortiment. Toutes les pierres dont cet édifice étoit composé,

étoient choisies : celles qui furent employées aux fondemens, avoient huit & dix coudées de long & de large. Ce monument étoit divisé en deux étages. Le premier avoit quatre rangs de colonnes de bois de cédre, dont le nombre alloit à deux cent quarante, le second en avoit trois rangs de quarante-cinq chacun. Un grand nombre de croisées distribuées avec goût rendoit ce Palais aussi salubre qu'agréable. Devant la principale porte régnoit un très-beau portique. Parmi les richesses dont l'intérieur étoit embelli, un trône d'ivoire revêtu d'or pur se faisoit admirer; on y montoit par six marches; les appuis étoient soutenus par des lions, & les côtés des degrés par six lionceaux. Cinq ans après la mort de Salomon, Sesac, Roi d'Egypte, le pilla, & emporta tout ce qu'il renfermoit de précieux.

Aucuns débris ne marquent le lieu où ce Palais étoit bâti; il n'y auroit que les grosses pierres de dix coudées qui formoient ses fondemens qui pourroient le déceler; mais, soit négligence de la part des Chrétiens, soit

indifférence de la part des Conquérans, il ne paroît pas qu'on ait tenté d'en faire la découverte. Le seul monument qui semble en indiquer la place, est le Palais de Pilate, habité maintenant par le Gouverneur Turc : ce Palais a été le séjour des Prêteurs Romains ; il est voisin du Temple, & a une porte qui communique dans son enceinte ; sa façade méridionale regarde le Parvis & le Temple. Ce qui reste de ce Palais, montre qu'il occupoit une vaste étendue : on y voit encore de larges cours, quelques murs entiers : le côté qu'habite le Gouverneur & ses gens, s'est le mieux conservé, quoiqu'il ait l'air plus antique. Du temps de Pilate on montoit à cet édifice par vingt-cinq marches, dont il ne reste que la premiere, les autres ayant été transportées à Rome. Comme on ne pouvoit trouver de lieu plus à portée du Temple que celui sur lequel on a bâti ce Palais, il est probable que Salomon l'avoit choisi de préférence à tout autre.

Près de ce monument est un arcade sur laquelle étoit un corridor bâti en

pierres de taille, où l'on pouvoit se promener, & qui communiquoit sans doute à quelque autre endroit ; on l'appelloit l'Arc de Pilate. Cependant sa fondation paroît bien antérieure au regne de ce Prince, & ce nom lui vient plutôt de ce que ce Préteur Romain montra du haut de cet arc Jesus-Christ vêtu de pourpre & couronné d'épines, ou même de l'Inscription latine que les anciens voyageurs y ont lue, & qui contenoit en abrégé le supplice auquel il condamna Notre Sauveur. Cette inscription que j'ai examinée avec attention, a été pour moi une espece d'hiéroglyphe, soit par l'effet des ravages du temps, soit par la mousse qui en couvroit les caracteres ; mais les anciens ont visiblement reconnu le *Tolle, crucifige*.

A quelque distance de cet Arc est une petite tour qu'on appelle *Antonine*, qui a pour fondement les vieux murs de celle que les Machabées avoient bâtie, & qu'on appelloit *Barriés*. Hircan, Grand Sacrificateur, y demeuroit : elle étoit large, élevée, & étoit flanquée de quatre autres tours, dont

trois avoient cinquante coudées de hauteur, & la quatrieme, soixante-dix; dans son enceinte étoient des parvis, des salles, des chambres, des bains, & tout ce qu'il falloit pour loger un Prince & sa suite. On ne voit plus que deux toises de hauteur du vieux mur, sur lequel est bâtie la petite tour Antonine, qui est très-moderne; elle tient à une grande voûte qui traverse la rue, & est placée vis-à-vis une seconde voûte plus vaste, sous laquelle on voit des lampes suspendues, & qui conduit à une porte du Temple. Delà, en descendant vers la porte S. Etienne, on trouve la Piscine probatique, dont saint Jean a parlé dans son Evangile; elle est adossée au mur du Temple: sa longueur est de cent quarante pas, & sa largeur de trente. On reconnoît les cinq marches & les portiques par lesquels on y descendoit. Des maisons la bordent au couchant & au nord: ses côtés sont revêtus de pierres de taille, mais elle est tellement comblée de vieux débris & de broussailles, qu'elle n'a maintenant que cinq ou six pieds de profondeur; les eaux de la Fontaine

ſcellée n'y coulent plus. Cette piſcine s'appelloit *Betſaïda*. Les eaux qu'elle contenoit, étant agitées en certain temps par l'Ange, avoient la propriété de guérir les malades qui alloient s'y baigner. Ce réſervoir ſervoit même à laver les animaux qu'on alloit préſenter aux Sacrificateurs, qui les lavoient enſuite dans des cuves avant de les immoler.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXVII.

A Jérusalem.

M.

LES deux Hérodes qui régnerent dans cette ville, y avoient chacun un palais. Celui d'Hérodes-Ascalonites étoit le plus beau; il étoit assez éloigné du Temple, & situé entre le nord & le couchant. Il paroît naturel que ce Prince qui venoit de faire bâtir un Temple supérieur en beauté à celui de Salomon, dont il occupoit la place, montrât son goût pour la magnificence dans le palais qu'il devoit habiter.

Une muraille de trente coudées de hauteur, & des tours placées de distance en distance, environnoient ce palais, dont l'intérieur étoit orné de ce qu'il y a de plus précieux. Des portiques tournants soutenus par de

belles colonnes de marbre conduisoient à des jardins & à des parcs agréables : les allées qui les divisoient en différens sens étoient bordées de petits ruisseaux & de statues de bronze qui jettoient l'eau par plusieurs endroits. Hors des murs de ce palais étoient trois tours, rangées sur une ligne, & à une certaine distance l'une de l'autre. Hérodes qui les avoit fait bâtir leur donna le nom d'Hippiccos, Phaseléon, & Mariamme. La premiere avoit trente coudées de hauteur, & vingt-cinq en carré ; elle étoit couronnée d'une terrasse sur laquelle on avoit élevé un édifice à deux étages, qui avoient vingt-cinq coudées de hauteur ; sa cime étoit revêtue d'un mur crenelé ; la seconde en avoit quarante dans chacune de ses quatre faces, & autant d'élévation ; au-dessus étoit un portique de dix coudées de haut, au milieu duquel s'élevoit une tour divisée en plusieurs appartemens : la hauteur de l'édifice alloit à quatre-vingt-dix. La troisieme étoit haute de cinquante-cinq coudées, & large d'autant ; ses appartemens étoient plus beaux &

en plus grand nombre que dans les deux premieres. Le marbre de ces tours étoit ſi uni, qu'on auroit cru qu'elles étoient d'un ſeul bloc.

Le palais que le ſecond Hérodes fit bâtir, n'a laiſſé aucune trace de ſon exiſtence. Celui qui eſt connu ſous ce nom encore de nos jours, & qui eſt ſitué entre le couchant & le nord, préſente dans ſes murs extérieurs des pierres de marbre blanc & noir dont on admire la beauté; mais les cours & les grandes ſalles qu'on y voit, n'offrent qu'une foible image du palais d'Hérodes-Aſcalonites. Les théâtres, les amphithéâtres & les colléges que ce Roi avoit fait bâtir pour les différentes ſectes des Phariſiens, des Sadducéens, des Scribes, des Cyrenéens, &c. ſont tellement détruits, qu'on pourroit douter qu'ils aient jamais exiſté.

Les monumens de la haute antiquité les mieux conſervés ſont aux environs de la ville, & je me ſuis empreſſé d'aller les admirer.

Etant ſorti par la porte de Damas pour aller viſiter les Sépulcres des

Rois de Juda, qui ſont ſitués au nord de Jéruſalem, d'où ils ſont éloignés d'un quart de lieue, j'ai été arrêté dans la route par quatre Turcs qui m'ont laiſſé aller auſſi-tôt. Avant de pénétrer dans le lieu où ces Sépulcres ſont placés, on trouve une arcade de cinq pieds d'épaiſſeur, taillée dans le roc & à demi-comblée, que l'on franchit en ſe courbant; elle donne l'entrée dans une grande cour fermée par des rochers taillés avec le ciſeau, au fond de laquelle eſt un veſtibule de ſix pas de long & de dix pieds de haut. Sur le frontiſpice de l'arcade de ce veſtibule s'offrent de beaux morceaux de ſculpture, & des bas-reliefs repréſentant des raiſins d'une groſſeur prodigieuſe, des nœuds, des feuilles de laurier, des cercles couronnés, & des feuillages couvrant à moitié des fruits reſſemblants à des pommes de pin & de cédre. L'arcade, les figures, les bas-reliefs & le plafond du veſtibule, tout eſt parfaitement ſculpté, & ne forme qu'un corps avec les rocher: il n'y a aucune piéce de rapportée.

Dans ce vestibule, & à la gauche, est une porte par où l'on entre dans les salles qui renferment les Sépulcres; mais cette porte presque comblée par des matériaux ne présente qu'une petite ouverture où l'on passe en rampant, avec peine. Dès que ce passage est franchi, on trouve une salle taillée dans le roc, ayant six pas en carré & dix pieds d'élévation : on y voit trois ouvertures ; deux sont des sépulcres, & la troisieme est une porte qui conduit à trois salles : celles-ci sont séparées par des cloisons du même rocher, & ont des portes de communication : les gonds & les battants des portes sont de pierres ; un filet d'architecture en forme les pannaux, dont quelques-uns sont encore entiers. Ces salles souterraines ont à leurs côtés de petites portes qui donnent l'entrée aux cellules des Sépulcres : les uns sont bâtis au niveau de la salle, les autres sont élevés d'un ou deux pieds. Chacun a dans le milieu un petit canal creusé pour recevoir l'humidité produite par la putréfaction des corps qu'on y déposoit. Les deux salles qui

viennent immédiatement après la premiere, ont chacunes à leurs côtés sept ouvertures qui contiennent autant de Sépulcres, qui ont six ou sept pieds de long & trois de large; leur couvert de pierres est renversé à côté. Dans la quatrieme salle sont cinq portes, trois grandes & deux petites, toutes taillées en arc; elles ouvrent des espaces qui pourroient contenir neuf Sépulcres.

Ce qui est admirable dans ce monument souterrain, c'est de voir ses différentes parties ne faire qu'un seul & même corps avec le rocher: il n'y a que les panneaux des portes & les couverts des sépulcres qui en soient détachés; tout le reste n'est qu'un roc creusé & divisé par le ciseau. Le plafond, le pavé des salles & des cabinets est si uni, qu'on les croiroit de plâtre. L'obscurité qui regne dans ces lieux ténébreux fait qu'on ne les visite qu'avec des torches allumées.

Les six premiers Rois successeurs de David avoient leurs sépulcres sur le mont Sion, mais les corps des autres Rois étoient déposés dans ceux-ci. La

lumiere dont j'étois éclairé ne m'a laiſſé entrevoir aucun reſte de ces dépôts ; on ne peut que blâmer les brigands qui les ont enlevés. Quelques anciens voyageurs ont été plus heureux, en ce qu'ils ont vu des oſſemens.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXVIII.

De Jérusalem.

M.

VOULANT parcourir les monumens antiques des environs de Jérusalem, j'ai commencé par ceux du septentrion ; je vous entretiendrai successivement de ceux qui sont au couchant, au midi & au levant. Cette marche m'a paru d'autant plus naturelle, que les monumens anciens & modernes se verront dans leur classe sans être confondus.

A peu de distance des murs de Jérusalem est une grande caverne qu'on appelle la Grotte du Prophete Jérémie ; c'est là qu'il composa son livre des Lamentations. Cette grotte située au nord est taillée dans le roc ; elle a trente pas de profondeur, & cent pas

de circonférence, en comprenant la chambre du Santon qui l'habite aujourd'hui. Deux gros piliers carrés de dix à douze pieds de hauteur, soutiennent son toit ; ces pilliers, la voûte & les côtés sont des parties du rocher qui se tiennent. On remarque à la gauche de cette grotte le lit de pierres où se reposoit le Prophete ; il est taillé dans un lieu élevé à la hauteur de huit ou neuf pieds ; de petits trous taillés dans le roc servent de marches pour y monter. Après avoir donné au Santon une piastre, qui est le tribut qu'il retire de ceux qui vont voir ce monument, je suis allé à la fameuse citerne près de la Grotte. M'étant muni d'une lumiere, j'y suis descendu par un long escalier de pierres taillées : un gros pilier soutient sa voûte qui est en pierres de taille : son eau est excellente ; elle n'en avoit alors que deux pieds, mais lorsque les eaux pluviales y coulent avec abondance, l'escalier en est couvert. A quelque distance delà paroissent deux arcades, restes de la prison où les Prophetes furent détenus ; elles servent d'appui à une citerne qu'on y a

construire. A deux lieues & demie de cet endroit, entre le nord & le couchant de Jérusalem, est *Emmaüs*. Ce lieu portoit le nom de ville lorsqu'Elisias & Démétrius le soumirent à leur domination; mais ayant été incendié par les Romains, il n'a conservé que celui de Bourg ou Château: le nombre des ruines qu'on y voit, prouve qu'il étoit assez considérable. Les Chrétiens y avoient bâti une Eglise dans la maison de Cléophas, dont il ne reste que quelques murs délâbrés. A un mille de ce Bourg est la fontaine des Apôtres, dont l'eau a la propriété de guérir plusieurs maladies: Jésus-Christ s'y arrêta avec eux pour en boire.

Au Couchant, & à une lieue de Jérusalem, on trouve les Sépulcres des Juges d'Israël: ils sont taillés dans le roc, & divisés en trois étages l'un sur l'autre; ils sont plus vastes, que ceux des Rois: mais ils ne sont pas travaillés aussi artistement; cet ouvrage n'en est pas moins digne d'admiration. Un vestibule qui a environ douze pieds de long, huit de large & autant d'éléva-

tion, donne l'entrée par une petite porte dans une grande ſalle autour de laquelle ſont de profondes cavités propres à reçevoir les corps; de cette ſalle on va dans une autre auſſi grande & également diſtribuée, & dans celle-ci eſt une étroite ouverture par laquelle on ſe gliſſe en deſcendant dans une troiſieme environnée de Sépulcres creuſés comme dans les précédentes; de cette ſalle on deſcend par une ouverture dans un troiſieme étage composé de chambres également entourées de profondes cavités, mais on a de la peine à ſe débarraſſer des vieux ſédimens que l'on trouve dans ces dernieres. Un rocher ſi profondément creuſé & taillé en tant de parties différentes, montre combien les Anciens étoient conſtans dans le travail & paſſionnés pour la ſolidité de leurs monumens. Je ne ſais ce qu'on a fait des corps des Juges d'Iſraël, mais je n'ai vu aucun de leurs oſſemens. S'ils étoient embaumés, comme on a lieu de le préſumer, ſelon l'uſage, Oriental, ils auront eu le même ſort de ceux qu'on

a enlevés dans les pyramides d'Egypte, & dont on a fait un objet de trafic.

Au couchant de Jérusalem & à environ une lieue de cette Cité, est la maison d'Obédedon; on m'a fait remarquer dans ses vieux murs délâbrés le lieu où l'Arche-d'Alliance avoit été déposée pendant trois mois, par les ordres de David, qui la fit transporter ensuite dans le tabernacle du Mont Sion. Les Juifs attentifs à conserver les traditions, & voulant marquer cet événement, enfoncerent dans ce lieu une colonne dont il ne paroît au dehors que deux pieds quelques pouces; sa circonférence est de trois à quatre pieds. Ce vieux édifice a encore des voûtes en pierres de taille assez entieres, mais ses autres parties sont détruites. La belle citerne qui est dans cette maison, est entiérement comblée par des débris. Près delà s'élevent des vignes, & les arbres qu'on appelle Carrouges; leur fruit qui est bon à manger, est renfermé dans une gousse de couleur brune qui a trois pouces de long sur autant de circonférence. Obédedon

eſt à plus d'un mille du village de Saint-Jean, dont je parlerai dans la ſuite.

Aſſez près des murs de Jéruſalem, & toujours au couchant, eſt la Piſcine de Gion, qui a cent quarante pas de long, quatre-vingt-dix de large, & environ quinze pieds de profondeur: on y deſcend par vingt-quatre marches, dont il en reſte treize bien conſervées; elle reçoit & rejette ſes eaux par deux canaux. Elle étoit à ſec lorſque je l'ai vue.

Entre le couchant & le midi eſt la fameuſe vallée de Raphaïm, appellée des Géans, à cauſe de la taille énorme qu'avoient ſes habitans, que David maſſacra lorſqu'il ſe rendit maître de la Sainte Cité. Cette vallée commence près de la Piſcine de Gion, & ſe continue dans un eſpace d'environ quatre milles de longueur & deux de largeur; elle eſt très-fertile, & ſert de limites aux tribus de Juda & de Benjamin.

Je ſuis, &c.

LETTRE IXC.

A Jérusalem.

M.

Je vous ai dit que les Jébuséens avoient leur forteresse sur le mont Sion, qui est au midi de la Ville. Cette forteresse dans laquelle ils se croyoient invincibles, fut néanmoins prise par David, qui la rendit plus rédoutable par les fortifications qu'il y ajouta. Il fit applanir les terrains montueux qui l'entouroient, & fit construire des édifices dans lesquels les Gladiateurs & les Militaires s'exerçoient; il fit aussi bâtir son Palais sur cette montagne. Le sépulcre où ce Roi & plusieurs de ses Successeurs furent ensevelis, se voyoit encore du temps de sainte Hélene, qui le fit réparer & ériger en Mausolée: maintenant quelques débris en indiquent seulement la place.

C'est

C'est sur la partie de la montagne qu'on a mise hors de l'enceinte de la ville, qu'est le palais de Caïphe; il est à peu de distance de la porte Sterquiline qui le sépare du palais d'Anne son beau-pere. Ces palais sont possédés par les Arméniens : celui de Caïphe est divisé en plusieurs petits appartemens : en y entrant, & à la gauche, est une petite Eglise que sainte Helene fit bâtir sur les fondemens de la salle où ce Pontife donnoit audience. A un coin de cette salle est une niche dans laquelle on a érigé un autel qui est éclairé par une lampe, pour marquer le lieu où Jesus-Christ fut conduit & détenu en attendant que ce Pontife vînt dans la salle pour l'interroger & le condamner. Au milieu de la cour, & à main droite, est un oranger qui marque l'endroit où l'on avoit allumé du feu pour la populace, & où saint Pierre qui avoit suivi Jesus-Christ jusques dans la cour, le renia trois fois. Près de la porte de l'Eglise on voit une grosse pierre grise, conservée avec soin, qu'on dit avoir fait partie de la colonne sur laquelle le coq chanta, &

rappella à saint Pierre ce que Jesus-Christ lui avoit dit. La grotte dans laquelle saint Pierre alla pleurer son infidélité, est située sur le penchant du mont Sion.

La maison qu'on appelle le Cénacle appartenoit à un riche particulier de la ville; elle est située sur le Mont Sion. C'est là que Jesus-Christ fit la Cêne avec ses Disciples; qu'il lava leurs pieds, & qu'il institua le Saint-Sacrement de l'Eucharistie. C'est-là qu'il se montra à eux après sa résurrection; qu'il leur donna le Saint-Esprit, & le pouvoir de lier & délier les péchés des hommes: c'est-là qu'il se montra huit jours après à S. Thomas qui doutoit de sa résurrection, & que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres qui étoient en priere. Ce lieu vénérable méritoit d'être consacré par une Eglise; aussi sainte Hélene en fit-elle bâtir une qui étoit très-belle; les Mahométans l'ayant enlevée aux Chrétiens, l'ont dégradée, & érigée en Mosquée: ce Cénacle entouré d'un grand mur, offre encore un bel édifice; il est défendu aux Chrétiens d'y pénétrer.

Près delà sont marqués l'endroit où les Apôtres se séparerent pour aller prêcher l'Evangile en différens lieux; la place où S. Matthias fut nommé Apôtre par le sort, & celle où la Sainte Vierge est morte : ce dernier lieu sert maintenant de cimetiere aux Catholiques.

Au sud-ouest de la ville on voit sur une colline, au-delà du Mont Sion, des vieux murs, restes de l'édifice dans lequel les Scribes & les Pharisiens s'assembloient secrettement pour concerter les moyens de surprendre Jesus-Christ par de vaines questions, afin d'avoir quelque sujet de le perdre : on appelle ce lieu *mauvais Conseil.*

Du même côté est le champ Haceldama, situé sur la vallée de Gehetmon ou Tophet ; il a reçu diverses dénominations, telles que Champ du Sang & du Figuier. Sa terre est rougeâtre & stérile : sainte Hélene en fit un cimetière, qu'elle environna d'un mur très-élevé : ce lieu a soixante-douze pieds de long & cinquante de large ; il y a plusieurs ouvertures aux murs par lesquelles on jette les cadavres de haut

en bas : ce cimetiere sert pour les Pélerins étrangers qui n'ont point de sépulture marquée pour leur Nation.

Cette vallée fait partie de celle de Josaphat, qui lui est contiguë ; elle n'en a été distinguée que par les idoles qu'on y adoroit, & par le bois épais qui étoit consacré aux Divinités : c'est-là que les Juifs livrés aux excès de l'idolâtrie adorerent Moloch, & qu'ils lui sacrifierent leurs enfans. Le nom de Géhennon qu'elle a pris, lui vient des enfans d'Ennon qui en étoient les propriétaires, & celui de Tophet lui a été donné à cause de l'Idole qu'on y éleva pour livrer au feu les filles & les enfans. Cette Idole étoit d'airain creux ; sa tête ressembloit à celle d'un veau ; le reste du corps avoit la forme humaine : elle avoit les mains ouvertes & prêtes à recevoir les enfans qu'on déposoit entre ses bras. L'idole étant échauffée intérieurement brûloit les enfans qu'elle tenoit embrassés, & dans ce moment on battoit du tambour & on jouoit des instrumens bruyans, afin que les pères qui étoient témoins de ce sacrifice, n'entendissent point les cris

de leurs enfans, & pour leur faire accroire que ces victimes alloient être reçues dans la gloire sans aucune souffrance.

Ce genre d'idolâtrie qui avoit commencé vers la fin du regne de Salomon, dura jusqu'à celui de Josias, ce pieux Roi qui en bannit le culte superstitieux. Il fit abattre les autels consacrés aux divinités ; la statue de Moloch fut renversée ; on brûla le bois qui lui étoit consacré, & l'agréable vallée de Géhémon fut purgée des objets qui la souilloient. Cette vallée, dont le terrein est en pente est arrosée par les eaux de la fontaine de Siloé ; les jardins qu'on y voit annoncent par leur fertilité les agrémens qu'elle offroit lorsqu'elle étoit ornée de bois & d'arbres fruitiers.

La fontaine de Siloé a sa naissance au pied du mont Sion, vers le sud-est de la ville. On dit qu'elle augmente régulierement le matin & le soir ; son eau dont j'ai goûté m'a paru désagréable ; sa source est couverte par un rocher qui s'éleve comme une montagne, & paroît à un de ses côtés

ſe détacher de la terre. Elle ſe diviſe en deux branches ; celle qui coule au midi ne paroît pas ſi abondante que celle du levant ; près d'elle ſe voient des piſcines où ſes eaux ſe conſervent ; elles ſont remplies de terres qu'elle arroſe, & forment des jardins. A peu de diſtance eſt le lieu où Iſaïe fut martyriſé ; il eſt déſigné par un grand mûrier blanc qui ne porte jamais de fruit ; ſon tronc eſt entouré d'un mur ſur lequel on a élevé de petites colonnes de pierre pour appuyer les branches de cet arbre. Les habitans de Jéruſalem en font tant de cas, que perſonne n'oſe en détacher une feuille, de crainte d'être ſévérement puni.

Le réſervoir dans lequel ſe décharge la ſeconde branche de la fontaine de Siloé, a trois pieds de large & ſept pieds de profondeur ; on y deſcend par un eſcalier de pluſieurs marches, à coté duquel eſt un eſpace découvert & pavé, qui a l'air d'une piſcine dans laquelle on pouvoit ſe baigner, & qui étoit probablement remplie avant qu'on eût creuſé le réſervoir qui eſt au-deſſous.

Divers Historiens ont cru que c'étoit la Fontaine de Rogel ou du Dragon. Dans la suite on l'appella la fontaine de la Vierge, parce qu'elle avoit coutume de boire & de se servir de ses eaux. Elle arrose les jardins de la vallée de Josaphat qui lui sont contigus.

Je suis, &c.

LETTRE XC.

A Jérusalem.

M.

La vallée de Josaphat, placée au pieds des collines & des montagnes, a perdu de sa profondeur par les éboulemens des terres & les sédimens que les eaux y ont laissés; son terrain inégal, tantôt plat, tantôt en pente est la marque de ses altérations successives. Elle est située entre Jérusalem & la montagne des Oliviers, & prenant sa naissance au septentrion près du lieu où est placé le sépulcre de la Sainte Vierge, elle se prolonge à l'orient de la ville jusqu'au midi, & se termine vers le puits de Néhémie. Sa longueur est d'environ deux mille pas; elle est étroite dans son commencement, & large de quatre cents pas vers son milieu.

Cette vallée eſt couverte de jardins, de belles prairies, d'arbres fruitiers, & de champs cultivés. La fontaine de Siloé l'arroſe en tout temps, mais le torrent de Cédron enflé en hiver par les eaux pluviales & par la fonte des neiges tombées ſur les montagnes qui l'avoiſinent, la fertiliſe par ſes débordemens, & prépare les productions abondantes pour le printemps & pour l'été. Ce torrent qui ne contient des eaux qu'accidentellement ne lui envoie que des ſecours momentanés; il eſt preſque toujours à ſec en été & en automne. Son petit lit varié par des ſinuoſités, & incliné vers le bas, fait que ſes eaux coulent avec bruit & rapidité, ce qui lui a mérité le titre de torrent; le nom de Cédron qu'on lui a donné, lui vient de la forêt de Cédres qui couvroient la vallée qu'il traverſe; ce torrent peut avoir ſix à ſept lieues de longueur; il va ſe perdre dans le Jourdain.

La vallée de Joſaphat célebre par les faits dont elle a été le théâtre, l'eſt encore plus par la prophétie de Joël, qui a annoncé que Dieu y purgera

les hommes à la fin des siecles, & qu'il y rassemblera toutes les Nations : *Congregabo omnes gentes, & deducam eas in vallem Josaphat, & disceptabo ibi cum eis* : « J'assemblerai toutes les » Nations de la terre, & je les menerai » dans la vallée de Josaphat ; c'est » là que je discuterai & que je jugerai » leurs actions : *Consurgant & ascendant gentes in vallem Josaphat, quia ibi sedebo ut judicem omnes gentes in circuitu.* « Que toutes les Nations » se levent & aillent à la vallée de » Josaphat, parce que j'y aurai un » trône où je serai assis pour juger » toutes les Nations qui seront ran» gées dans son circuit ; » c'est pourquoi elle a été appellée Vallée de Jugement, de Bénédiction & d'Occision. Les autres noms qu'on lui a donnés, tels que Vallée Royale, Vallée des Montagnes & de Siloé, lui viennent du Roi qui y avoit ses jardins, de sa position entre les montagnes, & de la fontaine de Siloé qui y coule ; le nom qu'elle a le mieux conservé est celui de Josaphat, sans doute parce qu'elle garde le sépulcre de ce Roi.

Le puits de Néhémie eſt ſitué au midi, & au pied de la montagne d'Offenſion qui eſt liée à celle des Oliviers ; il eſt étroit & profond, mais il n'eſt jamais à ſec ; c'étoit le ſeul qui fourniſſoit l'eau aux citoyens de Jéruſalem lorſque j'y étois : ſes eaux croiſſent ſi fort en hiver, qu'elles débordent & ſe répandent dans les campagnes voiſines pour les fertiliſer, & ce ſpectacle réjouit les citoyens qui viennent en être les témoins. Lorſque l'eau eſt dans ſon état naturel, elle eſt à dix-huit pas de l'orifice. Ce puits eſt couvert d'un grand toit, & porte le nom de Néhémie, parce que ce Prince le fit bâtir, ou parce qu'il y fit chercher le feu ſacré qu'on diſoit y avoir été caché, mais on n'y trouva qu'une eau bourbeuſe qui enflamma les victimes qu'il avoit fait immoler pour cette découverte. Près delà eſt une Moſquée, ſoutenue par une arcade, qu'on dit être le reſte d'une ancienne Chapelle, & une piſcine profonde qui ſe remplit des eaux de ce puits.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCI.

A Jérusalem.

M.

LA montagne des Oliviers, placée au levant de Jérusalem, est couronnée par trois pointes rangées sur sa cime: celle du milieu est plus élevée que les deux autres, & celle qui est au nord l'est plus que celle qui est au midi; toutes trois ont été profanées par des autels dressés aux fausses divinités; on y adoroit les idoles de Chamos, d'Astarot, &c. que le pieux Roi Josias détruisit: les vestiges de ces anciens édifices ne paroissent que pour perpétuer le souvenir de leur destruction. Cette montagne a été appellée Montagne Grasse, Montagne de Baume & de Crême, des trois Lumieres; elle ne prend aujourd'hui que le nom des Oliviers, dont elle est couverte du

haut en bas. A ſon ſommet ſont les Sépulcres des Prophetes, & à ſes pieds le village de Siloé taillé dans le roc, le jardin de *Getſemani*, le Cimetiere des Juifs, la Vallée de Joſaphat, & les Sépulcres d'Abſalon, de Zacharie & de Joſaphat.

Les Sépulcres des Prophetes ſe reconnoiſſent à une petite ouverture par laquelle on entre dans une grande ſalle ovale qui a environ trente pieds de circonférence. Deux portes placées à ſes côtés oppoſés, conduiſent à un corridor qui euvironne cette ſalle, dans lequel on compte vingt-ſept ouvertures qui renferment autant de ſépulcres; certaines d'entr'elles en contiennent deux & trois. Deux gros piliers du même rocher ſoutiennent le plafond de cet édifice ſouterrain: ces ſépulcres ſont à peu près dans la même forme de ceux des Rois, mais ils ne ſont ni auſſi bien travaillés, ni auſſi bien conſervés.

Le Sépulcre d'Abſalon eſt d'une forme pyramidale; il a trois étages l'un ſur l'autre; la baſe du premier préſente un carré dont les faces ont

quinze pieds de largeur. Trois larges pierres forment les faces, & chaque pierre a ſept pieds de hauteur ; quatre colonnes placées à chaque angle ſéparent ces pierres. Les étages ſe diſtinguent par des corniches & de groſſes pierres taillées qui avancent d'un pied, & qui ſervent d'appui au ſecond étage qui ſoutient le troiſieme : ces deux étages ſont plus petits que le premier ; le dernier qui finit en pointe, eſt le plus petit de tous.

Le Sépulcre de Joſaphat qui eſt ſur la même ligne, eſt un grand carré taillé dans le roc ; il ſert de retraite aux animaux. Celui de Zacharie fils de Barachie en eſt voiſin ; il eſt beau, & ſon architecture eſt la même que celle du Sépulcre d'Abſalon, mais il n'eſt pas ſi élevé ; ce qui les diſtingue davantage eſt le couronnement ; celui du tombeau d'Abſalon eſt d'une ſeule pierre taillée en forme d'entonnoir, & celui de Zacharie eſt formé de quatre pierres triangulaires dont les pointes ſe réuniſſent à l'extrémité ſupérieure. A quelque diſtance de-là ſont d'autres ſépulcres taillés dans

le roc, qui ressemblent à des grottes; ils se prolongent jusqu'au Cimetiere des Juifs & au village de Siloé qui sont du même coté. Plus avant, & au pied de la montagne des Oliviers, est le petit bourg de Betphagé, dont il ne reste que quelques fondemens à fleur de terre. Dans ce bourg étoit la maison de campagne des Lévites qui servoient le Temple; ils alloient s'y délasser tour à tour lorsqu'ils avoient rempli leurs fonctions; c'est-là qu'ils nourrissoient & entretenoient les animaux offerts dans le Temple jusqu'au moment qu'ils vouloient les immoler à leurs besoins, & les manger avec leurs familles. Cet endroit est à mille pas de Jérusalem; c'est-là que Notre-Seigneur envoya deux de ses Disciples pour chercher dans ce lieu voisin l'ânesse sur laquelle il fit son entrée triomphante à Jérusalem.

La longueur de la Montagne des Oliviers du septentrion au midi est d'environ deux mille pas. Le point de vue à son sommet est très-étendu. On voit à l'orient les montagnes d'Arabie, Abarim, Nébo & Phasga,

qui font vis-à-vis Jéricho; au midi la Mer-morte, le Jourdain jusques à Hébron & le pays des Moabites; au septentrion la province de Samarie & au couchant Juda & le Désert de Saint-Jean où je veux aller demain. Je vous ferai la description des monumens qu'il renferme, & vous parlerai des faits qui s'y sont passés lorsque je serai de retour de ce voyage.

Je suis, &c.

LETTRE XCII.

Du Village de Saint-Jean.

M.

JE ne puis mieux peindre l'empire tyrannique que les Turcs exercent sur les Chrétiens qui sont dans leurs contrées, qu'en vous racontant la révolution qui vient de se passer dans le Bourg de Saint-Jean. Les montagnes de la Judée où ce lieu est situé sont couvertes de vignes, & ont donné cette année des raisins avec tant d'abondance, que les Turcs ne sachant qu'en faire, ont forcé les Chrétiens qui habitent parmi eux de les acheter. Ils en ont en effet acheté une bonne partie, mais les Musulmans ayant encore de cette denrée, ont voulu les forcer de nouveau ; les Chrétiens embarrassés, & ne pouvant placer tous ces raisins dans leurs maisons, ont refusé

d'en prendre une plus grande quantité. Les Franciſcains Eſpagnols ont été les plus vexés, comme ayant plus de moyens. Les Turcs ont porté devant leur Couvent un monceau de raiſins qu'ils ont eſtimé mille Piaſtres (la Piaſtre vaut environ quarante ſous de notre monnoie.) Les Religieux trouvant ce prix exceſſif & cette proviſion ſuperflue, ſe ſont obſtinés à n'en pas vouloir; ils ont fermé les portes de leur Maiſon, & s'y ſont renfermés comme des priſonniers. Les payſans irrités de ce refus ont aſſiégé pendant huit jours le Couvent; c'étoient des inſultes, des cris, des menaces, puis des grêles de pierres dans les croiſées & ſur les toits. Le Gouverneur de Jéruſalem inſtruit de ces troubles vient d'en arrêter les progrès, en réduiſant la demande des propriétaires à un tiers, & obligeant les Religieux à payer cette ſomme & à recevoir les raiſins. Cet accommodement a fait ceſſer la fermentation, & j'ai été inſtruit que je pouvois aller au Bourg Saint-Jean ſans courir aucuns riſques.

J'en ai pris la route, laiſſant le

château de Siméon à la gauche, & traverſant la vallée de Raphaïm : puis entrant dans d'autres plaines cultivées, je ſuis arrivé au défilé des montagnes de Juda. J'ai traverſé enſuite des vallées étroites & fertiles ; les hautes montagnes qui les bordent étoient couvertes depuis le pied juſqu'au ſommet de ceps de vigne placés entre de gros rochers, à quatre ou cinq pieds de diſtance les uns des autres ; d'un coté les ceps étoient chargés de fruits couverts de pampres verdoyants, & ſur les montagnes oppoſées ils étoient dépouillés, & leurs pampres à demi-ſecs annonçoient qu'on venoit de cueillir les fruits. Continuant ma route dans ces défilés, j'ai trouvé tantôt à droite, tantôt à gauche, des montagnes nues & arides qu'on avoit voulu fertiliſer. Les rochers travaillés avec le ciſeau laiſſoient voir des eſpaces taillés en carré, en ovale & en d'autres formes. Les anciens habitans de ces contrées avoient découpé ces rochers pour leur donner une fertilité que la nature leur avoit refuſée : on les couvroit de terre, & l'on y ſemoit

des bleds. Ces montagnes lors du commencement de la végétation paroissoient n'être qu'un vaste tapis verd à compartimens, mais lorsque les grains étoient parvenus à leur grandeur naturelle, les épis paroissoient s'embrasser pour couvrir la terre. Maintenant une mousse légere couvre quelques-uns de ces petits compartimens; les autres sont nuds & décharnés. A l'admiration que cette belle variété m'avoit causée succéda le plaisir de voir le village de Saint-Jean.

Cette ancienne ville, dont le vrai nom n'est pas bien connu, en a pourtant reçu plusieurs de la part des hommes qui ignoroient le premier qu'elle avoit eu; les uns ont cru qu'elle s'appelloit *Montana*, d'autres *Hébron* & *Jéther*; celui qu'elle porte aujourd'hui est *Saint-Jean*. Les Turcs en sont les maîtres : les Chrétiens qui habitent parmi eux sont au nombre de trente; leur Eglise, qui est dans le lieu qu'occupoit la maison de Zacharie & où saint Jean est né, est gardée par les Récollets Espagnols. Ce temple est beau; la voûte de la nef est soutenue

par six gros piliers, devant chacun desquels il y a un autel. La coupole qui couvre le Sanctuaire est soutenue par quatre autres piliers ; on a donné au Maître-Autel qu'on y a élevé le nom de saint Zacharie, parce que la chambre où demeuroit ce saint personnage étoit dans cet endroit. Aux côtés de l'autel sont deux Chapelles, celle qui est à droite est dédiée à sainte Elizabeth ; saint Jean est né dans celle qui est à gauche. On descend dans le lieu de sa naissance par sept marches de marbre. Cette Chapelle a quatre pas de diametre jusqu'à l'endroit de la niche où est né le Précurseur du Messie ; la pierre sur laquelle il avoit accoutumé de prêcher, est déposée dans une niche fermée d'une grille près de l'autel de sainte Elizabeth.

La maison paternelle de sainte Elizabeth est à une petite distance du village de Saint-Jean ; elle est dominée par une tour ruinée. La porte d'entrée a six pieds de haut & cinq de large. Dans les ruines de cette maison est une Chapelle où les Pelerins font

leur ſtation. Cette Chapelle déſigne le lieu où ſainte Elizabeth reçut la ſainte Vierge lorſqu'elle vint la viſiter ; delà on monte par les degrés de la tour à d'autres appartemens dont on voit les ruines.

Près de cette maiſon ſont les vieux reſtes d'une Egliſe & d'un Couvent de Religieuſes fondées par ſainte Hélene. La voûte de leur Réfectoire eſt la partie la moins altérée. Le ſouterrain a trois arcades & trois piliers qui ſoutiennent l'édifice ſupérieur. Les murs latéraux ſont entiers, & fort épais. On y voit une fontaine excellente, dont on puiſe l'eau à une certaine profondeur comme dans une citerne. Elle faiſoit partie des agrémens de la maiſon de ſainte Elizabeth.

Entre le village & cette maiſon on voit une belle fontaine qui verſe ſes eaux avec abondance par un rocher, & qui fertiliſe les vallons voiſins ; on l'appelle la Fontaine de la Vierge.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCIII.

Du Désert de Saint-Jean.

M.

DU village de Saint-Jean je suis arrivé en trois quarts-d'heure à la grotte que le saint Précurseur a long-temps habitée. La stérilité des vallées que j'ai traversées, & l'effrayante nudité des montagnes qui les entourent, m'ont bien prouvé que ce lieu avoit mérité à juste titre le nom de Désert. Je n'y entendis de bruit que lorsque je fus au pied de la grotte, où une fontaine répand ses eaux avec abondance. Plus avant, & à sept ou huit cents pas, je vis le Désert se terminer à une montagne opposée. C'est-là que la nature paroissant s'être ranimée, m'offrit un petit village bâti sur son penchant, d'où sortent trois fontaines qui, en descendant comme

des torrens, arrosent les prairies & les vergers rangés en amphithéâtre. Une haie de citronniers & d'orangers les séparoit des champs ensemencés, & la verdure les distinguoit des côteaux secs & arides. On y gardoit des troupeaux nombreux qui paissoient tranquilement. Attentif à observer la variété de ces perspectives, je n'avois à craindre que d'être apperçu par les Pasteurs, accoutumés au brigandage. Je trouvai un autel dressé dans la grotte, & après avoir achevé de le parer de ce qui étoit nécessaire, j'y célébrai la Messe, sans être troublé dans cet auguste Sacrifice.

La Grotte de Saint-Jean est située sur la pente d'une montagne ; elle est longue de vingt-quatre pieds, large de sept, & haute de six. Pour y arriver, il faut monter un escalier taillé dans le roc, & difficile à monter. La porte d'entrée a trois pieds de haut, & quatre de large. Sur cette grotte se voient les débris d'un Couvent, & sur la cime de la montagne s'éleve un vieux Oratoire dont il ne reste que la moitié de la voûte :

Elisabeth

Elisabeth y avoit son sépulcre. Des plantes odoriférantes y répandent des parfums agréables. La sauge fine y est très-commune. Le carrouge y croît aussi, & il est probable que les sauterelles dont ce Saint a fait sa nourriture, n'étoient que les fruits de cet arbre.

Du haut de cette montagne on apperçoit celle de Modin, qui a sur son sommet un vieux château & une tour très-élevés. Sur son penchant sont des maisons & les sépulcres des Machabées. Le château de Judith est parmi ces divers monumens : on marqua à Bétulie la place où elle coupa la tête à Holoferne. A trois milles delà, & sur la même ligne, se voient le village d'Ascalon & le château de Samuel. En sortant de ce désert pour aller voir la montagne des Machabées, on m'a fait remarquer l'endroit où étoit la pierre qui servoit de chaire au saint Précurseur lorsqu'il prêchoit le Peuple qui venoit recevoir ses instructions dans le désert.

La montagne où les Machabées avoient des habitations est bien mieux

cultivée que celle du désert; elle est tapissée de vignes sur toute sa pente, & un long édifice couronne son sommet. Un seul étage qui a quarante-trois pas de longueur, est divisé en dix chambres bâties en voûte, & rangées sur une même ligne; chaque chambre a huit pieds de largeur & autant d'élévation. Huit sont dans leur entier, mais la voûte des deux autres est ruinée, & il n'en reste que les parties latérales. Les ceps de vignes qui environnent cette habitation, lui servent de parc & de jardin. Au pied de cette montagne, & du côté du nord, commence la vallée de Térébinthe, où Goliat fut terrassé par David; elle est située entre les montagnes de Socho & Azéca. Un petit ruisseau la traverse; c'est-là que David eut la facilité de choisir les pierres qu'il mit à sa fronde pour combattre son adversaire. Les Israëlites & les Philistins spectateurs du combat particulier de leurs Chefs, se tenoient les premiers sur la montagne de Socho, & les autres sur celle d'Azéca. Socho est probablement celle que je viens

de décrire ſous la dénomination de Montagne des Machabées. Les Juifs avoient élevé un monument dans cette vallée pour conſerver la mémoire de cet événement ; les Chrétiens y bâtirent auſſi une Egliſe ; il ne reſte de ces deux édifices que quelques toiſes de muraille. La vallée de Térébinthe eſt petite & étroite ; à peine a-t-elle un mille de long & autant de large. Le ſol eſt ombragé par différens arbres, tels que le Térébinthe, l'Olivier & le Carrouge. Une fontaine peu abondante qui prend ſa ſource dans une montagne voiſine, va s'unir aux eaux du ruiſſeau qui traverſe cette vallée.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCIV.

A Jérusalem.

M.

IL y a deux Béthanies dans la Palestine, l'une au-delà, l'autre en deçà du Jourdain ; toutes deux ont été le théâtre de grands événemens. Jesus-Christ a ressuscité un mort dans l'une, saint Jean a baptisé & prêché le baptême de Pénitence dans l'autre : ces faits méritoient d'être consacrés, aussi ces bourgs montrent-ils des monumens qu'on avoit élevés pour en conserver le souvenir. Ces deux endroits ont acquis de plus grands rapports & un second caractere de ressemblance par leur mutuel anéantissement.

Saint Jean qui baptisoit dans Béthanie près du Jourdain, s'y étoit fait une si grande réputation, qu'on le

prenoit pour un homme extraordinaire, le Messie, l'Envoyé de Dieu: le Roi Hérode crut s'honorer en l'admettant à sa cour; mais Hérodiade qui ne pouvoit souffrir ses grandes vertus, engagea ce Prince à le faire décoller.

La seconde Béthanie, voisine de Jérusalem, vit ressusciter Lazare mort depuis quatre jours: ce miracle que Jésus-Christ opéra en présence de Marie & Marthe sœurs du ressuscité, & de plusieurs autres personnages, fut rendu public, & tout le monde cria au prodige dans les environs & à Jérusalem; il n'y eut que la jalousie qui s'en irrita, & cette passion inspira à ceux qu'elle maîtrisoit les plus noirs projets contre Jesus-Christ. Le tombeau de Lazare est renfermé dans une grotte souterraine & obscure: on y descend par six marches de pierres; c'est à la derniere que le Sauveur s'arrêta pour appeller Lazare. Son sépulcre est découvert, & a six à sept pieds de long & trois de large. Les Chrétiens avoient élevé une Eglise sur ce souterrain, que les Turcs ont

changée en mosquée. Le Château de Lazare étoit grand & solidement bâti, les murs qui existent encore en donnent la preuve.

Ce bourg de Béthanie est à quinze stades de Jérusalem; ses édifices ruinés épars çà & là n'annoncent pas une grande étendue. Avant de pénétrer dans ses ruines on trouve celles d'une Eglise bâtie sur la maison de Simon le Lépreux, où sainte Magdeleine baignée de pleurs alla trouver Jesus-Christ, & répandit des parfums précieux sur ses pieds. La maison de Marthe, qui est à deux cents pas delà, ne laisse voir que quelques palmes de mur délâbrés. Près de cette maison est une citerne taillée dans le roc, sur laquelle est une pierre oblongue blanche & noire, qui est en vénération chez les Chrétiens & même chez les Turcs; c'est sur cette pierre que Jesus-Christ étoit assis lorsque Marthe & Marie vinrent lui annoncer la mort de Lazare leur frere.

Delà j'ai été à Betphagé, qui est situé près du mont des Oliviers, & à un mille de Jérusalem. Ce bourg ne

mérite de place dans l'histoire que parce qu'il a été le dépositaire de l'ordre que Jesus-Christ y donna à deux de ses Disciples de lui amener l'ânesse qu'ils trouveroient dans le château qui étoit vis-à-vis d'eux, & parce qu'il est le point fixe d'où il est parti pour faire son entrée triomphante dans Jérusalem. Le monument qu'on y avoit bâti pour consacrer ce fait, s'est le moins conservé de tous ceux que j'ai vus, mais les Catholiques y ont suppléé par une cérémonie publique qu'ils faisoient annuellement le Dimanche des Rameaux. Ils traversent la ville ayant à leur tête le Gardien du Mont Sion, qui est le Vicaire Apostolique, & ses Religieux : ils se rendent à Betphagé. Pendant que le Diacre chante l'Evangile du jour, le Révérendissime impose les mains sur deux de ses Religieux, à qui il dit à haute voix d'aller chercher une ânesse qui n'est pas loin delà. Cet animal est amené au lieu de l'assemblée, on le couvre de manteaux, & le Révérendissime revêtu de ses habits pontificaux monte dessus ; les Religieux

en chapes brodées en or & en argent l'environnent, & ils marchent dans cet ordre vers le Mont des Oliviers en chantant des hymnes. Les Catholiques étendent leurs manteaux sur la route, & la couvrent de fleurs & de branches de palmiers. La Procession rentre ensuite dans le Bourg, & se rend à l'Eglise du Couvent : puis on récite quelques prieres, & chacun se retire satisfait d'avoir participé à une cérémonie à laquelle les Turcs mêmes ne dédaignoient pas d'assister.

On ne sait pourquoi cette cérémonie est suspendue depuis vingt ans ; & l'on s'étonne que les Chrétiens aient abandonné un usage qui représentoit si bien un des beaux traits de la vie de Notre Sauveur.

Je suis, &c.

LETTRE XCV.

De Jérusalem.

M,

APRÈS vous avoir parlé des antiques monumens de la montagne des Oliviers, je viens à ceux qu'elle offre dans un genre plus moderne, mais bien plus relevé, puisqu'ils ont un rapport immédiat à la Religion chrétienne. Au milieu de cette montagne commence une chaîne mémorable de faits qui, s'étendant jusqu'au Mont Golgotha, présente d'un côté au voyageur chrétien les traces marquées des pas de son divin Rédempteur; & de l'autre, au voyageur indifférent, une suite des monumens dont la masse solide est comme un lien qui unit la vérité avec l'histoire, & la met à l'abri des atteintes de la plus adroite incrédulité.

Les premiers Chrétiens agirent comme si l'histoire n'en devoit jamais être écrite, & diviserent en deux la

longueur qu'embrasse cette chaîne. La premiere partie de cette chaîne s'appella voie de captivité ; la seconde, la voie douloureuse. Toutes les actions que Jesus opéra dans ces voies, furent marquées ou par des colonnes profondément enfoncées dans la terre, ou par des autels & des chapelles ; ces attestations muettes parloient assez pour la vérité. Mais les Historiens voulant donner plus d'étendue à ces témoignages, en publierent la description dans des écrits, qui parvinrent aux Nations qui n'étoient pas à portée de connoître des signes si précieux. Cependant le zele des Chrétiens dégénéra, dans la succession des siecles, & il ne reste de la plupart de ces édifices que les fondations & des débris qui accusoient la négligence des Fideles & la cruauté de la nation usurpatrice. Il n'y a eu de bien conservé que les faits, le Saint-Sépulcre & l'Eglise du Calvaire.

Jesus, avant d'être trahi, enseigna à ses Disciples, sur le mont des Oliviers, l'Oraison Dominicale ; il voulut qu'elle fût prononcée pour la premiere fois sur la montagne où il devoit

prier lui-même. Cette institution étoit trop belle pour qu'on dût négliger de marquer le lieu où elle fut transmise : on y enfonça une colonne que j'ai vu encore existante ; son extrêmité paroît un demi-pied au-dessus de la terre. On y a bâti un Oratoire, dont on voit les fondemens ; les Chrétiens y alloient réciter la Priere Dominicale avec d'autant plus de joie, qu'ils espéroient qu'elle seroit mieux accueillie dans le lieu où elle fut composée. Ceux d'aujourd'hui y vont prier avec la même ferveur, & se retirent aussi contents de cet acte de religion, qu'humiliés de voir ce lieu dépouillé d'ornemens : le Turc n'y a point bâti de mosquée, & paroît le respecter.

Près delà est une Grotte bâtie en voûte, où les Apôtres composerent le Symbole de la Foi. Cet édifice ressemble à un dôme, & est orné de dix-huit colonnes. A deux cents pas de cet endroit on remarque le lieu où Jesus s'arrêta le jour qu'il étoit parti de Betphagé pour faire son entrée à Jérusalem ; c'est là qu'il contempla cette ville,

& qu'il versa des larmes sur le sort qu'elle auroit. Cette expression de tendresse fut publique, sans que la cause en fût connue à ceux qui étoient présens ; ses Disciples furent les seuls dépositaires du secret. L'Eglise naissante, trop foible encore pour bâtir de superbes édifices, se contenta de signaler ce lieu par un petit Oratoire qu'elle y éleva : les murs qui s'étoient délâbrés furent réparés par les Turcs, qui en ont fait une mosquée. Les Chrétiens, à qui l'entrée en est défendue, se tiennent hors de l'enceinte lorsqu'ils viennent réciter l'Evangile, & les prieres consignées dans cette station.

Le nouveau Roi de Jérusalem suivi du peuple Juif, qui tapissoit de fleurs & de manteaux les lieux où il devoit passer, étant descendu de la montagne des Oliviers, passa le torrent de Cedron sur un petit pont, & delà entra dans le Temple par la porte d'Or, qui est maintenant fermée. Les pierres énormes qu'on voit à ses côtés, & celles qui composent le mur oriental de la ville & du temple, font croire à ceux qui

les considérent avec des yeux attentifs, que ce sont des parties de l'ancien mur qui entouroit le temple de Salomon.

Je suis, &c.

LETTRE XCVI.

A Jérusalem, de la Grotte où Jesus sua sang & eau.

M.

LE divin Fils de Marie étoit accompagné de trois Disciples lorsqu'il vint au jardin de Gethsemani; les autres étoient restés à la maison de campagne, qui portoit le même nom. Ce jardin est au pied de la montagne des Oliviers, voisin du torrent de Cédron & de la vallée de Josaphat; il a soixante pas en carré. Parmi les oliviers qui couvrent son étendue, on en remarque huit qui sont très-vieux; leur prodigieuse grosseur donne à ces arbres l'air d'une grande antiquité. Un Santon, qui en est le propriétaire, en vend les fruits aux Chrétiens, qui font des chapelets de leurs noyaux: au centre

de ce jardin eſt un rocher qui indique le lieu où les trois Diſciples ſe repoſoient lorſque leur Maître alloit faire ſes prieres dans la grotte voiſine, où il ſua ſang & eau. Cette grotte, ſituée au ſeptentrion, eſt peu éloignée du jardin des Oliviers; elle a environ trente pieds de long, & vingt-huit de large. Sur le haut de ſa voûte eſt une grande ouverture qui lui donne le jour; trois grands pilaſtres brutes formés du même rocher, ſoutiennent ſon toit. Trois autels dreſſés par les Latins, les Arméniens & les Grecs, occupent différens eſpaces : j'ai dit la Meſſe dans celui des Catholiques. Jeſus-Chriſt ſe retirant de cette grotte le ſoir qu'il devoit être trahi, retourna au jardin de Gethſemani, vers le lieu où il avoit laiſſé ſes Apôtres; il les réveilla & blâma leur indifférence; ſon heure approchoit, & Judas n'étoit pas loin : à quinze pas delà eſt marqué le lieu où ce traître, eſcorté de ſoldats, vint ſignaler ſa trahiſon par le baiſer qu'il lui donna. Cette perfidie commiſe dans les ténébres fut le flambeau qui guida les mains des ſatellites, &

Jesus en éprouva toute la violence. Il fut pris, & on l'attacha avec des cordes; on le fit sortir du jardin par un sentier étroit, qui est aujourd'hui muré par les côtés, & on le conduisit au torrent de Cédron. Divers Historiens ont dit qu'il y signala son passage par l'empreinte de ses pieds.

Je suis, &c.

LETTRE XCVII.

A Jérusalem.

M.

LES différens endroits où Jesus fut conduit lorsqu'il eut passé le torrent de Cédron, offrirent un champ libre au zele des Chrétiens. Les palais d'Anne, de Caïphe, d'Hérode & de Pilate, où il subit des interrogatoires & des mauvais traitemens, ne furent pas plutôt déserts & abandonnés, qu'on y construisit des autels & des chapelles, auxquelles sainte Hélene donna une plus grande élévation. Les cérémonies de la Religion chrétienne y furent pratiquées avec l'appareil de la plus noble simplicité; mais de sanglantes guerres en ayant interrompu le cours, il n'y restoit que les murs témoins de ces exercices. Ces édifices ayant subi la

loi des conquérans, on y vit le Croissant pendant que les Mahométans en furent les maîtres. Ces lieux sont à présent entre les mains des Chrétiens : les Pélerins étrangers qui viennent les visiter, se retirent édifiés du zele avec lequel on les garde. Cependant l'Eglise qu'on avoit bâtie dans le palais de Pilate, n'est plus servie par les Chrétiens, les Gouverneurs Turcs l'ayant choisie pour leur usage : il ne reste aux Fideles que la consolation d'en aller visiter les murs. On y voyoit du temps de Boniface le voyageur, une peinture représentant Pilate en conversation avec J. C. Ceux qui y sont venus postérieurement, y ont vu quelques restes de peintures défigurées : je n'y ai apperçu que les murs de l'Eglise. La Chapelle bâtie sur le Prétoire est voûtée, & pavée de pierres de marbre ; sa longueur est de trente pieds, & sa largeur de vingt. Vis-à-vis la porte est une niche qui marque la place du tribunal où Pilate étoit assis lorsqu'il faisoit ses interrogatoires ; à quelques pas plus loin est un cabinet éclairé d'une fenêtre, qui regarde la place du temple de Salomon.

Le palais de Pilate que le Gouverneur Turc habite encore aujourd'hui, est situé dans la grande rue qui traverse la ville du levant au couchant. On y monte par un escalier composé de dix ou onze marches, qui donnent l'entrée dans une cour de vingt pas en carré; à droite est une longue galerie voûtée, soutenue par des piliers de pierres, qui conduit à la salle du Prétoire : on compte cent vingt pas de ce palais à celui d'Hérode, où Jesus fut envoyé. Ce prince peu satisfait de ses reproches, le renvoya après l'avoir revêtu d'une robe blanche. Pilate touché de son innocence vouloit le délivrer; & comme si l'affranchissement d'un supplice devoit commencer par un autre, il ordonna de le flageller. Le lieu où cet ordre barbare fut exécuté est hors du palais; il consiste en une salle de vingt pieds en carré : des petites colonnes de marbre blanc indiquent l'autel que les Chrétiens y avoient construit : les Turcs en ont fait une écurie, & j'y trouvai des chevaux.

Le Fils de l'Homme ayant subi ce

ſupplice fut ramené à Pilate, qui le produiſit au Public ſur le haut d'une galerie qu'on nomme Arc de Pilate ; ce Prêteur eſpéroit que la populace ſeroit ſatisfaite ; mais bien loin d'être attendrie, elle s'écria *tolle*, *crucifige* : ces mots furent gravés par les Chrétiens ſur une arcade dont j'ai parlé, qui a environ vingt pieds de hauteur, deux toiſes de largeur, & huit à neuf pieds de profondeur.

Je ſuis, &c.



LETTRE XCVIII.

A Jérusalem.

M.

LA maison du Gouverneur de Jérusalem est le centre où aboutissent la voie de captivité & la voie douloureuse. La voie de captivité, qui commence au mont des Oliviers, & qui finit à la maison de Pilate, a dans tous ses circuits un mille de longueur. La voie douloureuse a un mille trois cent vingt-un pas communs d'un pied & demi chacun; savoir, vingt-six depuis le palais de Pilate jusqu'où Jesus commença de porter sa Croix, soixante pour arriver où la sainte Vierge, accompagnée de S. Jean, vint au devant de lui, & quatre-vingts jusqu'où il succomba. A soixante-onze pas de cet endroit est le carrefour où on ordonna

à Simon Cyrenéen de l'aider à porter la croix de cette place : on en compte cent quatre-vingt-dix jusqu'au lieu où la pieuse Véronique le vit passer, & trois cent trente jusqu'à la porte judiciaire ; puis en allant vers le lieu où il parla aux femmes qui pleuroient, on compte trois cent quarante pas ; & delà jusqu'au pied de la montagne du Calvaire, cent soixante. A dix-huit pas de ce lieu il fut baffoué ; à peu de distance il fut cloué, & à quatorze pas de ce dernier endroit on l'éleva sur la Croix, qui fut plantée dans le rocher. Je sais que plusieurs voyageurs ne se sont pas accordés dans la mesure de la voie douloureuse ; mais il ne m'étoit pas possible de mesurer l'étendue de cette voie avec le compas, il eût été à craindre que cette démarche ne fût prise par les Turcs spectateurs pour un projet d'usurpation ; il étoit prudent de ne pas s'exposer aux effets de cette opinion. Le seul point où il ne paroît pas que les Historiens ayent varié, c'est dans la narration des faits & des monumens qui les ont consacrés ; cette uniformité avoit sa source dans la

publicité, qui ne pouvoit être changée, & qui étoit indépendante de leur opinion. Une grosse colonne de neuf pieds de longueur marqua le lieu où N. S. tomba accablé du poids de la Croix ; elle est aujourd'hui renversée. Une chapelle consacra l'endroit où Marie, assistée de quelques femmes pieuses, s'étoit arrêtée pour voir passer son Fils couronné d'épines : la pierre sur laquelle elle s'étoit placée fut honorée. On appelloit cette chapelle Notre-Dame de *Spasme*, & on y célébroit la douloureuse angoisse d'une Mere spectatrice des mauvais traitemens qu'on avoit fait éprouver à son Fils. Les Chrétiens forcés d'abandonner ce sanctuaire aux Musulmans, eurent la précaution d'emporter la pierre précieuse, qu'ils placerent dans l'Eglise du Saint-Sépulcre ; mais les Chrétiens d'aujourd'hui n'ont pu me la faire distinguer.

La porte judiciaire étoit celle par où on faisoit passer les criminels qu'on menoit au Calvaire pour y subir le supplice axquel ils étoient condamnés. Elle étoit appellée *ancienne* par

Néhémie ; c'eſt une des limites de l'ancienne ville ; c'eſt à cette porte qu'on faiſoit la lecture de la ſentence de mort, & le décret en étoit affiché ſur une colonne qui eſt à ſes côtés. Son antique ſtructure exiſte, & paroît jointe à quelques reſtes des murs de l'ancienne ville ; elle eſt murée ; & on va maintenant au Calvaire par une petite porte voiſine de la premiere, en ſuivant une longue rue, au fond de laquelle on voit une ſuperbe Egliſe, que les Fideles viſitent avec la plus grande piété.

Je ſuis, &c.

LETTRE XCIX.

LETTRE XCIX.

A Jérusalem.

M.

JESUS-CHRIST, après avoir été crucifié sur le mont Golgotha, fut embaumé selon l'usage des Orientaux, & déposé dans un sépulcre peu éloigné du lieu de son supplice. Ses Disciples l'ayant vu ressuscité trois jours après sa mort, ne manquerent pas de visiter le sépulcre, où il n'étoit plus; & les Chrétiens alloient verser dans ce tombeau des larmes de joie, dont cette résurrection étoit la cause. Durant le cours de cette piété, les Romains ayant Titus pour chef vinrent porter la désolation dans la ville de Jérusalem; les Juifs furent massacrés, les femmes furent exilées, & le feu acheva de consumer les édifices qu'on avoit renver-

fés. La cruauté de ces Européens n'alla pas jusqu'au Calvaire, qui étoit hors des murs de la ville : cette montagne qui n'offroit que des croix & des rochers, n'attiroit ni la curiosité ni la vengeance ; les Juifs étoient les seuls à qui elle dût causer de l'envie : aussi cacherent-ils ce qu'ils purent déplacer, & ensevelirent les Croix dans un lieu profond. Le Sépulcre taillé dans le roc résista à leurs efforts, & ne put être changé de place ; il servoit déja d'Oratoire aux Chrétiens, dont le nombre alloit croissant, & qui y déposoient les sentimens les plus intimes de la vraie Religion.

Adrien qui crut s'honorer en donnant une nouvelle forme à la ville, enferma dans son enceinte le mont Golgotha qui n'y étoit pas. Les nouveaux habitans, & sur-tout les Juifs, voyant avec peine la vénération que les Chrétiens avoient pour ce lieu isolé, imaginerent un moyen de les en dégoûter. On plaça sur le Saint-Sépulcre l'idole de Jupiter, & celle de Vénus sur le lieu où la Croix avoit été plantée. Cependant ces idoles muettes rappel-

loient ce qu'on vouloit faire oublier. Le culte profane qu'on leur adressoit ne put enlever aux Juifs le souvenir de l'attentat qu'ils avoient commis, ni aux Chrétiens le respect pour le tombeau de leur divin Législateur; c'est parmi les rochers de cette montagne que les Chrétiens firent entendre leurs gémissemens. Leur tendresse, bien loin de s'attiédir à la vue des idoles, se ranimoit par la douleur de voir le profane s'élever sur le sacré; leurs sentimens de religion, joints à ceux de la reconnoissance, s'exprimoient avec force, & maintinrent l'exercice de leur culte extérieur jusqu'à ce qu'un temps plus favorable vint lui donner un plus grand éclat: la gloire en étoit réservée à Constantin. Cet Empereur s'étant rangé sous l'étendard de la Croix, favorisa tout ce qui en augmentoit la vénération. Il ordonna que le mont Golgotha fût entouré d'une Eglise, où les Chrétiens pussent exercer solemnellement le vrai culte. Hélene, sa mere, vint à Jérusalem faire exécuter cet ordre; sa présence & ses dons particuliers accélererent la cons-

truction de l'édifice. Ayant renversé les idoles placées sur le Saint-Sépulcre & dans les autres lieux, elle fit fouiller aux environs du Calvaire dans les lieux indiqués par un Juif appellé Judas, qui avoit appris de ses ancêtres l'endroit où les trois croix furent cachées. Ce Juif, qui craignoit les reproches de sa nation, ne consentit à le montrer que lorsqu'il y fut contraint par les menaces de la Souveraine; il découvrit le mystere en tremblant, & des Chrétiens zélés enleverent la terre qui couvroit le dépôt. Les trois croix étant trouvées, on ignoroit laquelle devoit être honorée. Sainte Hélene, impatiente d'adresser ses vœux à celle qui méritoit des hommages, fit porter sur le lieu une personne atteinte d'une maladie incurable: on la reposa successivement sur deux croix, & son mal ne fut pas guéri; mais dès qu'elle eut touché la troisieme, elle se leva avec courage, & sa fiere contenance mêlée de surprise & de joie, annonça sa guérison aux spectateurs. Le bois de la Croix qui avoit opéré cette merveille, fut distingué; on le conserva

comme un monument ſacré : on en porta dans les différens climats de l'Aſie & de l'Europe. Les capitales de ces régions ſe glorifierent d'en avoir quelque partie ; Rome & Jéruſalem garderent les plus grandes ; celle qui eſt à Jéruſalem fut enfermée dans un lieu ſecret de l'Egliſe, comme dans un tréſor caché où il étoit défendu de mettre la main. Il étoit juſte que cette ville, devenue le berceau des Chrétiens, fût très-jalouſe de conſerver les ſignes de notre Rédemption qu'elle avoit vus la premiere.

Sainte Hélène fit prolonger les murs de l'Egliſe qui inveſtiſſoit le mont Golgotha, juſqu'au delà du lieu où la vraie Croix fut trouvée. Ce Temple à peine fini, fut conſacré l'an 335 de l'Ere chrétienne : ſa magnificence étoit remarquable par ſon étendue, par les marbres, les jaſpes & les porphyres dont il fut revêtu ; mais les dons & les pierreries de Conſtantin lui donnerent plus d'éclat. Les Chrétiens qui venoient en foule le viſiter, étoient éblouis de cette magnificence. Cependant ſa beauté ſouffrit quelque altéra-

tion vers le septieme siecle, à l'occasion des guerres qu'Omar & le Calife d'Egypte susciterent aux Jerosolimitains. Cette Eglise fut dépouillée de ses plaques de marbre; on enleva ses pierres précieuses & d'autres riches ornemens. Godefroy de Bouillon vint vers le dixieme siecle dans cette ville, mais trop tard, pour lui faire rendre les richesses qu'elle avoit perdues; il répara la dégradation que les murs avoient soufferte: mais la piété de saint Louis, qui y arriva au douzieme siecle, couronna de ses dons cette restauration. Ce Temple a eu divers noms; on lui a donné celui de la Nouvelle Jérusalem de *Martiryon*, mot qui signifie le témoignage de la Résurrection de Notre Seigneur, de Basilique de Constantin, d'Eglise du Saint-Sépulcre. C'est ce dernier qu'il garde, & dont je vous donnerai la description dans la suivante.

Je suis, &c.

LETTRE C.

A Jérusalem, de l'Eglise du Saint-Sépulchre.

M.

UNE cour pavée de pierres polies s'offre devant l'Eglise du Saint-Sépulcre. Les prisons de la ville, le logement des Arméniens & des Grecs forment son carré long. A un des côtés est une tour carrée, divisée en trois étages, ornés de petites colonnes & de fenêtres : c'étoit le clocher de la Religion Chrétienne lorsqu'elle étoit dominante : vis-à-vis est un escalier de neuf degrés, par lequel on va à un Oratoire bâti sur le lieu d'où Marie, Jean, & quelques femmes dévotes, furent témoins des dernieres souffrances du Sauveur. Au-dessous est un autel servi par les Abyssins ; il est situé dans la

place où sainte Marie Egyptienne s'affligeoit, lorsque l'entrée de l'Eglise lui fut refusée. Au fond de la cour est la porte de l'Eglise; six colonnes placées à ses côtés marquent sa grandeur, & l'architecture en dévoile l'antiquité. Deux Janissaires en sont les concierges, ils n'ouvrent la porte que lorsqu'ils sont payés, ou qu'ils en reçoivent l'ordre du Gouverneur; le prix de l'entrée est réglé sur la fortune qu'on suppose aux pélerins; on exige la premiere fois un, deux sequins, & quelquefois davantage, mais on peut y rentrer ensuite pour une modique somme: cependant je n'ai point payé de passage, parce que selon les anciens capitulaires reçus chez les Turcs, les Prêtres Romains sont affranchis de cet impôt: le fermier informé de mon caractere ne me le demanda pas.

Dans cette porte est un guichet par où l'on passe les alimens & les autres objets nécessaires aux pélerins & aux Ministres logés dans les côtés de l'Eglise: ce temple est fait en forme de croix. Le Saint-Sépulcre & la chapelle bâtie sur le lieu où la

vraie Croix fut trouvée, sont aux extrémités de la longueur; les chapelles du Calvaire & de l'Apparition en forment les bras: il est long de cent vingt pas, large de cent, & haut d'autant; le toit est de plomb, & la charpente qui le soutient est de cédre; il n'a de jour que celui qui lui vient du haut de la voûte.

Le premier objet qu'on voit dès qu'on est entré dans la Basilique, est une pierre blanche large de deux pieds, & longue de sept; on l'appelle *Pierre-d'Onction*, parce qu'elle couvre celle où Jesus fut oint. On mit cette enveloppe à la premiere pour la garantir des altérations qu'elle auroit souffertes: une balustrade de fer empêche qu'on ne marche dessus; elle est éclairée par huit lampes de vermeil; la plus belle de toutes est celle que donna saint Louis, Roi de France: on remarque avec satisfaction que la piété des Souverains de ce Royaume s'est toujours distinguée par la magnificence de ses dons. A quatre pas de distance sont trois ou quatre tombeaux de marbre, adossés aux côtés du Chœur

possédé par les Grecs; leur sépulture est si altérée, qu'il ne m'a pas été possible d'en lire les inscriptions. Les sépulcres de Godefroy de Bouillon & de Beaudouin, sont mieux conservés, ils sont placés sous le Calvaire, à l'entrée de la Chapelle de saint Jean l'Evangéliste. On lit sur le premier cette inscription : *Hic jacet inclitus Godifridus de Bullion, qui totam istam terram acquisivit cultui christiano; cujus anima regnet cum Christo. Amen.* Et sur le second celle-ci : *Rex Balduinus, Judas alter Machabæus, spes patriæ, vigor Ecclesiæ, virtus utriusque, quem formidabant, cui dona & tributa ferebant Cedar & Ægyptus, Dan ac homicida Damascus. Proh dolor! in modico clauditur hoc tumulo.* Ces sépulcres, portés sur quatre colonnes d'un pied de haut, ont sept pieds de long. Tournant à droite, & après avoir quitté ses souliers, on monte par un escalier de dix-huit degrés sur le haut du Calvaire; on marche sur la platte-forme de cette montagne, érigée en chapelle : elle a six toises en carré. Un gros pilier placé

au milieu soutient la voûte, & des pierres de marbre poli composent le compartiment & le pavé : les jaspes & les porphyres en varient le dessein. Diverses peintures contribuent à l'embellissement de ce Temple. La place où Jesus-Christ fut étendu & cloué sur la Croix, se distingue dans ce pavé, par un carré long d'environ sept pieds; le sang y coula très-abondamment, & cette effusion est marquée par les pierres de porphyres & de jaspes, qui représentent mieux que les autres pierres la couleur du sang. Toutes les fois que j'allois visiter ce saint lieu, j'y voyois des Arméniens & des Grecs prosternés le visage contre terre, poussant des cris lamentables; mais les gémissemens des femmes que j'y trouvai, étoient plus touchans. Ce spectacle dura très-longtemps, mais à onze heures du soir il devint plus vif, & par la clarté des lampes allumées, & par le libre cours que donne aux expressions du choeur le silence de la nuit. Lorsque ces pieux adorateurs avoient fini leur profonde méditation, ils alloient à

quelques pas delà, vers le trou où la Croix fut plantée, dépoſer les derniers ſignes de leur tendreſſe, & jamais ils ne ſe retiroient ſans les avoir verſé dans la cavité du rocher, qui en étoit la dépoſitaire. Ce trou a huit pouces de circonférence, trois de diametre, & ſept de profondeur; il eſt revêtu de plaques d'argent: la place qui l'environne eſt ornée de tables de marbre gris & blanc, longue de ſept pieds & large de cinq; on y voit trois autels, on célebre la meſſe dans ceux qui ſont à droite & à gauche, mais jamais dans celui qui eſt derriere la cavité; le rocher ſe fendit lorſque Jeſus expira: cette fente a cinq pieds de long & un & demi de large. Les trois Croix élevées ſur le Calvaire étoient rangées en forme de triangle, celle du Rédempteur étoit à l'angle le plus aigu. Deux petites colonnes marquent les lieux où les deux autres furent placées; celle du bon Larron étoit à quatre pieds & demi de la Croix de notre Sauveur, & l'autre en étoit éloignée de ſix: près de la colonne du bon larron eſt une petite

porte par où les Grecs vont dans leurs cellules.

Le plafond & les murs de la Chapelle du Calvaire ſont revêtus de moſaïques, dont la fumée des lampes a noirci le coloris.

Je ſuis, &c.

LETTRE CI.

A Jérusalem, du Saint-Sépulcre.

M.

Le pélerin descendu du Calvaire reprend ses souliers, & allant à droite par une allée de six pas de large, qui fait le tour du chœur, il laisse à côté les chapelles d'Adam, de l'Impropere & de la Division ; il y entre s'il veut. Dans la premiere est une large fente du rocher qui tient au Calvaire, mais on n'y voit point l'époque qui a valu à cette Chapelle le nom d'Adam : dans la seconde est un fragment de colonne de trois pieds de hauteur, on la touche en passant la main dans le trou d'un grillage de fer qui la sépare de l'autel ; elle est gardée comme un témoin des injures que Jesus-Christ souffrît lorsqu'il étoit

appuyé sur elle : la troisieme marque le lieu où les soldats partagerent la tunique & les habits du Pontife de la nouvelle Loi. Plus loin, & en suivant la même allée circulaire, on trouve encore trois Chapelles assez éloignées les unes des autres; on a donné à la premiere le nom de Longis, parce qu'elle est située dans l'endroit où cet homme vint s'affliger du coup de lance qu'il avoit donné à Jesus suspendu en croix; son repentir fut amer, & ses remords encore plus, puisqu'il embrassa la Religion Catholique, & en devint un zélé sectateur.

Une voûte carrée forme la seconde: entre les murs & les colonnes de l'autel est un passage étroit, que les Grecs se plaisent à traverser, malgré la gêne qu'ils éprouvent. Les hommes gras & épais sont quelquefois forcés de s'arrêter au milieu du défilé, sans pouvoir avancer ni reculer: cette contrainte les étoufferoit, si on ne se hâtoit de les en retirer à force de bras: les Arméniens & les Latins vont pieu-

sement faire leurs stations dans l'endroit où Jesus fut insulté & maltraité.

La derniere est la chapelle de l'Apparition, qui a quarante pieds de long & vingt de large: elle appartient aux Catholiques, l'office y est chanté la nuit & le jour; on y voit trois autels, celui du Saint-Sacrement est au milieu. Près de celui qui est au côté droit, est un tronçon de colonne de marbre d'un rouge brun qui a dix-huit pouces de hauteur; c'est un reste de la colonne de la flagellation. Des voyageurs y ont remarqué des gouttes de sang que je n'ai pu distinguer : je l'ai pourtant vu imprégnée de quelques taches rouges, mais sa position obscure, & la grille qui la tient éloignée de la vue, ne m'ont pas permis d'en discerner les vraies nuances; on fait toucher à cette colonne les chapelets attachés à l'extrêmité d'un bâton qu'on passe par un trou du grillage. L'autel qui est à gauche est dédié à la vraie Croix, dont les Arméniens gardent un morceau dans leur sanctuaire. On y distingue

le lieu où Jesus ressuscité apparut à la Sainte Vierge. La magnificence des dons de saint Louis & des autres Rois de France se montre à la Sacristie dans des calices d'or chargés de pierreries, & dans d'autres ornemens qui servent aux fonctions augustes du Ministere. Les Récollets, qui en sont maintenant les dépositaires, ont succédé aux Prêtres séculiers, à qui la garde en étoit confiée ; ceux-ci avoient le titre de Chanoines ; mais ce corps ecclésiastique fut massacré dans les guerres que les Chrétiens eurent à soutenir contre les Infideles. Le malheur des temps a été cause qu'on n'a plus pensé à leur rendre les fonctions dont ils étoient auparavant chargés ; les mêmes fléaux de guerres n'étant plus à craindre dans ce climat, on y peut pratiquer les cérémonies de l'Eglise.

En sortant de cette Chapelle, on trouve à la gauche un petit Autel dédié à sainte Magdeleine ; il est servi par les Maronites. Assez près delà sont les deux places qu'occupoient Magdeleine

& le Sauveur reſſuſcité, lorſqu'il ſe montra à cette pénitente. Elles ſont marquées par deux pierres rondes de marbre blanc enchaſſées dans le pavé, & éloignées de trois pieds l'une de l'autre : la plus grande, qui a vingt-quatre pouces de circuit, déſigne la place de Jeſus-Chriſt, & eſt environnée de jaſpes & de porphyre : celle de la Magdeleine eſt plus petite. Toutes deux ſont éclairées par trois lampes d'argent. A vingt pas delà eſt une allée de deux toiſes & demie de long, qui conduit à la porte du Saint-Sépulcre, placé au milieu de la Rotonde. Ce monument ſacré eſt à quarante-un pas du premier degré du Calvaire ; la pierre d'onction ſituée dans l'intervalle de cet eſpace en eſt à quinze pas, & à vingt-ſix du Saint-Sépulcre.

On entre enſuite dans un ovale de vingt-ſept pieds de circonférence, qu'on appelle la Chapelle de l'Ange ; la pierre où il ſe repoſoit pour veiller à la garde du Saint-Sépulcre, a un pied carré de ſurface, & quatorze pouces d'épaiſſeur ; à un pas delà eſt la porte du

Saint-Sépulcre, haute de trois pieds, & large de deux & demi : en entrant vous trouvez un corridor de deux pieds de large & de quatre de long. A droite est le vénérable tombeau, long de six pieds, large de deux, & haut de deux & demi ; il est revêtu de pierres blanches bien polies, sur lesquelles est dressé un Autel pour y célébrer la Messe : trois petits trous pratiqués sur le haut de la voûte, donnent issue à la fumée que répandent dix-sept lampes toujours allumées ; la chaleur qui s'y concentre, n'affoiblit point le zele des Fideles. Je venois d'en faire l'épreuve, lorsque je vis arriver à huit heures du soir dans l'Eglise environ quatre cents pélerins Arméniens de tout âge, tant hommes que femmes formant deux haies. Les Janissaires placés aux ailes de la procession, marchoient avec gravité, & paroissoient faire l'office de Maîtres de cérémonies : les Chrétiens portoient chacun un cierge allumé ; leur Ministre, qui terminoit la marche, tenoit une croix dans ses mains : ils se rangerent tous autour du S. Sépulcre, & personne

n'y entra. Le Prêtre qui étoit devant la porte, prononça un discours pathétique : lorsqu'il eut fini, ces étrangers quitterent leurs brodequins & leurs pantoufles, & se disposerent à faire leur entrée : un bruit confus se fit entendre ; on se frappoit la poitrine, & le nom divin étoit souvent répété ; mais bientôt la scene devint attendrissante ; on n'entendoit que des cris plaintifs & des gémissemens : on les voyoit les mains levées au Ciel, & tout-à-coup ils se prosternoient à terre : le sentiment de chacun s'exprimoit à raison de sa vivacité. Celui des hommes se manifestoit par des tons forts & bruyans, la douleur & la joie s'y peignoient tour à tour : le petit intervalle, où ils ne disoient rien, étoit rempli par les accens affectueux & tendres des femmes. Cette alternative donna un grand mouvement à la sensibilité, mais lorsque les sanglots des deux sexes se rencontroient, la commotion étoit plus forte ; il falloit avoir un cœur de rocher pour n'en être pas ému : ces expressions d'une douleur pieuse du-

rerent une heure, & chacun en porta l'hommage dans le sacré dépôt qu'il visita.

Je suis, &c.



LETTRE CII.

A Jérusalem, du Saint-Sépulcre.

M.

Deux galeries l'une sur l'autre forment la rotonde où est placé le Saint-Sépulcre. La premiere est composée de six pilastres & de quatorze colonnes de marbre, ayant chacune onze pieds environ de circonférence : elles sont appuyées sur des piédestaux de quatre pieds de hauteur & de quatre d'épaisseur. Le vuide des arcades qui les séparent, est de huit pieds. La seconde galerie soutenue par la premiere, s'éleve jusqu'à la plate-forme du couvert ; elle est ornée de huit colonnes qui marquent les arcades, & de douze piliers carrés, dont chaque face en a quatre ; l'allée de cette galerie a huit pas de largeur ; on y voit des figures

en mosaïque qui représentent sainte Hélene, Constantin & les douze Apôtres : le circuit de la rotonde est de cent soixante-douze pieds. Sous les galeries sont deux Chapelles servies par les Cophtes & les Syriens ; à leur côtés est une grotte, où deux tombeaux sont renfermés ; on dit que Nicodeme & Joseph d'Arimâthie y furent déposés. A quinze pas delà est une grande pierre ronde que les Arméniens gardent comme un monument qui indique la place où la Sainte Vierge étoit lorsque son divin Fils fut embaumé : assez près delà est un petit escalier par lequel ces Religieux montent sur la galerie, où ils ont leur demeure ; c'est-là qu'ils chantent l'Office dans une Chapelle ornée de trois Autels.

Le chœur de l'Eglise est possédé par les Grecs ; il a cent pieds de long & dix-huit de large ; il est situé entre le Calvaire & la Chapelle de l'Apparition ; on y entre par trois portes. Le bois qui couronne les stales du Chœur, est sculpté & doré : le Sanctuaire fermé par une balustrade, se distingue par

le Maître-Autel & par trois Siéges patriarchaux. On monte dans celui du milieu par six degrés, il est réservé au Pape; les deux autres aux Patriarches d'Alexandrie & de Constantinople; on y monte par quatre degrés. Les deux Siéges placés hors de la balustrade sont pour les Patriarches d'Antioche & de Jérusalem. Derriere le Sanctuaire & le bois du chœur, est une allée qui donne entrée dans un escalier de vingt-neuf marches, par où l'on descend à la Chapelle de sainte Helene, qui a soixante pieds de long, & vingt-six de large; l'Autel est orné d'une coupole & de quatre colonnes de marbre: delà on descend onze marches pour arriver à l'endroit où la vraie Croix fut trouvée. Un Autel éclairé de plusieurs lampes, entretenues par les Grecs & les Latins, est dressé dans un espace de vingt-cinq pieds de long, & de vingt de large.

Les saints lieux de cette Eglise sont visités chaque jour par les Catholiques; leur procession commence à la Chapelle de l'Apparition; elle passe successivement dans celles des côtés de l'Eglise,

l'Eglise, en chantant des hymnes, & après s'être arrêtée plus long-temps dans la Chapelle où la Vraie-Croix fut trouvée, elle va au Calvaire, & en descend pour aller faire sa station à la Pierre d'onction & au Saint-Sépulcre; puis elle va finir son cours dans le lieu d'où elle étoit partie, & y réciter les litanies de la Vierge. Une douzaine d'enfans âgés de quatorze ans les chantent quelquefois : leurs tons perçans & sonores, joints aux modulations d'un chant simple & affectueux, donne à cette priere une énergie qu'il est difficile d'exprimer.

Le chant des Grecs, des Arméniens & des Cophtes, se fait entendre dans cette Eglise la nuit & le jour, à des heures réglées. Les Latins représentés par les Recollets y chantent les Matines à onze heures du soir, & s'occupent le jour des autres fonctions de leur ministere. Le chant des Grecs est moins rapide que celui des Franciscains, & ressemble à celui qu'on entend dans les synagogues des Juifs. Les Arméniens commencent le leur à la

ſuite des Grecs, & on ne peut concevoir comment leur troupe, compoſée de ſix perſonnes, peut produire un chœur auſſi bruyant, auſſi ſoutenu, qui dure trois ou quatre heures ſans diſcontinuer ; les ſons de leur voix ne ſont point naturels, & le goſier leur en fournit de particuliers auxquels on a de la peine à s'accoutumer. Les Grecs & les Arméniens ne diſent qu'une Meſſe par jour dans leurs Chapelles ; les Cophtes & les Grecs la célebrent avec du pain fermenté, & les autres avec des azimes ; les premiers mettent l'eau & le vin dans le calice, les Arméniens n'y veulent que le vin. Les Cophtes ſont beaucoup plus longs dans leur Meſſe que les Grecs & les Arméniens ; chacun a une maniere ſinguliere d'inviter les Fideles ; les Grecs frappent avec le marteau une piece de corail ou de noyer ſuſpendue par des cordes : les grands coups marquent les ſolemnités, & les petits l'inſtant où l'on va faire la cérémonie : les Arméniens ajoutent à cet inſtrument un triangle d'acier, lequel diſtingue leurs fêtes particulieres.

Les Cophtes se servent d'un vase d'airain ayant des anses au couvercle & aux extrémités.

Les Grecs mettent beaucoup de pompe à la préparation de la Messe, & portent un grand respect au pain & au vin, lors même qu'ils sont encore sur l'Autel de la Prothese : ce zele se remarque jusques dans les prieres que le Prêtre récite lorsqu'il s'habille, qu'il lave ses mains, & lorsqu'il se prosterne devant l'Autel de la Prothese, pour demander à Dieu la pureté du cœur. Après avoir invité le peuple à prier pour lui, il vient à l'Autel du sacrifice, qu'il baise à droite, à gauche & au milieu, adorant Dieu, & donnant des louanges à la Trinité, en l'honneur de laquelle il offre l'encens.

Les Arméniens, aussi fervens que les Grecs dans l'action du sacrifice & dans ce qui le précede, y ajoutent une cérémonie qui a plus d'éclat. Lorsque le Prêtre a commencé la Messe, & a récité les prieres consacrées dans la Liturgie, le Diacre, assisté de deux Acolytes, quitte l'Autel pour aller à la Sacristie y prendre le pain & le ca-

lice couvert d'un voile; il les porte en chantant des hymnes, & ses assistans, armés de deux bâtons, élevent sur sa tête un parasol de papier doré, garni de grelots, dont le bruit ne cesse que lorsque le Diacre a rejoint le Prêtre, & qu'il lui a remis les dons qu'il attendoit.

Les cérémonies des Cophtes sont plus longues & plus multipliées. Depuis le commencement jusqu'au milieu, le Prêtre encense l'Autel, le Sanctuaire, le Livre de la Messe, & les objets de la consécration, chantant toujours des prieres. Lorsqu'il est à l'Offertoire, il prend un petit pain fait en forme de galette, d'un doigt d'épaisseur & d'un pouce & demi de diametre; il le met sur une large patene d'or faite en forme d'écuelle sans anse, puis il verse le vin & l'eau dans le calice placé au milieu de l'Autel; il couvre l'un & l'autre d'un voile; il encense derechef, & chante des oraisons, tandis que ses deux Clercs en chantent d'autres. Le temps de la consécration étant arrivé, il en profere seul les paroles en liturgie Arabe, & alors les deux Assistans allument des

cierges ; qu'ils éteignent aussi-tôt que les deux especes ont été consacrées ; l'encensoir est toujours allumé, mais il n'est plus dans les mains du Célébrant. Avant la communion il partage le pain en plusieurs morceaux sur la patene sans les séparer, & avec tant de précaution, que le pain ne paroît point avoir été divisé : bientôt après il prend un morceau du milieu du pain, le trempe deux fois dans le calice où est le sang, & en ayant arrosé le reste du pain qui est sur la patene, il le remet dans le calice. Il continue de chanter des prieres ; ses Clercs récitent les leurs du même ton : dans l'instant qu'il va communier, il montre deux fois le pain en se tournant vers le peuple, & en mange aussi-tôt un morceau ; il en donne au Diacre qui est à son côté, & il revient en manger ; après quoi il en donne deux petits morceaux aux deux Clercs, & finit de manger ceux qui restent.

Il prend le calice, & avant de boire il donne trois cuillerées du vin consacré au Diacre & à ses deux Clercs ; puis il mange le pain qui est dedans ; &

boit ce qui reste; il lave deux fois le calice, & avale l'eau avec laquelle il l'a purifié. Ayant lavé deux fois ses doigts dans la patene, il boit une partie de l'eau, & donne l'autre à ses assistans: puis il lave ses mains & son visage, & s'étant fait verser de l'eau dans les deux paumes de la main, il la jette en haut, & après avoir passé ses mains mouillées sur le visage des Assistans, il finit le sacrifice en les essuyant.

Les Grecs & les Arméniens attribuent en partie à l'Oraison qu'ils adressent au Saint-Esprit immédiatement après les paroles de la consécration, le changement du pain & du vin au Corps & au Sang de Notre-Seigneur; ils prétendent que ces paroles, *Ceci est mon corps*, sont seulement nécessaires en ce qu'elles renferment l'histoire de l'institution de ce divin Sacrifice, & les paroles de Notre-Seigneur; mais ils attachent la consécration des mysteres, particulierement à la priere qu'ils adressent au Saint-Esprit, dans laquelle le Prêtre demande à Dieu qu'il envoie son Saint-Esprit sur les dons qui lui sont offerts, qu'ils soient sanctifiés par

ſa préſence, & changés au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt. Cette Liturgie grecque a été le modele de celle des Arméniens, des Jacobites, des Syriens, & même des Maronites; ces derniers réunis depuis pluſieurs ſiecles à l'Egliſe Romaine, élevent l'Hoſtie & le Calice après la conſécration, à la maniere des Latins, mais les Grecs & les Arméniens ne la levent qu'avant la communion. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que toutes ces Liturgies orientales ne different point en ſubſtance des nôtres, & que leur Egliſe n'a jamais varié ſur la Préſence réelle.

Je ſuis, &c.

LETTRE CIII.

A Jérusalem. De la Liturgie des Orientaux.

M.

Les Grecs & les Arméniens commencent leurs Offices par des prieres qu'ils adressent au Seigneur ; l'espérance qu'ils ont d'obtenir la vie éternelle, est fondée sur le Baptême & la Communion qu'ils ont reçue. Lorsqu'ils prient pour les Morts, ils recommandent à Jesus-Christ les ames des Fideles qui ont mangé son Corps ; cette oraison a quelque rapport à l'usage qu'avoient les anciens Chrétiens de mettre dans la bouche du mort le Pain eucharistique. Ils divisent en plusieurs parties les Psaumes, & cette division est marquée par une Antienne ou par une autre priere. Leur invoca-

tion à la Vierge est exprimée de cette sorte : Que la priere de la Vierge Marie, mere de Jesus-Christ notre libérateur, nous serve de rempart nuit & jour. Les autres oraisons ne s'adressent aux Saints que par rapport à Jesus-Christ, l'unique Médiateur.

On ne doit pas croire que les Grecs, les Arméniens & les Cophtes rejettent le Purgatoire. Les conversations particulieres que j'ai eues avec eux à cet égard, m'ont convaincu du contraire : à la vérité ils ne conviennent point des lieux où les ames sont tourmentées, ni du genre de leurs tourmens, mais ils avouent qu'entre le Paradis & l'Enfer il y a pour elles un état intermédiaire, d'où elles peuvent être tirées par les prieres des Fideles ; leurs fréquentes prieres pour les Morts les justifient de l'erreur qu'on leur attribue.

Leurs Prêtres ne sont pas moins les Ministres du Baptême que de la Confirmation. Ils emploient dans l'administration des Sacremens la forme optative, c'est-à-dire, celle de la priere que nous venons de rapporter.

La Liturgie des anciens Egyptiens, connus sous le nom de *Cophtes*, fixa davantage mon attention, & ma curiosité s'accrut par l'occasion que j'avois de m'en instruire pendant les huit jours que je passai dans l'Eglise du Saint-Sépulcre. Les différens Ministres qui servent ce Temple, étoient logés dans les côtés & dans les galeries ; j'entrai à deux heures après midi dans la cellule du Prêtre Cophte, qui étoit ouverte : la sombre obscurité qui y régnoit, me cacha le Solitaire, & je n'y entendis que le soufle d'un homme endormi. Cependant le bon jour que je lui souhaitai en sa langue, le réveilla ; il se leva brusquement, en répondant à la voix qu'il avoit entendue : semblable à celui qui les yeux bandés cherche dans une salle la personne qu'il entend ou qui le frappe, il étendoit ses mains çà & là pour me saisir. Je ne pus juger de la surprise que je lui causai, que par les tons embarrassés de sa voix, & par l'empressement avec lequel il alluma une lampe qui étoit éteinte. Son habitation me parut une grotte de dix pieds de long & de huit

de large : dans cette étendue étoient un lit de paille & les petits objets de son ménage, le lieu où il faisoit cuir le pain sous les cendres chaudes, étoit distingué de celui où il assaisonnoit les autres alimens ; le ris fricassé avec du beurre & de l'oignon, le fromage & le caillé étoient les mets qu'il chérissoit le plus : ce régime frugal n'avoit pas altéré le coloris de son visage ; sa longue barbe qui cachoit une partie de ses traits, donnoit à sa figure une majesté imposante. L'interprete qui m'accompagnoit, lui parla du désir que j'avois de m'entretenir avec lui : les premiers momens de notre entrevue se passerent en civilités réciproques ; il m'offrit du vin & du caillé que je goûtai, & alors la conversation devint générale ; nous parlions des productions de nos climats respectifs. Il m'apprit que les grains, le froment, le maïs, le ris, les dattes & les autres fruits, croissoient plus vîte dans l'Ethiopie dont il étoit originaire, qu'en Europe & en Egypte ; que les épis des grains étoient mûrs aux environs de Dongola, ville de

Nubie, tandis qu'on les voyoit verds à Siéne; que dans l'île de Méroë les feuilles des arbres étoient seches & tombées, dans le temps qu'elles sont vertes dans la haute Egypte; que la moisson se fait deux mois après les semailles qui commencent en Novembre: que la fertilité de ces contrées Africaines est secondée par l'influence de plusieurs fleuves; que la Starte & la Staboras se joignant au Nil, forment l'île de Méroë, célebre par la fécondité que ces fleuves répandent dans ses terres.

Ce Prêtre Cophte me disoit, que selon une ancienne tradition de son pays, un Prince de la nation Ethiopienne devoit venir un jour soumettre l'Egypte & la Syrie à ses Loix, & qu'alors le Christianisme domineroit ces divers Etats. Cette anecdote fit tomber la conversation sur la Religion Chrétienne: nous parlâmes de ses principes fondamentaux, & avec d'autant plus d'intérêt, que nous étions dans les lieux autrefois honorés de la présence de son Fondateur.

Lui ayant exposé la croyance des Ca-

tholiques, je lui demandai quelle étoit la ſienne ſur l'Incarnation & la Réſurrection du Verbe, ſur les Sacremens & leur forme; il me répondit que leur foi étoit celle des Catholiques, & que toute la différence des deux venoit de la maniere de l'expliquer, & de la diverſe pratique de cérémonies qui n'en changeoient point la ſubſtance; qu'il tenoit pour certain que le Saint-Eſprit procéde du Pere & du Fils; qu'ils abjuroient le Neſtorianiſme; que la forme ſacramentelle de leur Baptême étoit conçue en ces termes: Que tel ſoit baptiſé du Baptême de S. Jean au nom du Pere, & du Fils, & du S. Eſprit, Emmanuel; que la plûpart joignent la Circonciſion au Baptême; que les paroles de la conſécration, & tout le Canon de leur Meſſe eſt écrit & récité en Langue Arabe; que les ſimples Prêtres ſont les Miniſtres du Sacrement de la Confirmation; qu'ils obligent les Pénitens à ſe confeſſer tous les ans, ſous peine d'excommunication, & les Prêtres de huit en dix jours; que ſaint Athanaſe eſt le Docteur qu'ils ſuivent avec

plus de zele. Ayant reconnu que sa doctrine n'étoit pas tout-à-fait conforme à celle des Latins, je lui demandai pourquoi il s'en tenoit séparé; il me dit que ce n'étoit point par mépris du Pape ni de la Religion des Apostoliques Romains; qu'ils vivoient hors de leur Communion, mais que la vraie cause de cette séparation venoit de la distance des lieux, & de l'intérêt qui les retient dans leur indépendance. Cet homme franc & instruit me donna à comprendre que si les Ministres Cophtes trouvoient dans leur réunion avec les Latins le même intérêt qui les attache à leur schisme, ils ne balanceroient pas à se ranger sous la domination du Pape, & à reconnoître sa Primauté. Après quatre heures de conversation je quittai ce Prêtre, qui me suivit quelques pas pour me prier de le recommander aux charités du Procureur des Terres-Saintes; je tins parole, & j'eus la satisfaction de le voir jouir des effets de ma recommandation.

Je suis, &c.

LETTRE CVII.

A Jérusalem. De la Liturgie des Grecs & des Arméniens.

M.

RIEN ne peut justifier le reproche qu'on fait aux Grecs de s'être séparés de l'Eglise Romaine ; quelques Eglises seulement y demeurent encore attachées. Le plus grand nombre des Grecs devenus schismatiques, se fit gloire de ce changement, comme un esclave de son affranchissement, & crut voir dans les liens qu'il avoit brisés l'enseigne de sa liberté ; ils donnerent à leur Eglise le nom de premiere, & traiterent de profane le culte religieux des Latins ; ils se déchaînerent contre leur doctrine & ses abus ; c'est la route que suivent ordinairement les nouveaux Sectaires. Si quelque événement les

rendoit maîtres d'une Eglise des Catholiques, ils se croyoient déshonorés d'y offrir des sacrifices, ils la regardoient comme prostituée : ce n'étoit qu'après l'avoir purifiée plusieurs fois pendant quarante ans, qu'ils y célébroient les cérémonies de leur Liturgie. Tous ces excès faisoient craindre qu'ils n'abolissent les dogmes de l'Eglise Romaine, mais la divine Providence ne le permit pas : le sacrifice de la Messe fut offert dans leurs temples, les sacremens de la nouvelle Loi administrés, & la morale de l'Evangile prêchée avec zele : la primauté du Pape, & la particule *Filioque*, étoient les seules causes de la division.

Il est un moyen de distinguer la croyance des Grecs modernes dans les pratiques extérieures de leur Religion.

Les Grecs prient debout, le visage tourné vers l'Orient ; le signe de la croix est le premier interprete de leurs sentimens ; ils ne commencent aucun exercice de religion qu'ils ne l'aient fait précéder. Voici comme ils le font : ils joignent trois doigts de la main droite, qu'ils portent sur le front ; ce

ſigne déſigne la Divinité en trois Perſonnes : ils conduiſent la main au-deſſous de la poitrine; ce mouvement ſignifie, ſelon eux, quatre grands myſteres, l'Incarnation, le Crucifiement, la Sépulture & la Deſcente de Jeſus-Chriſt dans les enfers : puis ils portent la main à l'épaule droite, & par-là ils entendent que Jeſus-Chriſt eſt aſſis à la droite de Dieu : ils finiſſent leur croix à l'épaule gauche, qu'ils regardent comme le type de la réprobation : auſſi ils demandent à Dieu, par ce mouvement, de n'être pas mis au rang des méchans, & d'être délivrés de la puiſſance du démon. Leurs prieres pour les Morts ſuppoſent que les ames ſéparées des corps ſont dans un état intermédiaire entre le Paradis & l'Enfer. Les images peintes de la Vierge, placées avec diſtinction dans leurs Egliſes, & les différentes fêtes qu'ils célébrent en ſon honneur, ſont autant d'hommages rendus à ſa virginité & à ſa maternité. A Bethléhem ils gardent le lieu où Jeſus-Chriſt eſt né, à Jéruſalem celui où il a été crucifié & reſſuſcité, tout marque l'u-

niformité de leur croyance dans les principaux dogmes de la Religion catholique. Lorſqu'il s'agit de Sacremens, c'eſt toujours au nom de la Trinité qu'ils les conferent; dans le ſacrifice de la Meſſe ils ne different des Latins qu'en ce qu'ils l'offrent avec du pain fermenté, & qu'ils attribuent pour la plupart la tranſſubſtantiation à l'oraiſon que le Miniſtre adreſſe au Saint-Eſprit après les paroles de la Conſécration.

Ils n'attendent pas que le malade ſoit à l'extrêmité pour lui donner l'Extrême-Onction; il ſuffit qu'il ſoit un peu infirme pour qu'on la lui adminiſtre.

La publicité & la longueur des pénitences qu'ils impoſent à ceux qui ſe confeſſent, eſt cauſe que les confeſſions ſont rares dans leurs tribunaux.

Le Sacrement de Mariage s'adminiſtre publiquement.

Les parties contractantes s'étant rendues à la porte de l'Egliſe, eſcortées de pluſieurs parains & maraines, le Papas ou Curé exige leur conſentement; il met ſur leur tête une cou-

ronne de branches de vigne entrelacée de rubans & de fleurs; il va ensuite à l'autel chercher deux anneaux pour les mettre aux doigts des époux. Il donne celui d'or à l'homme, & celui d'argent à la femme. Après avoir récité quelques Oraisons il reprend ces anneaux, & les remue trois ou quatre fois dans leurs doigts. Les parains & maraines font aussi les mêmes changemens. Les époux font deux tours en rond dans l'Eglise, & pendant ce temps le Maître des cérémonies releve les couronnes à trois ou quatre pouces au-dessus de leurs têtes; le Curé prend ensuite des morceaux de pain, qu'il met dans une assiette qu'il arrose de vin, il en mange, & finit la cérémonie après en avoir donné aux Epoux, aux parains & maraines. La mariée sort de l'Eglise, & fait une promenade d'une heure à pas lents, accompagnée du son des instrumens, des tambours & des hautbois; ses parens la conduisent à la chambre de l'époux; elle s'assied au milieu de ses compagnes, le visage couvert d'un voile que l'époux vient lever d'un main tremblante. . . . . .

Les Arméniens se sont tantôt unis, tantôt séparés de l'Eglise Romaine, & ont fini par ne pas reconnoître la Primauté du Pape; ils ont, comme les Grecs, des Eglises qui sont dans la communion de l'Eglise Romaine. Leur erreur capitale est de ne pas reconnoître le Concile de Calcédoine: on leur reproche l'eutichianisme; ils ne parlent que de la nature divine de Jesus-Christ comme la plus noble, & confondent en elle la nature humaine.

Ils ont tous nos Sacremens; cependant ils joignent à la profession de la Religion Chrétienne certaines pratiques de la Judaïque. Ils offrent à Dieu le sacrifice des animaux qu'ils immolent à la porte de l'Eglise; ils trempent le doigt dans le sang de la victime, & en font une croix sur leur porte: le Prêtre retient pour lui la moitié de la victime, & laisse l'autre à ceux qui l'ont offerte; ces sacrifices se font les jours de grandes fêtes. Ils observent le temps prescrit par la loi de Moyse pour la purification des femmes; ils se croiroient

coupables de péché s'ils avoient mangé la chair d'un animal étouffé. Leur Patriarche est élu à la pluralité des Evêques ; l'acte de son élection est envoyé à la Cour de Perse pour être confirmé par le Roi ; quelquefois le Patriarchat est mis à l'enchere & au plus offrant ; lorsque les suffrages se trouvent partagés entre deux concurrens : ses revenus vont à plus de cent mille écus.

On trouve dans les livres des Arméniens, le culte des Saints, les prieres pour les morts, & les autres points de la croyance de l'Eglise Romaine, contestés par les Protestans. Leurs jeûnes sont en huit temps différens ; le premier est celui d'Adam & de Jonas ; il est de cinq jours : le second est le carême, qui commence le lundi de la *Quinquagesime* & finit à Pâques ; le troisiéme dure neuf jours, à commencer depuis l'Ascension ; le quatriéme est celui d'Elie qui dure cinquante jours, & commence le lundi d'après la Pentecôte ; il leur est permis, pendant ce temps, le samedi & le dimanche de manger du lait, de la viande & de boire du vin ; le cin-

quieme est celui de l'Assomption, ils jeûnent huit jours avant cette fête; le sixiéme dure une semaine avant l'Exaltation de la Sainte-Croix; le septiéme est le jeûne de l'Invention de la Particule de la Sainte-Croix, qui dure une semaine; le huitiéme est celui de l'Epiphanie, qui est de sept semaines.

Toute la préparation pour recevoir l'Ordre de la Prêtrise se réduit à demeurer quarante jours dans l'Eglise, & on ordonne les candidats le quarante-uniéme. Ce jour même ils disent la Messe, qui est suivie d'un grand repas, pendant lequel la femme du nouveau Prêtre demeure assise, les yeux bandés & la bouche fermée, pour marquer la retenue qu'elle doit avoir à l'égard des fonctions saintes auxquelles son mari doit être employé. Chaque fois qu'un Prêtre doit dire la Messe, il passe la nuit dans l'Eglise.

Les Arméniens n'ayant pas de sanctuaire dans l'Eglise du Saint-Sépulcre, imaginerent les moyens d'en avoir un; leur Patriarche fut à Rome trouver le Pape, & lui offrit la réunion de son Eglise à la Catholique, s'il lui

accordoit une place dans ladite Eglise. Le Pape comptant sur sa promesse écrivit aux Francs de céder aux Arméniens l'espace qui est entre les trois piliers de la galerie. Ce Patriarche de retour à Jérusalem, & porteur de cet ordre, fit aussi-tôt construire un mur de séparation dans cette galerie, y bâtit un oratoire & des chambres pour les Ministres. Mais à peine le mur fut-il construit, qu'il rétracta la parole qu'il avoit donnée, & rentra dans son schisme. Paul V, qui étoit alors Pape, instruit de cette infidélité, lança contre ce Patriarche une excommunication, & on voit sur les piliers de la galerie, un tableau où ce Pontife est représenté excommuniant le Patriarche, dont le portrait est au-dessous.

Je suis, &c.

LETTRE CV.

A Jérusalem, le premier Novembre 1777.

M.

AYANT parlé de la Religion des Chrétiens de la Palestine, je crois devoir dire quelque chose de celle des Turcs, qui sont les maîtres de cette Province. Ce peuple, zélé observateur de sa Religion, met Dieu au-dessus de tout ce que l'homme peut concevoir, & en parle d'une maniere très-énergique; il dit qu'il n'y a de Dieu que Dieu : lorsqu'il veut exprimer sa grandeur & sa toute-puissance infinie, il ne dit pas qu'il est doué de l'une & de l'autre qualité, mais qu'il est au-dessus de tous ses attributs. Il admet peu de cérémonies; il fait beaucoup de grimaces lorsqu'il prie : ses sacrifices sont rarement répétés dans l'année.

Médine

Medine où eſt le tombeau de leur Prophete, eſt le principal lieu où eſt verſé le ſang des victimes : ce ſacrifice conſiſte dans l'immolation d'un nombre conſidérable de taureaux, mais leurs plus grandes cérémonies ſe manifeſtent dans les enterremens de leurs ſemblables : on prie, on pleure, on allume des torches, on porte des drapeaux, on couvre d'une étoffe riche la bierre du mort, & une multitude ſuit le convoi : il eſt peu de peuples qui célebrent les funérailles avec une plus grande pompe.

On compte dans cette Nation ſoixante Sectes très-jalouſes de ſuivre leur opinion, & quoique chacune ſe croie la vraie Sectatrice de l'eſprit de la Loi Mahométane, toutes s'accordent à en obſerver les principes fondamentaux : elles les révérent, & ne ſe permettent ni doute ni diſpute à leur égard. A la vérité ces principes ſont en petit nombre ; & on peut les réduire en cinq articles : la Circonciſion, l'aumône, le jeûne, l'oraiſon, & la viſite du Sépulcre de Mahomet : mais les autres articles de leur Loi, renfermés dans le

Coran & Lassona, étant plus nombreux & moins essentiels, ils s'attribuent la liberté de les expliquer à leur maniere : cependant, lorsque les plus sensés trouvent le passage difficile à expliquer, ils s'adressent à leur Docteur ; sa décision fait leur regle, & les met à couvert des reproches de la conscience. On agite dans leurs Ecoles plusieurs questions métaphysiques, telles que la prédestination de l'homme, sa liberté, & l'influence de Dieu sur ses actions. Les systêmes de controverse adoptés par les uns, & rejettés par les autres, forment presque autant de Sectaires ; ils distinguent la Théologie positive de la Scholastique ; la premiere est fondée sur le Coran & la Tradition, la seconde n'est fondée que sur la raison ; les uns donnent tout à Dieu, comme à la seule cause de toutes choses : les autres attribuent tout à la créature.

Les Musulmans ont des pratiques qui tiennent de la Religion Juive & de la Chrétienne ; ils ont la coutume de se laver avant d'adresser particulierement leurs voeux à Dieu : outre leur obliga-

tion de prier cinq fois le jour, ils ont des Mosquées où ils se rendent le Vendredi pour y faire des prieres en commun. L'Iman ou le Prêtre leur lit quelques passages du Coran, & leur en donne l'explication, cet exercice public dure au moins une heure; j'ai vu que leurs prieres particulieres duroient sept minutes; ils prient Dieu pour les Morts; ils admettent le Paradis, l'Enfer, & même le Purgatoire; ils font des pélerinages: ceux qui ont été à Jerusalem, sont honorés du nom de *Scérifs*, qui veut dire Illustre, & ceux qui vont à la Mecque, n'ont que le nom de *Hadgi*, qui signifie Pélerin. Ils croient qu'au grand jour du Jugement tout le monde passera sur un fil aussi délié qu'un cheveu; que les justes y passeront sans le rompre, & que les méchans chargés de péchés, ne pouvant que s'y traîner difficilement, tomberont dans les Enfers. Je vous dirois bien d'autres choses sur leur créance, mais on a si souvent traité cette matiere, qu'il seroit superflu d'en parler.

La maniere de prier des Turcs,

ressemble à celle des Juifs & des Grecs ; ils prolongent le dernier mot comme s'ils alloient expirer : ils portent des chapelets de cent grains : au premier grain ils disent, Soubhan Lallah, Dieu est louable ; au second, Elhamd Lelleh, gloire à Dieu ; au troisieme, Allah Ekber, Dieu est grand, & prient ainsi par ordre dans tous les grains suivans. Leur Carême dure un mois Lunaire : j'étois ici lorsqu'ils le faisoient ; sa fin fut annoncée le premier Novembre par trois coups de canon que le Gouverneur a fait tirer à trois heures après midi. Ils ne fument ni ne mangent dans la journée jusqu'à la premiere étoile du soir : & quoiqu'on ait aujourd'hui annoncé la fin du Ramadan, il ne leur est permis de manger qu'après l'apparition de l'étoile du soir, comme il étoit d'usage les jours antérieurs. On les voit se promener pendant ce temps dans la ville, très-occupés à dissiper l'ennui & la mélancolie que leur cause la privation des alimens ; ils ne commencent le premier repas de la nuit qu'après que le cri de l'Iman a averti

que le temps de le faire est arrivé, & alors ils s'assemblent sur les combles ou sur les plates-formes des maisons pour y manger ce qu'ils y ont porté; on dit qu'ils prennent la nuit de grandes avances contre l'abstinence du jour, & qu'ils se livrent sans mesure aux excès de leur appétit.

Les Prêtres de ce peuple sont choisis parmi les plus vertueux, & voici comment se fait leur élection. Le peuple s'assemble autour d'une Mosquée, ou dans d'autres lieux consacrés : on examine les qualités & les talens de celui qu'on veut élire. Si dans l'éloge qu'on en fait on dit qu'on y a eu égard, tous vont lui baiser les mains, & il est déclaré Prêtre ou Iman. Plusieurs fonctions distinguent ces Prêtres; les uns veillent à la garde de la Mosquée, & sont chargés d'expliquer le sens de leur loi : d'autres portent le Coran divisé en plusieurs cahiers, & en lisent une surate par jour. J'ai été témoin de ce fait pendant quatre jours : lorsque j'allois du Caire à Damiette, j'avois pour société dans le bâtiment un de ces Imans; il avoit

dans son porte-feuille un grand rouleau de papier qui avoit sept à huit pieds de long quand il étoit déplié. Les matins il en lisoit à haute voix une partie, & le soir il en lisoit à voix basse : j'observai même qu'il cherchoit le moment que je disois mon Office. Il vivoit avec frugalité, & se nourrissoit de pain, de fromage & de dattes. Je lui offris de mes alimens, & il n'accepta que les fruits : il m'apprit que le régime de sa Secte étoit de ne vivre que de légumes, de laitage & de fruits. A la place du turban il portoit un bonnet de laine grisâtre, ayant la forme d'une thiare ; une aube blanche & un bemich bleu couvroient son corps.

Cette Nation a des Prêtres chargés d'aller instruire les gens de leur religion qui sont répandus dans les villes. Il en vint un dans le quartier de la Nation Françoise établie au Caire où j'étois : il étoit monté sur une mule, ayant le corps nud jusqu'à la ceinture, la tête découverte, ses cheveux longs flottans sur ses épaules : il étoit jeune & bien fait. J'étois assis

devant la porte de la maiſon que j'habitois, & j'avois près de moi un Egyptien de ſa connoiſſance qui courut lui baiſer la main. L'Iman vint à moi, me ſalua en langue Arabe, & après m'avoir fixé quelques momens il ſe retira. Je demandai de ſuite à l'Egyptien qui étoit cet homme ainſi arrangé; il me dit que ſon devoir étoit de viſiter les perſonnes qui relevent de la Moſquée, dont il eſt Prêtre.

Les Arabes, les Egyptiens & les Turcs ont des Religieux connus ſous le nom de *Santons* & de *Derviches*: les uns s'adonnent à la vie contemplative, les autres vivent en communauté ou dans les déſerts; il y en a même qui ſe vouent au role de pauvres mendians, tous ſont célibataires: chacun ſe diſtingue par ſa maniere de vivre, & par la forme des habits. Les viſionnaires ou contemplatifs ſont reconnus par les plumes qu'ils portent ſur leur tête; le mendians voués à la pauvreté portent un benich rapiécé de morceaux d'étofe de diverſes couleurs; ils marchent tête nue & raſée, gardant ſeulement une touffe de cheveux

au-dessus du front; tel étoit celui que j'ai vu à Boulac, fauxbourg du Grand-Caire. Les entousiastes & les gens à révélation portent des petites chaînes au col & au bras, & des longs pendans-d'oreille. Leur nation reconnoît à ces signes que leur esprit est diversement agité & affecté des connoissances les plus sublimes. Ceux qui vivent dans la solitude, n'ont d'alimens que ceux que le désert leur fournit. Mahomet est leur plus grand Prophete, cependant plusieurs Asiatiques très-instruits m'ont dit que le déchet survenu à la Religion Turque, a donné lieu à ce proverbe usité en Syrie; que Mahomet est vivant au Caire, agonisant en Syrie, & mort à Constantinople.

Je suis, &c.

LETTRE CVI.

A Jérusalem, en Novembre 1777.

Du commerce des François aux Echelles du Levant.

M.

ON reconnoît les arbres par leurs fruits, & les moeurs par les procédés. Je crois qu'en vous rapportant certains traits de la Nation Turque qui habite cette ville, vous connoîtrez mieux son caractere que si je vous offrois en grand tout ce qu'on en peut dire. Ce peuple, souvent contraire à lui-même, ne développe mieux son caractere décidé que dans ses procédés avec la Nation Chrétienne. Jaloux du commerce qu'on fait dans ses Etats, il le resserre tant qu'il peut; il ne permet point aux Chrétiens d'acquérir ni fonds ni domaines;

il les prive même des jouiſſances les plus naturelles ; il leur défend l'entrée dans ſes temples, ſes maiſons & ſes parcs; & s'il les tolére dans ſes villes, ce n'eſt que par l'intérêt qu'il retire de ſon commerce, ou des vexations dont il les opprime. Qu'un Chrétien ait une affaire à démêler avec un Muſulman, celui-ci n'ignorant pas que l'équité des loix reprouve ſa demande, cherche à la faire valoir au tribunal de l'injuſtice : il ſait, par exemple, que les Peres de Terre-Sainte recevront à un temps fixe des denrées, du café, du ris, &c. Réuni à d'autres brigands, il épie & guette dans les forêts le moment où le convoi doit paſſer : il le ſaiſit, & ne le relâche qu'il n'ait été payé de la ſomme d'argent qu'il demandoit ; que les proviſions viennent à ſe gâter ſous ſa garde, ou qu'elles ſoient diminuées par d'autres mains avides, il s'en embarraſſe peu. On a alors recours au Gouverneur pour ſe faire reſtituer le dépôt, mais cet Officier ne termine l'affaire qu'à gros frais, & en accordant pour l'ordinaire au malverſateur la moitié

de sa demande. Il est déplorable de voir que celui qui doit être le Censeur sévere des injustices, les favorise en jouant le rôle d'un médiateur intéressé.

Un Religieux Franciscain alloit il y a un mois à Rama; des paysans du village de Jérémie l'arrêterent, & le menerent dans une prison construite à la maniere de nos fours: sa rançon coûta quinze cents piastres. Le Procureur de Terre-Sainte me dit que ces aventures sont si fréquentes, que vingt mille piastres, sans y comprendre l'énorme tribut qu'exige le Grand-Seigneur, ne suffisent pas pour payer les contributions auxquelles la Terre-Sainte est exposée dans le cours de l'année. Ces vexations croissent en raison de la cupidité du Gouvernement, & de la rançon payée avec promptitude. Les Récollets, à qui la garde des Saints-Lieux est confiée, sont par leurs fréquentes émigrations plus exposés que les autres Chrétiens à ces fâcheux contre-temps; soit qu'ils aillent seuls ou en caravanne, ils marchent revêtus de l'habit de leur Ordre, aussi échap-

pent-ils rarement au danger d'être pris : leur habit avertit de loin les Arabes & les payſans qu'il eſt utile de ſe ſaiſir de la perſonne ; c'eſt la pierre de touche dont on ſe ſert pour éprouver l'argent de la Terre-Sainte ; par-tout on guette ces Religieux qu'elle fait racheter ; par-tout les brigands courent après eux comme à des bêtes féroces, ou comme à des pierres précieuſes qui valent beaucoup d'argent. On s'étonne que ces bons Religieux, inſtruits des moyens qu'il y auroit de diminuer le nombre de leurs aventures, en s'habillant à l'Orientale, ne ſe revêtiſſent pas plutôt d'un habit adopté par la Nation. J'ai vu les Jéſuites au Caire, en Egypte, en Phénicie vêtus ſagement en Lévantins. Les Prêtres Maronites, Arméniens & Grecs, ont le même habillement ; je l'ai même vu porter à un Capucin, Curé de la Nation Françoiſe réſidente au Caire, & j'ai traverſé avec cet habit oriental le camp des Mammelus & des Arabes, ſans en recevoir d'inſulte.

Les Récollets, gardiens des Saints Lieux de la Paleſtine, n'ont pour tout

bien que les dons des Fideles Chrétiens. Ces aumônes qui sont le fruit de leur quête, leur sont portées par les Religieux de leur Ordre appellés Conducteurs. La charité est plus ou moins abondante dans certains Royaumes ; l'Italie, Malthe, l'Allemagne, fournissent leur contingent ; la Reine d'Hongrie envoyoit annuellement dix-huit mille sequins. La France y fait passer de l'argent, mais sa plus grande générosité consiste dans la protection que la piété de nos Rois accorde aux Saints-Lieux. Le Portugal a donné en divers temps quarante mille guinées, & ne se lasse point d'être chaque année libéral. L'Espagne, encore plus bienfaisante, envoya peu de temps avant mon arrivée dans cette ville, quatre cents mille piastres, dont l'emploi fut destiné à l'entretien des Eglises & de ses Ministres, au paiement des dettes contractées par la Terre-Sainte, & au soutien des pauvres familles languissant dans la pauvreté.

Environ cinquante Religieux dépendans du Gardienat du Mont-Sion, forment une pépiniere de Mi-

nistres qui servent les deux Églises de la ville & celles de la Palestine ; douze de ce nombre sont destinés au service de l'Eglise du Saint-Sépulcre.

Ces Franciscains sont Polonois, Italiens, Allemands, Espagnols & Portugais ; le Gardien est Italien, le Vicaire est François, & le Trésorier ou le Procureur de la Terre-Sainte est Espagnol ; ils n'ont pas de grands secours à espérer de la Nation Françoise qui les entoure. Le commerce des draps François, déchu depuis quelque temps par un inconvénient que l'on n'auroit pas prévu, force la Nation Françoise de ralentir sa générosité naturelle : indépendamment des gains dont cette Nation est privée, en ne faisant plus comme autrefois son commerce en premier avec les Asiatiques, & du préjudice qu'elle éprouve en ne le faisant qu'en second par le ministere des Grecs & des Arméniens, avec lesquels elle partage ses profits, elle souffre encore d'autres pertes d'une maniere singuliere : c'est une lisiere qui lui fait plus de mal, les Négo-

ciens François voient avec peine qu'un simple tissu attache le goût des Musulmans aux draps Vénitiens. On sait que ces Républicains sont depuis long-temps dans l'usage de pourvoir de leurs étoffes les pays d'Egypte & de la Syrie; mais la qualité de leurs draps ne pouvant être comparée à celle de nos manufactures, ils ont imaginé de leur donner une concurrence fictice : n'ayant d'elle-même aucune qualité réelle qui pût disputer la préférence, ils ont donné aux lisieres de leurs draps une largeur pour le moins égale à celle des nôtres, & s'assimilant par ce moyen au goût oriental & au nôtre, ils sont parvenus à en obtenir le débit avec succès. Les Turcs trouvant les mêmes ornemens dans des draps d'un plus bas prix, les achétent volontiers, y étant sur-tout engagés par leurs femmes, passionnées pour ces lisieres qu'elles destinent à divers usages, comme à des ceintures, & aux maillots de leurs enfans. On ne sauroit croire combien cette largeur des lisieres, en multipliant les ventes des draps Vénitiens, a dis

minué celle des draps François. Il seroit facile à la Nation Françoise de trouver le remede à ce mal.

Le commerce qui régne dans cette ville, est très-borné ; il consiste en Chapelets, Croix, & ouvrages de sculpture qui représentent la forme des Saints-Lieux : les Nationaux & les Chrétiens sont tous appliqués à ce travail. Les Maronites portent quelquefois dans cette ville des étoffes & des mousselines qu'ils ont achetées dans les comptoirs Européens : on se garde d'y porter la belle quincaillerie, comme étant peu estimée par les Citoyens. Les Basards sont assez pourvus des objets de premiere consommation, des fruits du pays, de citrons, des oranges & des boutiques à café. Des capes pour les paysans & les Arabes, & de longs bâtons composent l'assortiment des boutiques des Marchands. On ne se sert point de charrettes ni de voitures pour les transports. Les Chameaux & les Dromadaires sont seuls chargés de cette fonction : planches, poutres, huiles, pailles, grains, fer, tout est porté sur le dos de ces ani-

maux ; on laboure la terre avec des Bœufs, des Chevaux & des Mulets ; on n'aſſujettit point les femelles à ce travail, ſur-tout les vaches, dont on n'exige que le ſoin d'alaiter leurs nourriſſons : l'eſpece des bœufs eſt belle, leur caractere eſt doux, & facile à être mené. Il eſt ſingulier de voir que ce climat tempéré qui influe d'une maniere viſible ſur les animaux, ne produiſe pas le même effet ſur ſes autres habitans.

Je ſuis, &c.

LETTRE CVII.

A Jérusalem, la veille de mon départ.

M.

SAINTE Hélene occupée du bonheur des Chrétiens, fit bâtir, sous le nom d'Hôpital, un Hospice pour les Pélerins : c'est-là que les Voyageurs Chrétiens, fatigués de leurs pénibles courses, goûtoient les douceurs du repos, & célébroient par des sentimens de reconnoissance les bienfaits de sa fondatrice. Ce précieux asyle montroit dans sa magnificence la générosité de la pieuse Souveraine : la solidité qui le distingue des maisons des citoyens, le fait regarder encore comme un des beaux monumens de l'antiquité; les faces de l'édifice, les appartemens, les galeries voûtées,

les corridors; enfin, les murs composés de pierres de granit rouge, & cimentés avec du plomb fondu, offrent un tout aussi digne d'admiration, que ressemblant à une vaste plaque de marbre. Les Chevaliers du Saint-Sépulcre, les Templiers & les Hospitaliers de saint Jean y ont fixé tour-à-tour leur demeure; les Mahométans, qui en sont maintenant les maîtres, y exercent l'hospitalité. Si l'on s'étonne que ce peuple, accoutumé à faire servir les antiques monumens à des usages différens de ceux auxquels ils étoient destinés, se soit relâché de sa maxime dans cette circonstance; on ne l'est pas moins de voir qu'il a su appliquer aux besoins de l'humanité ce que le zele pour cette vertu avoit fait établir pour les satisfaire. C'est dans une des salles de ce superbe Hospice que j'ai vu distribuer un Jeudi les alimens qui étoient destinés pour les pauvres. Trois Turcs étoient chargés de cet emploi; l'un étoit Iman, les autres étoient reconnus par la Nation pour des gens de probité. Les alimens cuits dans les trois

chaudieres de cuivre que sainte Hélene avoit fait faire pour cet usage, furent distribués avec générosité; c'étoit du ris fricassé avec le beurre & les oignons, de la viande de mouton & de bélier, de la bouillie faite avec la farine du Maïs, à laquelle on avoit mêlé du lait. Ces ustensiles, quoique passés par les différentes mains des Conquérans, prouveroient le respect qu'on a eu dans tous les temps pour ce qui a du rapport aux besoins de l'humanité.

Au sortir de ce lieu je fus visiter une Eglise située sur le haut de la montagne des Oliviers; c'est une rotonde qui renferme le lieu d'où Jesus-Christ monta aux Cieux. A son centre s'éleve un grand rocher de pierres dures, dans lequel on remarque une empreinte semblable à celle qui se trace lorsqu'on marche sur un terrain assez mol. Les Voyageurs anciens & modernes ayant assez parlé de cette empreinte, je me contente d'en respecter la tradition. Revenant sur mes pas, je trouvai au pied de la montagne des Oliviers un Oratoire gardé par

les Grecs, les Arméniens & les Franciſcains ; la porte d'entrée m'offrit un eſcalier d'environ cinquante marches, que je deſcendis à moitié. Je vis les Sépulcres des ſaints Joachim, Anne & Joſeph, & les autels qu'on avoit dreſſés ſur ces tombeaux ; celui de la Vierge eſt ſitué ſur le plain-pied qu'on trouve à la fin de l'eſcalier ; une ſombre obſcurité le déroberoit aux regards, ſi des lampes allumées ne l'éclairoient. Je rentrai enſuite dans Jéruſalem, & allant par la voie douloureuſe dans l'Egliſe du Saint-Sépulcre, je dépoſai dans ces endroit, les regrets de ne pouvoir à l'avenir les viſiter, & je fus à mon Hoſpice me diſpoſer à quitter le lendemain la Cité de David, que j'avois le plus deſiré de voir.

Je ſuis, &c.

LETTRE CVIII.

Dans l'île de Chypre, le 12 Décembre 1777.

M.

L'ÉTRANGER qui va à Jérusalem doit payer un tribut aux Arabes, & un autre aux paysans des villages lorsqu'il quitte la ville : le prix de cette contribution est arbitraire, chacun fait son marché le mieux qu'il peut. Ce préliminaire rempli, on prend le voyageur en sauve-garde, & on l'accompagne au lieu destiné. Cependant, pour plus grande sûreté, nous avons intéressé le Gouverneur, qui nous a donné pour escorte son fils à la tête de dix Janissaires : cette troupe & les chefs des villages attendoient à la porte de Damas pour nous conduire. Il fallut s'éloigner des Saints-Lieux, &

nous partimes à ſept heures du matin : nos chevaux qui s'animoient dans leur courſe, franchiſſoient les colines & les plaines, & bientôt nous ne vimes plus les murs de Sion, ni le Mont des Oliviers. Arrivés à la plaine dont la récolte fut autrefois incendiée par les renards qui vouloient ſe délivrer du feu que Samſon fit mettre à leurs queues, les Turcs diſtinguerent ce lieu par un ſpectacle différent, & montrerent leur adreſſe à manier leurs armes. Pluſieurs renards que nous vîmes répandus dans cette plaine couverte de panicum ſauvage, donnerent l'eſſor à leur talent. Le fils du Gouverneur, à la tête de ſes Janiſſaires & des chefs de villages rangés de front, fit prendre aux chevaux le galop le plus rapide vers ces animaux tranquilles. Ces Cavaliers, la main levée, prêts à rougir leurs fers étincelans dans le ſang de ces chiens ſauvages, les atteignirent auſſi-tôt ; mais le mouvement trop rapide des chevaux qui, en les devançant, faiſoit manquer le coup aux Athletes, fut cauſe de leur conſervation. Un évanouiſſement ſurvenu

au fils du Gouverneur interrompit la chaſſe ; l'eau de mon flacon ſervit à lui rendre les ſens qu'il avoit perdus ; peut-être dûmes-nous à ce léger ſecours l'avantage de n'être point pris ; car on m'a aſſuré que ſouvent les conducteurs, d'intelligence avec les payſans, leur livroient ſans réſiſtance les paſſagers qu'ils vouloient rendre priſonniers. Nous arrivâmes le ſoir à Rama.

Cet Officier m'envoya ſon jeune frere, qui étoit dans un Collége de la ville, pour me ſouhaiter le bon jour. J'arrivai le lendemain à Jaffa, où j'attendis quinze jours un bâtiment qui me porteroit à Chypre. J'eus dans cet endroit occaſion de voir donner un bel exemple d'humanité par les Turcs. Un Pinque, petit vaiſſeau à deux mats, monté par cinq Matelots Grecs, vint échouer à ſix cents pas du rivage, & l'on entendoit les cris des Matelots qui demandoient du ſecours. Deux Turcs touchés de ce ſpectacle attacherent l'extrémité d'un cable à un pilier du mole, & allerent lier contre vent & marée l'autre extrê-

mité

mité à la poupe du vaisseau naufragé. Ces infortunés Marins glissans leurs mains sur la corde tendue, fendoient les flots avec une rapidité incroyable; nous les vîmes arriver à bord sains & saufs: ils nous dirent que depuis huit jours ils étoient sans voiles & sans mats, que souffrant la faim depuis quatre jours, ils étoient près d'expirer sans le secours qu'on venoit de leur donner. Dans le même rivage étoit un oiseau piscivore qui faisoit sa pêche: son corps a deux fois la grosseur d'un dindon, ses ailes deux pieds de vol: il met dans le grand jabot qui pend à son col tous les poissons qu'il prend; il n'a guères plus de queue que les oies: on fait des manchons très-estimés du duvet qui couvre sa peau: son plumage est d'un gris cendré, & paroît de loin de laine grossiere.

Différens calculs m'ayant empêché d'aller d'ici en Mésopotamie, j'attendois le départ de quelque vaisseau qui fût en Europe, lorsque le 6 du mois de Décembre il parut un vaisseau François dans la rade de Jaffa, qui devoit

faire voile le soir pour l'île de Chypre. J'en profitai, & on mouilla l'ancre le 12 au port de Larnaca.

Je suis, &c.

LETTRE CIX.

Dans l'île de Chypre, en Janvier 1778.

M.

On donne communément à l'île de Chypre deux cent quatre-vingt milles de circuit, soixante & dix de largeur, & quatre-vingt-dix de longueur. Quoiqu'elle soit gardée en partie par de grandes montagnes, elle offre en plusieurs endroits un passage libre aux étrangers & aux vaisseaux qui viennent mouiller dans ses rades : les plus usitées sont Querini, Limasléani, Larnaca, Samagouste & Salamine. Plusieurs caps la distinguent de loin : les principaux sont le Cap Saint-André & le Cap Saint-Epiphane, connu par les anciens sous les noms de *Trapano*, *Zéphiro*, ou la *Pointe-Melonta*. Il y en a un

autre qu'on nomme *Cap des Chats*; à cause de la multitude qu'on en nourrissoit dans un Monastere Grec bâti en cet endroit. C'étoit la pépiniere qui approvisionnoit l'île de ces animaux.

Ces Caps, qu'on peut regarder comme les fronts de ces montagnes, en indiquant leurs diverses positions, ne révelent pas les précieux métaux cachés dans leur sein. Cependant les Insulaires m'ont dit qu'elles enferment des mines d'or, de laiton, de fer, & des marcassites. Une de ces montagnes se trouve revêtue de pierres d'amiante, dont les anciens Chypriotes savoient faire des mouchoirs qu'on jettoit au feu pour les blanchir. C'est dommage que le génie des Artistes modernes ne se soit occupé de faire renaître cette utile branche de l'industrie. Deux autres montagnes, connues sous les noms de *Querini* & d'*Olimpe*, ont leur marque distinctive : la premiere offre les murs délâbrés du château ou du temple de Vénus, & n'a pas loin de son pied le village de Cithérée, situé sur un plateau orné de

quelques maiſons. La ſeconde, ſituée au centre de l'île, eſt remarquable par des Monaſteres Grecs bâtis dans ſon étendue, d'où découlent des fontaines qui paroiſſent la diviſer en égales parties : les arbres fruitiers, & une charmante verdure tapiſſent la douce pente des colines, tandis que des gros arbres couronnent ſon ſommet.

Les Grecs ont donné à cette île le nom d'*Heureuſe*; mais il s'en faut bien qu'elle ait aujourd'hui la fécondité que les arts & la population y avoient attiré autrefois. On n'y compte guère plus de trente mille ames. On marche des journées entieres ſur des plaines en friche, & ſans quelques petits bourgs ſitués de loin en loin, les troupeaux à laine, les vaches & les chévres qui paiſſent dans ces lieux iſolés, on ſe croiroit dans la plus triſte ſolitude. J'étois ſurpris de voir ces animaux livrés à eux-mêmes ſans paſteur & ſans chien; mais on me dit que les bêtes féroces, tels que les loups, les ours & les lions, n'étant pas connus dans l'île,

il étoit inutile de donner des gardes à des animaux, qui n'avoient pas à craindre la morsure de dents cruelles & voraces.

La partie de l'île qui est au midi est la plus inculte, & montre dans les câpriers dont elle est couverte, la fertilité dont elle seroit susceptible; ces arbrisseaux croissent sans culture. Les Insulaires ont tous la liberté de s'en approvisionner, sans payer d'autre tribut que celui d'une gratuite reconnoissance à la nature du climat. Les productions sont plus variées dans les lieux cultivés : on y voit divers genres de fruits, des Dattes, des Mûres, des Carrouges, des Oranges, des Citrons, des Noix, des Pommes. La terre souffre la semence des grains de Froment, d'Orge, de Maïs, & rend ces especes très-abondantes.

L'Histoire naturelle pourroit s'embellir de divers objets qu'offre cette contrée fertile : on y trouve le Saffran, la Coriande, la Féve d'Egypte, & l'herbe dont la cendre sert à faire le Savon. On y reconnoît des plantes

médicinales, la Coloquinte, la Scammonée, le Térébinthe, & même la Rhubarbe en quelques endroits; mais la plus estimée des denrées est le Vin. Les vignes sont situées, du levant au couchant de Paphos à Cithérée, partie sur des côteaux, partie à leur pied. On égrappe le raisin parvenu à sa maturité, & après l'avoir exposé huit ou dix jours au soleil, on le met au pressoir pour en avoir la liqueur, qu'on enferme dans des tonneaux. Ce vin dans sa jeunesse n'est pas une boisson délicieuse; il lui faut quatre ans pour le dépouiller, & alors il annonce le parfum qu'il donnera en le gardant plus long-temps.

Le revenu que le Grand-Seigneur tire de l'île de Chypre, est borné à quatre ou cinq mille Piastres que donnent les Salines, & à d'autres impôts payés par les Insulaires. Le Patriarche Grec, ordinairement chargé de la recette, lui en fait passer le produit.

Les améliorations, la culture des terres, & une plus grande population,

dédommageroient au centuple le nouveau possesseur de ce qu'il donneroit au premier pour s'en faire céder la propriété.

Le Sel qui se fait dans cette île vient des eaux de la Mer, qui, passant sous terre, forment un Lac de trois milles de circuit. On range de grosses pierres autour de ce Lac, & même jusqu'au milieu; les eaux frappant ces rochers, déposent une écume blanche qui s'attache à la pierre, & forme en se condensant le sel, qu'on a soin de détacher aussi-tôt. On le transporte en rase campagne : les gros grains amoncelés forment ces grosses pyramides qu'on y voit élevées à quinze ou vingt pieds de haut.

La douceur du climat retient dans cette île les oiseaux à ramage, & différentes especes de gibier. Les Perdrix rouges & grises, les Liévres, rarement effrayés par le cri des chiens, vont d'un air tranquille chercher leur nourriture. Le Francolin, ennuyé de vivre sur les montagnes, descend quelquefois dans la plaine, où il court

le plus grand danger ; c'eſt l'oiſeau qui excite le plus l'avidité du Chaſſeur Européen à cauſe de la délicateſſe de ſa viande ; il eſt gros comme la Gelinote des Pyrenées ; il a un bec noir, reſſemblant à celui d'un chapon de Pharaon. Son plumage, & ſur-tout celui du jabot, eſt moucheté de blanc & de noir ; ſes jambes nues ſont ornées d'un éperon, comme les Gallinacées ; il ſe fait rechercher par-tout où il habite ; mais l'eſpece en eſt moins rare en Paleſtine.

Les villes principales de cette île ſont Nicoſie, Famagouſte, & Larnaca. La nuit m'ayant ſurpris en route le jour que j'allai à Nicoſie, je m'arrêtai au village d'Eſten, & je fus loger chez le Papas Grec, que je trouvai occupé avec ſa famille à dépouiller le coton de ſa graine : il me dit que les Cotonniers avoient été très-fertiles cette année. Ce Curé étant allé le lendemain à ſon Egliſe, invita le peuple à ſes fonctions, en frappant, ſelon l'uſage, des pieces de bois ſuſpendues ; le peuple s'y rendit, chargé

des fruits du climat ; c'étoient des grains de froment, de l'orge, du maïs, des noix, des pommes, qu'il déposa sur la balustrade du Sanctuaire. Cette offrande fut bien vîte accueillie par le Curé avant de commencer ses fonctions, & je me retirai pour continuer mon voyage de Nicosie, où j'arrivai la veille de l'Epiphanie des Grecs. J'y fus témoin de l'usage où sont les Ministres d'aller, la veille de cette Fête, dans les maisons pour y faire la bénédiction des lits ; on leur donne une piastre dans chaque maison pour cette cérémonie.

On entre dans la ville de Nicosie par les portes Querini, Samagouste & Paphos ; la premiere est située au Septentrion, la seconde au Midi, & l'autre au Couchant ; des canons placés sur le rampart qui entoure la ville, les murs de fortifications ornés de bastions, des tours, des patis disposés à une égale distance, prouvent qu'elle étoit en son temps une forte ville de guerre. Elle est plus longue que large, l'intérieur n'a rien de

bien remarquable. La Propagande, les Récollets, les Capucins y servent leurs Eglises; le plus beau Temple est celui de Sainte-Sophie, que les Turcs ont érigé en Mosquée; la beauté de l'architecture du dehors fait desirer de voir le dedans.

Les Consuls de France, d'Angleterre, de Raguse, de Venise, font leur résidence à Larnaca. Ce Bourg, divisé en deux par une plaine, est bâti le long de la mer, & dans le continent : sa dénomination, qui en Grec signifie lieu-bas, s'accorde bien avec sa position. Cependant les Nationnaux prétendent qu'il étoit autrefois le plus célébre de l'île, & fondant leur opinion sur la beauté de son ancien Port, qu'on voit maintenant comblé, sur les débris du château qui servoit à sa défense, & sur les fossés qui l'entourent; ils ne craignent pas de dire que l'ancienne Capitale de l'île y a pris naissance; tout cela n'offre aujourd'hui que des regrets à la curiosité. L'île de Chypre s'honore de la naissance qu'elle donna à saint Barnabé,

& de la conversion du Pro-consul Sergius, causée par la prédication de saint Paul.

Je suis, &c.

LETTRE CX.

Au Lazaret de Livourne, le 10 Mai 1778.

M.

NOUS n'avons eu que huit jours de repos pendant les trois mois qu'a duré notre navigation ; nous avons été le reste du temps errans çà & là, battus par les tempêtes, les orages, les coups de la mer. On mit à la voile le 15 Janvier ; le vent étoit favorable, & bientôt l'île de Chypre ne nous parut qu'un rocher situé au milieu des eaux ; mais la direction du vaisseau étant changée par les gros temps, on alloit d'un golfe à l'autre. Le Capitaine ne sachant plus où il en étoit, croyoit être le 28 près de

l'île de Rhodes, & nous étions à trois milles de Candie, sur le point de nous y briser à neuf heures du soir, si le vent de terre ne nous eût éloigné de ces bords sinistres.

Tout le mois de Février se passa en orages. La navigation s'étant prolongée plus que l'on n'auroit cru, on se trouva sans provisions; l'eau manqua, & l'on fut obligé de faire cuire dans le vin la morue, le ris, seuls alimens qui nous restoient.

Cependant le 8 Mars on toucha la rade de Zantes, & le lendemain on mouilla dans le Port de la petite Céphalonie, où nous restâmes deux jours. Trois fois nous nous présentâmes devant Malthe, & trois fois nous en fûmes repoussés. Dans ces circonstances parut un vaisseau Danois qui dirigeoit ses voiles vers nous. Le Commandant de ce vaisseau demanda, en hélant, si nous voulions nous charger d'un Marin qui étoit à son bord; sa proposition fut acceptée. Ce passager qui couroit les mers depuis vingt-cinq ans, & qui avoit commandé plusieurs vaisseaux, fut invité à prendre le com-

mandement du nôtre ; il changea la disposition des voiles, & ayant fait gagner le large pour éviter le vent de terre, que notre Capitaine avoit toujours cherché mal-à-propos, on parvint à traverser le canal de Malthe, & l'ancre fut mouillée le 30 Avril dans le Port de Lampedouse. Aussi-tôt un Prêtre monté sur une chaloupe vint nous faire présent des fruits de cette île : c'étoient des féves vertes, du fromage & du pain. Jamais ces alimens ne furent saisis avec plus d'avidité ; il nous offrit des filets pour faire une pêche, & dans une demi-heure on prit quatre-vingts poissons de deux pieds de long, & de cinq pouces de large, que les Italiens appellent *Lisses*.

Le lendemain nous entrâmes dans l'intérieur de l'île, & nous rendimes notre visite à ce bon Prêtre. Sa maison taillée dans le roc, est contiguë à la Chapelle où il pratique les fonctions de son ministère ; il avoit dans sa basse-cour des tonneaux de poissons salés, des comportes de lait, & une multitude de volailles, & sur les cô-

teaux & ſur les vallons de cette île, de nombreux troupeaux à laine, & quarante vaches alaitant leur produit; il envoie le poiſſon, & le fromage qu'il tire de ce lait, à Malthe & dans les pays voiſins. Il nous conduiſit à une grotte taillée dans le roc, dans laquelle étoient une biere, & une lampe qu'il a ſoin d'allumer lorſque les Bareſques entrent dans l'île. Il les invite à la viſiter, comme un monument conſacré au couſin de Mahomet que la religion de leurs Auteurs a reſpecté. Ces brigands, dont l'eſprit de rapine ſe change en curioſité, s'empreſſent d'y aller, & ſe retirent de l'île auſſi ſatisfaits de l'hommage qu'ils y ont rendu, que ce Prêtre peut l'être de garantir ſes poſſeſſions par un ſtratagême qu'un ancien Réfugié dans l'île avoit inventé. Ce Miniſtre me dit que ces Fourbans, bien loin de lui enlever ſa ſubſiſtance, lui donnoient quelquefois de l'argent pour fournir à l'entretien de la lampe.

Le Port de cette île eſt bon, & le plus abondant en poiſſons qui exiſte.

On voit dans les environs les vestiges d'un vieux château & trois tours, dans l'une desquelles on lit deux Inscriptions en caracteres gothiques.

L'île de Lampedouse est à soixante milles de celle de Malthe, d'où elle dépend : son voisinage des côtes de Barbarie est probablement la cause que les Malthois la laissent dans son état isolé. Cette île a environ vingt milles de circuit, sept de longueur, & deux de largeur : quoique couverte d'Oliviers sauvages, elle paroît fertile dans le peu qui y est cultivé. On y reconnoît des plantes médicinales très-estimées, sur-tout celle que les Italiens appellent *Passera* ; prise en décoction elle purge le malade sans l'échauffer. Cette plante très-commune dans ce climat, a sans doute communiqué sa vertu à une fontaine très-purgative qui coule parmi ces arbrisseaux ; son eau, que j'ai trouvée fade, m'a prouvé en peu de temps ses merveilleux effets. Cette île n'a pour habitans que neuf personnes, dont le Prêtre est le chef : il les tient à sa solde pour travailler les terres nécessaires à leur nourriture.

Ces gardiens de l'île m'ont aſſuré qu'après trois ou quatre années de ſéjour, l'ennui les preſſe de ſe retirer à Malthe, leur patrie, & qu'ils ſont remplacés auſſi-tôt par le même nombre.

Nous mimes à la voile le 4 Avril, on mouilla dans la rade de Livourne le 15, & une chaloupe me conduiſit au Lazaret, où je ſuis, &c.

LETTRE CXI.

A Saint-Bertrand, ville capitale de Commenges, le 28 Juillet 1779.

A M. D. M. A. O. D. M.

J'ÉTOIS au Lazaret de Livourne avec trois Etrangers nouvellement arrivés des différentes parties du Globe. Celui qui venoit de la Bactriane, se disoit fils du Prince de Chorsan; le second étoit Anglo-Américain, Capitaine d'un vaisseau Marchand, chargé de denrées du Levant. Le troisieme étoit un Officier Allemand, qui venoit d'exécuter les ordres que la Reine de Hongrie lui avoit donnés auprès de la Cour Ottomane; celui-ci intéressoit beaucoup par ses connoissances & la douceur de son caractere. La variété de nos entretiens me fit trouver la quarantaine très-courte. L'ayant finie le 29 Mai, j'entrai dans Livourne; je distinguai parmi les édifices

dont cette ville est ornée, le Conservatoire de l'huile, comme le plus vaste & le plus utile; il est divisé en plusieurs voûtes de pierres de taille qui contiennent les huiles des Négocians; chaque voûte est numérotée, ou marquée par le chiffre du Propriétaire qui en garde la clef : on assure que la denrée s'y conserve long-temps sans se gâter. Je fus le lendemain à la jolie ville de Pise, que l'Arno sépare en deux, à ses Bains fameux par leur salubrité & leur structure; puis à la ville de Luques, qui se gouverne en République, dont le Chef est changé de deux en deux mois; ses appointemens vont par jour à dix écus d'Italie; il est accompagné de dix Sénateurs toutes les fois qu'il se rend à l'assemblée du Conseil. Le Palais qu'on lui destine sera très-beau lorsqu'il sera fini; la ville est bien pavée, & fortifiée dans son circuit de trois milles. Après y avoir resté vingt-quatre heures, je pris la route de Rome, où je restai trois mois; j'y eus l'audience du Saint-Pere, qui m'accueillit avec cette bonté qui lui est si naturelle.

Naples excita ma curiosité, & j'y passai tout le mois d'Août. Le Vésuve vomissoit des flammes par quatre endroits, & exhaloit à son sommet une fumée très-épaisse; le volcan travailloit son éruption, & le bruit sourd qu'on entendoit de loin, marquoit ses pénibles efforts. Il envoyoit de temps en temps des nuages de poussiere & de cendre dans la ville, dont on étoit étonné; les Napolitains, quoique accoutumés à ces sortes de bouillards, craignirent les menaces du volcan; des prieres furent adressées à saint Janvier, Patron de la ville. Les femmes qui par une généalogie connue à la Nation, prouvent qu'elles sont descendantes de celle qui alaita ce Martyr, jouent le plus grand rôle dans ces circonstances; elles se placent dans le Sanctuaire, comme Médiatrices entre Dieu & les hommes, devant la Relique exposée à la vénération publique. *Capo jallo*, lui disoient ces femmes avec la confiance qu'inspire la foi naïve, *non vouole far il Miracolo*; Tête jaune, ne veux-tu point faire cesser le danger dont

Naples est menacée ; regarde ce sein qui t'a alaité, *far il Miracolo*; obtiens-nous cette grace pour la multitude rassemblée qui te la demande par notre organe. Ces expressions étoient plus souvent répétées.

Cependant le Volcan se déchargea, & l'éruption fut si abondante, qu'on vit deux arpens de terre couverts de ses laves.

J'allai voir le Volcan qui s'est dévoré à Pouzzoles, & la fontaine de soufre qui occupe son centre. J'approchai à un pouce de cette source bouillante le bout de fer de ma canne, qui devint dans l'instant très-chaud ; je couvris ensuite de papier ce même bout, que j'approchai à la distance d'auparavant : le papier & le fer devinrent aussi froids qu'ils le sont dans leur état naturel. Cette expérience me confirma le systême des affinités & des dissociations du regne métallique & minéral.

Je partis en Septembre pour Gênes, Turin, Milan, Parme, Plaisance, Reggio, Modène, Bologne, Venise, d'où je m'embarquai pour Trieste,

& passant par la Carinthie & la Styrie, j'arrivai en Décembre à Vienne en Autriche. Il seroit trop long dans ce moment de vous raconter les particularités que ces lieux m'ont offert; je me propose de vous en donner le détail dans un autre temps.

Je quittai Vienne le 29 Mars 1779, & ayant traversé la Baviere, j'entrai en France par Strasbourg, d'où je fus à Paris. M'étant reposé deux mois dans cette Capitale, je me rendis en Gascogne, où le pays de Comenges que j'habite est situé. Les doux sentimens que j'éprouvai à mon entrée dans cette Comté, étoient animés par la prompte jouissance que j'aurois de la douce société de ses habitans. De rians côteaux & de charmantes plaines dessinées par les contours de différentes rivieres m'en donnoient l'espoir le plus certain; mais les grandes montagnes que j'apperçus de loin, varierent ces impressions, comme si elles vouloient me rendre encore plus empressé de rejoindre ma Patrie, en m'indiquant sa position. Les unes me montroient des rochers taillés à piç,

sur lesquels j'avois souvent considéré le lever du Soleil, qui ne paroît sur mer ni nulle part plus beau que sur ces immenses hauteurs ; les autres m'offroient de vastes plateaux tapissés de rouge. En Juillet, Août & Septembre, celles qui sont couronnées des pins & des érables, laissoient entrevoir le terrain gazonné sur lequel croissent des tendres arbrisseaux chargés en Automne de fruits délicieux, ressemblans à ceux du Gingembre ; tandis que les plus voisines présentoient à leur cime des parterres où j'avois cueilli en Juin des Renoncules jaunes, des Immortelles, des Roses, & d'autres fleurs odoriférantes. Enfin, charmé de me montrer à ma Patrie, qui croyoit m'avoir perdu, j'arrivai à mon habitation, où, après avoir reçu de mes Parens & de mes Confreres leurs expressions de tendresse, je me livrai à la joie de les avoir revus, & au plaisir d'avoir terminé heureusement ma course. Je suis, &c.

F I N.

TABLE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LETTRE LIII. DES *Pyramides d'Egypte*, Page 1
LETT. LIV. *Du temps de la crue du Nil*, 11
LETT. LV. *Des Momies d'Egypte*, 14
LETT. LVI. *De la Nation Chrétienne, résidente au Caire, & des fours à poulets*, 19
LETT. LVII. *De deux Egyptiennes qui se précipiterent dans le bâtiment où étoit l'Auteur, lorsqu'il quitta le Caire pour aller à Damiette*, 23
LETT. LVIII. *Sur les influences du fleuve du Nil*, 28
LETT. LIX. *De Damiette, & de ses environs charmans*, 34

LETT. LX. *Des Parcs & des Jardins odoriférens de Damiette*, Page 40
LETT. LXI. *D'une cérémonie de Religion, pratiquée dans la maison d'un Chrétien Maronite, habitant de Damiette*, 44
LETT. LXII. *Des Bains Egyptiens, de la maniere qu'on les prend à Damiette, & des costumes des Egyptiennes*, 49
LETT. LXIII. *De l'horrible passage du Bougas, lorsqu'on va par mer de Damiette en Syrie*, 56
LETT. LXIV. *Des contre-temps arrivés pendant la navigation de l'Auteur vers Sidon*, 61
LETT. LXV. *De la forme de la ville de Sidon, de sa population & de ses monumens*, 66
LETT. LXVI. *De Tripoli, des plaines & des montagnes qui conduisent à la troisieme ceinture du Liban*, 71
LETT. LXVII. *Arrivée de l'Auteur sur le haut du Mont-Liban, & description des Cedres de cette montagne*, 78
LETT. LXVIII. *Des particularités du Mont-Liban, de ses productions*,

& des mœurs de la Nation Maronite qui l'habite, Page 83
LETT. LXIX. *D'un événement arrivé aux Religieuses de Bicorque, dans le Castravent ; voisin du Mont-Liban*, 94
LETT. LXX. *Des feux allumés par les Chrétiens sur les montagnes, la veille de la sainte Croix en Septembre*, 100
LETT. LXXI. *De la ville de Tyr & de son Port*, 104
LETT. LXXII. *Du fameux Puits de Salomon*, 109
LETT. LXXIII. *Du Mont-Carmel, & de Saint-Jean d'Acre*, 113
LETT. LXXIV. *De la ville de Jaffa, ou Joppen*, 118
LETT. LXXV. *Du courage des Citoyens de Jaffa, & de la perfidie des Mammelucs*, 124
LETT. LXXVI. *De la ville de Rama*, 129
LETT. LXXVII. *Des particularités de la ville de Rama*, 133
LETT. LXXVIII. *Aventures arrivées à l'Auteur, allant de Rama à Jérusalem*, 139

LETT. LXXIX. *Du voyage de l'Auteur à Bethléhem, & des antiques monumens qu'il a vus dans sa route,* Page 148
LETT. LXXX. *De la ville de Bethléhem, de sa population, & du lieu où notre divin Rédempteur est né,* 153
LETT. LXXXI. *De la Grotte des Pasteurs, & de la Grotte où Marie & Joseph se réfugierent avant leur départ pour l'Egypte,* 160
LETT. LXXXII. *Des productions des plaines des Bethléhem, & des particularités de la Mer-morte,* 164
LETT. LXXXIII. *De la Fontaine scellée, & du Jardin fermé dont Salomon a parlé,* 170
LETT. LXXXIV. *De la fondation de la ville de Jérusalem, & des malheurs qu'elle a éprouvés,* 176
LETT. LXXXV. *De l'ancien Temple de Salomon, & de celui qui existe aujourd'hui,* 185
LETT. LXXXVI. *Du Palais de Salomon, & de celui de Pilate,* 197
LETT. LXXXVII. *Du Temple de Salomon, rebâti par Hérodes-*

Ascalonites, & du Palais de ce Roi, & des Sépulcres des Rois d'Israël, Page 203
LETT. LXXXVIII. *Des antiques monumens qu'on voit aux environs de Jérusalem,* 210
LETT. LXXXIX. *Du Mont-Sion, de la Vallée de Josaphat, & de la Fontaine de Siloë,* 216
LETT. XC. *Description des productions de la Vallée de Josaphat, du torrent de Cédron, & de leur étendue,* 224
LETT. XCI. *De la Montagne des Oliviers, & des Sépulcres des Prophetes,* 228
LETT. XCII. *Du Village de Saint-Jean, & du Château d'Elisabeth,* 233
LETT. XCIII. *Du Désert de Saint-Jean, du Sépulcre d'Elisabeth, & de la maison des Machabées,* 239
LETT. XCIV. *Des deux Béthanies, en-deçà & au-delà du Jourdain, & de Betphagé,* 244
LETT. XCV. *Des monumens dressés sur le Mont des Oliviers, & du*

lieu où J. C. s'arrêta pour considérer la ville de Jérusalem, Page 249
LETT. XCVI. *De la Grotte où Jesus-Christ sua sang & eau*, 254
LETT. XCVII. *Des différens endroits où Jesus fut conduit, lorsqu'il eut passé le Torrent de Cédron*, 257
LETT. XCVIII. *De la maison de Pilate, où aboutissent les voies douloureuses & de captivité.* 261
LETT. XCIX. *Du Mont Golgotha, où les trois Croix furent trouvées par sainte Hélene, & de l'Eglise qui entoure ce Mont*, 265
LETT. C. *De la forme de l'Eglise du Saint-Sépulcre, de la pierre d'Onction, & du trou où la Croix de Notre-Saveur fut plantée sur le Calvaire*, 271
LETT. CI. *Du Calvaire & du Saint-Sépulcre, & de la dévotion des Grecs & des Arméniens pour ces saints lieux*, 278
LETT. CII. *De la Rotonde de l'Eglise du Saint-Sépulcre, du lieu où la Vraie Croix fut trouvée; des cérémonies des Chrétiens pratiquées dans*

cette Eglise, de la Messe des Cophtes, de la Liturgie des Grecs & des Arméniens, Page 282
LETT. CIII. *De la Liturgie des Orientaux,* 296
LETT. CIV. *De la Liturgie des Grecs & des Arméniens,* 303
LETT. CV. *De la Religion Ottomane, & de ses Cérémonies,* 312
LETT. CVI. *Du Commerce des François aux Echelles du Levant,* 320
LETT. CVII. *De l'Hospice construit pour les Pélerins, par les ordres de sainte Hélene,* 330
LETT. CVIII. *De l'île de Chypre & de ses productions,* 334
LETT. CIX. *Des pierres d'Amiante, & des anciens monumens de l'île de Chypre,* 339
LETT. CX. *De l'île de Lampedouse, & de ses productions,* 349
LETT. CXI. *Du Vésuve & du Volcan de Pouzzoles, & du paysage de Commenges,* 353

FIN.

E R R A T A.

Page 17, *ligne* 8, lacs, *lisez* lac.
Page 136, *ligne* 21, on m'a dit que souvent, *lisez* on m'a dit souvent que.
Page 324, *ligne* 16, avertissent, *lisez* reverent.
Pag. 339, Limasséans, *lisez* Limasséan.
Pag. 361, *ligne* 27, lecs, *lisez* lait.

R. 49

J. CH. DESAINT, IMPRIMEUR,
RUE SAINT-JACQUES.